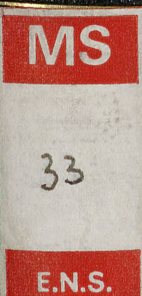

colorchecker CLASSIC
x-rite
mm

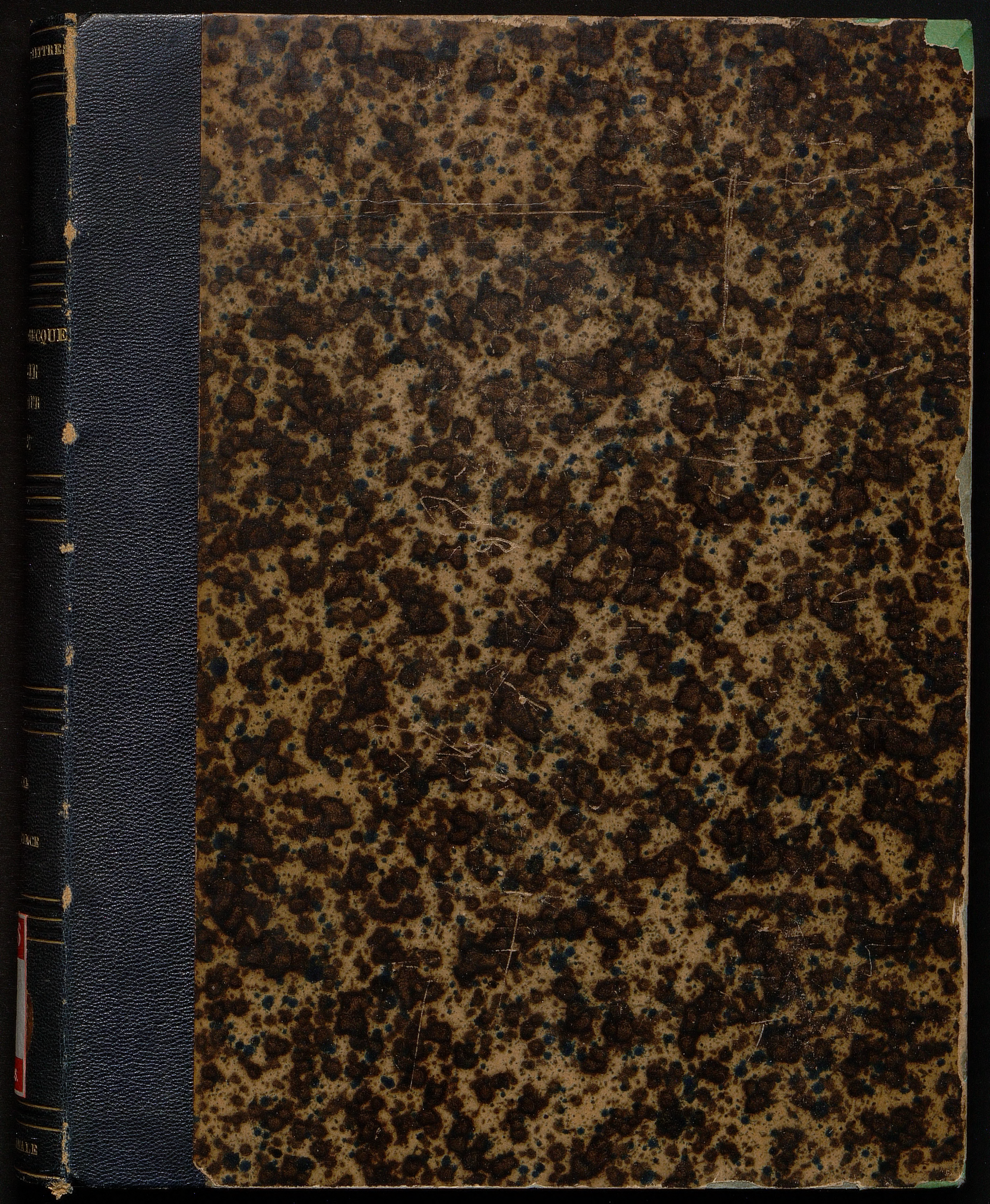
FACULTÉ DES LETTRES

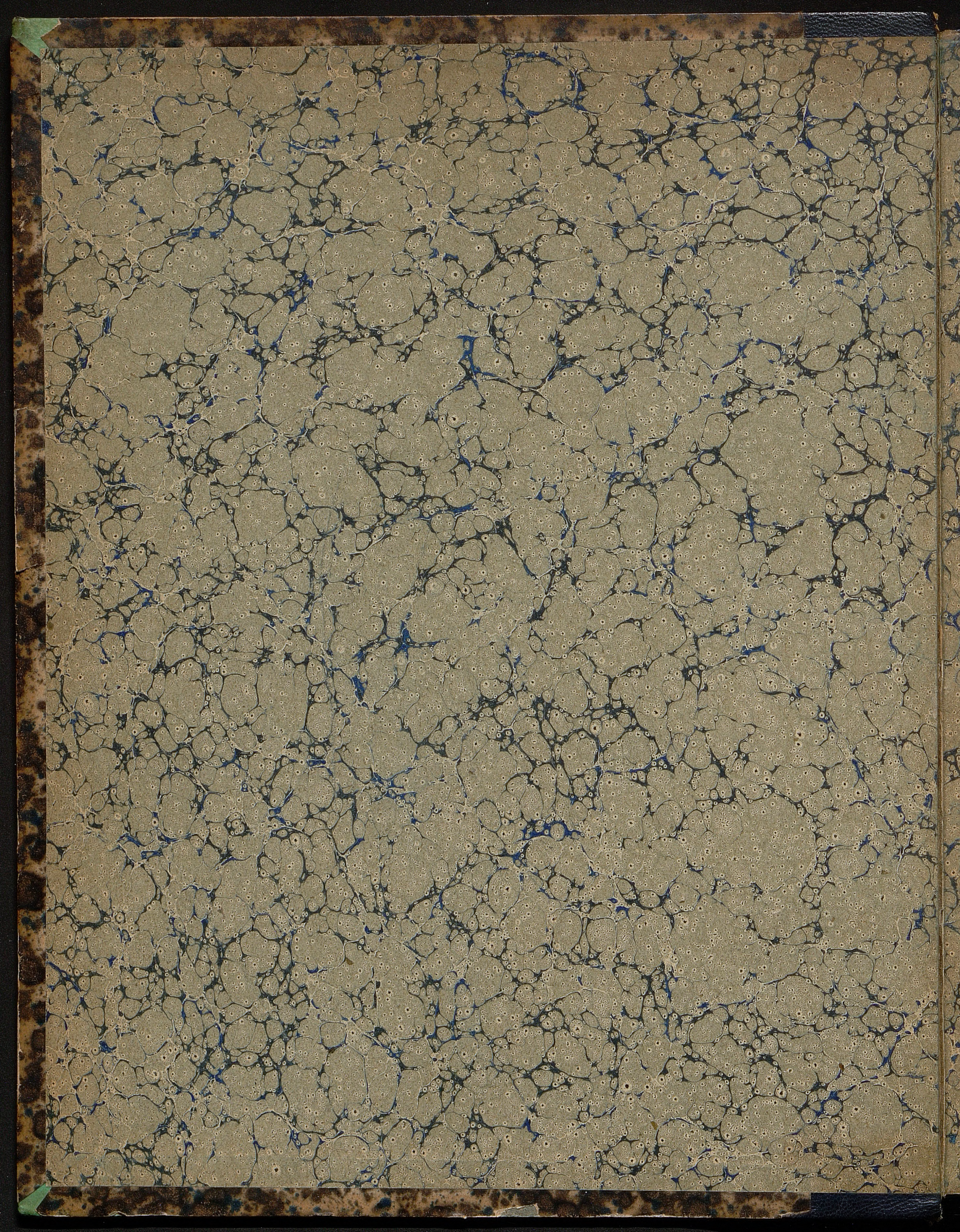
LITTÉRAT. GRECQUE
M. EGGER
PROFESSEUR
1856-57

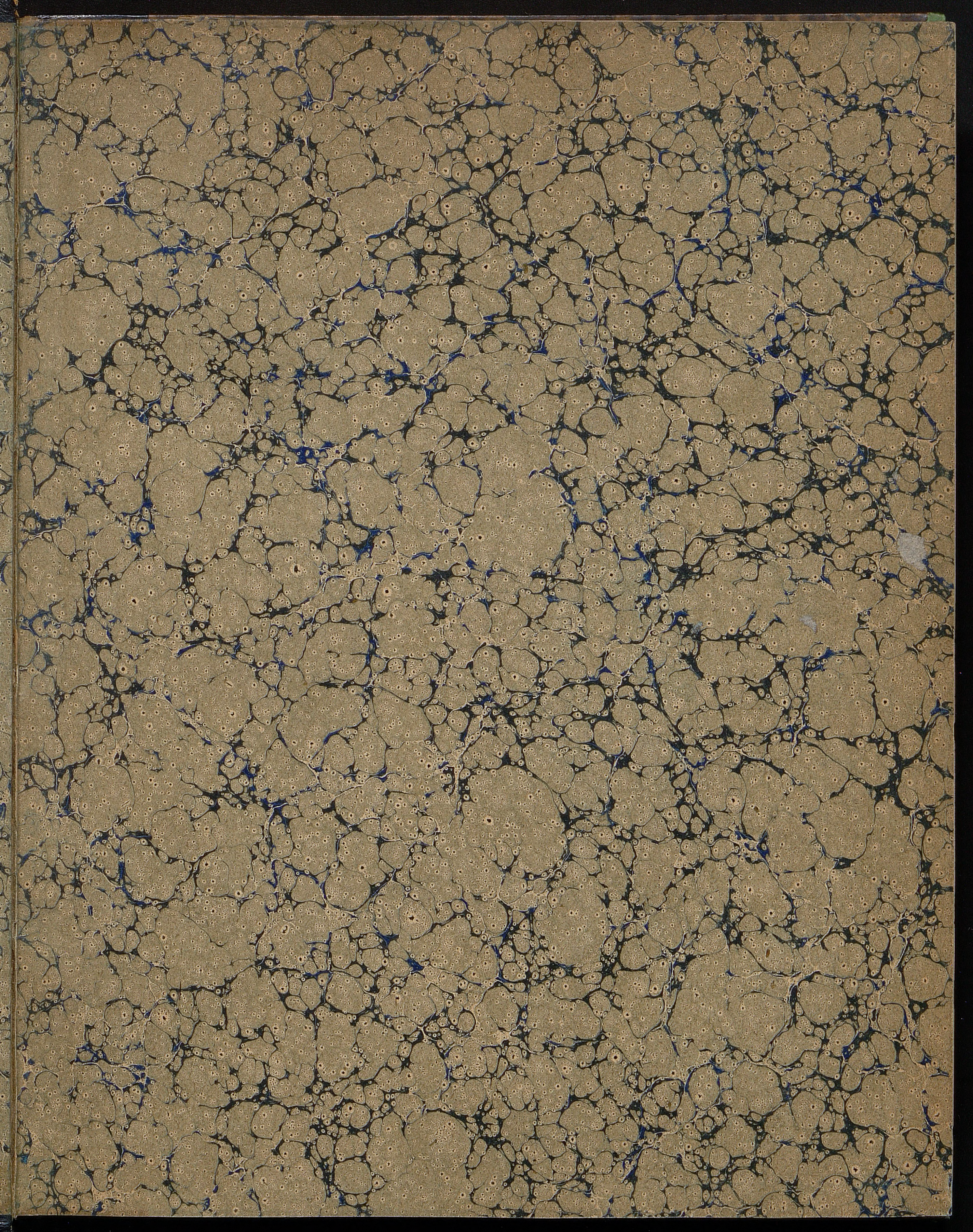
HISTOIRE
ET ÉLOQUENCE



ÉCOLE NORMALE







Rédactions des Élèves transcrites avec les notes du Professeur.

Faculté des Lettres.

Cours de littérature grecque.

Professeur Mr. Egger.

1856 – 57

Le cours a été rédigé par MM. :

Bosseux
Desdoits
Feugère
Foucart
Gendron
Guyot
Harquel
Herbault
Laurent
Lemas
Luguet
Remy
de Tréverret

Elèves de 2me année.

Bertin
Böue
Brédif
Dupras
Gaspard
Guillemot
Royer

Elèves de 3me année

Histoire et Eloquence.

1re leçon.

Cette rédaction a été refaite en partie d'après les corrections du professeur.

1re leçon.

Il y a dans l'histoire littéraire de la Grèce une époque où la poésie domine seule, où il semble que les sentiments du cœur et les inventions de l'esprit ne savent s'exprimer qu'en vers. L'épopée, l'élégie, la législation, la religion avec ses dogmes, ses traditions, ses oracles, empruntent les ornements de la poésie. Les hommes n'ont pas songé à se servir du langage de tous les jours quand ils ont commencé à composer des ouvrages : ce n'est que plus tard qu'on a eu l'idée d'employer la prose, de l'orner, de l'embellir, de la rendre propre même à l'expression des plus nobles pensées. Cependant, dès le septième siècle avant Jésus-Christ, on voit apparaître à côté de la poésie quelques essais en prose. Eumélus de Chio met en prose la Théogonie d'Hésiode ; vers le même temps Phérécyde écrit aussi en prose des livres de philosophie. Puis paraissent quelques historiens. On appelle ces écrivains <u>logographes</u> pour les distinguer de ceux qui s'exprimaient en vers. C'était un genre nouveau, et le nom d'ἐποποιοί ou de ποιηταί (ceux qui font, ceux qui pro-

duisent, qui composent), appliqué aux écrivains en vers seulement, montre la prédominance exclusive qu'ils avaient dans l'origine.

Que veut dire cette tardive apparition de la prose? Qu'est-ce que cette nouveauté? Est-ce même une nouveauté que l'usage de <u>composer</u> en prose, de composer comme on <u>parle</u>?

A ce sujet, si on interroge la critique didactique elle répond par des distinctions utiles pour l'écrivain, stériles pour l'historien et le philosophe.

Aristote, (Rhétorique, l. III, initio) fait ressortir les différences de la poésie et de la prose. Mais entre les deux il signale une forme intermédiaire, l'iambe, vers consacré au dialogue, toujours naturel comme la conversation même, natus rebus agendis, et qui fait partie, pour ainsi dire, de la prose : « Le langage de la prose est autre que celui de la poésie. Un fait le prouve. Ceux qui composent des tragédies ne les écrivent plus de la même manière .... Ils ont quitté le tétramètre pour l'iambique, celui de tous les vers qui se rapproche le plus de la prose.[1] (Ch. 1 § 3 trad. Bonafous).

(1) "Ἑτέρα λόγου καὶ ποιήσεως λέξις ἐστί. — δηλοῖ δὲ τὸ συμβαῖνον· οὐδὲ γὰρ οἱ τὰς τραγῳδίας ποιοῦντες ἔτι χρῶνται τὸν αὐτὸν τρό-

Voltaire (Mélanges, au mot Amour, édition Beuchot, T. XXXIX) fait aussi ressortir la différence de la prose et de la poésie : « .... Les mêmes choses bien dites en vers, ou bien dites en prose, sont aussi différentes qu'un vêtement d'or et de soie l'est d'une robe simple et unie ; mais aussi la médiocre prose est encore plus au-dessus des vers médiocres que les bons vers ne l'emportent sur la bonne prose. »

Ainsi, vers ou prose, c'est une question de vêtement et de mode, pour ainsi parler. Cela est bon, cela est vrai pour les temps de civilisation littéraire, si je puis dire, où la littérature est devenue une profession, bien plus, où elle comprend plusieurs professions diverses et régulièrement organisées, où l'on pense, où l'on parle, où l'on écrit pour tout le monde. Chacun y choisit, selon son goût et son caprice ou les besoins du sujet qu'il traite, entre la prose et la poésie.

Mais il y a une autre critique, plus jalouse de l'ordre et de la succession des faits que de leur théorie abstraite, qui, déjà chez les anciens s'est demandé si, dans les premiers âges de la littératu-

---

πον· ἀλλ'... ἐκ τῶν τετραμέτρων εἰς τὸ ἰαμβεῖον μετέβησαν, διὰ τὸ τῷ λόγῳ τοῦτο τῶν μέτρων ὁμοιότατον εἶναι τῶν ἄλλων. »

re, la prose n'a pas eu d'autre raison d'être que le capr
des écrivains.

C'est Strabon d'abord, un géographe historien, q
disputant sur la nature du globe et les légendes
qui se rattachent à sa création, constate (L. 1)
le goût naturel des peuples enfants pour les fables
poétiques, et l'antériorité de la poésie sur la prose

« Le style de la prose, j'entends de la prose
ornée, n'est que l'imitation du style poétique. Celui-
ci fut employé le premier, fut applaudi le premier.
Ce fut en se servant du style poétique, et sans se per-
mettre d'y rien changer, sinon de rompre la mesure
du vers, que les Cadmus, les Phérécyde, les
Hécatée écrivirent leurs histoires. Peu à peu
on s'affranchit de toute gêne ; et le style de la pros
ayant, pour ainsi dire, quitté sa hauteur, devint
tel qu'on l'emploie aujourd'hui. De même pour-
rions-nous dire que la Comédie, née de la tragédie,
a rabaissé le langage sublime de celle-ci jus-
qu'au niveau de ce que nous appelons maintenant
discours familier.... Le nom même de prose (πεζὸς
λόγος) que l'on donna au discours affranchi de la mesure, le
montre comme descendu d'une sorte d'élévation ; j'ai presque dit
d'une espèce de char, pour se mettre à la portée de tous. » (1)

(1) Ὡς δ' εἰπεῖν, ὁ πεζὸς λόγος, ὅ γε κατε

« ..... Ce ne sont pas simplement les poètes, ce sont aussi les législateurs, les fondateurs d'États, qui, même antérieurement aux poètes, considérant la nature de l'être raisonnable, ont admis les mythes comme utiles. En effet, l'homme naturellement aime à savoir, et débute par aimer les mythes. C'est sur les mythes que les enfants, pour la plupart, commencent à fixer leur attention et à converser... L'homme simple et non encore instruit est en quelque sorte comme l'enfant, et, autant que lui, aime les fables ..... Les anciens ne

---

κευασμένος, μίμημα τοῦ ποιητικοῦ ἐστι. — Πρώτιστα γὰρ ἡ ποιητικὴ κατασκευὴ παρῆλθεν εἰς τὸ μέσον καὶ εὐδοκίμησεν. Εἶτα ἐκείνην μιμούμενοι, λύσαντες τὸ μέτρον τἆλλα δὲ φυλάξαντες τὰ ποιητικὰ συνέγραψαν οἱ περὶ Κάδμον καὶ Φερεκύδη καὶ Ἑκαταῖον. Εἶτα οἱ ὕστερον ἀφαιροῦντες ἀεί τι τῶν τοιούτων, εἰς τὸ νῦν εἶδος κατήγαγον, ὡς ἂν ἀπὸ ὕψους τινός. Καθάπερ ἄν τις καὶ τὴν κωμῳδίαν φαίη λαβεῖν τὴν σύστασιν ἀπὸ τῆς τραγῳδίας, καὶ τοῦ κατ' αὐτὴν ὕψους καταβιβασθεῖσαν εἰς τὸ λογοειδὲς νυνὶ καλούμενον.... »

(§. 18).

changèrent point pour l'âge mûr les leçons de l'enfance et pensèrent que la poésie suffisait à régler tous les âges. Par la suite, vinrent s'y joindre l'histoire et notre philosophie actuelle .... Et encore les premiers historiens, les premiers physiciens furent-ils des mythographes. (1) ».

C'est Plutarque aussi qui à propos des oracles de la Pythie à Delphes (ch. 23, 24), considère dans une page mémorable et qu'il faut citer tout entière, l'usage de la prose comme une innovation étroitement liée au progrès même de la civilisation, et rapporte à une révolution dans les mœurs la cessation de ce langage poétique et divin (Traduction du professeur) :

« Ces âges anciens produisaient des natures et des tempéraments portés à la poésie comme d'un élan facile ; des âmes où naissaient comme

---

(1) « ... Τοὺς μύθους ἀπεδέξαντο οὐχ οἱ ποιηταὶ μόνον, ἀλλὰ ϗ αἱ πόλεις πολὺ πρότερον ϗ οἱ νομοθέται τοῦ χρησίμου χάριν, βλέψαντες εἰς τὸ φυσικὸν πάθος τοῦ λογικοῦ ζῴου ..... ϗ ἰδιώτης δὲ πᾶς ϗ ἀπαίδευτος τρόπον τινὰ παῖς ἐστι φιλομυθεῖ τε ὡσαύτως ... », κ.τ.λ.

(§ 19).

d'eux mêmes l'entraînement, la passion, des instincts qui n'attendaient plus qu'une légère excitation du dehors, qu'une secousse de l'imagination, non seulement pour pousser à l'astronomie ou à la philosophie des génies prédestinés à ces études, mais pour jeter les âmes dans une émotion et dans une ivresse telles que le moindre sentiment de joie ou de pitié pouvait, en s'y glissant, faire de ces hommes comme d'harmonieux oiseaux, inonder les livres et les festins de chansons et d'amoureuses poésies.....

(Et, après quelques mots sur l'analogie qu'il y a entre l'enthousiasme d'un poète amoureux et celui d'un devin inspiré, l'auteur continue:)

« Et pourtant, si nous considérons Dieu et sa providence, nous verrons que la révolution qui suivit fut une révolution bienfaisante. Le langage est comme une monnaie d'échange, qu'on accepte quand elle nous est familière et connue, et qui n'a pas même valeur dans tous les temps. Il y eut donc un temps où la monnaie du langage, c'était le vers, le mètre lyrique et chanté; où toute histoire et toute philosophie, toute passion, pour ainsi dire, et toute action voulait être exprimée par un langage plus relevé, par un langage poétique et musical. Car ce qu'aujourd'hui entendent à peine quelques hommes, alors

tout le monde l'écoutait; bergers, laboureurs, oiseleurs, comme dit Pindare, tous se plaisaient aux chants des poètes. Bien plus, grâce à une heureuse facilité pour la poésie, la plupart savaient exprimer par les chants de la lyre, les préceptes de la morale, les épanchements du cœur, les exhortations : ils persuadaient par des fables et des proverbes en vers; c'est en vers qu'ils célébraient, qu'ils priaient, qu'ils honoraient les Dieux, ceux-ci par un don heureux de la nature, ceux-là grâce à l'habitude. Aussi le Dieu de Delphes n'enviait pas alors à ses devins cette grâce et cette beauté de la poésie; il ne chassait pas loin de son trépied la muse partout ailleurs honorée; il appelait à lui, au contraire, et il excitait, comme d'un bienveillant aiguillon, les natures poétiques; il fécondait leur imagination et, du même coup, il leur inspirait une majestueuse éloquence, comme la mieux faite pour ravir les cœurs. Mais quand les mœurs changèrent avec la fortune et le caractère des hommes, l'usage, écartant tout luxe superflu, détacha de leur chevelure les agrafes d'or, de leurs épaules la tunique de fin tissu, accourcit les fières chevelures, délia le cothurne; on apprit à lutter de coquetterie par la simplicité contre la

magnificence, et à mettre son honneur plutôt dans l'étroite modestie du costume que dans le faste et la recherche. De même alors le langage changeant avec les mœurs et dépouillant sa parure, l'histoire quitta la forme métrique, comme on descend d'un char, et c'est en prose qu'elle distingua nettement la vérité de la fable ; la philosophie préféra une clarté persuasive à l'éclat des images et c'est en prose que désormais elle chercha le vrai ; (alors aussi le Dieu fit renoncer la Pythie à son style plein d'énigmes) ; il lui apprit à parler le langage des législateurs devant leurs concitoyens, celui des rois devant leurs peuples, celui des maîtres devant leurs disciples, et à se faire comprendre pour persuader. »

Mais voici Platon qui, avant Plutarque, entre plus profondément encore dans cette recherche délicate :

« On dit que près de Naucratis, en Egypte, il y eut un Dieu, l'un des plus anciennement adorés dans ce pays, et celui-là même auquel est consacré l'oiseau que l'on nomme Ibis. Ce Dieu s'appelle Theuth. On dit qu'il inventa le premier, les nombres, le calcul, la géométrie et l'astronomie, les jeux d'échecs, de dés, et l'écriture. L'Egypte tout entière

était alors sous la domination de Thamus, qui habitait dans la grande ville, capitale de la Haute Egypte... Theuth y vint trouver le roi, lui montra les arts qu'il avait inventés, et lui dit qu'il fallait en faire part à tous les Egyptiens.... Quand ils en furent à l'écriture: Cette science, ô roi, lui dit Theuth, rendra les Egyptiens plus savants et soulagera leur mémoire. C'est un remède que j'ai trouvé contre la difficulté d'apprendre et de savoir. Le roi lui répondit: Industrieux Theuth, tel homme est capable d'enfanter les arts, tel autre d'apprécier les avantages ou les désavantages qui peuvent résulter de leur emploi; et toi, père de l'écriture, par une bienveillance naturelle pour ton ouvrage, tu l'as vu tout autre qu'il n'est; il ne produira que l'oubli dans l'esprit de ceux qui apprennent, en leur faisant négliger la mémoire. En effet, ils laisseront à ces caractères étrangers le soin de leur rappeler ce qu'ils auront confié à l'écriture, et n'en garderont eux-mêmes aucun souvenir. Tu n'as donc pas trouvé un moyen pour la mémoire, mais seulement pour la réminiscence; et tu n'offres à tes disciples que le nom de la science, sans la réalité; car lorsqu'ils auront lu beaucoup de choses sans maîtres, ils se croiront de nombreuses connaissances, tout ignorants qu'ils seront pour la plupart, et la fausse opinion

qu'ils auront de leur science les rendra insupportables dans le commerce de la vie. » (1)

Apologue ou histoire, ces paroles ont un sens profond. Rapprochons-les de celles de Strabon et de Plutarque, nous saisirons dans toutes la suite d'une même pensée que d'autres témoignages nous aideront à compléter.

Il y eut un âge d'heureuse jeunesse, de poésie et d'invention féconde, où le génie créateur ne s'appuyait sur aucun autre secours que la mémoire. On ne composait qu'en vers, et, grâce à la facilité du mètre, la mémoire suffisait à l'homme pour conserver tout ce qu'il voulait savoir, et la forme du vers gravait dans le souvenir les grands monuments de la pensée.

Un jour pourtant l'écriture intervient; c'est un secours précieux, mais un péril en même temps pour la mémoire qu'elle affaiblit en la déchargeant d'une partie de sa tâche. Et l'écriture elle-même dans quelles conditions parut-elle d'abord ? Dans l'origine, elle était incapable + de reproduire des œuvres développées. Il est possible que même du temps d'Homère, il y ait eu quelques signes, une écriture fort simple pour l'expression

+ d'entrer dans le commerce journalier de la vie; incapable

(1) Trad. de Mr. Cousin.

de quelques pensées très courtes. Bien qu'on ne voie pas dans ses poëmes les Troyens ni les Grecs se servir d'cet art, cette opinion n'est pas inadmissible. On cite même un passage où le poëte montre un héros traçant des caractères « ἐν πίνακι πτυκτῷ. » C'est Prœtus, roi de Tirynthe, qui, irrité contre Bellérophon injustement accusé d'avoir voulu séduire + Antéa (ou Sthénobée), donne au jeune prince des tablettes adressées au roi de Lycie Iobate et demandant la mort de celui qui les doit remettre.

+ la reine

Mais c'était là un usage assez borné de l'écriture et qui ne suffisait pas à supplèr le travail de la mémoire, à ralentir l'élan de l'inspiration poétique. Pour Homère, la parole est encore ailée, ἔπεα πτερόεντα ; elle n'est pas d'ordinaire fixée par l'écriture. L'écriture, en effet, comme plus tard l'imprimerie, est un fait complexe dans son développement. Elle est d'abord d'un

---

(1) Ὣς φάτο· τὸν δὲ ἄνακτα χόλος λάβεν, οἷον ἄκουσεν·
κτεῖναι μέν ῥ' ἀλέεινε, σεβάσσατο γὰρ τό γε θυμῷ,
πέμπε δέ μιν Λυκίηνδε, πόρεν δ' ὅ γε σήματα λυγρά,
γράψας ἐν πίνακι πτυκτῷ θυμοφθόρα πολλά (Il. VI, 16[…]

Πίναξ πτυκτός, est une tablette composée de deux parties qui se superposent pour être scellées, quand on y a tracé les caractères ou signes.

emploi difficile, faute de matière où on la puisse commodément tracer. L'écriture qui se grave péniblement sur la pierre et le bronze, celle même que reçoivent des peaux grossièrement préparées, des feuilles ou l'écorce de certains arbres, n'est pas encore une gêne pour la poésie ni une aide dangereuse pour la mémoire. Elle pourra fixer dans une épitaphe le souvenir de quelque mort illustre, dans un court traité de paix la réconciliation de deux peuples, les exploits de telle nation ou de tel guerrier célèbre, et sur les monuments publics de courtes inscriptions en l'honneur d'une divinité, mais rien de plus ; et, dans ces conditions, Homère et sa famille de poëtes composeront, livreront encore à la tradition orale des Iliades et des Odyssées.

C'est que l'écriture ne consiste pas tout entière dans la découverte d'un alphabet plus ou moins complet ; ce n'est pas seulement l'art d'écrire, c'est le moyen d'écrire et d'écrire beaucoup. Or, ce moyen, la Grèce l'ignora longtemps après Cadmus ; et c'est l'Égypte qui le lui enseigna, vers la fin du septième siècle avant l'ère chrétienne. En Égypte, dès la plus haute antiquité, l'écriture était connue. S'il faut en croire des calculs très probables, il y a trois mille ans que fut sculptée en Égypte une statuette

qui est maintenant au Louvre et qui représente un scribe écrivant avec son calamus sur un rouleau qui semble de papyrus. Les Egyptiens écrivaient donc dès lors sur ces feuilles, dont quelques unes nous sont parvenues du quinzième siècle avant J.C. bien dignes que Champollion les appelât de frêles rivaux des Pyramides.

Mais longtemps l'Egypte a été fermée à la Grèce ; elle est restée longtemps chez elle sans faire ni conquêtes ni colonisations durables : ses prétendues colonies en Grèce ont laissé si peu de traces dans ce pays que d'éminents critiques les ont tenues pour fausses. Enfin vers le septième siècle, les Doriens de Carie entrent en Egypte, sous Psammétick Ier, et y fondent des comptoirs ou camps (στρατόπεδα) De là partirent pour la Grèce toutes les cargaisons de papyrus, et du temps d'Hérodote, le papier de papyrus était d'un usage général dans les pays grecs. Or, la libre importation de cette précieuse denrée dans les ports de la Grèce opéra une véritable révolution dans le monde occidental : dès lors on a des livres, Βιβλία, c'est-à-dire, un véhicule commode pour l'écriture. A ce moment Pisistrate fait réunir la première collection des poèmes homériques, et montre à la Grèce une <u>Iliade</u>, une <u>Odyssée</u>

complète. (1) On prétend même qu'il fonda une bibliothèque où l'on rassembla les poëtes, Homère, Orphée, Hésiode, jusque là confiés à la tradition orale. Dès lors on eut moins à redouter la perte ou l'altération de pareils chefs-d'œuvre, et dès lors devint inutile la loi de Solon qui ordonnait aux Aëdes et aux Rhapsodes de suivre dans leurs chants l'ordre des temps. A ce moment aussi, on entend parler pour la première fois de prosateurs: Hécatée de Milet, Phérécyde, Pythagore... La prose n'a pas pour caractère de se graver dans la mémoire comme les vers: elle ne peut donc naître qu'avec l'usage facile et étendu de l'écriture. - Quelles furent donc les conséquences de cette introduction de la prose?

L'épopée jadis renfermait toute science dans son sein: Histoire, géographie, physiologie, politique, morale, religion, tout se trouve dans Homère; l'épopée homérique, c'était en quelque sorte les archives publiques de la Grèce: elle servait à constater les droits ou à détruire les prétentions de familles qui se vantaient d'une illustration antique, de villes qui se disputaient un territoire

(1) Il est peu probable que Lycurgue en ait rapporté un exemplaire de l'Asie-mineure.

contesté. L'histoire se détache d'elle, et l'épopée s'amoindrit d'autant : elle se réduit à n'être plus qu'un divertissement ingénieux, une harmonieuse habileté : elle amusera désormais plus qu'elle n'instruira. La philosophie à son tour, d'abord cachée sous les mythes et les symboles, se sépare de la poésie et agrandit le domaine où elle s'était jusque là contenue. Désormais les philosophes ne parleront plus en vers, non plus que les législateurs et les auteurs purement didactiques. Mais la Grèce eut peine à quitter les riantes formes, la majestueuse parure de la langue poétique. Quoique la transition paraisse assez rapide à la première vue, ce changement ne s'accomplit pas brusquement et sans résistance. Parménide, Xénophane, Empédocle écrivent encore en vers. Dans la législation et la politique, comme dans la philosophie, la poésie subsiste quelque temps encore. Pour relever les esprits des Athéniens abattus et découragés et les décider à reprendre Salamine, Solon fait au peuple assemblé sur la place publique un discours en vers ; il écrit aussi en vers des mémoires sur sa vie ; ses lois mêmes furent écrites en vers, dit-on ; et Plutarque nous a conservé quelques fragments du préambule de sa législation ainsi composé.

Avec la prose encore on vit naître

et se développer des genres nouveaux, auxquels le besoin de précision, de clarté, de démonstrations exactes et sévères, rendait inutiles et même gênants les ornements de la poésie. Telles sont la médecine, l'astronomie, les mathématiques.

Ainsi, avec l'introduction de la prose, la science et la littérature s'organisent; à côté de la poésie grecque, il y a une éloquence grecque, pour employer le terme ancien qui désignait tout ce qui n'est point littérature poétique.

Voilà donc la science poétique des vieux âges de la Grèce, divisée, transformée; voilà la science créée là même où elle n'existait pas, et de nouveaux horizons ouverts à la pensée.

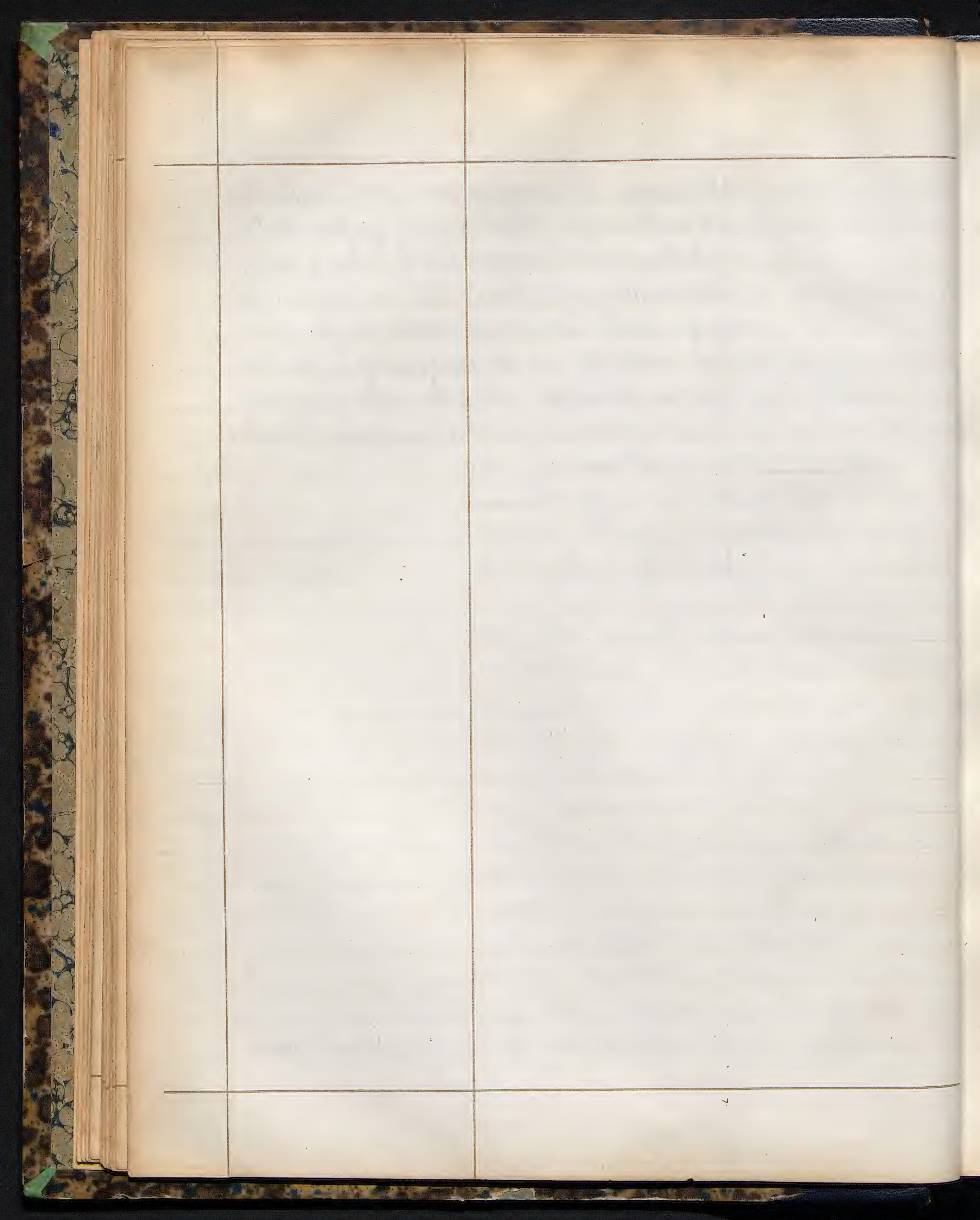
Les Grecs se sont plu à répéter que Homère, c'est-à-dire cette école de poëtes, avait épuisé le savoir humain. Homère avait tout dit, je le veux, et pourtant tout restait à dire autrement. On voit de plus la nécessité de la prose pour certaines sciences, telles que la psychologie, la métaphysique, les mathématiques, et toutes les sciences qui se rattachent à la spéculation, à l'abstraction, à l'observation de la nature et de la pure raison. - On peut appliquer ici un mot de Quintilien sur la traduction des vers en prose: « Verba poetica licentia audaciora non prae -

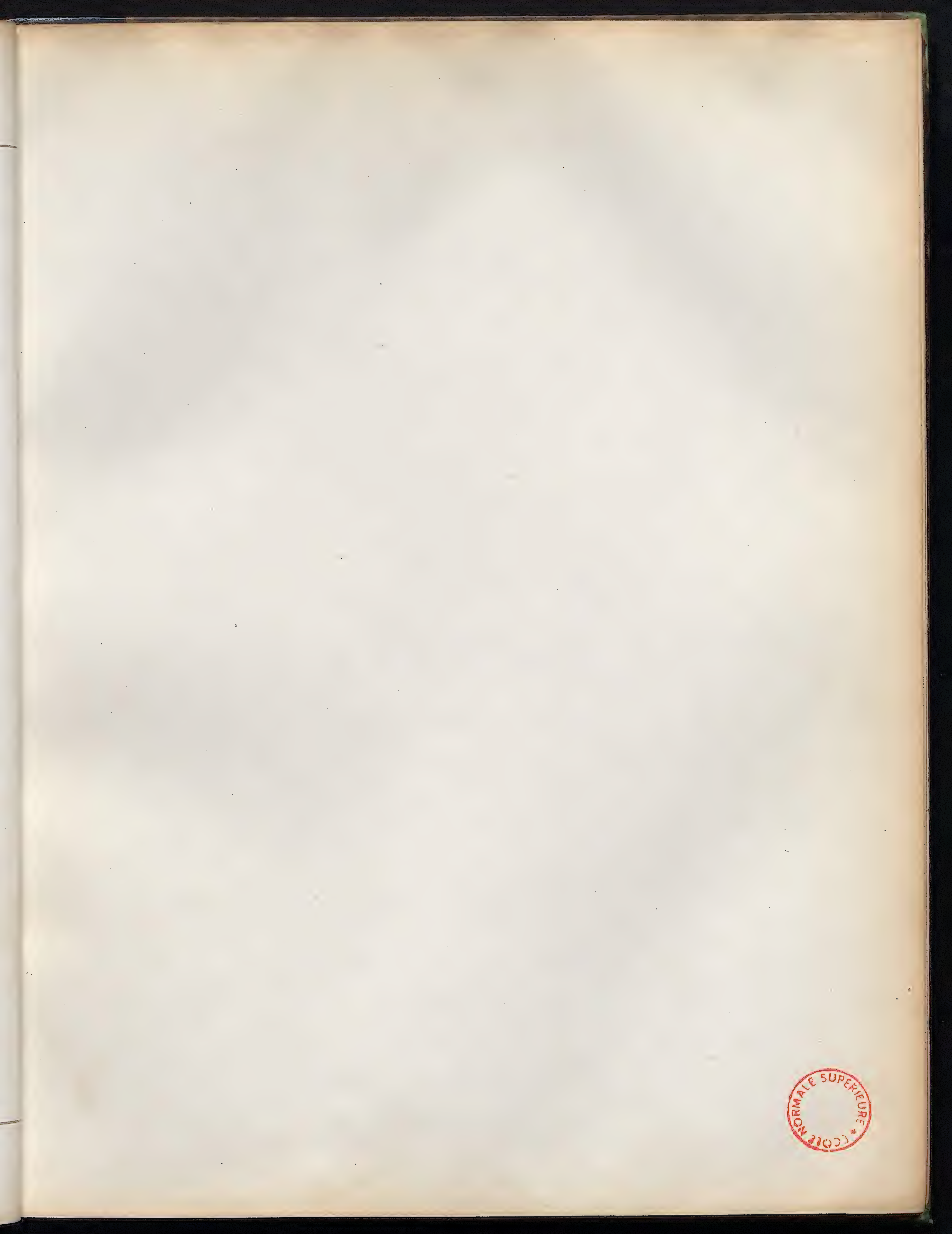
summum eadem proprie dicendi facultatem. La prose l'emporte donc en précision savante; c'est éminemment le langage de la raison.

Ainsi, où l'imagination régnait seule, la raison va réclamer sa part: et c'est l'imagination à son tour qui, sans abdiquer toutefois, prendra [le] second rang. La prose enveloppe et domine la poésie, mais puisque c'est sans l'étouffer, ne nous affligeons pas outre mesure de cette révolution, comme l'appelle Plutarque; n'écoutons pas trop les éloquents regrets de Platon. La poésie, après tout, n'est pas morte: elle est plutôt transformée. Et puis, les siècles qui ont précédé l'écriture et le libre usage de la prose, sont des siècles d'enfance: c'est avec la prose seulement que la Grèce parvient à sa forte maturité. Ce πεζὸς λόγος, sermo pedestris, ce discours à pied, croyez-vous qu'il ira moins vite pour être descendu de son char, comme dit Plutarque? Tout au contraire. Le char de la poésie est trop souvent celui des guerriers d'Homère. Il est beau de les voir aller à travers la mêlée dans cet appareil, et leur force semble ainsi plus impétueuse, leur aspect plus redoutable; mais parfois les chevaux n'écoutent plus ni la voix ni le frein, parfois la roue se heurte, le héros perd l'équilibre et s'embarrasse da[ns]

les traits. La pensée en prose, c'est l'Hoplite de Marathon et de Platée, c'est le fantassin de la phalange macédonienne ; c'est le soldat à pied, leste, agile, qui s'élance d'un pas rapide et dégagé, que le luxe de son armure ne gêne pas, qui, maître de tous ses mouvements, a plus de force et de solidité ; c'est celui enfin qui va en Asie renverser les lourds et somptueux bataillons du grand-roi.

E. Laurent.




ECOLE NORMALE SUPERIEURE

2e leçon.

Origines de l'Histoire.

Rédaction assez complète et passablement écrite.

2e leçon.

Origines de l'Histoire.

Nous pensons qu'un cours comme le nôtre doit être une méthode encore plus que le développement détaillé de vérités acquises. La critique a pris de nos jours un caractère de plus en plus historique, et, en marchant dans cette voie, elle a mieux compris l'antiquité que n'avaient fait les siècles précédents, et elle a relevé singulièrement l'intérêt de cette étude. L'histoire, par exemple, considérée comme composition littéraire, peut être étudiée dans ses lois générales et constantes, ou dans la série même de ses transformations et de ses progrès. C'est cette dernière méthode que nous aimons à suivre. Nous nous demanderons comment, après l'époque héroïque, au milieu de tous ces démembrements de l'épopée, d'où naissent des genres nouveaux, s'est formé l'art de composer et d'écrire l'histoire. Il sera intéressant de voir cet art grandir peu à peu, suivre d'abord avec timidité et de près les traces de l'épopée, prendre des forces, s'enhardir, trouver enfin sa véritable voie, et produire des œuvres qui font l'admiration

Lacune grave

des siècles.

Nous avons, l'année dernière, demandé à l'épo[pée] les secrets de la tragédie. Nous avons vu dans Hom[ère] le maître commun et l'inspirateur préféré des Eschyle, des Sophocle, des Euripide. C'est da[ns] l'étude d'Homère qu'ils ont trouvé et appris l'a[rt] de mettre en scène, de faire parler, de faire ag[ir] les personnages, de développer des caractères, et de donner à la passion son vrai langage. [En] bornant leur course et en pressant leur marche ils ont trouvé la tragédie.

Nous allons aujourd'hui remonter encore j[us]qu'à l'épopée, et chercher à cette source comm[une] de la littérature grecque, la naissance d'un aut[re] genre, de l'histoire. Nous verrons commen[t] étaient enveloppés dans l'ensemble de cette vaste composition les éléments de l'histoire, et comment ces éléments se sont dégagés.

L'histoire est sortie de l'épopée parce qu'[elle] y était renfermée, et elle s'est développée dan[s la] suite par l'adjonction de quelques éléments no[u]veaux.

Sous combien de formes l'épopée s'est-elle présentée à nous? Nous avons distingué le récit épique dans l'hymne, dans l'épopée proprement dite, comme dans l'Iliade et l'Odyssé[e]

et dans l'épopée didactique d'Hésiode. Qu'est-ce que cette belle hymne à Cérès, conservée sous le nom d'Homère, sinon la narration d'une aventure célèbre dans la légende d'une déesse, bienfaitrice de l'humanité à sa naissance. Nous trouvons là, sous une forme poétique et dans un symbole l'invention des arts les plus utiles à la vie, le commencement des sociétés, et le développement de l'industrie humaine. C'est une page de l'histoire humaine, sur le sol de l'Attique, où ces prétendus autochthones commencent à lutter contre la nature et à conquérir une patrie. Une hymne, dans un cadre assez étroit, nous présente une partie de cette belle légende, dont l'origine est dans l'histoire même.

Dans l'Iliade, dans l'Odyssée, l'épopée se développe et arrive à son plus haut degré de beauté et de perfection, sans perdre son caractère religieux et historique. Le poète est, comme le poète des hymnes, un interprète de l'ancienne tradition : il parle aux hommes de leurs dieux et de leurs ancêtres, dont quelques-uns étaient des demi-dieux, mais il leur en parle autrement : il a déjà le génie dramatique. Il sait peindre les lieux, se faire pour ainsi dire un théâtre, y disposer les scènes avec art, y amener et tour à-

tour en faire disparaître les personnages, enfin les faire tous parler conformément à leurs caractè[res] et à leurs passions. L'homme commençait à [se] retrouver dans l'épopée sous les héros. Mais les anciens reconnaissaient dans Homère un autre mérite, qui fait de ses deux épopées comme l'encyclo[-]pédie des connaissances alors répandues dans la société grecque. Homère est pour eux l'historien, le géographe, presque l'astronome et le théologi[en] de la société héroïque. Tous ses vers étaient exam[i]nés dans le plus grand détail : on voulait y trouv[er] des renseignements sur tout. C'est à son énuméra[tion] des divers peuples de la Grèce et de leurs possessio[ns] territoriales, qu'on remontait pour régler des diff[é]rends entre des républiques ; on le reconnaissai[t] comme témoin véridique des temps passés.

A ce prétendu récit de l'histoire héroïque se mêlaient bien des fables. Mais là même où on dispute à Homère son titre de narrateur [fi]dèle des temps héroïques, on le reconnaît du moi[ns] comme peintre exact des mœurs de cette époque. Quand on lui conteste la vérité historique, on [ne] peut lui refuser la vérité morale, la vérité [de] la vraisemblance.

Peut-on maintenant, de ces récits si entraî[nants] et de cette poésie si dramatique, passer à

une forme épique, où l'idée de l'histoire se montre plus saisissable? Veut-on entendre la relation de la vie des peuples, le récit des différentes révolutions qui, dans des temps reculés, ont changé soit notre globe lui-même, soit les nations qui les couvraient? Veut-on voir enfin un poëte philosophe s'interroger sur ces grands mystères du passé, et chercher à composer comme une vaste histoire des Dieux, de la terre, des hommes? Qu'on ouvre la Théogonie d'Hésiode. Ce n'est plus seulement un poëte racontant selon le caprice de l'inspiration tel ou tel épisode de l'histoire héroïque; c'est un esprit sévère, que le passé attire par l'obscurité même de ses traditions, qui veut en sonder toutes les profondeurs, et coordonner les récits qui lui sembleront avoir le caractère de vérité. On voit presque naître la critique avec le doute. Dès le début de son poëme, les Muses de l'Hélicon disent à Hésiode: " Nous savons beaucoup de mensonges, et de mensonges vraisemblables, mais nous savons aussi, quand nous voulons, dire la vérité. " Ainsi la prétention d'Hésiode, c'est d'échapper aux fictions qui l'entourent, et de donner enfin aux hommes une histoire véridique des temps passés. Homère est historien, mais l'histoire n'est pas son objet: il la rencontre plutôt qu'il

ne la cherche. L'Iliade même n'est qu'un épisode de la guerre de Troie, et l'Odyssée est le récit des aventures d'un seul héros. L'intérêt dramatique la peinture des caractères, des passions des hommes voilà ce qui domine tout dans Homère : l'histoire n'est que dans les détails et au second plan. — Dans la Théogonie, se montre à nous une pensée plus hardie, et qui étonne presque par sa hardiesse. Le poète veut expliquer l'histoire du monde avant l'humanité, et après la création

On a disputé long-temps et on disputera encore sur l'ordre dans lequel étaient toutes les matières traitées par Hésiode. Il y a eu probablement dans l'antiquité plusieurs remaniements successifs de l'œuvre, et les modernes en ont, à leur tour, modifié l'ordre selon des conjectures plus ou moins vraisemblables. Quoiqu'il en soit, la pensée qui anime ce poème est bien sensible : c'est l'intention de raconter, pour ainsi dire d'organiser l'histoire du monde d'après les traditions poétiques qui avaient survécu à toutes les révolutions (1). Au début était le Chaos, tel qu'il a été décrit par tous les poètes. La terre et le ciel, personnifiés,

(1) Voir sur ce sujet la dissertation spéciale de Mr. Guigniaut (1835).

Οὐρανός et Γαῖα, lui succèdent : c'est le premier âge de la création. Vient ensuite une première génération de Dieux, qui ne sont guère aussi que des personnifications des éléments ou des forces de la nature, le jour, la nuit, l'eau, le feu, les nymphes. Ce n'est qu'à la génération suivante que les Dieux semblent s'animer et prendre vie : ce sont les Titans. Enfin arrivent les Dieux qui auront leur légende fabuleuse, de vrais personnages épiques ; à côté d'eux les demi-dieux ou les héros. Sur toute cette génération va dominer Jupiter avec sa cour de Dieux Olympiens.

Hésiode suit ainsi toutes les révolutions physiques ou morales qui s'sont accomplies dans cet univers. Nous avions déjà vu l'histoire apparaître dans l'hymne et dans le poème épique d'Homère ; mais dans le poème didactique d'Hésiode il y a déjà quelque chose du génie même de l'histoire, un jugement, le choix éclairé entre les légendes, il y a presque la critique.

A l'origine, toute tradition venant d'un poète était acceptée par tous, pourvu qu'elle intéressât vivement l'imagination. Mais la réflexion arrive, qui examine la tradition pour l'épurer. On veut bien croire aux Dieux, mais on ne les acceptera pas tous

au même titre. La raison de l'historien percera ces nuages qui entourent les fables antiques. Dans les Titans, il verra les forces qui ont produit ces grands bouleversements du monde naissant, dont la terre porte encore aujourd'hui la trace. D'autres fois il reconnaîtra dans les récits épiques des événements réels; mais il les dépouillera de leur enveloppe de fiction et de poésie, pour les rendre à leur vérité prosaïque et historique. Hécatée de Milet ne verra dans l'histoire d'Hercule qu'une histoire humaine agrandie, embellie par l'imagination populaire. Cette méthode nouvelle et d'abord timide dans ses applications, s'enhardira plus tard et deviendra le système d'Evhémère. Les premiers historiens se contentent de mettre en prose les traditions racontées par les poètes. Eumée de Chio a traduit ainsi la Théogonie d'Hésiode. Quoique bien timide, cet essai a déjà un sens. Sous la main du poète, les choses se transforment en quelque sorte, et nous nous laissons séduire facilement par ce charmant trompeur. Il faut le dépouiller de ces couleurs trop vives, de cette parole trop entraînante; et livrer ses récits, ainsi transformés, au jugement et à l'examen de la raison.

Ailleurs, mais vers le même temps, cette

œuvre de la critique prend un autre nom. Ce ne sont plus seulement les Annalistes qui veulent raconter le passé, qui iront demander compte à l'épopée de ses fictions, mais aussi les hommes, qui, les premiers, réfléchirent sur eux-mêmes, sur le monde, sur les Dieux. Les philosophes voudront juger les poètes, et souvent leurs jugements seront sévères. Ils accuseront les poètes de nous donner une idée trop indigne des Dieux. Ils les accuseront de tromper les hommes par leurs fictions. On fera un crime à Homère d'avoir peint les Dieux comme les concevaient les hommes de son temps, et on le chargera de la faute de son siècle. Tous les philosophes cependant ne seront pas si inflexibles. Il s'en trouvera qui ne pourront se résigner à condamner Homère, même en le couronnant de fleurs. Ceux-là entreprendront de l'expliquer, c'est-à-dire, de trouver sous ces fictions un sens caché, et sous ces récits, qu'ils appeleront allégoriques, une vérité, qui, trop souvent ne sera que dans leur imagination. Homère, ainsi interprété, retrouvera comme savant et comme philosophe une partie de l'autorité que, comme poète, il vient de perdre.

Ainsi l'excès est des deux côtés : les uns ne comprennent pas, ne s'expliquent pas

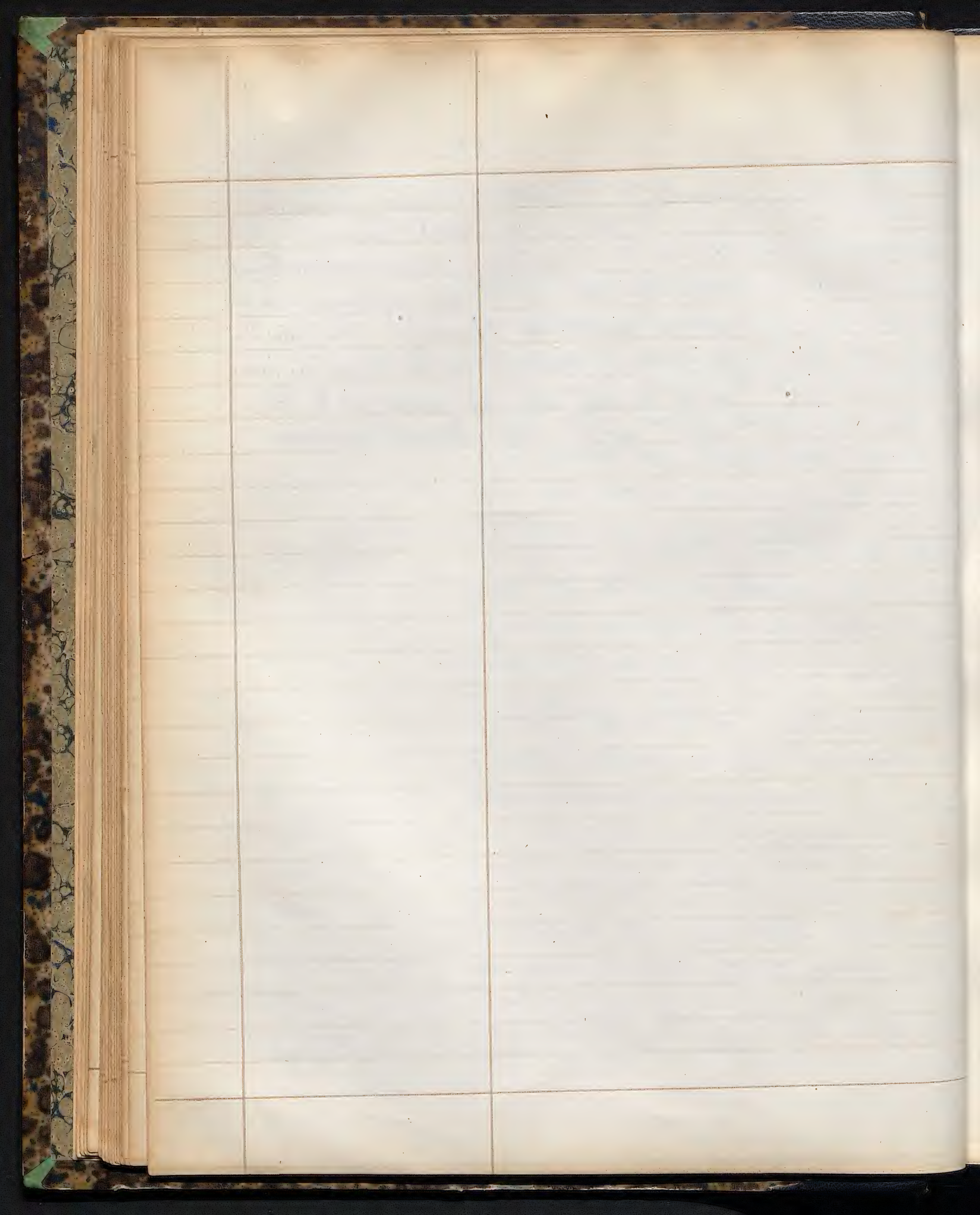
Homère pas son temps : les autres veulent trop le com-
prendre et l'expliquer trop bien ; mais des deux côtés
l'intention est toute philosophique : le résultat est tout
différent ; le point de départ est le même. La philos.
prend naissance en cherchant à interpréter ou en conda-
nant les poëtes. Comme l'histoire, elle doit en quelq.
sorte le jour à l'épopée. Elle dégage des tradition
poétiques et des croyances naïves et imparfaites des
siècles primitifs, une théologie plus digne de la
Grèce, qui se civilise. Les premiers âges avaient
chanté : ils avaient voulu tout peindre, tout décri.
Les Grecs se promenaient alors† dans cette belle
nature dont ils prenaient possession, et ils n'imagi-
naient rien au delà. Plus tard l'homme se replie
sur lui même, sent qu'il a besoin d'idées plus relevées
de croyances plus sérieuses. C'est ce que les philosoph.
veulent lui donner, les uns en condamnant le passé
les autres en l'expliquant et en l'accommodant aux
besoins impérieux du temps présent.

La critique et l'interprétation souvent arbi-
traire de l'épopée est donc commune aux historien
et aux philosophes. En tendant à un but différent
ils s'exercent à la même tâche. De là vient
que parmi les auteurs dont nous regrettons aujour-
d'hui la perte, il y a plusieurs historiens qui
sont aussi des philosophes. Il en est ainsi, par

† avec ravissement

exemple, de Phérécyde de Scyros, philosophe, et de Phérécyde de Leros, historien. L'histoire et la philosophie se mêlent perpétuellement dans ce qui nous reste de leurs opinions, et cela ne doit pas nous étonner beaucoup. Au début de la science, il est naturel que la division des genres ne soit pas aussi nette, aussi précise qu'elle l'est devenue par les efforts ultérieurs de l'esprit humain.

E. Guyot.



3e leçon.

Origines et commencements de l'Histoire.

rédaction faite avec beaucoup de conscience. Le style seulement est un peu faible.

3e leçon.

Origines et Commencements de l'Histoire.

Nous avons vu chez le peuple grec l'histoire naître de l'épopée. Nous allons maintenant la voir faire, pour ainsi dire, ses premiers pas, grandir et devenir peu à peu une véritable science.

Et d'abord, qu'est-ce que l'histoire ? c'est une recherche, une investigation. Le mot même le dit. ἱστορεῖν c'est s'<u>enquérir</u>, s'<u>informer</u>; ἵστωρ c'est l'homme qui apprend par lui-même ou par les autres, par ce que les Grecs appelaient ὄψις, c'est-à-dire l'action de voir de ses propres yeux, et par l'ἱστορία, c'est-à-dire par l'information. Deux choses doivent former l'historien : les voyages, la vue des lieux et des hommes dont il doit parler, la recherche des témoignages divers qui doivent suppléer à l'insuffisance de ses propres observations.

C'est ainsi que firent les premiers historiens. Voyageurs infatigables et curieux de tout apprendre, ils parcouraient les pays colonisés par les Grecs ou les pays restés barbares, recueillant, sans trop de critique il est vrai,

les moindres faits et interrogeant les étrangers sur la géographie, l'histoire et les mœurs de leur pays. Revenus de leurs voyages, ils faisaient à leurs concitoyens le récit de ce qu'ils avaient vu ou appris. Tel est le caractère de ces premiers historiens.

Leur attention fut naturellement attirée sur les colonies grecques qui s'étaient répandues sur les côtes de la Méditerranée voisines de la mère-patrie. Aussi les premiers voyages sont-ils des périples. Le plus ancien est le Périple de la mer intérieure de Scylax né à Caryanda en Carie, géographe du temps de Darius fils d'Hystaspe. Cet ouvrage semble avoir été retouché et augmenté plusieurs fois : il est mêlé d'observations géographiques très anciennes et d'autres beaucoup plus récentes : c'est pour cette raison que quelques-uns l'attribuent à un autre Scylax, contemporain de Polybe et de Panétius. Cet ouvrage n'a pas d'autre mérite que celui d'être instructif ce n'est qu'une énumération rapide de pays, de villes, de fleuves. La langue grecque, du reste c'est une chose à remarquer, se prête merveilleusement à la manière brève et concise du géographe +

L'un des plus anciens parmi ces prédécesseurs d'Hérodote, est Hécatée de Milet. Il était

autant géographe qu'historien. C'était un grand voyageur, ἀνὴρ πολυπλανὴς, comme dit Agathémère. Hérodote rapporte qu'il visita l'Égypte, et il est apparent qu'il parcourut aussi l'Asie peut-être jusqu'à l'Indus, ainsi que la côte septentrionale de la Libye. Son ouvrage intitulé Περίοδον γῆς, ou bien Περιήγησις, n'offre aucun intérêt littéraire : c'est, comme le Périple de Scylax, qu'il prenait peut-être pour modèle, un recueil de faits, de détails sur les contrées, leurs villes, leurs fleuves, leurs habitants. Les anciens faisaient grand cas de cet ouvrage : Hécatée est souvent cité par eux à côté d'Hérodote. Ce dernier semble s'être attaché à corriger quelques-unes de ses erreurs : pourtant l'exactitude admirable d'Hécatée mérita la louange des géographes des siècles suivants. C'est à tel point qu'Agathémère, géographe du IIIe siècle après J.-C., à qui nous devons un abrégé de la géographie de Ptolémée, s'étonne de la science de l'antique voyageur, et dit : « Ἀναξίμανδρος πρῶτος ἐτόλμησε τὴν οἰκουμένην ἐν πίνακι γράψαι. Μεθ' ὃν Ἑκαταῖος ὁ Μιλήσιος, ἀνὴρ πολυπλανὴς, διηκρίβωσεν +

+ ὥστε θαυμασθῆναι τὸ πρᾶγμα."
(Agathème I, 1.)

Mais ce n'est pas tout de voyager et de voir les lieux : ce n'est là que la première source de l'histoire. Il y en a une autre plus abondante : ce

sont les documents et les témoignages. L'historien le
recueille pour les rapporter souvent et les analyser pl
souvent encore dans son récit.

Dans l'antiquité les documents étaient de pl
sieurs sortes. Les uns étaient tout poétiques, et conc
naient surtout les temps héroïques : c'étaient, par ex
ple, des poésies que l'historien mettait en prose. Le
autres étaient plus courts et plus authentiques : c'éta
des oracles gravés sur le marbre ou sur l'airain.
(Hérodote en cite beaucoup) ; c'étaient des insc
tions en prose placées dans les temples, des dédicac
de trépieds, comme celles qu'Hérodote attribuait
des personnages des temps héroïques ; c'étaient en g
néral les inscriptions de ces offrandes ~~[illegible]~~ nommées
par les Grecs ἀναθήματα ; mais il faut mettre a
premier rang de ces documents les traités de paix
dont les uns étaient authentiques, les autres, pl
anciens, ~~[illegible]~~ supposés. Les Grecs étaient pe
scrupuleux à cet égard, et savaient fabriquer
dans l'occasion de faux traités. Tacite parle
(Ann. IV, 43) d'un débat qui s'éleva, sous l
règne de Tibère, entre les Lacédémoniens et l
Messéniens, au sujet d'un temple de Junon
Limnatide. Les deux peuples apportaient d'an
ciens documents qui établissaient leurs droits
les Messéniens, plus riches en toutes sortes de

moignages, l'emportèrent sur leurs adversaires. Souvent un patriotisme crédule ajoutait foi à l'authenticité d'anciens monuments, comme, par exemple, à ce papyrus qu'on montra à un ami de Pline voyageant en Troade, et qui était une prétendue lettre de Sarpédon à Priam. (1)

Il y avait donc bien des documents que la critique de l'historien devait rejeter comme apocryphes.

Néanmoins il faut, à côté de ces documents supposés ou incertains, en distinguer d'autres dignes de confiance et capables de fournir les éléments de la première chronologie.

Dans le nombre se trouvaient surtout des généalogies. Les unes étaient poétiques, comme les Hœées d'Hésiode, ou les « Celles que » (2), pour traduire le mot grec exactement. Ces généalogies

ἢ οἵη
d'où αἱ Ἠοῖαι

---

(1) C'est ainsi que les Grecs conservaient beaucoup d'anciennes reliques de ce genre : il suffit de citer pour exemple le poignard avec lequel on croyait qu'Iphigénie avait failli tuer son frère sur la côte de la Tauride.

(2) On a appelé de même les Olim les anciens registres du parlement de Paris commencés en 1313 par le greffier Montluc.

ont été désignées ainsi, parceque chaque paragra-
phe consacré par le poète à une héroïne com-
mençait par le mot οἵη. Les autres appartenai-
plus particulièrement à l'histoire: beaucoup de log-
graphes ont été des auteurs de généalogies. Il faut
citer au premier rang Hécatée de Milet. Outre
son Périple, il avait écrit un autre ouvrage qu'on
appelle Γενεαλογίαι ou Ἱστορίαι: ces généalog-
partaient de Deucalion et embrassaient Hellen et
ses fils, Hercule et les Héraclides; il est permis
moins de le conjecturer d'après le peu de fragment
qui nous restent de cette histoire. Ces généalogie
s'il faut en croire Strabon (I. p. 34 de l'éd. Didot)
n'étaient encore que des récits de poètes mis en
prose. Le premier de ces poëtes historiens est
Cadmus de Milet, dont l'histoire des villes
Ioniennes était déjà perdue au temps de Denys
d'Halicarnasse. A côté de Cadmus, Strabon
nomme Phérécyde: ce Phérécyde, né dans
l'île de Léros, avait choisi Athènes pour
patrie et écrit une archéologie de l'attique en
10 livres. Il faut bien le distinguer du philo-
phe Phérécyde de Syros. Le troisième lo-
gographe nommé par le géographe grec est
Hécatée lui-même: c'est lui surtout que les
anciens ont appelé généalogiste. Il était allé

jusqu'à faire sa propre généalogie parmi toutes celles des anciens héros. Hérodote raconte qu'Hécatée se trouvant à Thèbes (d'Égypte), parla aux prêtres de Jupiter de sa généalogie, faisant remonter sa famille à un dieu (sans doute Apollon) qu'il comptait pour le seizième de ses ancêtres.

On se donnait facilement dans l'antiquité une origine divine. C'est ce qu'attestent des inscriptions retrouvées près de la porte orient..e de Sparte. L'une parle d'un certain Pratolaüs, prêtre, à perpétuité gymnasiarque (ἱερέα αἰώνιον γυμνασίαρχον) qui est le quarante-deuxième descendant des Dioscures. Deux autres mentionnent un M. Aurelius Aristocrates, prêtre aussi, quarante-huitième descendant d'Hercule, quarante-quatrième descendant des Dioscures, gymnasiarque à vie (ἱερέα κατὰ γένος ἀπὸ Ἡρακλέος μη', ἀπὸ Διοσκούρων μδ' αἰώνιον γυμνασίαρχον). Les listes de prêtres dont l'origine prétendue remontait à quelque Dieu, abondaient en Grèce. On en a retrouvé une à Halicarnasse. C'est une liste des prêtres de Neptune Isthmien, dont le premier est un personnage fabuleux, Télamon fils de Neptune et d'Halcyone et frère du trézénien Anthos. Cette liste indique la durée du sacerdoce de chaque prêtre : elle est—

écrite en dialecte ionien, quoique Halicarnasse soit une ville dorienne. Elle est postérieure au retour des Héraclides, puisque Halicarnasse fut fondée par le dorien Aetius, descendant d'Anthas frère de Pélamos. Les voyageurs qui parcouraient la Grèce et ses colonies trouvaient dans les temples beaucoup de ces monuments, tant anciens que récents dont l'utilité devint de plus en plus grande avec le progrès des temps. La liste des prêtresses de Junon Argienne, la liste des rois de Sparte offrent à l'historien quelque chose qui ressemble déjà à la chronologie. Ce qui le prouve, c'est l'ouvrage d'Hellanicus intitulé Les Prêtresses de Junon Argienne, et dont il nous reste des fragments. La liste de ces prêtresses servit comme de fondement à un travail de chronologie où le nom de chaque prêtresse donnait la date des événements arrivés durant son sacerdoce. Thucydide lui-même dans un temps où il y avait bien d'autres manières d'indiquer les dates des faits, s'est servi comme Hellanicus des noms des prêtresses de Junon Argienne (II, 2; IV, 133). Ce même moyen de marquer les temps fut celui d'Héraclide, comme nous l'apprend Plutarque (De musica).

La chronologie devient une science plus fa[…] et plus certaine, quand les noms des vainqueurs d[…]

V. 4. 5. 7.

les fêtes et les jeux publics de la Grèce deviennent de véritables dates auxquelles on rapporte les événements. L'origine de ces jeux remonte, si l'on en croit Pausanias, jusqu'aux temps les plus anciens. On lui disait à Olympie que les jeux si célèbres de cette ville avaient pour fondateur Hercule Idéen, l'aîné des cinq Curètes ou Dactyles, prêtres du temple de Cronos à Olympie. Après lui ces fêtes furent tour à tour interrompues et restaurées. Cinquante ans après le déluge de Deucalion, l'un des descendants d'Hercule Idéen, Climénus, vint de Crète et les fit célébrer; puis vint Pélops qui leur donna une plus grande solennité. Hercule, le héros fils de Jupiter, les célébra aussi après la prise d'Elis, et elles furent abandonnées ensuite jusqu'à Iphitus contemporain de Lycurgue. Enfin dès 776, la célébration des jeux Olympiques devint régulière et fixe: elle revenait tous les quatre ans, et le nom du vainqueur à la course servait à désigner l'Olympiade.

Outre les fêtes d'Olympie, il y avait encore en Grèce les fêtes d'Apollon Carnéen fondées en 576; les Pythiques fondées en 585; les Néméennes fondées en 568. Nous ne connaissons point l'époque de la fondation des Isthmiques; nous savons seulement qu'elles se célébraient

tous les deux ans du temps de Pindare.

Voilà bien une chronologie régulière, à partir de 776 il y a réellement des dates dans l'histoire grecque : mais elles n'ont point alors le caractère qu'elles ont aujourd'hui. Ce ne sont point des chiffres, des signes abstraits, mais des signes matériels de l'année. C'est le nom du vainqueur aux jeux Olympiques ; c'est le nom de l'archonte d'Athènes, c'est celui de la prêtresse de Junon Argienne. Il semblait alors que le lecteur n'avait pas besoin de recourir à la date proprement dite, et que sa mémoire devait trouver un assez grand secours dans cette liaison des faits qui se prêtent dans notre esprit un appui mutuel. Cette répugnance à marquer les temps par des signes abstraits qui ont moins de prise sur l'esprit que les objets matériels, est naturelle et commune à tous les peuples dans leurs commencements. A Rome, on désignait l'époque d'un événement par des expressions telles que : " <u>Sub rege Romulo ; Julio Silano et Silio Nerva Consulibus.</u> " Au Mexique il y avait autrefois un Cycle de treize ans dont chacun est désigné par un nom d'animal ou d'objet matériel. Nos paysans eux-mêmes pour signifier les époques de l'année les plus marquantes dans la vie rustique, disent : "

la Saint-Jean, à la Saint-Michel, &c. Les hommes préfèrent naturellement le signe réel et extérieur, à la notation arithmétique du temps.

Revenons à la Grèce. Après ce premier pas fait vers une bonne chronologie, il en restait un à faire. Les astronomes le firent, en formant les cycles, qui embrassent constamment la même série d'événements célestes. Mais ce nouveau moyen d'atteindre à une plus grande exactitude chronologique n'apparut que tardivement. Les cycles les plus anciens sont grossiers. Nous savons d'après un

IX ch. 3 § 3.

récit de Pausanias qu'il y en avait un fort ancien en Béotie. Il raconte que Jupiter redoutant le courroux de Junon transportée de jalousie, consulta le sage Cithéron, roi de Platées. Celui-ci lui conseilla de fabriquer une statue de bois (δαίδαλον) et de la vêtir magnifiquement, comme si elle eût été une épouse nouvelle du roi des Dieux. En même temps Jupiter annonça qu'il allait s'unir à Platée fille d'Asope. Junon l'apprit, fondit sur la statue, et découvrant la ruse pardonna à Jupiter. C'est en mémoire de cette réconciliation qu'on célébrait la fête de Dædala. Il y avait les petits Dédales que les Platéens célébraient tous les sept ans; et les grands célébrés en commun par tous les Béotiens tous les soixante ans,

parcequ cette fête, dit Pausanias, avait été interrompue durant soixante ans à cause de l'exil des Platéens. La comparaison de ces deux nombres, 7 et 60, a conduit Mr. Müller à imaginer un cycle qui serait venu du nord de la Grèce et qui aurait été formé de soixante-trois années lunaires correspondant à soixante années solaires plus neuf jours. Or, si tous les sept ans, on laisse passer un jour sans le compter, le retour périodique des deux cycles coïncide. Les Grecs en effet avaient diverses sortes d'années apportées de différents pays, qui s'accordaient difficilement entre elles, et rendaient des compromis nécessaires. Cela nous explique l'embarras que Pausanias éprouve à s'expliquer les paroles de l'exégète, ou, comme on dirait aujourd'hui, du cicerone qui défrayait sa curiosité de voyageur et de savant. " Les Platéens célèbrent les Dédales tous les sept ans, raconte Pausanias, du moins à ce que m'a dit l'exégète du pays : mais assurément ils les célèbrent plus souvent. Malgré mes recherches, je n'ai pu déterminer au juste l'intervalle qu'il y a d'une fête à l'autre. "

Bib. Cod. 239 p. 321 éd. Bekker.

La Bibliothèque de Photius parle d'un cycle de neuf ans qui remontait à l'invasion du pays de Thèbes par les Éoliens d'Arnée

qui se rapportait aux fêtes d'Apollon.

Vers le temps de la guerre du Péloponnèse, cette chronologie des cycles devient plus exacte et plus précise. D'habiles astronomes se mirent à voyager dans les antiques états de l'Asie, profitant des découvertes, et recueillant les calculs des prêtres d'Égypte et de Chaldée si justement renommés pour leur grande science. L'Athénien Méton (vers 432) forma un cycle de 19 ans afin de faire concorder l'année lunaire avec l'année solaire: c'est le cycle devenu célèbre sous le nom de Nombre d'or. Un peu après (vers 370) Eudoxe de Cnide divisa l'année en 365 jours, et un quart: il inventa, ou du moins perfectionna le cycle de huit ans appelé par les Grecs Octaétéride. Ensuite vinrent d'autres savants astronomes, Philippe d'Oponte, Hélicon de Cyzique, Callipe natif aussi de Cyzique. Ce dernier (vers 331) essaya d'atteindre le même but qu'avait poursuivi Méton un siècle auparavant. Afin de ramener exactement les mêmes positions du soleil et de la lune, il remplaça le nombre d'or par un nouveau cycle de 76 ans, qui a reçu le nom de période Callipique.

Cette question des cycles a soulevé de

grandes discussions. Nous ne les discuterons pas : con
tatons seulement que la science chronologique atten
ainsi peu à peu à sa dernière précision fondée sur les
calculs de l'astronomie. Mais ce travail et ce
progrès furent lents. Thalès, plus d'un siècle avant
Méton, avait prédit une éclipse dont on n'a pas enc
retrouvé la date avec certitude : cependant, les
cycles n'arrivent que plus tard, vers le milieu du
cinquième siècle, tellement l'esprit humain se fai
difficilement à l'abstraction. Le jour ne fut di
visé en douze parties que long temps après, et jusqu'
temps d'Alexandre on disait pour midi : "
πληθούσης ἀγορᾶς, et pour le soir ἐπὶ βουλύσ
il n'y avait pas d'autre moyen de désigner l'heur
que ces locutions toutes matérielles. Ce ne fut m
qu'à Alexandrie que le mot ὥρα commença à
s'employer dans le sens d'<u>heure du jour</u>. Le
sens vrai et primitif est Saison. Les trois Heure
qui selon la fable précèdent le char d'Apoll
sont les trois Saisons : le Printemps, l'Ét
et l'Hiver : car les Grecs ne regardaient
point d'abord l'Automne comme une saison
elle n'avait point de nom particulier ; c'étai
seulement l'arrière-saison (ὀπώρα), l
fin de l'Été avec lequel on la confondait.
Même lorsque le jour eut été † déterminée seule

† divisé en heures, la durée d'une heure,

d'après l'ombre d'un gnomon, était encore inégale selon les saisons, si bien que Pline est obligé de prévenir qu'il faut entendre l'heure équinoxiale, quand il marque, en se servant du mot heure, la durée des phénomènes du flux et du reflux. L'heure véritable et invariable, l'heure astronomique ou vingt-quatrième partie du jour, n'a été déterminée que plus tard. Ainsi l'abstraction chronologique a été le fruit tardif de la science; et c'est un spectacle intéressant que celui des efforts qu'a faits l'esprit humain en Grèce, pour constituer ainsi la science et lui donner son vrai langage.

Ainsi nous voyons se former, pour ainsi dire, peu à peu la science et la critique du véritable historien. Toutefois, ce qui rend ces premiers essais bien imparfaits encore, c'est l'ambition de trop embrasser. Les premiers logographes n'avaient pas mesuré leur tâche: voulant tout dire, ils avaient souvent tout confondu. Depuis l'exemple donné par Hésiode, chacun voulait faire son histoire du monde entier. Ce beau mais gigantesque travail tentait l'ambition de ces esprits pleins d'une ardeur inconsidérée (1). Les Grecs peu à peu

(1) C'est ce qu'ont fait les moines du moyen âge,

deviennent plus habiles et plus sages: ils se mettent à rechercher l'exactitude en restreignant les horizons en bornant leur tâche. De très bonne heure on voit apparaître des histoires spéciales. Un louable patriotisme excitait à écrire l'histoire de la ville dont on était citoyen: de là viennent toutes ces Annales, ou ὧροι des moindres villes de la Grèce. De là ces livres qui sous le nom de Κτίσεις, en racontaient la fondation et les commencements. Chose remarquable! (pour le dire en passant) ce sont presque toujours des oracles qui poussent à la fondation des villes. On ne peut s'empêcher d'admirer ce génie extraordinaire des Grecs qui faisait servir les oracles mêmes à la grandeur de la nation. L'oracle indique toujours les endroits les plus favorables aux colonisateurs: et chaque ville ainsi fondée peut se vanter de devoir sa naissance souvent à quelque héros, toujours à quelque mortel inspiré des Dieux.

Quelques logographes ont écrit des histoires contemporaines et sont allés même jusqu'à la guerre des Perses et des Grecs. Le Lydien Xanthus écrivit des Lydiaca en 4 livres. Hellanicus écrivit

---

dans un temps où la longue expérience des Grecs et des Latins en histoire était perdue pour les esprits qui s'adonnaient à cette Science.

aussi l'histoire particulière de diverses parties de la Grèce, par exemple, de la Béotie, de l'Argolide, de la Thessalie, de l'Arcadie, de Chio. Restreindre ainsi son travail, c'était le moyen d'être plus exact et plus vrai. Mais il y avait encore alors bien des surprises de crédulité, et le patriotisme pouvait fausser la vérité. Acusilaüs de Cercar, près de l'Argos de Béotie, auteur de trois livres de généalogies, se vantait de transcrire ce qu'il avait trouvé gravé sur des tables d'airain déterrées dans le jardin de son père. Ce n'est pas là le seul exemple que l'on pourrait citer de la naïveté crédule des premiers chroniqueurs grecs.

L'histoire littéraire elle-même ne fut point négligée par les logographes. Hellanicus donna beaucoup de renseignements tout littéraires. Xanthus de Sardes écrivit un livre sur Empédocle. On attribue à Timée de Locres une biographie de Pythagore son maître : mais cet ouvrage est suspect. Au temps d'Eschyle, Glaucus de Rhegium, ou, comme on l'a prétendu, l'orateur Antiphon, fit un traité Sur les anciens poètes.

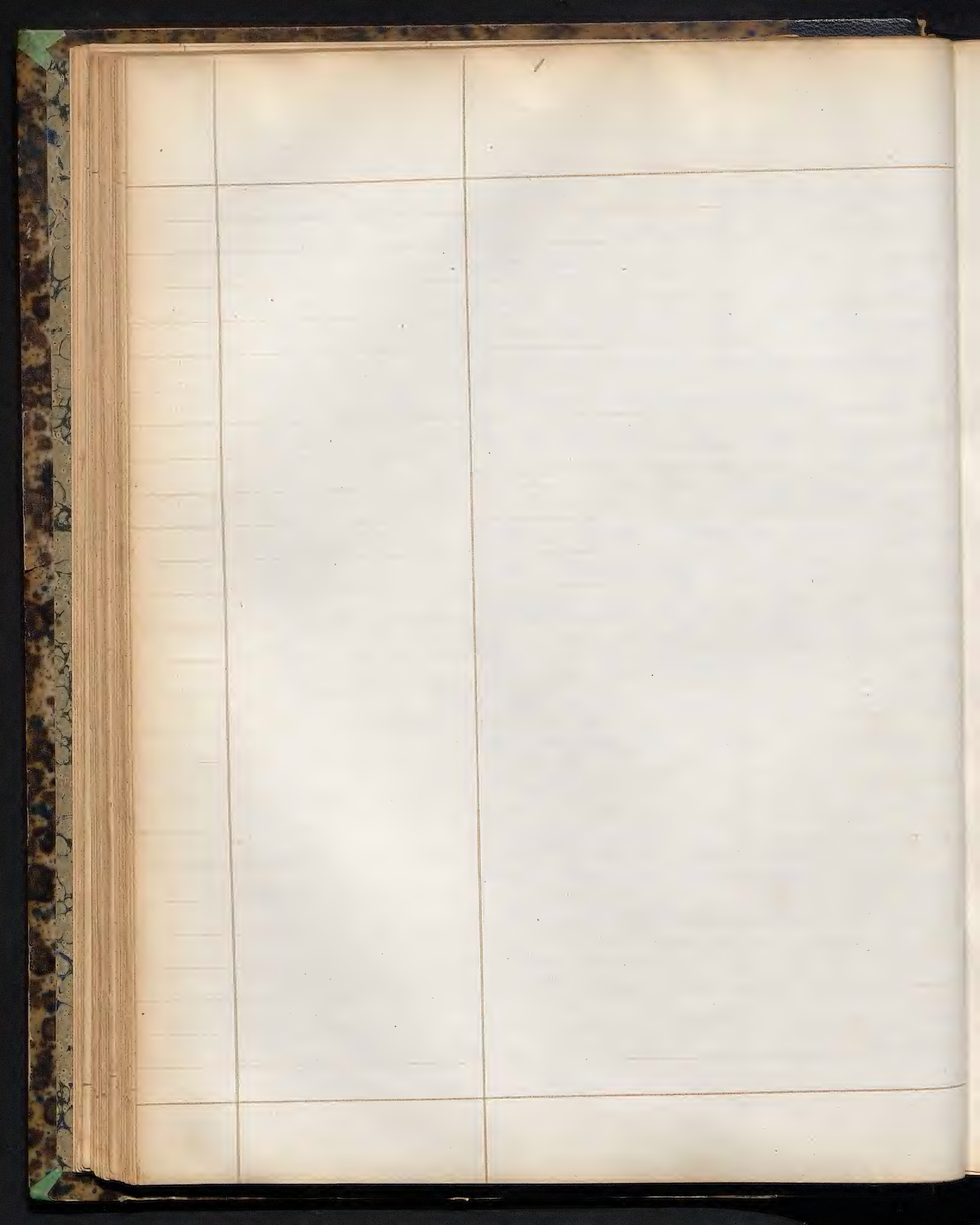
Si l'on jette un regard en arrière, on verra que les progrès faits par l'histoire en Grèce, depuis sa naissance jusqu'au point où nous sommes arrivés, peuvent se ramener à quatre points

principaux : 1° l'usage de la première prose historique ; 2° le travail plus méthodique d'information par les voyages et l'étude des documents originaux ; 3° le moyen plus facile et plus sûr de marquer une date aux événements ; 4° le bon esprit de mesurer ses forces et de restreindre ses recherches. Il resterait à voir comment, après la science ou avec elle, s'est développé l'art d'écrire l'histoire : mais auparavant une digression nous semble utile.

Les progrès de la philosophie grecque, entre Thalès et Socrate, ressemblent à ceux de l'histoire depuis Hésiode jusqu'à Hérodote. Il sera donc intéressant de les étudier. Après avoir d'abord rédigé en prose les systèmes poétiques, les premiers philosophes grecs commencent à parler d'eux-mêmes d'abord avides de tout expliquer, ils restreignent peu à peu leur tâche comme les historiens, et vient enfin Socrate qui renferme la philosophie en elle-même. Les philosophes d'ailleurs sont les premiers prosateurs, et, comme tels, ils doivent trouver leur place dans un cours d'éloquence grecque. C'est l'explication et ce sera l'excuse de la digression à laquelle nous voulons consacrer la prochaine séance.

E. Lemar

hi
enf
x or
mai
de
an
ir
oire
dom
id
ver
mer
nem
et
phi
soi
oire
ecqu
dig
ocha



4e leçon.

Premiers essais de philosophie.

Du travail et des efforts. Faute d'un plan arrêté, surtout pour la première partie, la rédaction manque de précision et de clarté.

4e leçon.

Premiers essais de philosophie.

Plutarque nous a montré comment l'histoire descendue du char de la poésie adopta un style simple et uni, et prit pour son partage la vérité séparée désormais des fables. C'est maintenant dans le domaine philosophique et religieux que nous voudrions observer la même révolution.

« On se plaignait, dit Plutarque, de l'enthousiasme de la poésie qui jetait un voile sur toutes les choses qu'on désirait de savoir et de connaître sans les ornements et les énigmes dont elle les couvrait. » Ce fait, sans doute, marque mieux que tout le reste le changement qui s'était opéré dans les esprits. Mais un si grand changement peut-il arriver à jour fixe ? et quand Plutarque le constate en disant : « la philosophie préféra la clarté à ce qui n'était bon qu'à frapper les esprits, et ne fit plus ses recherches qu'en prose » ; faut-il entendre que le passage de la poésie à la prose fut subit et sans transition ? Non, il n'en arrive ainsi dans aucun ordre de choses ; et dans la matière que nous étudions, il est facile

de voir tout le contraire. Entre le siècle héroïque et le siècle de la philosophie Socratique, on peut constater comme une série d'efforts par lesquels l'esprit humain passe de la sagesse des poètes à celle des philosophes.

Dans cette voie de progrès, une époque est marquée par l'école des Sept Sages.

Les uns n'ont pas écrit ou n'ont laissé que des sentences.

L[illegible] écrit qu'en vers.

Parmi les prosateurs, enfin, les uns touchent encore à la vie religieuse, les autres à la poésie.

Ce qui nous montre bien l'inexpérience de ces premiers temps, c'est que plusieurs de ces sages ne rédigèrent pas leurs sentences. On est à peu près sûr aujourd'hui que beaucoup des fragments attribués à ces anciens philosophes sont des ouvrages apocryphes et qu'il faut en attribuer la rédaction à leurs disciples (1). C'est ainsi qu'on attribuait à Bias de Priène un poème de deux mille vers sur la meilleure forme de gouvernement. Pythagore, d'après une tradition fort accréditée, serait l'auteur des vers dorés (Χρύσεα ἔπη). Quant à

---

(1) Philolaüs de Crotone est le premier dont les écrits authentiques aient circulé en Grèce.

Thalès, nous ne pourons affirmer sur la foi d'aucun témoignage qu'il ait jamais écrit.

Solon, qui n'écrivit qu'en vers, ne s'appela plus aède, chantre inspiré, mais σοφός, mot qui indique avant tout une certaine supériorité morale. Pythagore est, dit-on, le premier qui par un retour sur la faiblesse de l'esprit humain, prit le titre plus modeste de φιλόσοφος. Dans l'une ou l'autre de ces deux appellations on peut voir déjà l'indice d'un premier progrès de la philosophie qui peu à peu s'humanise et se dégage de la fable poétique. Autrefois les poètes se prétendaient inspirés par les Dieux de la religion populaire. Bientôt Empédocle attachera moins d'importance à la divinité qui l'inspire et ne lui donnera plus que le simple nom de Muse. Cependant, le même Empédocle montre par son propre exemple combien ces temps aimaient encore la fable et la poésie :

« O mes amis, vous qui habitez la vaste enceinte et la colline la plus élevée de la blonde Agrigente ; vous qui avez à cœur le bien ; hôtes généreux qui ne connaissez pas le crime, Salut. Ce n'est plus comme un simple mortel, mais comme un Dieu immortel, que selon toute justice, je suis honoré parmi les hommes, la tête ceinte de bandelettes et

de vert feuillage. A peine arrivé-je dans le
villes florissantes, voilà que les hommes et l
femmes me rendent des honneurs, une foule i
nombrable se presse sur mes pas, demandant l
route qui mène à la fortune. Les uns me co
sultent sur l'avenir, les autres sur les maladi
déchirés par de cruelles douleurs, pour entend
ma voix harmonieuse ils adressent toute sorte d
questions. (1).

On trouve quelques passages très poétiqu
dans les vers qui nous restent de Xénophane. .
Parménide nous a laissé plusieurs fragment

---

(1) Ὦ φίλοι, οἳ μέγα ἄστυ κατὰ ξανθοῦ Ἀκράγαντος
ναίετ' ἀν' ἄκρα πόλεως ἀγαθῶν μελεδήμονες ἔργων,
ξείνων αἰδοῖοι λιμένες, κακότητος, ἄπειροι.
χαίρετ' ἐγὼ δ' ὔμμιν θεὸς ἄμβροτος οὐκέτι θνη
πωλεῦμαι μετὰ πᾶσι τετιμένος, ὥσπερ ἔοικε,
ταινίαις τε περίστεπτος στέφεσίν τε θαλείοις·
τοῖσιν ἅμ' εὖτ' ἂν ἵκωμαι ἐς ἄστεα τηλεθάοντα
ἀνδράσιν ἠδὲ γυναιξὶ σεβίζομαι· οἱ δ' ἅμ' ἕπονται
μυρίοι, ἐξερέονται, ὅπῃ πρὸς κέρδος ἀταρπός
οἱ μὲν μαντοσυνέων κεχρημένοι οἱ δ' ἐπὶ νούσω
δηρὸν δὴ χαλεπῇσι πεπαρμένοι ἀμφ' ὀδύνῃσιν
παντοίων ἐπύθοντο κλύειν εὐηχέα βάξιν.

qui témoignent à la fois d'un talent poétique remarquable, et d'un génie philosophique d'une rare puissance. On en trouve un exemple frappant dans le début même de son poème, magnifique allégorie qui nous montre le poète emporté par des coursiers rapides et conduit par les filles de la lumière au pied du trône de la Justice pour y recevoir ses révélations. Nous trouvons le même caractère dans la vie, on pourrait dire dans la légende de ces sages. Ils tiennent comme le milieu entre le monde des fables et le monde de la réalité.

Pour citer un des traits les plus caractéristiques, nous rappelerons que le livre d'Héraclite avait été déposé dans le temple de Diane d'Éphèse ; ce qui prouve sans doute que l'on n'était pas encore tout à fait habitué à séparer le génie philosophique de l'inspiration divine.

Ces auteurs, on le voit, pour se mettre à la portée de tous, sont obligés d'emprunter aux anciens aèdes la forme même de leurs compositions. On leur trouvera avec eux un trait de ressemblance peut-être plus frappant encore, si nous ajoutons que Xénophane et Parménide chantèrent leurs vers en public ; ce qui nous montre combien le souvenir des rhapsodes était

encore vivant, et combien profonde l'impression qu'ils avaient laissée dans l'esprit public. Si quelques-uns, comme Démocrite, par exemple, écrivirent en prose, leur style n'en est pas moins brillant de poésie, et l'on se convainc de plus en plus qu'entre l'école des poètes et l'école des prosateurs les nuances se fondent jusqu'à devenir imperceptibles. Denys d'Halicarnasse, quoique son jugement ne s'applique, si l'on veut, qu'à un petit nombre de Pythagoriciens, conseille de les lire, parce que leur diction est noble et poétique.

Μεγαλοπρεπεῖς γὰρ τῇ λέξει καὶ ποιητικοί.

Démocrite ne nous est guère connu que par quelques citations de Cicéron et d'Aristote. Quant à Héraclite, nous en pouvons mieux juger par quelques pages qui se trouvent dans les Φιλοσοφούμενα+ d'Origène. Ces fragments ont été traduits pour la première fois par M. l'abbé Cruice. (1)

+ récemment publiés sous le nom

Avant de citer Héraclite, il est bon de rappeler que de même qu'Homère avait été surnommé le poète, Strabon le géographe, notre philosophe était désigné par le surnom

(1) Voyez : Histoire de l'Eglise de Rome sous les pontificats de St Victor, de St Zéphyrin et de St Calliste, par l'abbé Cruice.

de l'obscur (ὁ σκοτεινός). La doctrine de ce philosophe est composée d'antithèses perpétuelles : « L'antagonisme est père de toutes choses; il a produit des Dieux et il a fait des hommes, les uns esclaves, les autres libres.(1) » Partant de ce principe, il n'en affirme pas moins que les deux termes de chaque antithèse forment une seule et même chose; et pour en citer un exemple, voici le passage où il blâme Hésiode d'avoir distingué le jour et la nuit : « Hésiode enseigna bien des choses, et les hommes pensent qu'il savait bien des choses; lui pourtant ne connaissait pas la nature du jour et de la nuit; car le bien et le mal sont un. » (2) Comment s'expliquaient ces oppositions constantes dans le système d'Héraclite? on ne saurait le dire. Peut-être a-t-il eu conscience de cette obscurité qui lui a valu tant de critiques. Peut-être en a-t-il voulu entourer sa pensée comme d'un voile favorable

---

(1) Πόλεμος πάντων μὲν πατήρ ἐστι, πάντων δὲ βασιλεύς, καὶ τοὺς μὲν θεοὺς ἔδειξε, τοὺς δὲ ἀνθρώπους. τοὺς μὲν δούλους ἐποίησε, τοὺς δὲ ἐλευθέρους. —

(2) Διδάσκαλος δὲ πλείστων Ἡσίοδος· τοῦτον ἐπίστανται πλεῖστα εἰδέναι, ὅστις ἡμέρην καὶ εὐφρόνην οὐκ ἐγίνωσκεν. Ἔστι γὰρ ἓν καὶ ἀγαθὸν καὶ κακόν.

à son système. Peut-être aussi comme plusieurs au
l'a-t-il trouvée sans la chercher.

Anaxagore, qui a attaché son nom à un sy
tème de conciliation entre les théories de Thalès
qui n'avait vu que le monde matériel, et Parm
nide qui s'était arrêté à la contemplation des p
cipes les plus abstraits, nous offre un des modèle
plus remarquables parmi les premiers essais de p
grecque. On peut voir dans ce genre le fragmen
1, le fragment 8 et le fragment 18. Nous avon
le début même du περὶ φύσεως d'Anaxa
comme l'atteste Simplicius. Suivant un autre
auteur, ce commencement aurait été emprunté
celui d'un vieux poème de Linus dont le premi
vers était :

ἦν ποτέ τοι χρόνος οὗτος, ἐν ᾧ ἅμα παντ' ἐπεφύκειν

Il est remarquable que nous avons les débuts de
plusieurs de ces vieux ouvrages περὶ φύσεως
Par exemple, celui de Philolaüs, celui d'A
chytas de Tarente. Cela tient peut-être à l'
tion qu'avaient les anciens bibliographes de
marquer le commencement des livres (οὗ ἡ
ἡ ἀρχή) comme font encore aujourd'hui nos
talogues de manuscrits. Il faut remarquer
que le préambule d'Anaxagore ne se disting

Simplicius, in Phys. auscult. p. 33

Diog. Laërce 1. 4.

Ces sortes de parenthèses ne sont bonnes qu'à mettre en note.

pas comme celui d'Empédocle et celui de Parménide par un caractère personnel. Ici le philosophe s'efface complètement et ne présente que son sujet: « Toutes choses existaient à la fois, infinies en nombre et en petitesse. Car le petit était infini; et tandis que toutes choses existaient à la fois, aucune [pourtant] n'était apparente, à cause de sa petitesse; car l'air et l'Ether enveloppaient tout, étant l'un et l'autre infinis; or l'air et l'éther sont les plus grandes choses en nombre et en grandeur qui soient dans tout. »

Le fragment 6e semble continuer et compléter cette description du Chaos primitif qui paraîtrait tout d'abord n'en pas dire plus que les vers d'Ovide:

« Ante mare et terras et quod tegit omnia, cœlum,
Unus erat toto naturæ vultus in orbe,
Quem Græci dixere Chaos, rudis indigestaque
-moles;
Nec quidquam nisi pondus iners, congestaque
-eodem
Non bene junctarum discordia semina rerum. »

On peut remarquer qu'Anaxagore s'efforce avant tout d'expliquer, et ne songe jamais à décrire:

« Avant que les choses fussent séparées,

toutes existant ensemble, aucune couleur n'était apparente : à cela s'opposait le mélange de toutes choses, de l'humide et du sec, du chaud et du froid, de l'éclatant et de l'obscur, outre beaucoup de terre qui s'y trouvait et un nombre infini de semences toutes dissemblables entre elles. Car aucun autre élément ne ressemblait à un autre élément. "

Il est facile de sentir dans cette imitation française de l'antique prose grecque, les caractères d'un langage qui s'essaie et qui n'atteint pas encore à toute sa dignité. On dirait que la prose alors est aussi gênante pour la pensée que le furent plus tard les vers. Il semble que ces premiers écrivains aient une peine extrême à construire leurs périodes, et qu'il leur soit plus difficile de rencontrer l'expression adéquate pour ainsi dire, à la pensée rationnelle, qu'il ne l'était jadis aux poètes philosophes de trouver une image populaire de la vérité. Qu'on en juge encore par le fragment huitième dans lequel Anaxagore nous montre l'intelligence supérieure à la matière et au Chaos qu'elle domine et qu'elle ordonne :

" [Toutes] les autres choses ont une part distincte (ou : sont une partie du tout ?) mais l'esprit est infini, indépendant, et il ne se mêle à aucune chose, et seul il ne relève que

de lui-même. Car s'il ne relevait pas de lui-même, et s'il se mêlait à une autre chose, une fois mêlé à quelque autre chose, il participerait de toutes (car en tout est la part de tout comme je l'ai dit plus haut), et le mélange l'entraverait de manière qu'il ne pourrait maîtriser aucune chose, comme lorsqu'il est seul dépendant de lui-même. Car il est la plus subtile de toutes les choses et la plus pure, il a toute intelligence de toute chose, et force suprême. De ce qui possède une âme, soit grand, soit petit, il n'est rien que l'esprit ne maîtrise. C'est aussi l'esprit qui a maîtrisé le mouvement circulaire pour qu'à l'origine ce mouvement s'accomplît. Et d'abord [le monde] circula un peu, puis il circula d'avantage, et il circula d'avantage encore. Le mouvement des choses, et la séparation et la distinction des choses, l'esprit a connu tout cela. Ce que chaque chose allait devenir et ce qu'elle était, ce qu'elle est maintenant (lisez οἷα au lieu de ὅσα) et ce qu'elle sera, l'esprit en a réglé l'ordre, comme aussi ce mouvement circulaire dont se meuvent les astres, et le soleil et la lune, et l'air et l'éther en devenant séparés (?) Et c'est le mouvement qui les fait se séparer [l'un de l'autre] qui sépare le dense et le rare, le froid et le chaud, l'obscur et le lumineux, l'hu-

mide et le sec. Nombreuses, les choses ont des parties nombreuses, mais aucune chose ne se sépare absolument d'une autre, si ce n'est l'esprit. Et tout esprit est de semblable nature, grand ou moindre. Aucune autre chose ne ressemble ainsi à une autre chose. Mais la chose [l'élément] qui domine et apparaît dans un être le fait un (en forme une unité distincte

?

(Trad. du Professeur).

On suit mieux dans ce fragment la marche de la pensée; la prose d'Anaxagore acquiert ici plus de précision et de netteté :

" Quand l'esprit eut commencé à mouvoir par le mouvement toutes choses se distinguèrent, et autant l'esprit mouvait, autant se distinguèrent toutes choses, et plus le mouvement s'opérait en séparant les choses, plus il devenait puissant à les séparer

(Trad. du Professeur).

A côté de ces précieux fragments de la première prose en dialecte Jonien, on voudrait pouvoir placer ces quelques pages de l'École Italique : malheureusement ces pages aussi sont bien rares.

Il est hors de notre sujet de dire combien la doctrine de Pythagore a contribué au développement de la Mathématique et d'exposer ici cette grande théorie qui ne s'appliquant dans l'origine qu'à la Musique, s'étendit à l'ensemble des êtres et expliqua l'univers entier par les rapports des nombres. Le maître de

cette école ne nous a rien laissé d'authentique. Son disciple Philolaüs est le premier qui ait rédigé son système en prose. Voici le seul fragment de quelque importance qui nous soit parvenu de son grand ouvrage Sur la nature des Choses :

« Il faut considérer les effets et l'essence du nombre selon la puissance qui est dans la décade. Car la décade est grande et complète et toute efficace ; elle est le principe et le guide [ou : le principe directeur] de la vie divine, de la vie céleste, de la vie humaine ....

[Lacune assez longue].

.... Sans elle, tout est indéfini, obscur, invisible. Car le nombre est par sa nature, une loi, une direction, un enseignement pour tous de ce qui est douteux, de ce qui est inconnu (ou de ce qui nous embarrasse ou nous échappe. Car aucune chose ne serait claire pour personne, ni en elle-même, ni relativement à une autre, si le nombre n'existait pas, et l'essence des nombres. Le nombre, au contraire, s'alliant dans l'âme à la sensation, rend tout connaissable et abordable comme le Gnomon [qui détermine les heures], donnant un corps et des dimensions distinctes à la conception de chaque chose, soit infinie, soit finie [m.à.m. définissante]

(Trad. du Professeur.)

Et vous verrez la nature et la puissance du nombre se montrer non seulement dans le monde des démons [des astres?] et des Dieux, mais encore et partout dans les œuvres et les conceptions humaines, et dans tous les travaux de l'art et dans la musique.(1) »

(Philolaüs : De la nature — dans Stobée Ecl. Phys. I, 253 - Cf. Boeckh, Philolaos Page 139 - ~~[illegible]~~ 141).

---

(1) Θεωρεῖν δεῖ τὰ ἔργα καὶ τὰν ὠσίαν τῶν ἀριθμῶν κατὰ δύναμιν ἅτις ἐντὶ ἐν τᾷ δεκάδι. Μεγάλα γὰρ καὶ παντελὴς καὶ παντοεργὸς καὶ θείω καὶ οὐρανίω βίω καὶ ἀνθρωπίνω ἀρχὰ καὶ ἁγεμὼν κοινωνοῦσα δύναμις καὶ τᾶς δεκάδος. Ἄνευ δὲ ταύτας πάντ' ἄπειρα καὶ ἄδηλα, καὶ ἀφανῆ. Γνωμικὰ γὰρ ἁ φύσις ἁ τῶ ἀριθμῶ καὶ ἁγεμονικὰ καὶ διδασκαλικὰ τῶ ἀπορουμένω παντὸς καὶ ἀγνοουμένω παντί. Οὐ γὰρ ἐστὶ δῆλον οὐδενὶ οὐδὲν τῶν πραγμάτων, οὔτε αὐτῶν ποθ' αὐτὰ, οὔτε ἄλλω ποτ' ἄλλο, εἰ μὴ εἶς ἀριθμὸς, καὶ ἁ τούτω ὠσία. Νῦν δὲ οὗτος, κατὰ ψυχὰν ἁρμόζων αἰσθήσει, πάντα γνωστὰ καὶ ποτάγορα ἀλλάλοις, κατὰ γνώμονος φύσιν ἀπεργάζεται σωμάτων. Καὶ σχίζων τοὺς λόγους χωρὶς ἑκάστους τῶν πραγμάτων

On voit au caractère de cette prose de Philolaüs, couverte de nuages, trop dépourvue de fermeté et de précision, que l'auteur tente de lui faire exprimer des idées nouvelles alors, et qu'elle n'a pas toujours le degré de force nécessaire pour les porter et les transmettre à l'esprit du lecteur. Toutefois, comment ne serait-on pas sensible à cet enivrement de la spéculation philosophique qui voit partout le nombre, explique tout par le nombre, depuis les rapports les plus simples de l'harmonie musicale, jusqu'aux lois de l'harmonie des sphères célestes et de tous les êtres qui concourent à l'immense concert du monde. Il faut l'admirer aujourd'hui surtout, lorsque assistant à la découverte des astres dont nos instruments toujours imparfaits ne nous avaient pas fait soupçonner l'existence, nous pouvons voir dans la doctrine de Pythagore une affirmation

---

τῶν τε ἀπείρων καὶ τῶν περαινόντων. Ἴδοις δὲ καὶ οὐ μόνον ἐν τοῖς δαιμονίοις καὶ θείοις πράγμασι τὰν τῶ ἀριθμῶ φύσιν καὶ τὰν δύναμιν ἰσχύουσαν, ἀλλὰ καὶ ἐν τοῖς ἀνθρωπικοῖς ἔργοις καὶ λόγοις πᾶσι πάντα, καὶ κατὰ τὰς δημιουργίας τὰς τεχνικὰς πάσας, καὶ κατὰ τὰν μουσικάν. »

anticipée des merveilles que la science a depuis constatées.

En général, quand on relit ce qui nous reste des œuvres de ces anciens philosophes, on éprouve à la fois un sentiment d'admiration et de tristesse profonde. On est frappé à chaque instant de cet effort douloureux qui accompagne l'enfantement de la pensée. Que de temps, que de travail, que d'essais imparfaits il faudra pour arriver de là à cet art délicat de l'analyse et de la démonstration philosophique que Socrate appellera plus tard l'art d'accoucher les esprits. Il semble que quelques-uns de ces vieux auteurs aient eu conscience de la difficulté de leur entreprise et du labeur ingrat qu'il leur faudrait subir à chaque pas. Une certaine mélancolie respire dans les écrits d'Empédocle. On entend çà et là comme un gémissement de sa pensée qui s'épouvante à la vue de tant d'obstacles. Que de difficultés à vaincre pour trouver d'abord la vérité ! Comment ensuite la faire comprendre ! Que de dangers enfin à la livrer au peuple, soit qu'elle fût au-dessus de sa portée, soit même qu'il dût la comprendre, si elle devait heurter ses plus chères espérances ! Écoutons Empédocle, découragé sans doute par bien des tentatives

infructueuses :

« Ô mes amis, je sais bien que mes paroles renferment la vérité ; mais produire la persuasion dans l'esprit des hommes est une œuvre ingrate et qui attire l'envie. » (1).

Cette école de hardis penseurs souffla sur les fantômes élevés par les poëtes et dont leur imagination avait depuis si longtemps peuplé le monde. C'est Anaxagore perdu dans la contemplation d'une cause intelligente. C'est Pythagore qui cherche l'explication de toute chose dans l'harmonie secrète des nombres. C'est enfin ce grand Parménide qui, au témoignage de Platon, avait des héros d'Homère l'aspect imposant et la profondeur généreuse, Parménide qui s'isole de tous les objets qui l'entourent et reste avec un calme impassible les yeux fixés sur l'unité absolue. Qu'on se figure ces premiers hommes ayant rompu avec la tradition, ayant fait le vide autour d'eux. Rien ne reste ~~pour eux~~ de l'ancien Olympe et de ses fables ; devant eux est le monde,

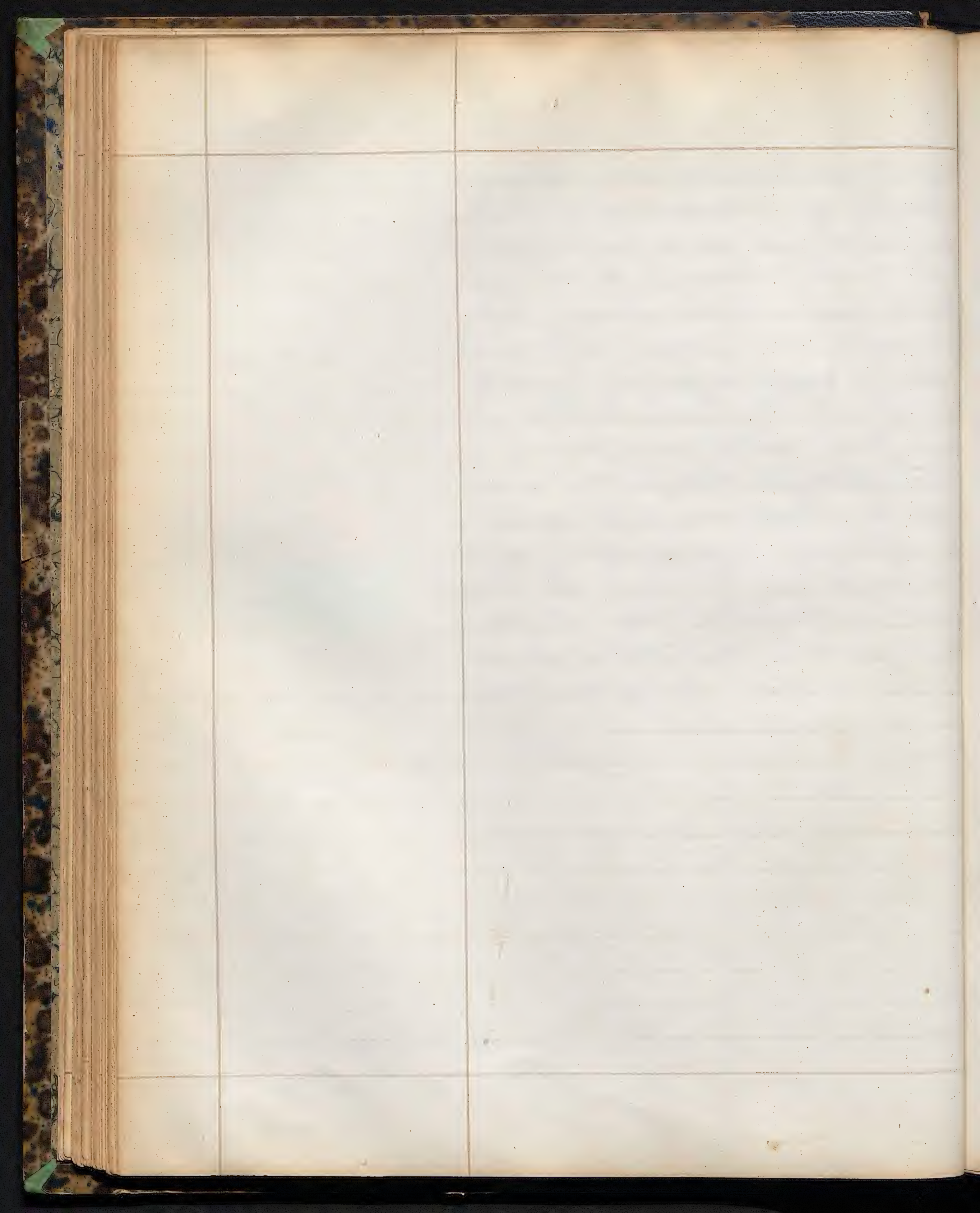
(1) Ὦ φίλοι, οἶδα μὲν οὖν ὅτ' ἀληθείη παρὰ μύθοις
οὓς ἐγὼ ἐξερέω· μάλα δ' ἀργαλέη γε τέτυκται
ἀνδράσι καὶ δύσζηλος ἐπὶ φρένα πίστιος
ὁρμή.

(Empédocle. Καθαρμοί. v. 409)

un grand effet dont il faut trouver la cause. On comprend alors le cri de douleur arraché au cœur d'Empédocle, on comprend que se mesurant dans l'isolement de ses forces il soit saisi d'épouvante et s'écrie : « J'ai pleuré, et je me suis lamenté, en voyant autour de moi une région inconnue ! » (1) On comprend cette plainte véhémente qui rappelle l'exclamation célèbre de Pascal : « Le silence éternel des espaces infinis m'effraie ! » Il y a donc dans ces rares fragments de la première philosophie grecque, si rares et mutilés qu'ils soient, de quoi exciter une vive et sympathique attention. Ces hommes-là furent les premiers maîtres de l'esprit philosophique en Grèce ; sans leur audace d'esprit et leur génie, nous n'aurions pas peut-être Aristote et Platon !

(1) Κλαῦσά τε καὶ κώκυσα, ἰδὼν ἀσυνήθεα χῶρον.

H. Luguet



5.e leçon.

Premiers historiens.

rédaction passable.

5e leçon.

Premiers historiens.

L'étroit enchaînement des questions littéraires nous a conduits aux premiers essais de la philosophie, essais pleins d'originalité et de grandeur. Il aurait été curieux d'examiner plus longuement cette première tentative de créer un langage scientifique et de voir quelle était l'aptitude de la langue grecque à rendre les idées philosophiques. Nous aurions été amenés à chercher si le langage humain n'est pas impuissant à exprimer les vues de l'esprit sur lui-même ou sur la cause cachée du monde. Mais il faut se renfermer dans le cadre que nous nous sommes tracé et nous interdire une digression intéressante, et sur des philosophes qui ont joué un grand rôle au temps des guerres médiques, et les médecins qui ont traité du corps avec une science profonde et un véritable talent de style. Et cependant, dans les écrits attribués à Hippocrate, il y aurait plus d'une page qui mériterait une étude particulière. Mais il faut revenir aux historiens ; nous avons esquissé leur méthode nouvelle pour la découverte de la vérité, nous allons étudier leur

efforts pour se créer un langage. Après avoir parlé de la science, nous parlerons de l'art historique.

Il est assez difficile d'avoir une idée de la prose des premiers historiens. Les fragments qui nous ont été conservés ne sont pas cités textuellement; les historiens, les géographes invoquent leur autorité pour constater un fait, pour établir l'existence d'une ville sans s'inquiéter du langage propre de l'auteur. Dans cette extrême rareté de textes qui ne nous permet pas un jugement direct, il faut interroger surtout les critiques anciens qui pouvaient avoir sous les yeux tant d'ouvrages aujourd'hui perdus. Bien peu s'en sont occupés: ces vieux historiens étaient négligés par ceux qui ne cherchaient que le plaisir dans la lecture, un peu méprisés par les critiques de profession. A peine deux ou trois daignent-ils s'en souvenir. Denys d'Halicarnasse n'en faisait pas un grand cas: il les respecte comme les auteurs d'un travail difficile, il aime assez leur naïveté, mais il leur refuse l'art d'écrire en prose. La gloire d'Hérodote, son compatriote, éclipse ces anciens historiens auxquels il donne seulement une page ou deux, tandis qu'un livre entier est consacré par lui à Hérodote.

Heureusement, nous trouvons un jugement plus explicite dans un ouvrage plus récent, celui

de Démétrius, faussement attribué à Démétrius de Phalère. Cet auteur entre dans l'analyse des procédés de la prose grecque, et par là il est pour nous du plus grand intérêt. Il commence sur ce sujet par une définition d'Aristote. — §. 11, Aristote définit ainsi la période : « La période est une phrase qui a un commencement et une fin », ce qui est une bonne et convenable définition. — Après cette définition que Démétrius trouve excellente, mais qui est aussi inutile qu'inattaquable, puisqu'elle ne fait que développer ce que contient le mot même de période, il raconte sa naissance et ses progrès. — §. 12. Maintenant voici comment elle s'est produite. Il y a deux espèces de style : le style serré qui a des périodes, comme chez les orateurs de l'école d'Isocrate, de Gorgias et d'Alcidamas. Là en effet ce ne sont que périodes continues à-peu-près comme dans Homère. Ce ne sont que vers hexamètres. L'autre espèce est le style coupé, qui se divise en membres de phrases mal rattachés l'un à l'autre. Tel est le style d'Hécatée ; tel est presque toujours celui d'Hérodote, et en général celui des anciens prosateurs. En voici un exemple : « Hécatée le Milésien ainsi devise : J'écris ces choses comme elles me paraissent vraies. Car les discours des

(Trad. du Professeur)

Hellènes sont nombreux et ridicules, à ce qu'il me semble. Car on dirait des membres entassés et serrés l'un sur l'autre, sans se prêter secours et appui, comme ils fe-
§. 13. raient dans une période. - En effet les membres d'une période sont comme les pierres d'un toit circulaire qui s'appuient l'une sur l'autre et se soutiennent. Les membres de la phrase coupée sont comme des pierres dispersées sur le sol et sans attache. -

§. 14. Voilà aussi pourquoi l'ancien style a quelque chose de maigre et d'étroit, comme sont les anciennes statues dont tout l'art semble être une sorte de maigreur bien découpée. Le style du second âge au contraire ressemble déjà aux œuvres de Phidias qui ont à la fois et l'ampleur des formes et l'exactitude du dessin.

§. 15. J'estime, pour ma part, qu'il ne faut ni enchaîner tout le discours en périodes, comme fait Gorgias, ni le diviser outre mesure, comme font les anciens, mais plutôt mêler les deux genres. De cette façon, le discours sera en même temps simple et orné, et il plaira par la réunion de ces deux mérites, n'étant ni trop bourgeois, ni trop oratoire. Les gens qui parlent toujours par périodes n'ont pas la tête bien solide ; ils sont comme des gens ivres. Ceux qui les écoutent en ont le cœur malade et

l'esprit mécontent ; ils devinent même quelquefois la fin de la période et ils l'applaudissent avant de l'entendre. »

Le jugement de Démétrius nous apprend donc que le style d'Hécatée était coupé et divisé en petites phrases qui ne se rattachaient pas étroitement l'une à l'autre ; c'est le caractère ordinaire d'une langue qui s'essaie. Démétrius transcrit d'Hécatée deux ou trois lignes qui ne peuvent nous en donner une idée nette ; mais comme il avait l'œuvre entière sous les yeux, on peut avoir confiance en son jugement sur le style de cet auteur et conclure qu'il n'avait pas encore cette ampleur que la prose acquit plus tard.

Nous avons encore le jugement d'un écrivain plus étroitement préoccupé des procédés du style, mais précieux parcequ'il en analyse quelques-uns que de nous-mêmes nous n'aurions pu découvrir. Voici ce passage d'Hermogène :

(Trad. du Professeur.) « (Des formes du style. II, 12 §. 6)

Hécatée de Milet, dont Hérodote a profité plus que d'aucun autre, est pur et clair, et en certains endroits tout-à-fait agréable. — Il emploie le dialecte ionien, sans aucun mélange et sans les ornements qu'y ajoute Hérodote ; aussi son élocution est-elle moins

poétique. Il n'a pas non plus le même soin ni la même élégance; d'où vient que pour l'agrément, il est fort inférieur à Hérodote, tout-à-fait inférieur, bien qu'il n'ait guère rédigé que des fables et des histoires fabuleuses. Mais les idées ne donnent pas seules au langage une forme particulière, la diction, avec tout ce qui en dépend, comme les figures, l'art de la période, l'arrangement des mots, le rhythme, le repos, contribuent beaucoup aussi à produire la grâce et les agréments, comme nous en offre Hérodote, et, en vérité, des genres de style tout différents par leur forme et leur nature. C'est ce qui arrive naturellement à Hécatée pour ne s'être pas également occupé de l'élégance et de la beauté du style. Voilà ce que j'avais à dire de cet historien."

Ce passage est surtout instructif par le contraste qu'il établit entre Hécatée et Hérodote.

Avons-nous les moyens de contrôler ces jugements? Les fragments qui nous restent de ces auteurs sont malheureusement très courts. Nous en possédons un de sept à huit lignes pour Hellanicus et nous y voyons l'auteur employer le dialecte ionien, quoiqu'il soit éolien de naissance. Parmi les fragments d'Hécatée si nombreux, mais si courts, le 353 a cinq ou six lignes; Longin cite cette petite phrase où l'auteur passe

du style indirect au style direct: « Céyx effrayé commanda sur le champ aux descendants d'Hercule de s'éloigner. Car, dit-il, je ne puis vous secourir; afin donc de ne pas périr vous-mêmes, et de ne pas me causer en même temps du dommage, allez vers un autre peuple. » (1).

Le rhéteur fait remarquer la vivacité de cette tournure; mais ces procédés qu'admiraient tant les anciens, ont bien moins de mérite pour les modernes.

Le fragment le plus considérable qui appartient à Charon de Lampsaque est à peu près d'une page. C'est le neuvième de l'éd. Müller: il est cité par Athénée, XII. p. 520.

(Trad. du Professeur) « Les Bisaltes firent une expédition en Cardie et vainquirent. Le chef des Bisaltes était Onaris. Cet Onaris, étant enfant, avait été vendu en Cardie, et devenu esclave chez un Cardien, il y faisait le métier de barbier. Or, il était

---

(1) Κῆυξ δὲ ταῦτα δεινὰ ποιούμενος, αὐτίκα ἐκέλευε τοὺς Ἡρακλείδας ἐπιγόνους ἐκχωρεῖν· οὐ γὰρ ὑμῖν δυνατός εἰμι ἀρήγειν· ὡς μὴ ὦν αὐτοί τε ἀπόλησθε χἀμὲ τρώσητε ἐς ἄλλον τινὰ δῆμον ἀποίχεσθαι.

venu un oracle annonçant aux Cardiens que les Bisaltes marcheraient contre eux, et les gens assis dans la boutique du barbier disputaient beaucoup là dessus. Et lui, s'étant échappé de Cardie revint dans sa patrie, et il conduisit les Bisaltes contre les Cardiens, ayant été nommé général par les Bisaltes. Or les Cardiens, de leur part, apprenaient à tous leurs chevaux à danser au son de la flûte dans les festins, et se tenant sur leurs pieds de derrière, ils suivaient avec leurs pieds de devant le jeu de la flûte. Sachant cela, Onaris fit acheter une Cardienne qui jouait de la flûte; celle-ci venue chez les Bisaltes, y introduisit beaucoup de joueuses avec lesquels Onaris partit en expédition contre Cardie. Et quand le combat fut commencé, il ordonna que la flûte jouât les airs que savaient les chevaux des Cardiens; et quand les chevaux entendirent la flûte, ils se dressèrent sur leurs pieds de derrière et se mirent à danser. Or toute la force des Cardiens était dans leur cavalerie, et ainsi ils furent vaincus. »

La traduction française a été calquée sur le texte grec pour reproduire la monotonie des liaisons, et donner une idée plus juste de l'original. Une grande inexpérience se montre dans les tournures, par exemple, le départ du général est

annoncé avant sa nomination. Les mots sont répétés fréquemment. La narration est simple, composée de petites phrases qui se tiennent par l'idée, mais qui ne se rattachent pas entre elles par d'étroites liaisons de manière à former un tout. Il y a pourtant dans ce récit un charme et une gentillesse qui nous séduisent. Mais voilà tout ce que nous avons pu retrouver des historiens de cette école. C'est peu de chose, mais c'est assez pour justifier le jugement des critiques anciens qui nous montrent Hérodote plutôt comme l'heureux continuateur d'une méthode déjà trouvée que comme l'inventeur d'une méthode nouvelle.

Un autre fait non moins curieux nous est démontré par ces fragments, c'est que ces annalistes, quelle que soit leur patrie, ont tous employé le dialecte ionien, tandis que dans les écoles philosophiques on trouve l'ionien et le dorien également cultivé. En effet le dialecte homérique appliqué à la prose est celui qui s'accommode le plus naturellement au génie insouciant de ces conteurs, à leur manière un peu molle et un peu longue, qui ne serait pas en harmonie avec un style nerveux et concis, mais prolonge les éléments de la période grecque. Pour des esprits plus jaloux de conter et d'amuser,

que de choisir les faits avec sévérité, le dialecte ionien était le plus convenable.

Mais s'il ne nous reste que des fragments peu nombreux et trop courts pour juger ces premiers historiens, nous possédons heureusement pour apprécier cette école le dernier venu et le plus heureux, Hérodote. Quel cas devons-nous faire des jugements de l'antiquité sur cet écrivain ? Ils ne sont pas nombreux, mais ils sont importants. Laissons pour un moment celui de Denys d'Halicarnasse et venons au rhéteur Hermogène qui le range parmi les écrivains du genre démonstratif. Il ne faut pas oublier que l'éloquence appelée démonstrative chez les Grecs, n'est pas destinée à démontrer mais à charmer. On l'oppose à celle des philosophes et des orateurs, toute éloquence qui n'a pas pour but une action, est une éloquence démonstrative. C'est une séparation un peu étroite qui divise l'agrément et l'utilité; mais c'est un trait qui montre le goût des anciens Grecs pour cet art de dire de belles choses. Là tendent, selon notre rhéteur, Hérodote et ses imitateurs. Voilà ce que dit Hermogène, (Des formes du Style, II. 12. §. 4) :

(Trad. du Professeur) " Parmi les écrivains qui suivent dans l'histoire le genre d'éloquence appelé Panégyrique

ou d'apparat, Hérodote est au premier rang. Et la raison de cela, c'est qu'avec un style pur et clair il a beaucoup d'agrément. Ses pensées ont presque toujours le caractère fabuleux et sa diction est toujours poétique. Ses idées ont aussi de la grandeur. Mais cet agrément et cette grandeur, il y atteint à force de soin et de parure. La plupart de ses rhythmes, par leur composition et leur base, sont dactyliques et anapestiques ou spondaïques, mais en tout cas pleins de majesté. Mieux qu'aucun autre historien, il sait imiter en poète les mœurs et les passions de ses personnages; et c'est par là qu'il atteint plus souvent qu'un autre à la grandeur, comme dans son septième livre lorsqu'il fait parler Xerxès à Artabaze et Artabaze à Xerxès sur la destinée des hommes. Voilà ce que j'avais à dire sur Hérodote. »

Tel est le point de vue où se place Hermogène; point de vue bien étroit et éloigné de nos habitudes. Il avoue qu'Hérodote est profond imitateur de la nature, qu'il est quelquefois passionné; mais avant tout il le croit profondément raffiné. C'est trop accorder aux rhythmes que de leur attribuer la grandeur des idées; il est probable qu'Hérodote s'en est peu soucié et qu'emporté par sa pensée il a trouvé, sans le

chercher ce style facile et harmonieux. Ce jugement du rhéteur, exagéré quand il rapporte tout le mérite du style d'Hérodote à la recherche de l'harmonie, n'est-il pas incomplet, puisqu'il laisse de côté les autres qualités de ce style si varié et si charmant? Cicéron est plus juste dans l'Orator (II, 13), lorsqu'il fait dire à Antoine " Tanta est eloquentia Herodoti, ut me quidem, quantum ego Græce scripta intelligere possum, magno opere delectet. " De même Quintilien, dans son 10e livre de l'Institution oratoire, (I, 73), dit en comparant Hérodote et Thucydide " Densus et brevis et sibi semper instans Thucydides, dulcis et candidus et effusus Herodotus: ille concitatis, hic remissis affectibus melior; ille concionibus, hic sermonibus; ille vi, hic voluptate. "

Comment maintenant pouvons-nous contrôler ce jugement et nous faire une idée du style d'Hérodote, qui tient le milieu entre la négligence des premiers écrivains et la science raffinée des sophistes? Quelle est la traduction qui fait le mieux sentir l'original? Hérodote a été traduit quatre fois. La première traduction était si ancienne qu'on l'avait oubliée. Paul Louis Courier, mécontent des traductions de Du Ryer et de Larcher, ne connaissant pas encore celle de

M. Miot, propose une nouvelle manière de le traduire, en ayant recours au français du Seizième siècle. " Les premiers essais de la prose furent informes, dit-il ; il nous en reste des fragments où se voit la difficulté qu'on eut à Composer sans mètre, et se passer de cette cadence qui réglant, soutenant le style, faisait pardonner tant de choses. La Grèce avait de grands poètes, Homère, Antimaque, Pindare, et parlant la langue des Dieux bégayait à peine celle des hommes. - " Hécatée de Milet ainsi devise ; j'écris ceci Comme il me semble être véritable ; car des Grecs les propos sont tous divers, et, comme à moi, paraissent risibles. " - Voilà le début d'Hécatée dans son histoire ; et il continuait de ce ton, assorti d'ailleurs au sujet : ce n'étaient guère que des légendes fabuleuses de leurs anciens héros ; peu de faits noyés dans des contes à dormir debout. Même façon d'écrire fut celle de Xanthus, Charon, Hellanicus et autres qui précédèrent Hérodote : ils n'eurent point de style à proprement parler, mais des membres de phrases, tronçons jetés l'un sur l'autre, heurtés sans nulle sorte de correspondance ni de liaison, comme témoigne Démétrius ou l'auteur, quel qu'il soit, du livre de l'*Elocution*. Hérodote suivit

de près ces premiers inventeurs de la prose, et mit plus d'art dans sa diction, moins incohérente, moins hachée : toutefois en cette partie, son savoir est peu de chose au prix de ce qu'on vit depuis. La période n'était point connue et ne pouvait l'être dans un temps où il n'y avait encore ni langage réglé ni la moindre idée de grammaire. L'ignorance là dessus était telle que Protagoras, long temps après, s'étant avisé de distinguer les noms en mâles et femelles, ainsi qu'il les appelait, cette subtilité nouvelle fut admirée ; quelques-uns s'en moquèrent, comme il arrive toujours ; on en fit des risées dans les farces du temps. De ce manque absolu de grammaire et de règles, viennent tant de phrases dans Hérodote, qui n'ont ni conclusion ni fin, ni construction raisonnable, et ne laissent pas pourtant de plaire par un air de bonhomie et de peu de malice, moins étudié que ne l'ont cru les anciens critiques. On voit que dans sa composition il cherche, comme par instinct, le nombre et l'harmonie, et semble quelquefois deviner la période ; mais avec tout cela il n'a pas su ce que c'était que le style soutenu, et cet agencement des phrases et des mots qui fait du discours un tissu, secret découvert par Lysias, mieux pratiqué encore depuis

au temps de Philippe et d'Alexandre. »

Courier en concluait que ni la prose majestueuse de Bossuet, ni la phrase nette et vive de Voltaire ne convenait à la traduction d'Hérodote, encore moins le lourd français de Larcher; il voulait donc qu'on le traduisît dans la langue du Seizième Siècle.

Mr. Villemain au nom du goût, Mr. Letronne au nom de la science, ont attaqué cette prétention de Courier. Cette prétention, toutefois est-elle condamnable? N'y a-t-il pas un moment d'à-propos où la langue se prête le mieux à la traduction d'Hérodote? Quelle que soit la différence du grec et du français, il y a toutefois dans le développement des deux littératures un moment d'analogie où elles ont à peu près mêmes qualités et mêmes défauts. La prose d'Hérodote n'a-t-elle pas un rapport naturel avec la langue d'Henri Estienne, Amyot, Montaigne? Le français n'arrivait-il pas alors à cette période de son développement où il était déjà formé, sans que l'art lui eût encore fait perdre sa naïveté? Un écrivain du 16e siècle, capable de comprendre Hérodote, ne nous aurait-il pas dotés d'une traduction originale? Or cet écrivain a existé, mais

il est tombé dans l'oubli. Au seizième siècle, Pierre Saliat a donné une traduction d'Hérodote qui a eu du succès à cette époque, puisqu'on en a publié trois éditions, mais qui depuis a été complètement laissée de côté. Sans doute Pierre Saliat ne vaut pas Amyot, mais il maniait une langue qui par ses défauts comme par ses qualités convenait à la traduction d'Hérodote. En voici un échantillon.

« Hérodote d'Halicarnasse entend escrire l'histoire présente, afin que les faicts des hommes, par traict du temps, n'amortissent, et que les grandes et admirables entreprises tant des Grecs que des nations barbares ne demeurent prisées et louées. Autres raisons le meuvent aussi et par espécial son desseing est d'enseigner la cause pour quoy les dicts Grecz et Barbares se font la guerre les uns aux autres. — Les mieux entendus des Perses racontent que les Phéniciens prestèrent occasion de différend entre iceux Grecz et barbares; pour autant que quand ilz eurent abandonné la mer que l'on nomme rouge pour se venir jeter en la Méditerranée, et qu'ilz furent logez en la région qu'ilz habitent encore aujourd'huy, soudain ilz entreprirent navigations loingtaines; et portans marchandises d'Egypte et de Syrie, jusques en la Grèce y abordèrent en plusieurs endroits, mesme

ment en Argos qui pour lors surpassait toutes les autres villes de la contrée de présent appelée Hellas. Eux arrivez exposerent leurs marchandises en vente, et le cinquième ou sixième jour après leur abord, qu'ilz avaient débité presque toutes leurs denrées, plusieurs femmes s'acheminerent vers la grève de la mer, entre lesquelles estait la fille du roi Inachus, nommée comme disent les mêmes Grecs, Io. Quand elles furent en la pouppe du navire, marchandant chacune ce que bon luy semblait, les Phéniciens, après s'estre enhardis, d'une volée se jetterent pour les saisir. Les aucunes les gaignerent à la fuitte, mais Io fut mise en arrest avec quelques autres que les Phéniciens tirerent dans le navire et soudain feirent voille tenans la route d'Egypte. »

Dans les allures un peu gauches du traducteur, ne trouve-t-on pas ce que demande Courier, qu'on n'exagère point la cadence et la symétrie de la période, et qu'on ne sente pas la recherche des mots. D'autres pages de Pierre Saliat prêteraient davantage à la critique. L'auteur qui traduisait sur le grec, comme on le voit à certains contresens, n'a pas toujours bien compris son texte ; il lui arrive de prendre des substantifs pour des noms propres ; le cérémonial de cour

au milieu duquel il vit gâte quelquefois la simplicité de son style. Mais ce qu'il y aurait à faire, ce serait de corriger ses contresens, de refaire sa phrase quand il serait nécessaire, et d'adopter une méthode de traduction qui, tout en usant du français moderne, se rapprocherait du style naïf d'Hérodote. C'est ainsi qu'a été composé cet essai de traduction :

(trad. du Professeur)

« Hérodote d'Halicarnasse raconte ici ce qu'il a appris, afin que les actions des hommes ne soient pas effacées par le temps, et que les grands et merveilleux faits accomplis tant par les Grecs que par les barbares ne restent pas sans gloire ; puis aussi la raison pourquoi ils se sont fait la guerre entre eux.

" Or les habiles d'entre les Perses disent que les Phéniciens furent causes du différend ; qu'étant venus de la mer appelée rouge vers la nôtre habiter le pays qu'ils habitent encore aujourd'hui ; ils se livrèrent aussitôt à des navigations lointaines et qu'apportant des marchandises d'Égypte et d'Assyrie, ils abordèrent en divers pays et entre autres à Argos. Argos alors dominait sur tout le pays appelé aujourd'hui Hellas. Les Phéniciens donc étant venus dans cette ville d'Argos, exposent leur cargaison. Le cinquième ou le sixième jour de leur arrivée, comme ils avaient presque tout débité, vinrent au bord de la mer

des femmes en grand nombre, et parmi elles la fille du roi, dont le nom était, selon ce que disent aussi les Grecs, Io fille d'Inachus. Celles-ci se tenant à la poupe du vaisseau achetaient des marchandises ce que bon leur semblait, lorsque les Phéniciens s'étant donné le signal se jetèrent sur elles. La plupart des femmes s'échappèrent, mais Io avec d'autres fut enlevée, et l'ayant jetée dans leur vaisseau ils firent voile pour l'Égypte.

" Voilà, au dire des Perses, qui n'est pas celui des Phéniciens, comment Io vint en Égypte et quel fut le premier tort. Après cela, ils content que certains Grecs dont ils ne savent pas le nom (ce pourraient bien être des Crétois) ayant abordé à Tyr de Phénicie, enlevèrent Europe fille du roi, et qu'ainsi les choses entre eux étaient égales. En suite de quoi les Grecs furent coupables du second tort : car ayant navigué avec un vaisseau long vers Æa en Colchide, et le fleuve Phasis, après avoir fini ce qu'ils étaient venus faire, ils enlevèrent de là Médée, fille du roi. Le Colchidien envoya en Grèce un héraut pour demander justice du rapt et redemander sa fille ; mais on lui répondit qu'eux jadis, ils n'avaient pas fait réparation pour l'enlèvement d'Io l'Argienne et qu'ainsi on ne leur en ferait point

davantage.

« Or, deux générations après, Alexandre, fils de Priam, ayant appris cela, voulut posséder une femme enlevée en Grèce, sachant bien qu'il n'aurait point de réparation à faire. Lors qu'il eut de la sorte enlevé Hélène, les Grecs résolurent d'abord d'envoyer des messagers pour la redemander et de plus demander justice de l'enlèvement. Les autres, comme on leur exposait la chose, leur reprochèrent l'enlèvement de Médée, et de vouloir, n'ayant point réparé l'injure ni rendu celle qu'on réclamait, obtenir réparation.

« Jusque là donc il n'y avait eu que des enlèvements de part et d'autre. Mais depuis ce moment la grande faute fut du côté des Grecs. Car ils commencèrent les premiers à marcher contre l'Asie et non ceux d'Asie contre l'Europe. De fait, les Perses jugent qu'enlever des femmes est l'action d'hommes injustes, mais qu'il est d'un fou de s'occuper à venger des enlèvements et d'un sage de n'en prendre nul souci: car il est évident que si les femmes n'avaient pas voulu, on ne les aurait pas enlevées. Ils disent donc que quant à eux, hommes de l'Asie, ils n'ont jamais tenu compte des femmes enlevées, tandis que les Grecs pour une femme de Lacédémone ont réuni une grande flotte, puis

arrivant en Asie, ont détruit la puissance de Priam. C'est depuis lors qu'ils ont toujours regardé les Grecs comme étant leurs ennemis. Car les Perses regardent comme leur famille l'Asie et les peuples barbares qui l'habitent, mais ils considèrent l'Europe et la race grecque comme un monde à part.

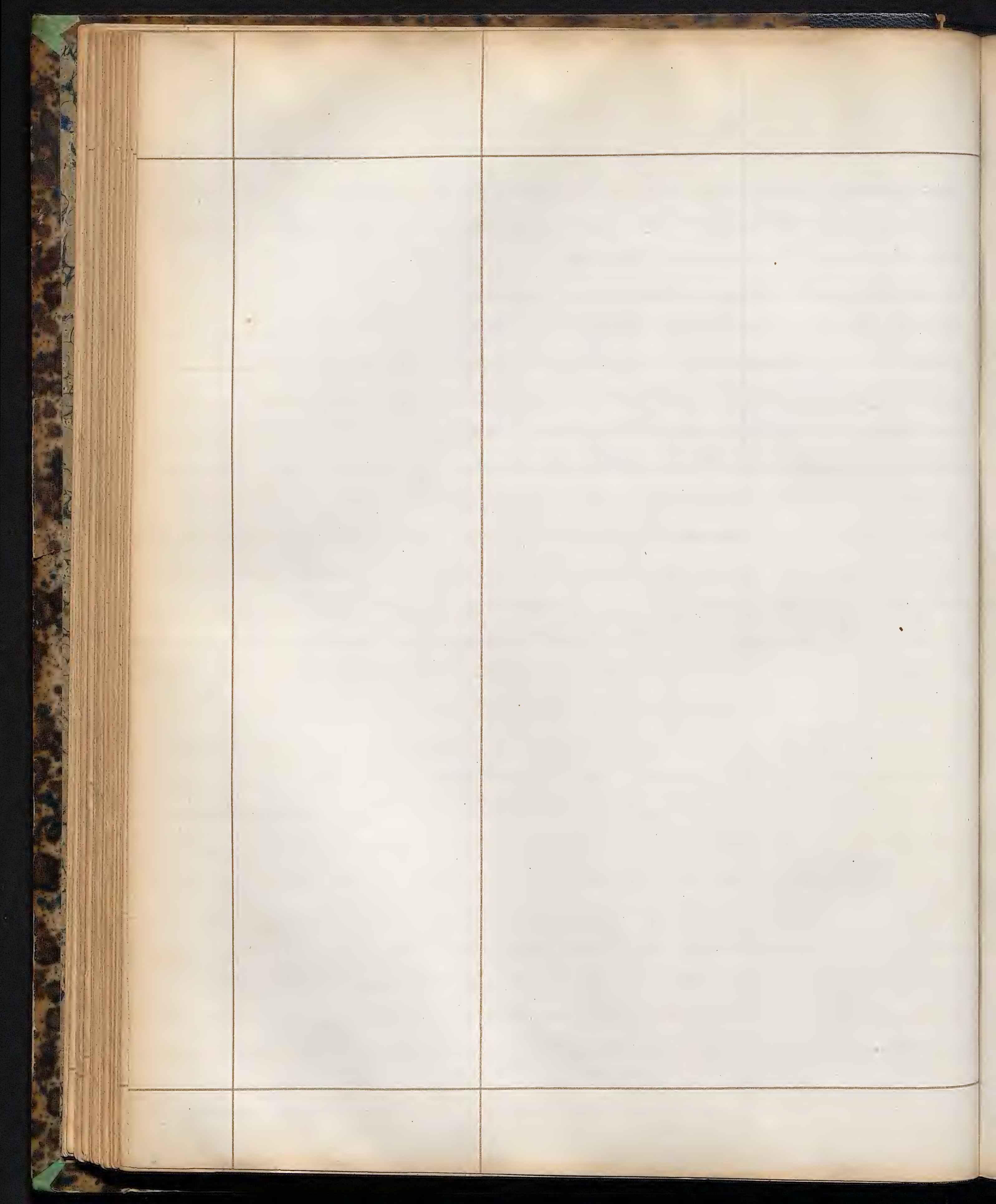
„ Les Perses disent que tout se passa ainsi et ils trouvent dans la prise de Troie l'origine de leur inimitié contre les Grecs. Mais sur le fait d'Io, les Phéniciens ne sont pas d'accord entre eux. Ils disent qu'ils n'usèrent point de violence pour l'emmener en Egypte, mais qu'à Argos elle eut commerce avec le maître du vaisseau, et que s'apercevant qu'elle était grosse, par crainte de ses parents, elle s'embarqua volontairement avec les Phéniciens, pour n'être pas découverte. Voilà du moins ce que disent les Perses et les Phéniciens. Quant à moi, je ne vous dirai point si les choses eurent lieu de cette façon ou d'une autre. Ayant indiqué celui que je connais pour avoir le premier fait injure aux Grecs, je mènerai plus loin mon discours, parcourant également les petites villes et les grandes. Car de celles qui jadis étaient grandes, la plupart sont devenues petites ; et celles qui de mon temps sont grandes étaient petites auparavant. Sachant donc que

le bonheur des hommes n'est jamais stable, j'aurai même souvenir des unes et des autres. »

Dans cette traduction, il était important de conserver une simplicité qui fait mieux sentir la naïveté d'Hérodote, qui nous le montre recueillant et racontant des fables et terminant par un trait vif et saisissant de morale. Pour traduire un tel auteur, nos convenances d'élégance littéraire ne peuvent être suivies : il faut lui laisser sa naïveté avec ses qualités et ses défauts.

Boucard.





6e leçon.

Vie d'Hérodote.

De l'unité de son Histoire.

Transcrite d'après la Revue des Cours publics.

6e. leçon.

Vie d'Hérodote.
De l'unité de son histoire.

Quand on considère cet écrivain, placé si haut dans l'estime des Grecs et dans l'admiration de la postérité, le père de l'histoire, comme Homère fut le père de la poésie épique, qui le premier sut unir dans l'histoire le charme de l'imagination avec le sérieux intérêt de la philosophie, ce n'est pas assez de connaître son livre, on veut connaître l'homme. En voyant comment il a écrit, on veut savoir comment il a vécu.

Nous sommes plus heureux pour Hérodote que pour Hécatée de Milet, dont les ouvrages sont perdus, sauf de courts fragments, et dont la vie nous est presque inconnue. Et pourtant quelques souvenirs et quelques dates, voilà tout ce qui compose aujourd'hui la biographie d'Hérodote que nous allons étudier dans cette leçon.

Cette biographie s'ouvre par une date assez sûre. Hérodote est né en 484 avant J.-C., c'est-à-dire entre la bataille de Marathon et la bataille de Salamine, deux ans avant la naissance d'Hellanicus, dont il devait effacer la gloire

Il naquit à Halicarnasse, colonie dorienne, sur la côte d'Asie Mineure; il naquit donc, comme on le voit, sujet, mais non pas sujet direct, du roi de Perse. Il était issu de noble famille et parent du poëte Panyasis, auquel on a, dans l'antiquité, rendu ce témoignage, qu'il avait ranimé la poésie prête à s'éteindre (sans doute la poésie épique, puisque la poésie dramatique, au contraire, florissait de son temps avec Eschyle et les jeunes rivaux d'Eschyle. C'est un fait digne de remarque qu'Hérodote, qu'on a si souvent comparé à Homère, ait eu pour parent un successeur et un imitateur du grand poëte).

Hérodote semble avoir vécu presque jusqu'à la fin de la guerre du Péloponèse. On sait de source certaine qu'il vivait en 408. Le lieu de sa mort est contesté: il mourut, les uns disent à Thurium, dans la grande Grèce; les autres à Pella, en Macédoine.

Hérodote fit dans sa vie de nombreux voyages; le premier fut un voyage forcé, un exil à Samos. Halicarnasse, sa patrie, était gouvernée par le tyran Lygdamis: Hérodote, jeune, de noble famille, partisan de l'aristocratie républicaine, était hostile au tyran; il se fit craindre et fut exilé. Peu après, il revint d'exil et contribua à l'expulsion de Lygdamis. Mais bientôt,

poursuivi par la jalousie de ses concitoyens, il fut contraint de quitter encore sa patrie, et c'est alors qu'il commença les lointains voyages dont il a si bien profité pour augmenter ses connaissances et enrichir son histoire. Il était dans l'Attique, peut être à Athènes même, lorsqu'une colonie athénienne partit pour se fixer à Thurium; il se joignit à elle et s'établit dans la grande Grèce, de là le surnom de Thurien qu'on lui donne quelquefois, même dans l'antiquité. On sait qu'il visita aussi l'Asie Mineure, l'Assyrie, l'Egypte, la Colchide, l'Ethiopie, étudiant les mœurs, les usages, recueillant sur les origines des peuples et sur leurs histoires primitives les traditions des prêtres et des sages. Mais dans quel ordre ranger ces voyages et quelle date leur assigner? C'est ce qui, aujourd'hui, semble impossible à la critique. Dans quelque ordre qu'on les place, il est toujours vrai que l'histoire d'Hérodote leur doit une partie de son intérêt scientifique, de son charme littéraire.

Suivant une tradition accréditée chez les anciens et qui n'a été qu'assez tard contestée par les modernes, Hérodote se trouvant en 456 aux jeux d'Olympie, y fit lecture de ses histoires. Un petit écrit, portant le nom de Lucien,

nous représente un Sophiste qui exerce son talent en Macédoine, en présence d'un savant auditoire, et qui s'appuie de l'exemple d'Hérodote : "En quête, dit-il, d'illustrer son nom, il se rendit aux jeux Olympiques, demanda audience et fut applaudi." Cette anecdote a paru suspecte, et elle ne peut être admise sans restriction : mais elle est en elle-même assez vraisemblable. Les lectures publiques n'étaient pas chose rare en Grèce ; il y avait alors peu de livres, point de bibliothèques : même au temps de Xénophon, un homme qui recueillait des livres était cité et remarqué ; on lisait donc très peu en particulier, mais en revanche on écoutait beaucoup en public. Écouter lire ou parler, c'était pour la Grèce autant un plaisir et une fête qu'une nécessité. La Grèce aimait à se donner à elle-même ces spectacles de l'éloquence : elle aimait voir au milieu d'un grand concours de peuple, un homme seul, par la seule puissance de son esprit, diriger tant de volontés et charmer tant d'intelligences. C'est ainsi que, dans toutes les fêtes et partout où un grand nombre d'hommes se trouvaient rassemblés, on entendait volontiers un orateur développer quelque sujet patriotique ; c'est ainsi que les Sophistes étaient toujours assurés d'un auditoire ; c'est ainsi que Gorgias fut applaudi à Athènes, et

qu'en soutenant tour à tour et le vrai et le faux, avec trop d'indifférence, il trouva encore des admirateurs de sa parole. On rencontre à toutes les dates des preuves de cet amour des Grecs pour l'éloquence, de leur sensibilité au charme du beau langage. Dion Chrysostome raconte qu'un ambassadeur lucanien, venant à Syracuse, parla si bien le grec dorien qu'on lui décerna une statue pour l'honorer et le remercier de cet hommage rendu à la langue des Hellènes. D'ailleurs, on sait qu'à l'époque d'Hérodote, l'art des rhapsodes n'était pas encore tombé en désuétude : on sait que plusieurs poëtes contemporains allaient chantant leurs vers par la Grèce. Pourquoi les prosateurs n'auraient-ils pas fait comme les poëtes ? En Grèce, tout se parle, tout se déclame, tout se lit, tout se fait en public : la vie publique, c'est la vie du peuple grec. Ce peuple intelligent, vif, sensuel, avide de gloire, avide d'émotions, n'aime pas la vie à l'ombre des édifices publics ou des maisons. C'est en plein air qu'il rend la justice, qu'il délibère sur les grands intérêts de l'État. Il faut le grand air à ses discours et à ses actions ; il faut un théâtre à ses orateurs, à ses poëtes, à ses écrivains, à ses héros. L'amour du beau engendre en lui l'amour de la louange et des applaudisse-

mente. On couronnait les vainqueurs à la lutte, à la course, à la palestre ; mais croyez-vous qu'il n'y avait de couronnes que pour ces vainqueurs ? On couronnait aussi les hérauts qui avaient annoncé leur victoire, s'ils l'avaient annoncée d'une voix belle et sonore, et qui satisfit une assemblée enthousiaste. Cicéron nous rapporte qu'il y avait à Olympie une école de hérauts, où l'on exerçait les hommes à proclamer en public les noms des vainqueurs des jeux, que la proclamation même était un art, et qu'on couronnait le héraut le mieux méritant dans l'arène d'Olympie. L'histoire de la Grèce est pleine de ces traits de mœurs qui contrastent avec le caractère de nos sociétés modernes. L'auteur du Voyage d'Anacharsis et, dans quelques pages, Mme de Staël, ont bien senti et quelquefois dépeint avec éloquence ces émotions de la vie publique, cet échange de sentiments et de passions communes qui, chez les anciens, s'échauffaient pour ainsi dire au contact des âmes dans cette éclatante et continuelle publicité.

Rien n'empêche donc de croire qu'Hérodote ait lu son histoire devant une assemblée des Grecs : cela s'accorde assez bien avec les mœurs de la Grèce à cette époque. Rien n'empêche non plus d'admettre une circonstance de cette lecture qui est rappor-

tée par Photius et par un biographe de Thucydide. Suivant ces témoignages, quand Hérodote lisait des passages de son histoire, le jeune Thucydide était là écoutant la lecture, avec Olorus son père, et il pleura ému d'une généreuse émulation. Hérodote qui le voit, en tira un bon augure et prédit à Olorus que cet enfant rendrait un jour son nom glorieux. Pourquoi ne croirait-on pas à cette anecdote ? Elle est naturelle, vraisemblable, conforme au génie grec ; elle est d'ailleurs racontée par des anciens, qui pouvaient l'avoir recueillie d'une tradition certaine.

Hérodote a donc probablement fait une lecture de son ouvrage, à Olympie, dans les intervalles des jeux. Divers témoignages nous le montrent lisant aussi dans d'autres villes de la Grèce, à Corinthe, à Athènes ; mais ce dont on peut douter avec raison, c'est qu'il ait dans ces solennités lu son histoire entière. Une pareille lecture aurait duré plusieurs journées : peut-être la patience des Grecs n'aurait-elle pas suffi à l'entendre si longtemps. D'ailleurs, rien ne témoigne que l'histoire d'Hérodote eût alors atteint sa plus grande étendue ; au contraire, quelques témoignages nous portent à croire qu'elle se développa lentement, par une longue suite d'études et de travaux, qui ne finirent qu'avec la vie de l'auteur.

Les anciens ont attribué à Hérodote quelques autres ouvrages que son histoire principale, comme une histoire de Libye, une histoire d'Assyrie, une vie d'Homère; mais ce dernier ouvrage est certainement apocryphe, quoique composé à une époque d'ailleurs fort ancienne. Denys d'Halicarnasse ne le cite pas parmi les œuvres d'Hérodote; l'histoire de Libye et l'histoire d'Assyrie n'ont pas plus d'autorité. Comment se fait-il qu'on ait attribué à Hérodote ces deux histoires? il est possible qu'elles aient fait partie de son grand ouvrage comme tant d'autres digressions, que l'on trouve chez lui. Enfin, rien ne nous prouve que l'ouvrage d'Hérodote nous soit parvenu dans sa parfaite intégrité. Au contraire, il y a quelque raison de craindre que la négligence ou la maladresse des copistes n'ait mêlé à l'ouvrage quelques morceaux étrangers, et n'ait fait disparaître quelques passages originaux; peut-être aussi quelques morceaux ont-ils été copiés à part, et répandus sous le titre particulier d'histoire de Libye et d'histoire d'Assyrie. Ces questions écartées, et puisqu'il est probable qu'Hérodote n'a composé qu'un seul ouvrage, quel est le plan, quelle est la suite de cet ouvrage?

Il faut d'abord remarquer que la division de l'histoire d'Hérodote en neuf livres ne vient pas d'Hérodote lui-même; outre que cette dénomina

tion des neuf Muses appliquée aux neuf livres, a quelque chose de prétentieux, et qui se ressent d'un âge déjà raffiné; les plus anciens auteurs grecs n'avaient pas l'habitude de diviser leurs histoires, ni en général aucun de leurs ouvrages. Thucydide suit simplement la succession des hivers et des étés, sans diviser formellement son ouvrage en un nombre correspondant de chapitres ou de livres. Xénophon montre la même liberté ou, si l'on veut, la même insouciance, bien qu'il s'arrête de temps à autre dans ses récits, comme pour reprendre haleine et mesurer l'espace déjà parcouru. Hérodote aussi laisse voir, plutôt qu'il ne montre expressément, les traits du plan vaste et complexe qu'embrasse son histoire. On comprend aisément que plus tard ses éditeurs aient pris plaisir à marquer, par des chiffres et par des noms expressifs, les différentes divisions de son ouvrage. Ce partage en neuf livres, à chacun desquels on donna le nom d'une des neuf Muses, remonte sans doute au temps de l'école d'Alexandrie. Nulle école n'a plus lu, plus critiqué, plus commenté les livres anciens; c'est elle aussi qui a divisé l'Iliade en vingt-quatre chants, désignés chacun par une lettre de l'alphabet, division qui ne pouvait évidemment remonter même au temps de Pisistrate, puisqu'alors il n'y avait

pas vingt-quatre lettres dans l'alphabet grec. Quant aux noms des neuf Muses, cette espèce d'hommage ou de flatterie à la mémoire d'Hérodote n'est pas un fait unique dans l'histoire des lettres anciennes. Déjà Lamothe le Vayer remarque qu'on a donné aussi le nom des neuf Muses aux neuf lettres d'Eschine, le nom des trois Graces à ses trois discours; on a donné encore ce nom des neuf Muses à l'Abrégé historique d'un certain Céphalion; et, enfin, Suétone nous apprend qu'on avait attaché ces mêmes noms aux neuf livres d'un ouvrage de grammaire.

Mais, parceque Hérodote n'a pas marqué lui même les divisions de son ouvrage, est-ce à dire que le livre manque d'ordre et d'unité, et qu'il marche sans but et au hasard? Non, sans doute: seulement, l'ordre est moins sévère, l'unité moins rigoureuse, le cadre est plus flexible qu'on ne le croit volontiers chez les modernes. L'ouvrage entier répond parfaitement à l'intention annoncée dans le préambule; empêcher les actions des hommes de tomber dans l'oubli, et tirer de l'obscurité les grands faits d'armes des Grecs et des Barbares (1). Il y a

(1) Dès l'antiquité, quelques témoignages attribuaient ce préambule à un certain Plésirrhoüs, ami et héritier d'Hérodote; mais il est tout-à-fait

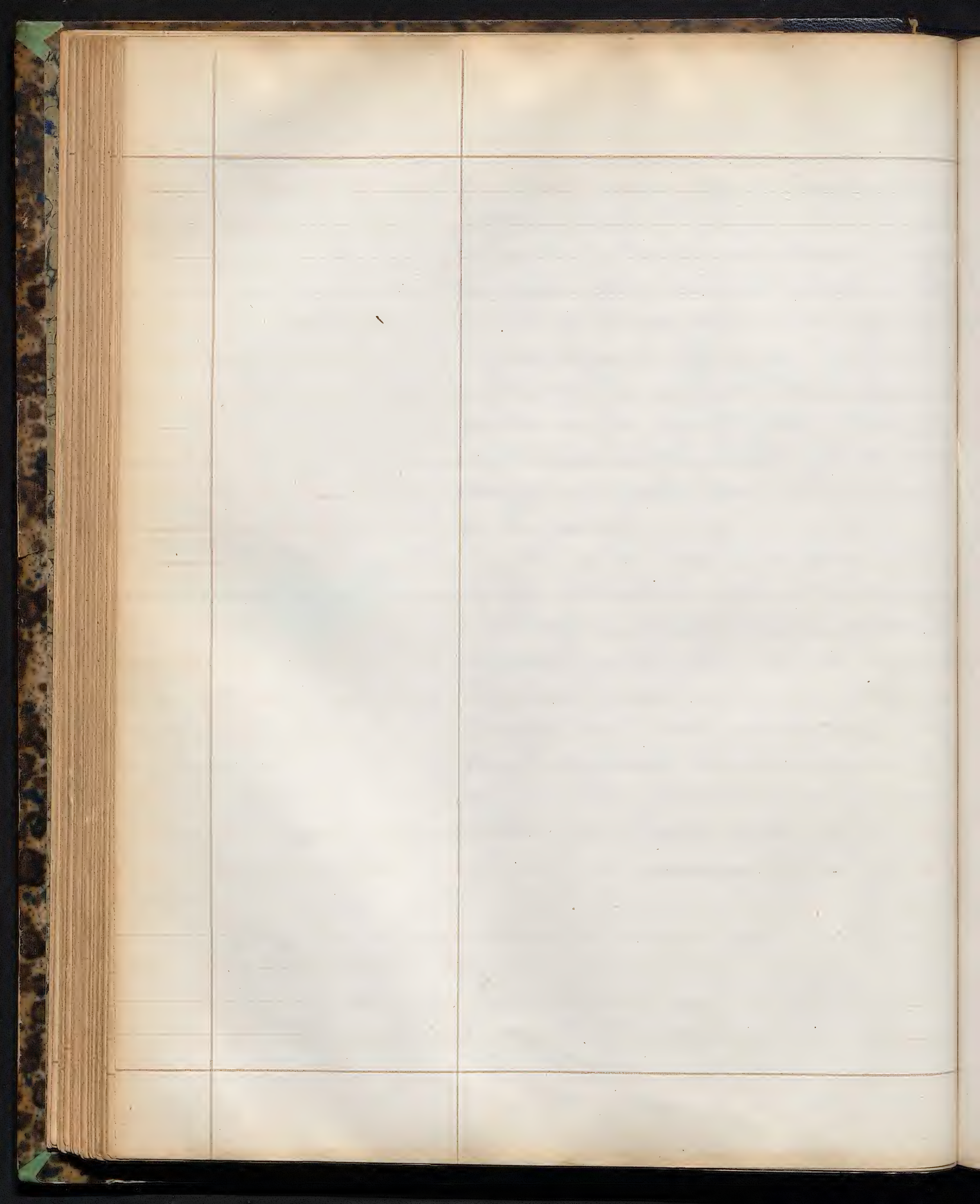
donc une véritable unité dans cette histoire; mais l'unité n'est pas dans le détail, dans la proportion des parties. L'auteur passe de la Perse à la Grèce; il s'enfonce en Asie avec Cyrus, avec Cambyse en Egypte; il ne résiste pas au plaisir de faire entrer dans son livre ses moindres souvenirs de voyageur et les traditions poétiques qu'il a recueillies de la bouche des sages. Dans son cadre, mal arrêté d'avance, il donne place à toutes les digressions, à tous les hors-d'œuvre. Au fond, la pensée dominante, la pensée mère de ce livre, sa puissante unité, c'est la perpétuelle opposition de la Grèce et de la Perse, de la civilisation et de la barbarie; toute l'œuvre d'Hérodote aboutit à la bataille de Marathon, à la bataille de Salamine et à celle de Platée; c'est là le but qu'il poursuit à travers tant de digressions. Il raconte les origines de l'Europe et de l'Asie; il montre la Perse s'accroissant de tous les peuples qui l'entourent, jusqu'au moment où cette formidable puissance, rencontrant la Grèce, doit entrer en lutte avec elle et se faire vaincre. Si l'auteur, chemin faisant, nous égare quelque

---

dans le goût d'Hérodote, et s'accorde très bien avec le reste de l'ouvrage. S'il n'est pas de la main même d'Hérodote, il n'a pu être écrit que sous sa plus directe inspiration.

peu, s'il nous promène jusqu'aux sources du Nil et jusqu'aux déserts de l'Afrique; s'il nous fait remonter jusqu'au fond des âges, pour y découvrir l'origine des peuples et pour y suivre, par exemple, les traces des Pélasges, les plus anciens habitants du sol destiné à porter un jour les Hellènes, c'est qu'il a beaucoup vu, beaucoup appris dans ses lectures et dans ses voyages, et qu'il veut nous faire profiter de toute sa science : il raconte un peu comme un vieillard; mais on aime cette abondance un peu prolixe, parce qu'elle instruit autant qu'elle amuse.

Là est le charme de son histoire; l'auteur s'y donne, il se répand lui-même tout entier; ce livre, c'est le reflet de son imagination, de sa mémoire, de son intelligence, ou plutôt, c'est toute son imagination, toute sa mémoire et toute son intelligence. On y sent, non l'auteur, mais le citoyen, le voyageur, le philosophe curieux et l'observateur naïf; ce livre, pour nous résumer par un mot célèbre, c'est l'homme même.



7e leçon.

De l'Histoire d'Hérodote.

passable à tous égards, mais aucune étude en dehors des notes recueillies au Cours et de celles que j'ai communiquées.

7e leçon.

De l'Histoire d'Hérodote.

Essayer de donner d'Hérodote une appréciation courte et précise, est une tentative bien téméraire. Il est difficile de parler avec brièveté d'un historien si abondant, et d'appliquer une critique rigoureuse et méthodique à une œuvre aussi complexe où tant de narrations se mêlent et s'entre-croisent. Hérodote dans son deuxième livre décrit ce fameux labyrinthe construit par les douze rois, contemporains de Psammétichus, et qui renfermait douze palais avec quinze cents chambres souterraines, et autant de chambres à l'étage supérieur. Changez quelque chose à la régularité de ce vaste édifice, adoucissez la rigueur des lignes, ôtez de la symétrie, mettez en un mot dans cette construction savante, mais uniforme, un peu de variété et presque du désordre, et vous aurez une idée de l'œuvre d'Hérodote. C'est un labyrinthe inégal et tortueux, où les grandes routes sont sans cesse coupées de sentiers, et où les sentiers souvent sont plus agréables que les grandes routes. Les digressions abondent et interrompent à chaque instant le cours de la narration. Ceux qui lisent Hérodote d'une

manière légère et superficielle, avec la préoccupation de nos lois et de nos règles, comme Voltaire et les critiques de son école, n'ont point compris l'unité de cette histoire et sous ce désordre ils n'ont point vu l'enchaînement des récits. Il y a pourtant, entre ces narrations si diverses et au premier abord si étrangères les unes aux autres, des liens qu'on peut apercevoir. Donnons-en quelques preuves. Ils expliqueront la méthode de l'historien, et, en partie du moins, ils pourront la justifier.

Nous choisirons de préférence des récits d'élite et d'un peu d'étendue, et en indiquant la place que ces récits occupent, nous serons amenés par cela même à apprécier la méthode vague et un peu incertaine de l'historien. Voici par exemple comment Hérodote raconte l'établissement de la dynastie dont Cypsélus fut le fondateur et Périandre un des membres. Les Bacchiades gouvernaient Corinthe sous la forme d'une oligarchie puissante, et ils avaient réussi à perpétuer le pouvoir dans leur famille. Ils ne contractaient d'alliance avec aucune autre famille : mais un d'eux, Amphi, avait une fille nommée Labda qui était boiteuse et que nul des Bacchiades ne voulait épouser. Ils la marièrent à un jeune homme étranger, Eétion, et d'abord elle n'eut

point d'enfant. Quelque temps après le mariage, un oracle de Delphes annonce qu'une pierre (petra, nom du quartier qu'elle habitait) naîtra d'elle, dont la chute écrasera les monarques et châtiera Corinthe. Cet oracle en ayant éclairci un autre que les Bacchiades n'avaient pas compris d'abord, et Labda étant devenue grosse, voici ce qui advint : " Ilz (les Bacchiades) ne firent semblant de rien encore qu'ilz proposassent faire morir toute cette lignée qui adviendroit à Ëtion. Quand la mère eut fait l'enfant, soudainement ilz envoyèrent dix des leurs là part où demeuroit Ëtion, pour en faire le massacre. Arrivez au canton de la pierre et entrez dans le palais d'Ëtion demandèrent à voir l'enfant. Labda qui ne savait pourquoy ilz étaient venus, et pensant que pour la bienveillance du père ilz demandaient l'enfant, l'apporta et le mist ès mains de l'un des dix. Or avaient-ilz conclu en chemin que le premier qui tiendroit l'enfant, le jetteroit et le froisseroit contre terre. Labda donc apportant et baillant son enfant à l'un des dix, fortune voulut qu'il jeta un ris à celluy qui le prenoit. Quoy voyant eut pitié de le faire morir et, mû de compassion, le bailla à un second, le second au tiers, et ainsi

Trad. de Pierre Saliat (liv. V chap. 92)

θείη τύχη

passa par les mains de dix, nul ayant le courage de le tuer. Parquoy le rendirent à la mère et sortirent du palais; mais s'arrestans à la porte blasmèrent et accusèrent les uns les autres, spécialement le premier qui avoit tenu l'enfant, parce qu'il n'avoit exécuté selon qu'ilz avoient avisé. Et aians là demeuré quelque temps délibérèrent de rentrer et procéder outre à la mort de l'enfant. Mais il falloit que de la lignée d'Étion germassent et naquissent maux à la ville de Corinthe: car Labda qui estoit derrière la porte, entendit toute la conclusion de ces meurtriers, dont elle eut crainte que leur pitié ne changeast et que si de rechef ils tenoient l'enfant, ilz le feissent mourir. Parquoy elle l'alla cacher en lieu qui lui sembla le moins soupçonneux: ce fut dans une Cypsèle qui est certaine mesure à blé, etc.» (De là le nom de Cypselus.)

Ce récit est à la fois gracieux et attendrissant: mais où se trouve-t-il? dans un discours que prononce Sosiclès, député de Corinthe, à l'assemblée de Lacédémone, pour dissuader les Spartiates qui veulent ramener les Pisistratides à Athènes. Au nom de Corinthe devenue libre, l'orateur expose les maux de la tyrannie et il cite l'exemple des Labdacides, tyrans de sa patrie. A ce

propos il raconte l'histoire de Labda. On voit de quelle manière procède Hérodote: Sosiclès devrait dire, non comment les Cypsélides se sont emparés du trône, mais quelles funestes conséquences leur usurpation a eues pour Corinthe. Mais cette histoire est si touchante, elle résume si parfaitement l'esprit de l'époque qu'Hérodote ne peut se résoudre à la sacrifier, et oubliant Sosiclès et l'objet de son discours, il la met dans la bouche de son naïf orateur. On peut rapprocher de l'épisode du fils de Labda l'histoire du jeune Cyrus sauvé par la femme du pâtre qui doit le tuer, le meurtre des fils de Clodomir dans Grégoire de Tours; et enfin dans le Roi Jean de Shakspeare, la scène où le jeune Arthur Plantagenet obtient la vie de la pitié de son gardien.

Hérodote, 1er livre 111 et ss.

Tome 1er p. 208 - 212 de Michelet (histoire de France).

Puisque nous sommes à Corinthe, prenons un autre récit non moins beau et qui concerne la même ville. Hérodote a souvent parlé de Corinthe à cause de ses alliances avec les tyrans de la côte d'Asie et les rois de Lydie. Il aurait dû, ce semble, réunir en un même faisceau tout ce qui a rapport à cette ville. Mais il n'en a rien fait: ainsi le premier récit est du cinquième livre, celui qui va suivre est du troisième: c'est l'épisode de Périandre et de Lycophron son fils: "Après

(Trad. de Mr. Egger.)

que Périandre eut tué sa femme Melissa, un autre malheur encore lui survint. Il avait de Melissa deux fils âgés, l'un de dix-sept, l'autre de dix-huit ans. Leur grand-père maternel, Proclès, qui était tyran d'Epidaure, les ayant fait venir auprès de lui, les traita avec tendresse, comme on peut le croire, étant les enfants de sa fille, et lorsqu'il les renvoya leur dit: « Savez-vous bien, mes enfants, qui est celui qui a tué votre mère? » L'aîné ne tint nul compte de cette parole, mais le plus jeune, appelé Lycophron, en ressentit une telle douleur que, de retour à Corinthe, il ne voulait plus parler à celui qu'il jugeait être le meurtrier de sa mère, ni répondre un mot à quoi qu'il pût dire ou demander. Enfin Périandre, animé de colère, le chasse de sa maison et l'ayant chassé demanda au frère de quoi leur aïeul maternel les avait entretenus: l'autre lui conta comment il les avait reçus avec tendresse; mais ce que Proclès leur avait dit en les reconduisant il ne s'en souvenait pas n'y ayant fait nulle attention. Périandre repartit qu'il ne se pouvait que Proclès ne leur eût donné quelque avis et il le pressa de questions tant que se souvenant le jeune homme dit la chose. Périandre comprit et ne voulant en rien céder ni s'amollir à l'égard de son fils, partout où il le savait réfugié il envoyait défendre qu'on le reçût da-

vantage, et lorsque celui-ci, chassé de telle maison se sauvait dans une autre, on l'en chassait encore, Périandre menaçant toujours ceux qui l'accueilloient et ordonnant qu'on le repoussât. Ainsi chassé il alla chez des amis, où comme fils de Périandre, non sans crainte, on le reçut toutefois. Enfin Périandre fit proclamer que quiconque le logerait ou lui parlerait seulement, payerait à Apollon une amende sacrée : il disait de combien. Après ce ban, il n'y eut plus personne qui le voulût désormais accueillir dans sa maison ni lui parler, et lui-même ne jugea pas devoir attenter sur la défense, mais toujours patient il se couchait sous le portique. Au quatrième jour Périandre le voyant épuisé, faute de bains et de nourriture, en eut pitié et relâchant de sa colère il lui vint dire : « enfant, lequel donc te semble à préférer ou ton sort tel qu'il est maintenant ou de rester attaché à ton père et de succéder à la puissance et aux biens que je possède, toi, mon fils, qui né roi de la riche Corinthe préfères mener une vie errante, rebelle à celui qui devrait le moins souffrir de ta colère. Car si quelque mal est arrivé dont tu me soupçonnes le mal est pour moi d'abord et j'en ai la plus grande part d'autant que seul j'en suis cause. Mais

toi, connais combien il vaut mieux faire envie que pitié et voyant ce que c'est que de se courroucer contre son père, et contre plus fort que soi, reviens dans la maison! » Ainsi Périandre le voulait ramener; mais l'enfant ne répondit rien autre chose à son père, sinon qu'il devait l'offrande sacrée aux Dieux pour lui avoir parlé. Périandre alors voyant que rien ne pouvait le guérir ni le vaincre l'éloigne de ses yeux et l'envoie sur un vaisseau à Corcyre dont il était maître aussi. Alors il marcha contre son beau-père Proclès qu'il regardait comme la première cause de ce qui se passait. Il prit donc Epidaure, prit aussi Proclès et le garda vivant. Mais avec le temps Périandre avancé en âge, sentant qu'il n'avait plus la force de surveiller les affaires et de gouverner, manda de Corcyre Lycophron pour qu'il vint prendre le pouvoir; il n'avait point égard à l'aîné de ses fils qui lui paraissait de trop faible entendement. Mais Lycophron ne daigna pas même répondre au message. Le père, qui avait mis en lui son espérance, envoie une autre fois à ce jeune homme, sa sœur, fille de lui, Périandre, pensant qu'il se laisserait plutôt persuader à ses paroles. Celle-ci vint donc et lui dit: « enfant, veux-tu que la

tyrannie passe à d'autres, que la maison de ton père s'abîme plutôt que de venir la reprendre. Habite en ta maison et cesse de te tourmenter; désir de gloire chose vaine, et ne tâche point à guérir le mal par le mal. Plusieurs préfèrent à la plus juste voix la plus douce. Plusieurs poursuivant le droit de leur mère ont manqué celui de leur père. La tyrannie est chose glissante, et beaucoup la convoitent. Tu le vois, il est déjà vieux et cassé; ne livre pas ton bien à d'autres. » Ainsi, lui disait-elle, instruite par son père, ce qu'elle croyait surtout capable de le séduire. Mais il lui répondit que jamais il n'irait à Corinthe tant qu'il saurait son père en vie. Quand elle eut rapporté cette réponse, Périandre, pour la troisième fois, envoya un héraut annoncer qu'il voulait lui-même se rendre à Corcyre et que Lycophron eût à venir prendre la tyrannie de Corinthe. Lycophron y consentait; Périandre partait pour Corcyre et son fils pour Corinthe; mais les Corcyriens ayant appris la chose, pour prévenir l'arrivée de Périandre, mirent à mort le jeune homme. Et voilà de quoi Périandre punissait les Corcyriens. »

Les reflexions se pressent à la lecture de ce beau morceau. On est frappé de cette muette

et obstinée protestation de la conscience d'un enfant contre le crime de son père. Nous ne sommes plus à l'époque de ces meurtres d'Agamemnon par Clytemnestre, de Clytemnestre par Oreste qui ont défrayé la tragédie antique. Cependant il semble qu'on n'ait pas oublié des crimes si odieux, et il en paraît encore sur les confins de la barbarie et d'une civilisation plus avancée. Mais quelle distance entre une Electre ou un Oreste et cette vengeance presque passive d'une mère par son enfant. Ce n'est plus d'ailleurs une religion positive, mais un profond sentiment moral qui inspire le jeune Lycophron. Il soupçonne Périandre du meurtre de sa mère Mélisse et déjà Périandre n'est plus pour lui un père. Rien ne peut le vaincre, aucune supplication ne triomphe de sa légitime douleur. Périandre cède enfin et abandonne le trône pour le laisser à son fils. Mais les Dieux ne le permettent pas et ce fils à qui il sacrifiait sa couronne meurt assassiné. Rien n'est plus beau ni plus dramatique que ce récit. On regrette qu'une pareille scène n'ait pas encore tenté le pinceau d'un grand peintre. Cette histoire de Lycophron peut être comparée avec celle du jeune Gaston de Foix dans Froissart. III, 8, 28 édit. in folio de 1574. Mais il faut avouer qu'on ne retrouve pas dans les pages de notre chroniqueur cette haute valeur mo-

rale qui fait l'éternelle beauté du récit d'Hérodote.

Mais comment et à quelle occasion vient ce récit? Le détour est bien long. Hérodote se propose de raconter la guerre des Grecs et des Perses: mais cette guerre a des antécédents. Il raconte successivement la conquête des villes grecques de l'Asie-mineure par les rois de Lydie et de la Lydie par les rois de Perse. Puis il dit les accroissements de la puissance persane et l'asservissement des Grecs d'Asie. Il suit les Perses dans tous les pays qu'ils soumettent: ils font la conquête de l'Egypte: de là une longue digression sur l'Egypte. Cambyse attaque Polycrate, tyran de Samos: mais comme Polycrate a en Grèce des alliés et des ennemis, Hérodote se transporte en Grèce. Il trouve parmi les ennemis de ce tyran Périandre. Il explique la haine de Périandre et il raconte que pour venger son fils Lycophron par les Corcyriens, il avait pris trois cents jeunes gens de Corcyre et les avait envoyés en Asie pour y être faits eunuques, mais que les Samiens saisis de pitié leur avaient donné asile. Puis il revient sur ses pas et fait toute l'histoire de Lycophron: de là ce long récit que nous avons admiré. C'est une digression, une explication indirecte d'un fait qui n'appartient pas rigoureusement à son histoire. Tel est Hérodote d'un bout à

l'autre de son récit. Il cherche toujours à recueillir le plus de traditions qu'il peut. Il les mêle, il les entrecroise avec une inconcevable liberté qui nous étonne quelquefois et nous déroute. Mais à mesure que le récit avance, il devient plus méthodique et plus sévère, ou plutôt l'auteur se passionne davantage pour ce qu'il doit raconter. Dans les derniers livres, quand il a passé en revue les Barbares et les Grecs, et que les ayant mis aux prises il décrit toutes les péripéties de la guerre, il n'abandonne plus son récit, il suit pas à pas les faits. Car l'intérêt de la lutte le captive et son émotion est trop forte pour qu'une curiosité vagabonde puisse le distraire et l'arracher à son récit. Mais dans les premiers livres il n'en est pas de même. Ici l'imagination voyageuse d'Hérodote se promène un peu au hasard et elle n'est pas encore retenue, comprimée par l'intérêt du sujet. Peut-être du reste la multiplicité des événements qui précèdent la guerre médique et la diversité même des peuples qui prirent part à la lutte est-elle mieux représentée par les détours de la narration d'Hérodote que par un récit plus régulier. Nous sommes à une époque de transition : les lois, la politique, les institutions de la Grèce naissent à peine. Les peuples ne

font que s'éveiller à l'amour et au sentiment de la liberté. On voit encore partout cet embarras et cette confusion qui accompagnent d'ordinaire les premiers efforts d'une civilisation imparfaite. Pour expliquer cette situation des peuples, Hérodote est comme contraint de remonter plus haut dans l'histoire du passé et de rappeler bien des événements antérieurs qu'il entremêle et qu'il fait entrer bon gré malgré dans le cadre élastique de son histoire. Aussi le désordre de ses premiers livres n'est-il, à cet égard, qu'une image du désordre même du temps qu'il a dépeint : il viendra un moment où l'on verra comme dans deux mondes bien nettement séparés, d'un côté la servitude et la barbarie, de l'autre la liberté et la civilisation. Mais ce contraste et cette opposition entre l'Asie et la Grèce, ne sont pas encore si bien marqués. On voit des deux parts des exceptions et la barbarie n'est pas tout entière du côté des Perses. Hérodote ne cache rien de cette triste vérité ; il ne cherche pas cette unité systématique et purement artificielle qui dénature l'histoire sous prétexte de la simplifier. Son livre est l'image non étudiée de la réalité contemporaine : d'un côté un immense empire composé des nations les plus diverses qui diffèrent entre elles par les mœurs, le langage, la religion et qui n'étaient unies que par une commune soumission à

un même maître ; de l'autre, des peuples libres, mais isolés dans leur indépendance et divisés entre eux par des rivalités de race ou des jalousies d'ambition. Il n'est pas étonnant que nous retrouvions dans Hérodote une image de ce qui existait dans le monde réel : c'est par là que son histoire est vraiment vivante, et pour nous nous aimons encore mieux cette prétendue confusion qu'un ordre acheté au prix de la vérité.

Hérodote, comme Froissart, n'a guère qu'une manière d'apprendre et d'étudier l'histoire : il voyage, il observe, il interroge ; il se renseigne sur le présent et sur le passé et jette dans son livre tout ce qu'il recueille. Sa curiosité est impartiale. Il a ses préférences, mais ses préférences ne le rendent point aveugle. Ce qu'il aime avant tout, c'est la liberté, c'est la démocratie athénienne. Mais il voit les défauts de cette démocratie. Athènes était une république un peu égoïste et légère. La liberté imposait aux Athéniens le devoir de défendre les autres républiques, et ils avaient failli s'unir aux Perses. Bien des Grecs avaient trahi la cause de l'indépendance et s'étaient alliés aux barbares d'Asie. Hérodote ne le cache pas : il dit les hontes comme les gloires de la Grèce et il cite les noms des traîtres comme ceux des héros. Il y avait en effet beaucoup de faiblesse et d'inconstance dans le caractère des Grecs.

Les uns embrassaient ouvertement le parti de la Perse;
d'autres flottaient indécis entre la crainte des barba-
res et l'amour de la liberté et semblaient être à la fois
Livre VII. 99. des deux côtés. Ainsi à Salamine les Doriens
d'Halicarnasse, les compatriotes d'Hérodote, combat-
tent sous les ordres d'Artémise dans la flotte de
VII. 213. Xerxès. Éphialte de Malia, Grec de naissance,
VII. 65 trahit les Grecs aux Thermopyles. Dicæus, athé-
nien exilé en faveur à la cour de Perse, combat contre
VIII. 34. les siens à Salamine. Les Béotiens s'unissent
aux barbares: la cavalerie macédonienne (IX 68)
protège la fuite des Perses après Platée. La veille
même de cette bataille, un cavalier se présentait au
camp des Grecs et avertissait leurs généraux que le len-
demain Mardonius les attaquerait. Ce cavalier,
X, 45. c'était Alexandre, roi de Macédoine, obligé mal-
gré lui de suivre l'armée des Perses et venant ap-
porter aux Grecs une preuve évidente de son dévouement
VII. 239. à leur cause. Démarate, roi de Sparte, exilé
id 101, 104. chez les Perses, avertit les Lacédémoniens des pro-
jets de Xerxès et fait l'éloge des Grecs devant le
III, 131. grand roi. Démocède de Crotone, médecin en
grande faveur auprès de Darius, lui conseille une
expédition en Grèce, et envoyé par Darius pour exami-
ner la Grèce, aime mieux rester dans sa patrie que de retourner à la cour du roi de Perse.
Des jalousies de peuple à peuple suffisaient pour

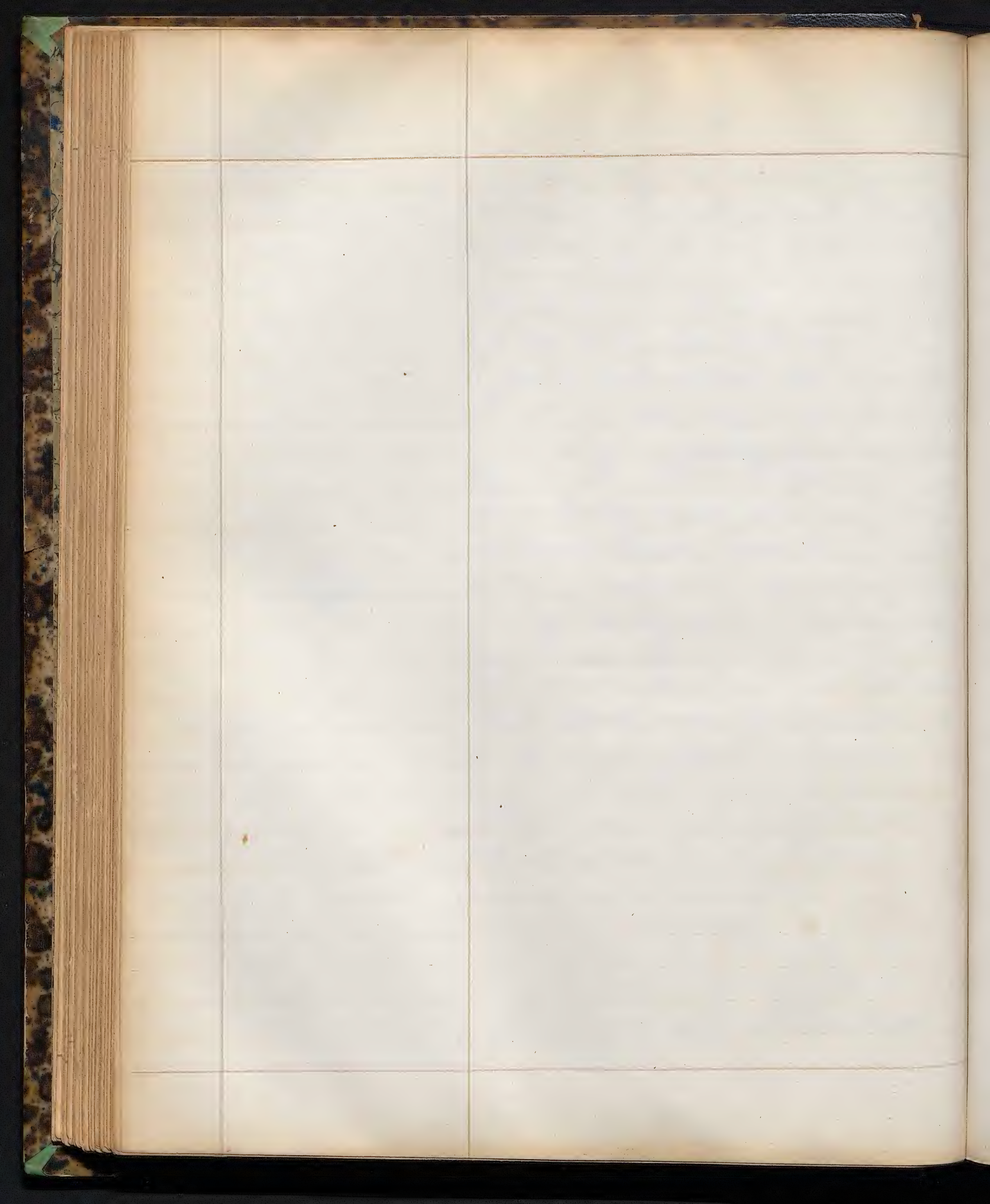
VIII, 30. jeter tel et tel dans de camps opposés. Les Thessaliens, par exemple, μηδίζουσι par haine des Phocéens; s'ils avaient pris le parti des Grecs, les Phocéens ἐμήδιζον ἄν, se seraient mis avec les Perses. Après la bataille de Marathon, un bouclier fut élevé dans Athènes, pour avertir les Perses que la ville était sans défense. On en accusa les Alcméonides: Hérodote le rapporte, mais il en doute. Ces tergiversations, ces incertitudes, ces retours, ces fautes, ces remords que raconte Hérodote nous inspirent une grande confiance en son témoignage. C'est bien là la nature humaine, et rien ne ressemble plus à la réalité que ce désordre et cette complication de faits et de sentiments. C'est, comme l'a dit quelque part le Cardinal de Retz, du galimatias, mais du galimatias dont le monde donne souvent l'exemple. Ce spectacle des agitations de l'ancienne Grèce ramène naturellement notre pensée vers des événements plus récents dont la Grèce moderne a été le théâtre. La guerre de l'indépendance a plus d'un rapport avec les guerres médiques. C'est le même caractère d'hommes, ce sont les mêmes inégalités. Comme autrefois on voit des fautes, des défections à côté des exploits, des dévouements, les héros de la veille devenant les traîtres du lendemain, et un mélange original de grandeur et de faiblesse. C'est une des gloires d'Hérodote d'avoir si fidèlement

décrit le caractère des Grecs qu'aujourd'hui encore ses peintures se recommandent par leur ressemblance même avec les histoires d'une guerre récente. C'est qu'il a cherché avant tout la vérité. La qualité dominante d'Hérodote, c'est la simplicité, ce que les Grecs appellent ἀφέλεια, l'absence de recherche et de faux ornements. Il n'essaie point de donner du relief à ses personnages ni de les grandir mal à propos. Il raconte avec franchise; et ce qui nous attache dans son histoire ce n'est pas seulement l'intérêt des faits, mais encore et surtout la sincérité de l'historien et la beauté naturelle d'une conscience honnête. Il fait valoir les choses sans déclamation, par un récit fidèle. Le désordre de sa narration nous choque au premier abord, mais en y songeant nous nous réconcilions avec Hérodote parce que nous ne voyons plus dans ce désordre qu'une preuve de plus de sa vive curiosité.

S'il est un témoin naïf de l'état politique de la Grèce, il ne l'est pas moins de son état moral et religieux. Hérodote dans son histoire ne nomme pas un seul philosophe et il semble ignorer que des écoles philosophiques aient attaqué les croyances du peuple. Cependant il tient de très près à ces écoles. Il examine, il cherche quelle est l'origine et la nature des religions. Il interro-

ge les prêtres, concilie leurs témoignages, puis tout-à-coup s'arrête. Il ne veut pas dévoiler les secrets du sanctuaire. Ce n'est plus là cette foi sincère d'Homère et d'Hésiode. Hérodote ne croit plus : il discute, il juge, il doute. C'est un philosophe de l'école de Parménide, d'Anaxagore. Quand il parle de l'influence divine, il ne dit pas Jupiter, Minerve, Apollon, mais il emploie un terme plus vague : un dieu, une puissance divine, une fortune divine, il fallait être. La pensée d'un dieu unique est au fond de ses jugements sur la divinité. On pourrait, il est vrai, l'accuser de superstition : il rapporte exactement les oracles, mais il n'y croit pas toujours, et il peut dire lui aussi : " Equidem plura transcribo quam credo. " Ainsi, vérité dans l'expression des mœurs comme dans le récit des événements, telle est l'éternelle recommandation de ce livre : c'est là ce qui le rend si populaire et si supérieur dans un sens à Thucydide et ce qui fait que même aujourd'hui il nous émeut et nous amuse, autant qu'il nous instruit.

Herbauer (Léopold).



8e leçon.

De l'Histoire d'Hérodote.

(Suite).

rédaction trop hâtée.

8e leçon.

De l'Histoire d'Hérodote.
(Suite).

On a souvent comparé Froissart à Hérodote, et non sans raison. Chez ces deux historiens, on trouve le même procédé d'information naïve ; l'un et l'autre voyagent et profitent de leur séjour dans les pays étrangers pour recueillir sur les événements qu'ils veulent raconter le plus de renseignements qu'il leur est possible. Mais à cet égard même Froissart et Hérodote se distinguent l'un de l'autre par d'assez considérables différences. Hérodote se met moins souvent en scène que le conteur français, et quand par une sorte de scrupule de critique il parle des sources où il a puisé, il ne le fait qu'en passant. Froissart, au contraire, insiste volontiers sur les éclaircissements. D'ailleurs l'état des deux sociétés au milieu desquelles Hérodote et Froissart ont vécu, comme aussi les traits de ressemblance de leur génie, expliquent comment on trouve chez l'un et l'autre des récits analogues. Ainsi le troisième livre des Chroniques de l'écrivain français renferme une histoire analogue à celle du fils de Périandre. De même, dans Grégoire de Tours, le récit du

meurtre des fils de Chlodomir par leurs deux oncles rappelle la narration d'Hérodote sur le fils de Sabda. Comme Hérodote, l'évêque chrétien raconte avec une simplicité qui tout d'abord semblerait de l'indifférence, si la réflexion n'y faisait quelquefois reconnaître le principe même d'une grande beauté. Au lieu de s'indigner des actions cruelles qu'ils racontent, Hérodote et Grégoire de Tours se contentent d'exposer les faits et les laissent parler eux-mêmes, et cette simplicité de termes, cette absence d'émotion apparente et exprimée donnent à leurs peintures plus de vivacité et plus de force à leurs récits. Mais si Hérodote, quand il touche aux questions où s'intéresse la morale, ne reste pas indifférent, il l'est en effet dès qu'il s'agit de mœurs et d'usages. Là, il semble aller jusqu'au scepticisme et adopter sans répugnance la maxime : Suum cuique morem : mihi meum. Qu'on en juge en lisant le 38e chapitre de son troisième livre :

" En somme, il me paraît évident que Cambyse était hors de sens. Autrement il n'eût point osé rire des usages et des choses sacrées. Car si l'on proposait aux hommes de choisir les plus belles coutumes parmi toutes, après y avoir bien regardé ils choisiraient chacun celles de leurs pays, tant nous pensons toujours que nos coutumes

sont de beaucoup les meilleures. Il n'est donc pas naturel qu'un homme qui ne sera pas fou tourne de telles choses en ridicule. On peut vérifier par beaucoup de preuves que telle est en général l'opinion des hommes sur leurs coutumes, mais en voici entre autres un exemple. Darius étant roi fit appeler les Grecs présents autour de lui et leur demanda pour combien d'argent ils consentiraient à manger leurs pères morts. Ils répondirent que pour rien ils ne le feraient. Darius fit ensuite appeler les Indiens nommés Calaties, qui mangent leurs parents, et il leur demanda en présence des Grecs, qui par un interprète entendaient ce qu'ils disaient, à quel prix ils voudraient brûler sur un bûcher le cadavre de leurs pères. Ceux-ci firent un grand cri, le priant de ne point dire de telles paroles. Tel est l'usage en effet, et Pindare me semble avoir bien trouvé en disant que la coutume est la reine du monde. »

cf. Hérodote, VII, 152
Réflexions sur les diverses Conditions humaines.

Pour une page du père de l'histoire, cela n'est pas si naïf. Montaigne (I, 30) et Pascal n'ont pas dit autre chose. Mais chez Hérodote, cette indifférence s'explique autrement que par la réflexion philosophique. S'il est impartial au point de s'accommoder de

cf. Hérodote, I, 96
Vente des femmes à Babylone.

tous les usages, c'est qu'il a long temps voyagé. Quiconque a beaucoup vu peut avoir beaucoup comparé, et cette comparaison des mœurs si diverses de plusieurs peuples rend en matière d'us et coutumes facile et coulant. Ainsi Montesquieu (Pensées diverses) jugeait des pays non par leurs lois, mais selon la fidélité avec laquelle ces lois étaient observées, et c'est le respect des mœurs étrangères qui le portait à faire des vœux pour la prospérité des institutions de toutes les contrées qu'il visitait. Par là Montesquieu, Pascal, et Montaigne se rattachent à Hérodote : lui, plus encore que ses lointains successeurs, trouvait tout bon dans les pays où il recevait l'hospitalité, qualité précieuse pour un historien qui veut rester impartial. Trop de préoccupation pour les mœurs grecques l'eût empêché de bien juger, et même de bien voir. Tout au contraire, son génie souple et flexible semble avoir reçu l'empreinte de tous les temps, de tous les lieux, et comme l'imagination du poète, son esprit s'ouvre volontiers aux émotions les plus diverses et reflète toutes les couleurs. Voilà pourquoi il parle des peuples fabuleux et des peuples historiques avec une égale aisance. Arimaspes, Hyperboréens, Grecs, Barbares, toutes les nations trouvent place dans

qu'il fallait citer ci-dessus (chapr. sur les Cannibales) au lieu de Montesquieu, ou au moins avant lui.

son histoire. Mais ne vous y trompez pas : il ne sera pas toujours dupe de sa crédulité naturelle. S'il parle de ces peuples consacrés aux travaux des mines (Arimaspes) et entourés, aux yeux des Grecs, d'une sorte d'auréole fabuleuse, il ne le fera qu'avec réserve. Comme le vieil Hésiode qui déjà sait dans les chants de la Muse, faire la part du vrai et du faux, Hérodote saura au besoin suspendre son jugement, ou même formellement refuser son adhésion. ~ Mais les histoires à demi fabuleuses auxquelles il ne croit pas, il ne les envie pas au lecteur :

mauvais goût dont je ne suis pas coupable

« Mensonge, si l'on veut, ce mensonge m'est cher. » aurait sans doute dit la Grèce, si la sévère critique de l'histoire l'avait voulu priver par exemple de cette tradition si flatteuse pour elle qu'Hérodote rapporte au sujet des Hyperboréens. Ces peuples connaissaient peu la Grèce et en étaient peu connus ; mais ce vague et cette incertitude mêmes prêtaient aux légendes. Ainsi les Grecs jaloux de faire éclater le prestige que leur brillante civilisation exerçait sur les Barbares, prétendaient que cette nation située aux extrémités du monde alors connu, envoyait chaque année une députation au temple d'Apollon à Délos. C'était comme un hommage rendu aux Dieux des Grecs et à la Grèce même par les habitants

Pour bien rédiger ces analyses, il faudrait relire le récit d'Hérodote avant d'écrire.

de ces pays éloignés jusqu'où s'était (pensaient-ils) étendue la gloire de leur nom. Mais ces théories furent dans la suite interrompues par un touchant événement. Les deux jeunes filles envoyées selon la coutume auprès d'Apollon moururent un jour à Délos. Dès ce moment les Hyperboréens ne firent plus qu'envoyer au Dieu des présents, qui transmis de peuple en peuple et comme de main en main venaient religieusement respectés et intacts décorer les autels d'Apollon. Les Grecs s'étaient montrés dignes de cette déférence des Hyperboréens pour leur Dieu : ils avaient magnifiquement enseveli à Délos les jeunes ambassadrices mortes au milieu d'eux. Au temps d'Hérodote, on voyait encore, dit-on, le lieu de leur sépulture. Tout cela est-il vrai ? Hérodote lui-même n'oserait l'affirmer ; mais lors même qu'il ne croit pas, il raconte. Qui pourrait le lui reprocher ? Sans doute l'histoire d'Aristéas de Proconèse, espèce de poète thaumaturge, n'a rien de bien croyable, non plus que les détails donnés par Hérodote sur les peuples des confins méridionaux de l'Afrique. Mais il suffit à nos yeux que ce soit là pour lui matière à des récits charmants. Quand il parle des Scythes, on peut plus sûrement l'en

croire. Car il en a vu, et c'est d'eux qu'il a recueilli les détails de mœurs rapportés sur ces peuples dans son histoire. De même pour la Thrace, qui se trouvait mêlée d'assez près à la vie de la Grèce. Cependant ils ne l'étaient pas, ce semble, encore assez pour renoncer à leurs grossiers usages. Tous les ans, dit Hérodote, les Thraces envoient des ambassadeurs à leur Dieu Zalmoxès, et voici comment : Les Thraces chargés d'accomplir le sacrifice (car cette singulière députation en est un) fichent leurs lances en terre la pointe vers le ciel. Puis ils prennent l'ambassadeur, le jettent en l'air de façon à ce qu'il retombe sur les fers des lances. Si le malheureux député est tué du coup, tout va bien. Les Thraces se réjouissent de l'heureux succès de la cérémonie: car l'ambassadeur ainsi expédié ne manquera pas de s'acquitter auprès du Dieu de son message.

négligences.

erreur.

Quant à l'Egypte, l'historien nous la peut faire assez bien connaître, car il a séjourné longtemps, la parcourant des embouchures du Nil aux Cataractes, et partout sur son passage observant, interrogeant. Les prêtres lui furent à cet égard d'un grand secours. Si parfois ils abusèrent malignement de sa crédulité, au

moins lui donnèrent-ils sur ce pays si riche en connaissances, si mystérieux, et qui enfin prête tant à deviner comme à se souvenir, des lumières dont le plus sagace historien n'eût pu se passer pour le comprendre. Initié à quelques uns de ses mystères, Hérodote a pu nous donner sur la religion egyptienne des détails insuffisants, mais cependant bien précieux. Car avant lui nul autre écrivain n'avait pénétré si profondément dans l'étude d'un pays jaloux, comme de nos jours la Chine, de défendre ses mœurs et ses institutions de tout alliage et mélange étranger, en cherchant à se préserver de l'invasion des voyageurs. Hérodote, bien accueilli par les Egyptiens, a donc beaucoup observé; mais ils ne lui ont pas laissé tout voir. D'ailleurs, sans parler des difficultés qui lui pouvaient venir du patriotisme jaloux des Egyptiens, lui était-il possible de suffire à une si vaste étude, d'embrasser tant de sujets à la fois et des connaissances si diverses? L'Egypte opprime en quelque sorte son historien. Il succombe sous l'abondance des remarques à faire, des faits à décrire, des particularités ou détails curieux à noter. Ignorant la langue du pays, il se voyait réduit à admirer, sans les pouvoir lire, ces immenses pyramides couvertes de

textes à leur surface, archives mystérieuses dont la science moderne déchiffre encore à peine quelques mots. Ces sarcophages couverts de peinture, d'écriture hiéroglyphique, de dessin restaient muets pour lui. Ils pouvaient l'étonner, mais non l'instruire, sans le secours d'un interprète. Il était donc condamné à ignorer maintes choses. Même ce qu'il savait, il craignait parfois de le dire. Initié aux mystères de Bacchus ou plutôt de Dionysos, un scrupule religieux lui ferme parfois la bouche, au moment où nous désirerions le plus vivement l'entendre.

Ces réserves faites, il ne faut plus que louer Hérodote : il a fait tout ce qui lui était possible de faire. Le plus souvent ses remarques sont heureuses et la manière dont il décrit les objets ou peint les hommes pleine d'intelligence et de pénétration. Ainsi nul n'a représenté avec plus de vérité le rôle en Egypte et le caractère du roi persan Cambyse. Parmi les curiosités historiques de l'Egypte, il y en a une qui surtout devait le frapper, c'était le contraste des Egyptiens et de leurs conquérants, les Perses. (On a) longtemps cru que l'Egypte avait été, dès le commencement de la conquête, ravagée par l'armée des Perses. Et cela

Transition forcée.

pour avoir confondu les derniers mois de la vie de Cambyse avec les premières années de sa domination en Égypte. En 1798, la Commission savante chargée d'accompagner Bonaparte au pays des Pyramides, n'espérait pas y trouver, pour ainsi dire, un seul monument antérieur à l'invasion persane. Depuis, MM. Champollion et Letronne ont victorieusement établi combien cette prévision et le préjugé qui l'avait fait naître avaient peu de fondement. Grâce aux découvertes de ces deux hommes éminents et de leurs disciples, on a pu constater deux périodes bien distinctes dans la vie de Cambyse. D'abord le monarque persan traita doucement les vaincus, respecta, favorisa même leur religion. Mais quand, au retour de ses deux malheureuses expéditions dans les sables de la Libye et en Éthiopie, ce prince sujet d'ailleurs à une terrible maladie qui altérait à la fois sa santé et sa raison, vit toute la nation égyptienne témoigner son allégresse autour du bœuf Apis nouvellement intronisé, sa fureur ne connut plus de bornes. Il prit la joie publique pour une insulte à son malheur, et se faisant amener l'animal, cause involontaire et des réjouissances des Égyptiens et de

son courroux, il le frappa de sa propre main à la cuisse. Quelques jours après le Dieu mourut. Or cet acte de violence et ceux qui l'accompagnent dans le récit d'Hérodote ne furent que des accidents dans la vie de Cambyse. Jusque là ce prince avait ménagé l'Égypte et protégé ses Dieux et ses prêtres. Il s'était même fait initier aux mystères de la déesse Néith, et méprisait si peu (du moins en apparence) le bœuf Apis, qu'il en fit ensevelir un somptueusement. Ainsi nous l'apprend une inscription découverte au Serapéum de Memphis par Mr. Mariette. Il reste donc bien avéré que l'Égypte n'a pas eu à souffrir de dévastation continue. Cambyse la maltraita, mais seulement vers la fin de sa vie, et la sage politique dont avant ses fureurs il avait donné l'exemple, fut plus tard suivie par Darius.

Dites donc que cette conclusion, mieux démontrée aujourd'hui ressort déjà du seul texte de notre historien.

Cambyse et Darius nous ramènent à la Perse. Ce pays avait avec la Grèce des rapports plus fréquents que l'Égypte. Hérodote la devait mieux connaître et en faire plus exactement l'histoire. Plus sûr des faits, il peindra donc plus fidèlement les personnages. Il les fera même assez souvent parler. On connaît entre autres les trois discours

trop habilement composés et rapprochés l'un de l'autre, pour n'être pas l'œuvre d'Hérodote. Après la mort du mage Smerdis, les conspirateurs délibérèrent sur le gouvernement à donner à la Perse. Trois des conjurés se lèvent tour à tour et défendent l'un la démocratie, l'autre l'oligarchie, le troisième (et c'était Darius) la monarchie. Inutile de dire que dans une réunion de Perses le dernier avis l'emporta. Hérodote dit naïvement que beaucoup de Grecs refusaient de croire à l'authenticité de ces discours. La régularité de cette triple antithèse leur inspirait apparemment quelque défiance. En dépit de l'assertion d'Hérodote, que d'inexacts renseignements peuvent avoir induit en erreur, peut-être nous est-il permis de suivre leur exemple.

C'est plutôt le caractère tout grec de cette philosophie politique. J'ai dit un mot, à ce propos, des Grecs qui séjournaient en Perse.

S'il y a ici dans Hérodote un souvenir des idées des Grecs et une préoccupation des débats qui leur étaient familiers, il n'en faudrait pas conclure que l'historien a ôté à l'histoire des Perses sa couleur et son caractère d'originalité. Il a fortement marqué au contraire ce qui distingue le monde hellénique des sociétés de l'Orient. Ici la loi est maîtresse ; elle ne tient sa force et son autorité que d'elle-même :

c'est une abstraction souveraine qui sans le secours d'autrui se fait respecter. Dans l'Orient la loi n'est rien que personnifiée. C'est la dynastie régnante qui la représente. La Grèce obéit à des lois, la Perse à son prince. La mort de Cambyse en offre un frappant exemple. Les derniers moments du prince meurtrier de son frère sont empreints d'une majesté un peu sauvage, et ils nous montrent en même temps combien les ordres du monarque avaient en Perse force de loi:

Transition trop brusque.

Hérodote, III. 64.

« Entendant le nom de Smerdis, Cambyse fut frappé de la vérité de ces paroles, et du songe où il avait cru voir dans son sommeil quelqu'un lui annoncer que Smerdis, assis sur le trône royal, touchait le ciel de sa tête, et comprenant qu'il avait en vain tué son frère, il pleura Smerdis; et pleurant Smerdis, avec grande lamentation sur toute cette aventure, il saute sur son cheval, pour marcher promptement à Suze, contre le mage. Mais comme il sautait sur son cheval, l'attache du fourreau de son épée tombe et l'épée découverte le blesse à la cuisse. Atteint à l'endroit même où il avait frappé le Dieu des Egyptiens, Apis, et sentant que le coup avait bien porté, Cambyse

demanda comment s'appelait la ville. On lui dit que c'était Ecbatane. Or il lui était jadis venu un oracle de la ville de Buto qu'il finirait sa vie à Ecbatane, et il croyait devoir mourir vieux dans Ecbatane de Médie, où étaient toutes ses affaires. Mais l'oracle entendait Ecbatane de Syrie. Ainsi lorsqu'il apprit le nom de la ville, frappé à la fois et de l'aventure du mage et de sa blessure, il revint au bon sens, et comprenant l'oracle, il dit : C'est ici que doit mourir Cambyse, le fils de Cyrus. »

65. « Ce fut tout pour lors, mais au bout de quelque vingt jours, ayant fait venir les plus considérables des Perses, qui l'accompagnaient, il leur dit : O Perses, force m'est de vous déclarer la chose que je voulais le plus tenir cachée. Pendant que j'étais en Egypte, j'ai eu en songe une vision de mauvais présage. Je crus voir un messager de chez moi venu de Perse m'annoncer que Smerdis assis sur le trône de Perse touchait le ciel de sa tête. Craignant donc d'être dépouillé du pouvoir par mon frère, j'ai agi plus vite que sagement. Car il n'appartenait pas à l'homme de détourner les choses à venir, et moi, insensé, j'envoie

Prexaspes à Suze pour tuer Smerdis. Et un tel crime accompli, je vivais tranquille ne pensant pas que jamais après la mort de Smerdis aucun autre homme pût se soulever contre moi. Mais trompé de tout point sur l'avenir, je suis devenu sans raison meurtrier de mon frère, et je n'en perds pas moins mon empire. Car c'était le mage Smerdis dont la révolte m'était annoncée par le Dieu dans cette vision. Maintenant le mal est fait; et comptez que vous n'avez plus Smerdis, le fils de Cyrus. Mais ce sont les mages qui règnent, c'est un d'eux que je laissai gouverneur de ma maison, et son frère Smerdis. Celui qui maintenant devrait venger l'injure que me font les mages a fini d'une mort misérable par la faute de ses plus proches. Mais puisqu'il n'est plus, voici, ô Perses, la seconde chose qui me reste à vous recommander, chose nécessaire et que je veux qui s'exécute après ma mort. Je vous enjoins exprès, au nom des Dieux royaux, à vous tous et surtout à ceux des Achéménides qui sont ici présents, de ne pas laisser le pouvoir revenir aux Mèdes. Mais s'ils l'ont acquis par la ruse, de le leur enlever par la ruse; s'ils ont agi par la force, de le

reconquérir par force plus grande. Si vous faites ainsi, que la terre vous donne ses fruits, que vos femmes engendrent et vos troupeaux, et que toujours vous soyez libres. Mais si vous ne reprenez l'empire, ou si vous n'essayez de le reprendre, je vous souhaite le contraire de tous ces biens, et de plus à chacun des Perses une mort comme la mienne."

66. « En disant ces paroles, Cambyse pleurait tout son sort, et les Perses, lorsqu'ils virent leur roi pleurer, se mirent à déchirer ce qu'ils avaient sur eux de vêtements et à se lamenter sans mesure. Ensuite l'os s'étant carié et la cuisse bientôt pourrie, le mal emporta Cambyse fils de Cyrus, qui avait régné en tout 7 ans et 4 mois, et ne laissa point d'enfant ni mâle ni femelle. »

Remarquer ici ce que ce discours nous apprend sur la lutte des races dans l'empire persan.

Voyons maintenant cette autorité despotique du roi de Perse aux prises avec l'ambition jalouse des Satrapes:

III. 127. 130. « Darius, lorsqu'il fut roi, désirait punir Orœtès pour tous ses crimes et surtout pour la mort de Mitrobates et de son fils, mais il ne jugea pas pouvoir envoyer directement une armée contre lui, voyant les troubles à peine éteints, sa puissance encore récente et Orœtès entouré de

grandes forces, avec mille Persans pour Doryphores, et le gouvernement des nomes Phrygiens, Lydiens et Ioniens. Voici donc ce que prépara Darius. Ayant réuni les plus considérables d'entre les Perses, il leur dit : O Perses, qui de vous pourrait se charger de m'accomplir ce coup par la ruse, sans violence ni tumulte ? Qu'un de vous m'amène Orotès vivant, ou le mette à mort. Car cet homme n'a jamais rendu de service aux Perses et il leur a fait beaucoup de mal. D'abord il a tué deux de nous, Mitrobatès et son fils, et maintenant il tue les envoyés qui vont le chercher de ma part, et montre une superbe insupportable. Avant donc qu'il ne fasse aux Perses quelque plus grand mal, il faut le prévenir par la mort. » Ainsi parla Darius. Trente hommes lui promirent, chacun de son côté, de faire ce qu'il demandait. Darius arrêta leur dispute en leur ordonnant de tirer au sort. On tira. Celui de tous qui fut désigné était Bageus, fils d'Artonses et voici ce qu'il fit. Ayant écrit plusieurs pièces sur diverses affaires, il y mit le sceau de Darius et partit ainsi pour Sardes. Arrivé là en présence d'Orotès, il tira une de ses pièces et la donna à lire au

scribe royal. (Car tous les Satrapes ont des scribes royaux) Bageus présentait les papiers pour essayer si les Doryphores pourraient trahir Orotes. Les voyant accueillir avec respect le papier et plus encore ce qu'on y avait lu, il en donna un autre où étaient ces mots : « Perses, le roi Darius vous défend de servir Orotes. » Ceux-ci ayant entendu déposèrent leurs lances devant lui. Voyant leur obéissance, Bageus s'affermit alors et donne au Scribe le troisième papier sur lequel on lisait : « Le roi Darius ordonne aux Perses qui sont à Sardes de tuer Orotes. Et en entendant ces mots les Doryphores tirent leurs poignards et le tuent sur le champ. Ainsi la vengeance de Polycrate le Samien poursuivit Orotes le persan. »

cf. Diodore de Sicile II. 20. Déposition et emprisonnement de Ninus par Semiramis.

A la fin de cette scène, qui rappelle la fameuse séance du sénat où se lut la grande lettre venue de Caprée, Hérodote se trahit. Il est dominé par les préjugés des Grecs qui s'estiment bien au-dessus des barbares et sont superstitieux. La malédiction de Polycrate poursuit Orotes le perse. Ce Polycrate était un tyran, mais c'était un Grec, et un grec trahi par un Perse. A ce double titre il semble à Hérodote que les Dieux le

Rapprochement indigeste.

devaient venger.

Ce récit donnera lieu à une dernière remarque. Le plus sûr moyen de bien savoir l'histoire ancienne, de connaître exactement le caractère et le génie des divers peuples, ce serait d'étudier les auteurs originaux, surtout ceux d'Hérodote, car c'est là qu'est la plus vive empreinte, l'image la plus fidèle de ces temps reculés. En passant de main en main l'histoire et surtout la physionomie de ces nations s'altèrent. (Voici) Voir comment Rollin raconte la mort d'Orotès :

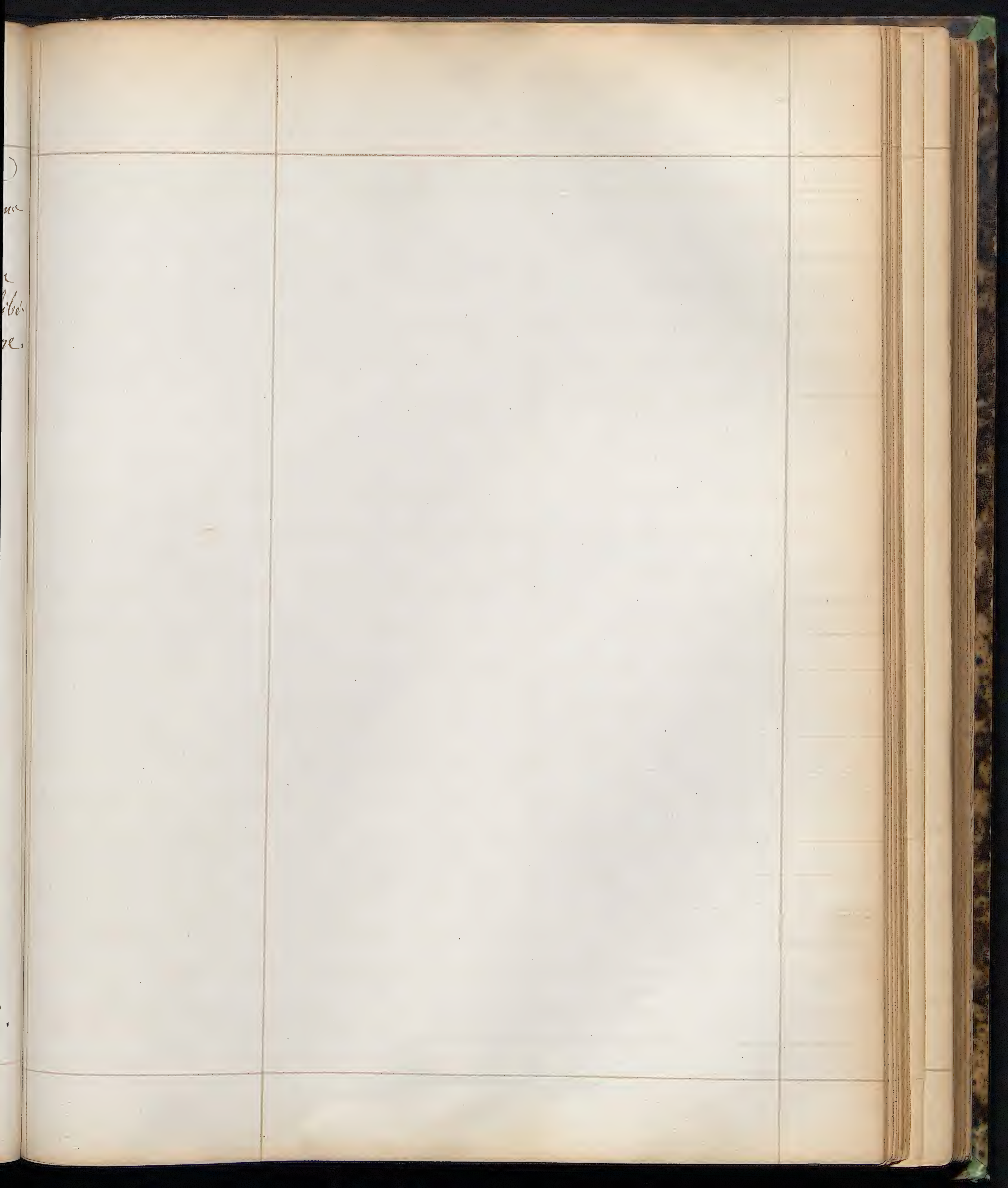
« Darius chargea de l'exécution de cet ordre un de ses officiers les plus fidèles et les plus affectionnés à sa personne. Cet officier sous un autre prétexte se rendit à Sardes. Il pressentit habilement les esprits. Il commença par présenter aux principaux officiers de la garde des lettres du roi, qui ne renfermaient que des ordres généraux. Bientôt après il en produisit de secondes qui étaient plus précises ; et quand il se fut parfaitement assuré de la disposition des troupes, il leur fit la lecture d'une dernière lettre par laquelle le roi leur ordonnait de mettre à mort le Satrape, et cet ordre fut exécuté sur le champ.

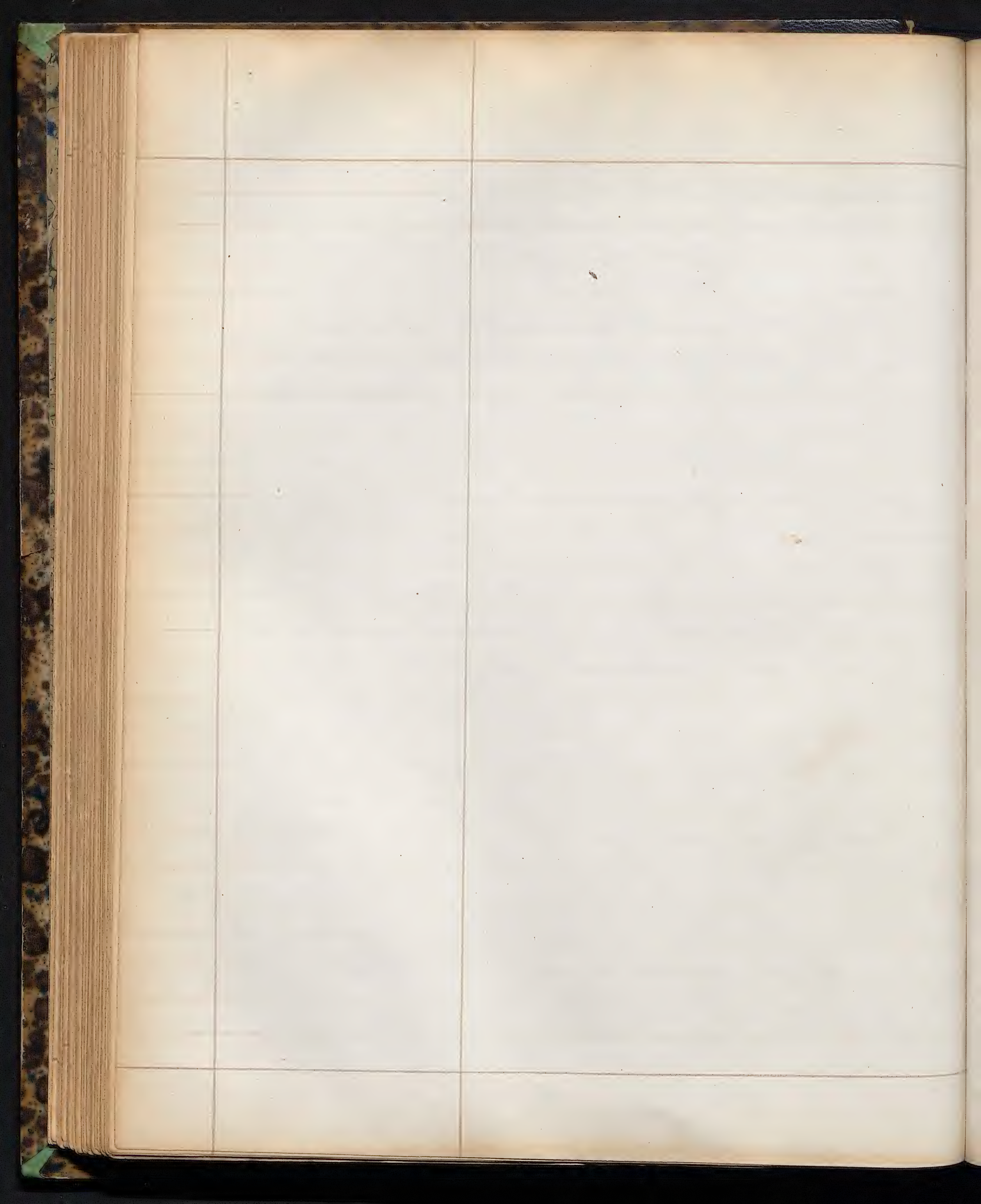
Tous ses biens furent confisqués au profit du trésor royal, et tous ceux qui se trouvèrent dans sa maison furent transportés à Suze. »

Plus loin, Rollin défigure encore un discours d'Artaban à Xerxès, dans la délibération qui précède l'expédition contre l'Europe. (Hérodote, IV. 83)

Il valait mieux terminer par des réflexions générales.

E. Brédif.





9.e leçon.

De l'Histoire d'Hérodote.

(Suite).

Passable à tous égards.

9e. leçon.

De l'Histoire d'Hérodote.
(Suite).

Hérodote n'a pas tracé deux tableaux successifs et distincts de la vie hellénique et de la vie barbare. Il passe à chaque instant d'Europe en Asie et d'Asie en Europe. Le même livre de son histoire traite tour à tour de Crésus et de Pisistrate, et sa narration à la fois si capricieuse et si bien suivie nous fait connaître les deux mondes rivaux en nous montrant alternativement quelque chose de l'un et quelque chose de l'autre. Mais la critique, qui doit avant tout analyser, et qui ne voit rien si elle ne sépare, a été obligée de distinguer deux peintures dans Hérodote : celle de la vie grecque, et celle de la vie barbare. Aujourd'hui nous assisterons à la lutte de l'Europe et de l'Asie, c'est-à-dire à un spectacle dont l'ensemble ne comporte aucune de ces divisions artificielles qu'a paru exiger ou excuser jusqu'ici le besoin de la critique

A ce grand récit, qui occupe les cinq derniers livres, Hérodote mêle encore plusieurs digressions. Mais à mesure que nous approchons des luttes les plus décisives et les plus mémorables, à mesure que la trompette de Marathon, de Salamine et de

Platée se fait de plus près entendre à nos oreilles, l'intérêt même qui s'attache à ces scènes émouvantes, à ces chocs terribles de deux mondes armés, l'emporte sur tout le reste, et ramène le récit à une plus sévère unité. Cette partie d'Hérodote abonde en tableaux saisissants. En voici un entre mille autres.

Xerxès a rassemblé une armée immense, et qu'on peut appeler innombrable dans le sens précis et littéral du mot; car les chefs qui la commandent ont renoncé à en faire le dénombrement exact. Afin de savoir pourtant combien d'hommes à peu près vont inonder la Grèce, ils ont commencé par en réunir + dix mille dans un seul lieu. L'espace occupé par ces dix mille soldats a été entouré d'une barrière où l'on a fait successivement entrer, comme dans un parc, toutes les têtes de ce troupeau. Rien n'égale le désordre d'une pareille armée. Les corps d'élite traînent à leur suite des femmes, des esclaves, des Eunuques, ensorte que ni le roi ni ses satrapes ne s'aperçoivent qu'ils ont quitté leurs sérails de Suze ou d'Ecbatane. Quarante-cinq nations attirées des extrémités de l'Asie s'étonnent mutuellement par leurs costumes, leurs armes, leurs langues diverses. Ici les Doryphores, les Immortels et tous les corps réguliers formés en Perse, en Médie, en Bactriane, éblouissent les yeux par l'or dont ils sont couverts et

+ et en compter

Le dénombrement?

qui brille jusqu'à la pointe de leurs lances. Là des Sauvages, venus du Caucase, revêtus de peaux de bêtes ou de lourdes cottes de mailles, s'apprêtent à combattre avec la massue ou avec le lacet.

Arrivé au bord de cet Hellespont que les Perses et leurs alliés mettront sept jours à traverser, Xerxès, d'une hauteur, contemple son immense et tumultueuse armée. Deux sentiments se succèdent dans son âme : l'orgueil d'abord, puis la tristesse. Frappé de sa puissance et de sa grandeur, il s'exalte lui-même ; songeant ensuite à la brièveté de la vie humaine, il verse des larmes.

Écoutons parler Hérodote, dans la traduction de Bétant :

« Lorsqu'on fut à Abydos, Xerxès voulut voir toute son armée. On lui avait préparé tout exprès en cet endroit sur une éminence un trône de marbre blanc. C'était l'ouvrage des Abydéniens, qui en avaient reçu du roi l'ordre à l'avance. Assis sur ce trône, Xerxès abaissant ses regards vers le rivage, contempla son armée de terre et ses vaisseaux. Comme il considérait ce spectacle, il eut envie de voir un combat naval : on le donna, et les Phéniciens de Sidon furent vainqueurs. Le roi prit plaisir à l'aspect du combat et à celui de l'armée. En voyant tout l'Hellespont

Cette traduction, qui est fidèle, et qui, au moyen de quelques tournures archaïques, reproduit assez bien le caractère à la fois naïf et grave de la narration d'Hérodote, a paru en 18.

couvert de ses vaisseaux, toutes les côtes et toutes les plaines des Abydéniens remplies d'hommes, Xerxès exalta son bonheur; mais ensuite il se prit à pleurer. Ce qu'ayant aperçu Artabane son oncle, celui qui avait d'abord exprimé librement son avis, et déconseillé au roi d'aller faire la guerre en Grèce, ce même Artabane, dis-je, ayant remarqué que Xerxès pleurait, lui adressa la parole en ces termes: O roi, comme tu viens de faire en peu de temps des choses opposées! tout-à-l'heure tu parlais de ton bonheur; et maintenant tu verses des larmes. Xerxès lui répondit: je me suis pris à gémir en considérant combien est brève toute la vie humaine, puisque de tant de milliers d'hommes pas un ne restera dans cent ans."

L'oncle de Xerxès, Artabane, qui avait toujours désapprouvé l'expédition, profita de cet attendrissement du jeune roi pour lui faire part de ses justes craintes. Xerxès ne pouvait plus reculer; il répondit à ses avis en exaltant de nouveau la force de son immense armée, et il renvoya Artabane à Suse. Les Perses, à ce moment, partageaient peut-être l'orgueil et l'espérance de leur souverain. Mais quand ils se furent avancés en Grèce, surtout quand leur armée de mer eut essuyé une terrible défaite, ils commencèrent à s'attrister et à murmurer contre la nécessité cruelle qui les avait entraînés et

qui les retenait encore dans un pays où tout les menaçait de la mort. Hérodote raconte une scène encore plus touchante que la première dont le principal acteur n'est pas un despote enivré de sa puissance, et touché pendant quelques instants d'une réflexion mélancolique sur la brièveté de la vie, mais un soldat qui exprime son inquiétude et sa tristesse à la vue d'une armée perdue dans un pays ennemi qui la dévore et qui bientôt l'aura ensevelie tout entière dans son sein.

Nous sommes à la veille de la bataille de Platée. Les Perses travaillent à retrancher leur camp sur les bords du fleuve Asopus:

« Pendant que les barbares étaient après un tel ouvrage, Attaginus fils de Phrynon, homme de Thèbes, fit préparer un splendide banquet, auquel il invita en qualité d'hôte Mardonius lui-même et cinquante Perses des plus apparents. Ils se rendirent à son invitation: or le repas se faisait à Thèbes. Ce qui me reste à dire, je le tiens de Thersandre, orchoménien, et l'un des plus qualifiés d'Orchomène. Thersandre me raconta comment il fut lui-même invité à ce festin, lui et cinquante hommes de Thèbes; que les lits n'étaient pas séparés, mais qu'à chacun il y avait un Perse et un Thébain, et que lorsque ce fut après souper, comme on était

à boire, le Perse qui était couché à ses côtés, parlant en langue grecque, lui demanda quel était son pays; sur quoi il répondit qu'il était d'Orchomène, et l'autre alors se prit à dire: puisqu'à cette heure tu es à même table et mêmes libations que moi, je te veux laisser un souvenir de ma pensée, afin que plus tard en connaissant l'avenir, tu saches ce que tu as de mieux à faire. Vois-tu ces Perses à table, et les gens que nous avons laissés au camp au bord du fleuve? D'eux tous, avant qu'il soit peu, il ne restera qu'un petit nombre en vie. Tout en disant ces mots, le Perse fondait en larmes; et lui, étonné d'un pareil discours, répond: Ainsi donc il faut dire ceci à Mardonius et aux Perses qui sont en honneur auprès de lui. Sur quoi l'autre repartit: Etranger, ce qui doit arriver de par le Dieu, il est impossible à l'homme de le détourner; car encore qu'on dise les choses les plus fondées en raison, pas un ne les veut croire. Nombre de Perses en jugent comme moi, et pourtant nous suivons enchaînés par la nécessité. Enfin il n'y a pire douleur au monde, que d'avoir grand sens et nul pouvoir. Voilà ce que j'ai ouï de l'Orchoménien Thersandre, et davantage ceci, que sur le champ, il conta ce propos à plusieurs avant la bataille de Platée.»

Ainsi cette nombreuse armée, dont la plus

grande partie avait péri dans les combats ou était allée rejoindre en Asie son roi fugitif, et qui pourtant comptait encore trois cent mille hommes dans ses rangs, n'espérait plus trouver en Grèce autre chose qu'un tombeau. Elle se voyait en face d'une nation peu nombreuse, mais pauvre et guerrière. Que servait-il à Xerxès d'avoir versé ce déluge d'hommes sur la Grèce? La multitude même de ces barbares les avait perdus. Ne croyons pas aveuglément Hérodote lorsqu'il nous dit que depuis le Granique jusqu'à l'Asopus, il y eut, sur le passage des Perses, plusieurs fleuves épuisés. Mais qu'du moins de telles fables nous aident à concevoir le désordre et les périls de cette expédition monstrueuse. Au commencement de notre siècle, une nombreuse armée française, après d'éclatantes victoires, périt presque tout entière dans les neiges de la Russie. Ceux qui échappèrent à la mort et qui revirent leurs foyers, purent raconter à leurs contemporains tout ce qu'avaient souffert, dans un pays où les hommes et le ciel leur étaient également hostiles, les troupes les plus braves et les mieux disciplinées de l'univers. Sans doute, les Perses ne trouvaient pas en Grèce un climat aussi rigoureux; mais la terre qu'ils envahissaient ne pouvait pas longtemps les nourrir, et le peuple qu'ils voulaient soumettre était

pauvre et fier de sa liberté. A chaque page d'Hérodote, ces contrastes entre les deux armées se renouvellent à nos yeux. Nous voyons les Perses s'étonner et s'effrayer de la différence que les mœurs des Grecs présentent avec les mœurs de l'Orient. Deux déserteurs Arcadiens passent dans le camp des Barbares. On leur demande à quoi s'occupent les Grecs. - A célébrer les jeux olympiques. - Et quelle est la récompense des vainqueurs à ces jeux? - Une couronne de feuillage. - Vraiment, dit un des généraux perses, nous sommes bien fous d'attaquer des hommes qui aiment la gloire pour elle-même, se contentent d'une si faible récompense.

Ainsi les Barbares dépaysés perdaient chaque jour un peu de leur confiance et de leur espoir; quand ils furent vaincus pour la dernière fois, ils ne comptaient déjà plus asservir la Grèce. Hérodote a parfaitement exprimé leurs sentiments: ici, comme partout, il s'est montré grand peintre, et il a su émouvoir le cœur par l'image vive et vraie de souffrances et de douleurs humaines.

Cependant, en parcourant ces pages, on recueille une impression d'étonnement. L'historien paraît bien sobre de louanges pour l'admirable valeur des Grecs. Son patriotisme semble si calme que nous serions presque tentés d'en douter. Quoi!

il parle aussi simplement de ces actions mémorables que nous ne pouvons rappeler sans enthousiasme ? Cette bataille de Marathon, si grande, si importante, si belle à nos yeux, tient trop peu de place dans son œuvre. On croirait qu'il raconte un engagement comme tant d'autres, où les Grecs se sont bien conduits, et où après de louables efforts, ils sont restés maîtres du champ de bataille :

« Quand le moment fut venu, dit-il, les Athéniens se rangèrent ainsi pour combattre. L'aile droite était commandée par le polémarque Callicrate ; car en ce temps-là c'était l'usage chez les Athéniens que le polémarque occupât cette place ; ensuite venaient les tribus l'une après l'autre selon leur ordre numérique ; les derniers à l'aile gauche étaient les Platéens. C'est depuis cette journée que dans les sacrifices et solennités qu'on célèbre tous les cinq ans à Athènes, le héraut athénien fait des vœux en disant : Que tout soit prospère aux Athéniens et aux Platéens. Pour lors l'armée athénienne rangée en bataille à Marathon se trouva égaler la ligne ennemie ; il est vrai que le centre avait peu de profondeur et c'était là le point faible ; mais les deux ailes étaient fortifiées par un grand nombre de combattants. Les dispositions faites et les victimes paraissant favo-

rables, les Athéniens, sitôt que le signal fut donné, s'élancèrent à la course contre les Barbares, bien qu'il n'y eût pas moins de huit stades d'intervalle entre les deux armées. Quand les Perses les virent venir à eux de cette manière, ils se préparèrent à les recevoir; mais ils regardaient comme une folie, et des plus pernicieuses, un pareil mouvement, exécuté par des hommes en petit nombre, dépourvus de cavalerie et d'archers. C'était là ce que pensaient les Barbares; mais les Athéniens, lorsqu'ils les eurent joints en foule, combattirent avec une valeur digne d'éloges. Ils sont les premiers à notre connaissance qui aient fait une attaque à la course, les premiers qui aient osé envisager le costume médique et les hommes qui le portaient. Jusqu'alors le seul nom de Mèdes était pour les Grecs un objet de frayeur. La bataille de Marathon dura fort longtemps. Les Barbares furent victorieux au centre, où étaient placés les Perses eux-mêmes et les Saces; ils rompirent les Athéniens et les poursuivaient bien avant dans les terres; mais aux deux ailes les Athéniens et les Platéens eurent l'avantage; quand ils eurent défait les ennemis, ils les laissèrent fuir, et réunissant les deux ailes, marchèrent contre ceux qui avaient rompu le centre; ils les défirent également et les poursuivirent en les taillant en pièces, jusqu'à ce qu'arrivés à la mer ils demandèrent du feu et attaquèrent

les vaisseaux. En cette action périt le polémarque Callimaque, après s'être conduit en homme vaillant. Il y mourut aussi un des généraux, nommé Stésilas fils de Thrasylas. Ce fut encore là que Cynégire, fils d'Euphorion, en saisissant la saillie de la poupe d'un navire, eut la main coupée d'un coup de hache et tomba. Enfin beaucoup de gens de marque perdirent la vie. Les Athéniens demeurèrent maîtres de sept vaisseaux. »

Après avoir consacré quelques lignes à raconter ce qui se passa après la bataille, et la tentative des Barbares pour surprendre Athènes, Hérodote ajoute : « Dans ce combat de Marathon, les Barbares perdirent environ 6400 hommes, les Athéniens seulement 192. Telle fut la perte de part et d'autre. »

L'historien avait pu facilement vérifier les chiffres qu'il nous donne, car on éleva sur le champ de bataille des colonnes funéraires qui indiquaient le nombre des morts et sans doute aussi leur nom, lorsqu'ils étaient Athéniens ou Platéens. Ainsi la précision, l'exactitude, une exactitude pleine de modestie, voilà tout le mérite de ce récit célèbre. Les Grecs se sont bien battus, ils ont forcé les Barbares à se retirer ; Hérodote leur rend justice, les félicite jusqu'à un certain point ;

mais ne chante pas d'hymne en l'honneur de leur victoire. On peut donner plusieurs raisons de ce calme et de cette simplicité.

Hérodote, bien qu'Ionien, est de la grande école des écrivains attiques dont le caractère est une exquise sobriété. Chez eux la passion est exprimée sans doute, mais elle perd, pour être plus belle, quelque chose de cette violence qui déforme et enlaidit les traits du visage humain. La sculpture attique admet le mouvement, mais un mouvement simple, naturel qui ne fait rien perdre au corps de l'homme de sa régularité classique. Dans la tragédie de Sophocle, qui est le plus pur modèle de la poésie attique, la passion a ses élans de délire, mais jamais elle ne va jusqu'à la folie. Œdipe, reconnaissant tous les crimes involontaires où le destin irrésistible l'a poussé, s'arrache les yeux dans un moment de transport et cela hors de la scène ; mais nous ne le voyons pas, comme le roi Léar chassé par ses filles, se revêtir d'un accoutrement bizarre et errer dans la campagne en prononçant des phrases sans suite et presque dépourvues de sens. Ce genre d'égarement défigure trop la beauté humaine par d'affreuses contorsions pour que le goût attique s'en accommode. La mesure, la sobriété, une certaine force contenue au milieu des plus grandes agitations de la joie ou de la douleur, tel

est le caractère des chefs-d'œuvre grecs. Hérodote appartient à cette grande école qui n'a pas besoin de frapper fort pour frapper juste, et qui met au premier rang de ses devoirs le respect de la dignité humaine.

Remarquons encore qu'Hérodote a coutume de prendre l'homme tel qu'il est, et de ne pas transformer en héros surhumains ceux même qu'il admire le plus. Ces Grecs, dont il loue la valeur, ne nous apparaissent pas dans son œuvre comme exempts de toute faiblesse. Il a une admirable sincérité, qui ne craint pas de multiplier les confidences, au risque de nous faire quelque fois rougir pour les combattants de Marathon ou de Salamine. Miltiade va trouver le polémarque Callimaque : « Il faut, dit-il, se hâter de livrer bataille, car si l'on ne se hâte, il pourra se faire dans l'esprit des Athéniens quelque mouvement en faveur des Mèdes. » Ainsi ces hommes qui coururent si vaillamment à l'ennemi n'étaient pas inaccessibles aux mauvais conseils ni aux intrigues des partisans secrets de la tyrannie et des Barbares. Plus tard, en présence de l'innombrable flotte persane, le premier mouvement des Grecs est la terreur. C'est Hérodote qui nous apprend tout cela ; ses guerriers, malgré leur bravoure, avouent fort bien qu'ils ont peur, et, comme le Sophocle de Philoctète, quand ils souffrent, ils

ne craignent pas de crier.

De plus, il vivait dans un temps où l'éloquence n'avait pas besoin de grands éclats de voix pour se faire entendre : Nous avons peu de fragments des anciens orateurs de Rome, mais ce qui en reste est fort simple. Il reste quelques paroles des Gracques qui excitèrent parmi le peuple de grands mouvements, et dont nous ne pouvons plus nous expliquer la puissance. Caïus Gracchus raconta un jour au Forum la mort d'un paysan qu'un jeune noble avait fait périr sous les coups pour une plaisanterie fort innocente. Rien de plus simple que ce récit : la simplicité y va même jusqu'à la froideur. Cicéron n'aurait pas eu assez d'expressions pathétiques pour dépeindre et faire détester une semblable barbarie ; mais, du temps des Gracques, Cicéron tel qu'il a été, aurait passé pour un furieux. "A cette époque, nous dit Horace, la flûte dont on jouait au théâtre n'était pas encore garnie de cuivre et ne retentissait pas comme la trompette.

"Tibia non, ut nunc, orichalco vincta, tubæque Æmula ... "

Il en était de même de l'éloquence, simple, ferme, mais sans éclat. Le vieux Caton raconte l'histoire d'un tribun militaire qui, pour délivrer une armée romaine assiégée, alla occuper une colline avec une poignée d'hommes, attira de son côté

l'attention de l'ennemi et se fit tuer. Pendant qu'il combattait, le reste de l'armée avait eu le temps de quitter cette position désavantageuse. Caton en rappelant ce trait s'écrie : combien la gloire des héros de la Grèce a été différente ! Ils restent célèbres et ce tribun est à peine connu. Le dévouement de Calpurnius Flamma, accompli avec simplicité, sans autre but que de sauver une armée romaine, est aussi fort simplement raconté. Le peuple romain était encore à une de ces époques où l'on parle des grandes choses comme on les fait, sans prétention et sans emphase. Du temps d'Hérodote, la Grèce parlait et agissait ainsi.

Peut-être aussi, dans le moment qu'elle triomphait à Marathon et à Salamine, ne sentait-elle pas toute la grandeur du service rendu à l'Europe. La civilisation grecque fut sauvée dans ces jours ; elle força la barbarie orientale à reculer, à lui faire place. Si elle eût été vaincue alors, il n'y eût pas eu d'Alexandre, et toute l'Asie jusqu'à l'Euphrate ne fût jamais devenue grecque. Mais comment pouvait-on prévoir alors ce magnifique avenir ? Salamine et Marathon ne furent d'abord regardées que comme d'heureuses victoires, et voilà pourquoi Hérodote les raconte si simplement.

On ne tarda pas néanmoins à en concevoir une grande idée. L'historien d'Halicarnasse nous fait lui-même pressentir ce changement. Chez lui, Miltiade, exhortant le polémarque Callimaque à seconder de son suffrage les généraux qui veulent livrer bataille, lui promet une gloire éternelle, supérieure à celle d'Harmodius et d'Aristogiton, et assure d'avance à la Grèce la suprématie de la Grèce. Plus tard, aux champs de Platée, une dispute s'élève, pour les honneurs du premier rang, entre les Athéniens et les Tégéates. Chacun des deux peuples expose aux Lacédémoniens ses titres de gloire en remontant aux siècles les plus reculés. Ceux d'Athènes rappellent la fameuse victoire remportée par Thésée sur les Amazones, et qui était un des plus beaux exploits de l'âge héroïque : « Mais, ajoutent-ils, quand nous ne nous serions jamais signalés ailleurs, toujours serions-nous par le seul fait de Marathon, dignes de cet honneur et de bien d'autres encore, nous qui seuls des Grecs avons combattu, par manière de dire, en champ clos contre les Perses, et sommes venus à bout d'une si grande entreprise, ayant défait quarante-six nations différentes. »
Combien, dans l'espace de cinq ans, cette bataille a pris d'importance aux yeux des vainqueurs ! Quel plaisir ils éprouvent à dire le nombre des nations

qu'ils ont battues !

Bientôt les faits de la guerre médique sont représentés sur le théâtre. Phrynichus, dans sa *Prise de Milet*, étale les malheurs de l'Ionie; puis, dans ses *Phenissæ*, les glorieuses représailles de la Grèce. Eschyle, dans *les Perses*, remet la bataille de Salamine sous les yeux des spectateurs, et leur montre Xerxès, Atossa, la Cour de Suse, l'ombre même de Darius, pleurant sur ce grand désastre.

Après la bataille de Platée, des fêtes qui se célébraient encore au temps de Plutarque, sont instituées en l'honneur des guerriers morts pour la liberté de la Grèce. A toutes les oraisons funèbres qu'Athènes prononcera désormais sur la tombe de ses soldats, elle mêlera le souvenir et l'éloge des ancêtres, de ceux par lesquels jurera Démosthènes accusé d'avoir perdu et déshonoré sa patrie.

D'autre part, les légendes, les récits merveilleux viennent transformer cette histoire en une sorte d'épopée. Déjà Hérodote avait connu un héros de Marathon, Epizélus, qui assurait avoir vu au milieu de la bataille un géant armé, dont la barbe ombrageait tout le bouclier. Ce fantôme était allé tuer un soldat à ses côtés et à partir de ce moment Epizélus avait perdu les yeux sans avoir reçu aucun coup.

Mais c'est surtout dans Plutarque qu'il faut lire le récit de tous les miracles qui accompagnèrent le triomphe des Grecs. Des voix harmonieuses se firent entendre sur leur flotte; des bruits d'armes retentirent dans les airs avant qu'on en fût venu aux mains, des défenseurs imprévus et mystérieux se mêlèrent dans les rangs de l'armée ou planèrent au-dessus des combattants. Le voyageur Pausanias parlait six siècles plus tard d'apparitions mystérieuses dont la plaine de Marathon était, disait-on, le théâtre.

Enfin à ces récits merveilleux s'ajoutent des exagérations manifestes d'événements d'ailleurs très réels. A l'histoire de Cynégire, l'un ajoute que, sa main droite étant coupée, il saisit le vaisseau de la main gauche; un autre, que privé également de cette main, il s'attacha au navire avec ses dents. On double et on triple le nombre des guerriers, surtout celui des Perses, et celui des morts et des blessés; la déclamation enfle et altère tous les faits, et depuis les hommes les plus éloquents jusqu'aux moindres rhéteurs, tous exercent leur imagination sur les guerres médiques et mettent peu à peu le roman à la place de l'histoire. C'est sous cette forme agrandie et fausse que les événements sont parvenus jusqu'à nous, et les modernes dans leurs écrits ont trop souvent suivi

fié Hérodote aux déclamateurs plus ou moins éloquents qui avaient tout exagéré; Rollin, par exemple, se laisse trop souvent séduire aux hyperboles d'Isocrate et de Platon.

Dans tous les temps, du reste, la déclamation a envahi et défiguré l'histoire. Non seulement les nations veulent rendre leurs exploits plus imposants aux yeux de la postérité, mais souvent aussi elles cherchent à effacer la trace de leurs torts. Durant les guerres médiques les Grecs s'étaient souvent abandonnés à des faiblesses coupables. Les Béotiens avaient trahi, les Corinthiens avaient hésité, les Siciliens avaient offert leur alliance en y mettant des conditions inacceptables. Hérodote ne dissimule aucune de ces fautes; mais après lui, chaque historien veut réhabiliter sa patrie. Plutarque défend les Béotiens, Dion Chrysostôme les Corinthiens, Diodore la Sicile. Toute cette partie de l'histoire de Diodore est pleine d'erreurs, je dirais presque de mensonges; mais ces erreurs et ces mensonges s'expliquent par la faiblesse du cœur humain. Les peuples sont souvent comme les parvenus; ils veulent faire croire qu'ils ont toujours été nobles. Les Romains, maîtres du monde, refusaient de reconnaître dans le fondateur de leur ville un chef de brigands et d'aventuriers. Denys d'Halicarnasse, pour flatter l'aristocratie

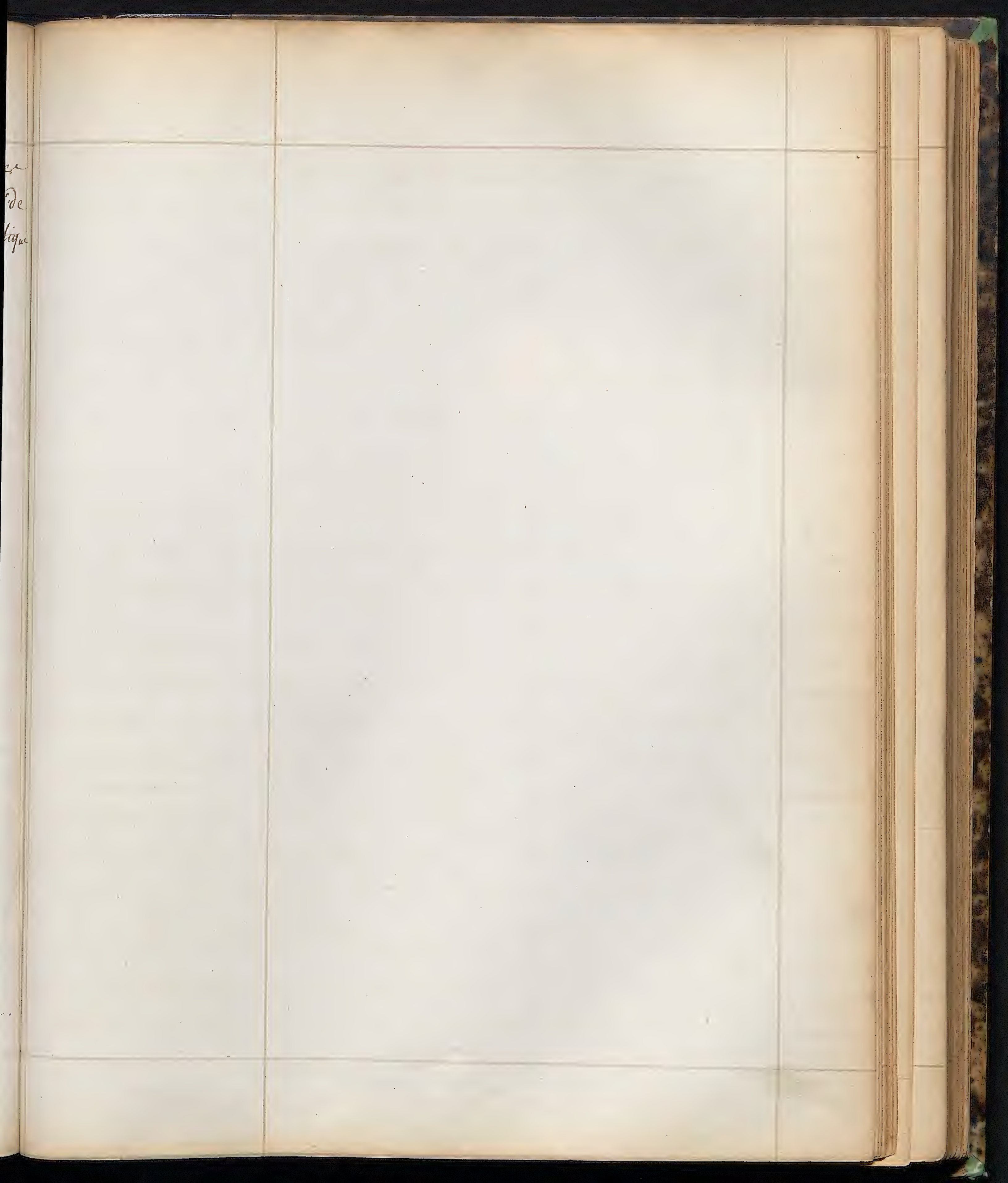
romaine, représente Romulus et Rémus comme des descendants des Troyens, et comme des gens fort habiles dans l'art de la parole. Romulus rassemble son peuple lui débite une belle et philosophique harangue sur les diverses sortes de gouvernements, et alors, persuadés par de solides raisons, les Romains choisissent la royauté. Vers le même temps Tite-Live, sans croire aux fables dont on avait entouré le berceau de Rome, ne se donnait pas la peine d'en débarrasser l'histoire. « Quand le peuple romain, dit-il avec une fierté singulière, veut faire du Dieu Mars le père du fondateur de Rome et le sien, sa gloire militaire est assez grande pour que l'univers le souffre avec patience comme il souffre sa domination. »

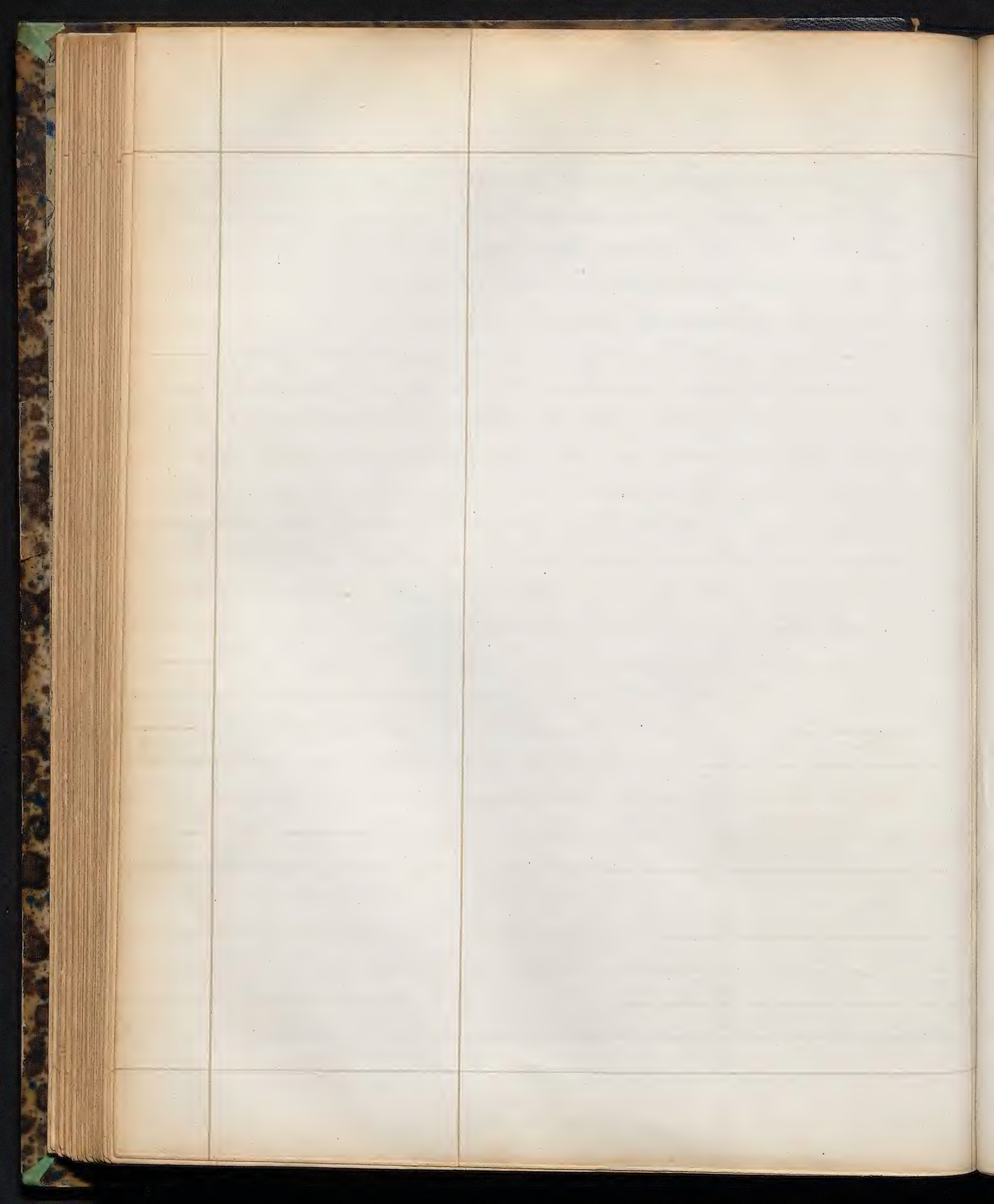
Il a fallu aussi bien des siècles pour qu'on renonçât chez nous à falsifier tout le commencement de l'histoire de France. En 1621, on écrivit encore une histoire où étaient racontés les gestes des rois antérieurs à Pharamond, et qui remontait jusqu'à Francus, fils d'Hector. Le bon sens et le bon goût eurent peine à se faire jour au milieu de ces illusions et de ces complaisances d'une érudition sans critique. On peut compter le petit nombre d'esprits sévères qui protestèrent contre les erreurs de l'histoire officielle. C'est en 1667, C. Sorel, (pendant un temps historiographe de France) qui appelait Grégoire de Tours le plus candide des historiens, parce qu'il avait raconté simplement les choses telles qu'il les avait vues.

C'est Fénelon qui, dans sa lettre à l'Académie, avertissait les historiens de ne pas peindre la cour des Mérovingiens comme celle des Valois ou des Bourbons. Mais tous ces avis, tous ces éloges donnés à la candeur de Grégoire de Tours ne profitaient pas à nos auteurs. Le dix-huitième siècle presque entier s'est encore complu dans ces altérations mensongères. On sait comment Velly transformait les débauches de Childéric en galanteries aimables; les tumultueux champs de Mai en fêtes brillantes, et un pouvoir militaire électif dans une même famille en royauté héréditaire de mâle en mâle par ordre de primogéniture. Enfin, au commencement de notre siècle, un homme s'éleva qui, aidé d'une érudition immense, plein d'un amour héroïque de la vérité, très habile à la saisir et à la peindre, nous traça des tableaux aussi fidèles qu'émouvants des premiers temps de notre histoire. Sans doute, l'illustre Augustin Thierry diffère beaucoup d'Hérodote et par la critique, et par la méthode, et par les moyens d'information historique: c'est la réflexion et l'étude qui lui ont donné ou qui du moins ont achevé en lui les heureuses qualités qu'Hérodote semblait devoir à la seule nature; mais, comme Hérodote, il aime et il expose sincèrement la vérité; comme lui,

il peint de vives couleurs les hommes et les choses du temps passé. A. Thierry, c'est Grégoire de Tours perfectionné à l'école de la plus saine critique et de la plus exquise éloquence.

A. de Tréverret.





10e leçon.

Thucydide.

Du travail.
Le plan de la leçon est un peu effacé.

10e leçon.

Thucydide.

Nous savons peu de chose de la vie de Thucydide. Après les rares renseignements qu'il nous donne sur lui-même dans son histoire, et ceux que nous trouvons épars dans Pline l'ancien, Plutarque, Aulu-Gelle, Pausanias, nous n'avons sur sa vie que trois notices, de peu de valeur, une très courte de Suidas, une autre évidemment menteuse d'un anonyme, enfin une dernière, très médiocre, d'un certain Marcellinus qui vivait on ne sait à quelle époque et qui paraît avoir composé cette biographie de fragments de biographies plus anciennes. Cette notice de Marcellinus est, après tout, un document curieux; car, quelque pauvre écrivain que soit l'auteur, c'est un Grec, et ses préjugés mêmes ont quelque intérêt pour nous.

Il commence sa biographie par un rapprochement entre Démosthènes et Thucydide. " Il est temps, dit-il, que ceux qui ont été initiés aux discours divins et aux luttes de Démosthènes...... pénètrent à leur tour dans les mystères de Thucydide. Car il brille par l'art, par la beauté des discours, etc. " Quel est donc cet historien

" Τῶν Δημοσθένους μύστας γεγενημένους θείων λογίων τε καὶ ἀγώνων... ὥρα λοιπὸν καὶ τῶν Θουκυδίδου τελετῶν ἐντὸς καταστῆναι. Πολὺς γὰρ ἀνὴρ τέχναις καὶ κάλλει λόγων. " (Marcellinus. Vie de Thucydide. Ed. Bipont. T. 1.)

« Hellanicus, Herodotus, Thucydides, historiae scriptores, in iisdem temporibus fere, laude ingenii floruerunt, et non nimis distantibus floruerunt aetatibus. Nam Hellanicus initio belli Peloponnesiaci fuisse quinque et sexaginta annos natus videtur, Herodotus et quinquaginta, Thucydides quadraginta : Scriptum hoc libro maccimo Pamphilae. »

(A. Gelle. Nuits attiques XV. 23)

qui se place ainsi près de Démosthènes ? Ce n'est pas, ce ne peut pas être un écrivain de l'école d'Hérodote ; Marcellinus dira lui-même ailleurs que si Hérodote a essayé çà et là du rôle d'orateur dans ses récits, il n'y a pas réussi ; Thucydide au contraire est à ses yeux le modèle de tous les genres d'éloquence. Et cette opinion de Marcellinus paraît avoir été celle de l'antiquité : les anciens avaient composé des théories oratoires d'après les exemples de Thucydide, et nous avons le titre d'une <u>Rhétorique de Thucydide</u> écrite par Evagoras de Chypre. Evidemment il doit y avoir entre Hérodote et Thucydide de grandes distances : ce ne sont pourtant pas des distances de temps ; ce ne sont pas non plus des différences bien marquées dans leurs destinées.

Thucydide, s'il faut en croire Aulu-Gelle, qui cite pour unique autorité de cette assertion des Mémoires de Pamphila, Thucydide naquit treize ans après Hérodote, en 471. Il mourut certainement après cinquante ans. Il atteignit donc, comme Hérodote, l'âge de la pleine maturité. Hérodote était de naissance illustre et prit part, comme nous l'avons vu, aux affaires de son pays ; Thucydide, lui aussi, était d'une noble famille, puisqu'il paraît certain qu'il descendait par son père Olorus des rois de Thrace, et par sa mère

Hégésipyle de Miltiade, le vainqueur de Marathon. Par ce dernier même il faisait remonter son origine à Ajax l'Aeacide, à Eaque et à Jupiter.[1] Enfin si nous ne sommes pas sûrs qu'il se mêla des affaires publiques dans la première partie de sa vie, nous savons du moins qu'il fut de bonne heure nommé général d'armée et qu'il prit part aux commencements de la guerre du Péloponnèse jusqu'à cette malheureuse expédition d'Amphipolis qui causa son exil[2]. Ainsi Thucydide est très digne de tous points de figurer à côté d'Hérodote pour la naissance et la vie publique.

Mais ici commencent les différences. L'un est natif de l'Ionie, l'autre de l'Attique. Dans l'Ionie, si célèbre par la tradition presque non interrompue de ses poètes, l'éducation était plus poétique que savante; à Athènes elle commençait sans doute par Homère, mais elle se terminait à l'école des rhéteurs, instituteurs de la jeunesse que ne connaissait pas encore l'Ionie; et cette rhétorique avait un caractère particulier; on l'enseignait en vue de la vie publique. Ce n'est pas tout: à côté des rhéteurs + proprement dits, il y avait, dans Athènes, les Sophistes: Sophistes philosophes, sophistes politiques, sophistes de toute sorte, dont les leçons jouissaient alors d'une grande faveur, et à côté des Sophistes de l'école purement atti-

(1) Marcellinus, Vie de Thucydide.

(2) C'est lui-même qui nous l'apprend, liv. IV, 105, 106, 107, 108 liv. V, 26.

que se plaçaient les maîtres de l'école Sicilienne, comme Gorgias, Polus, etc. On a prétendu, mais sans aucun fondement, que Thucydide avait suivi les leçons de Gorgias; ce qui paraît plus certain, c'est qu'il fut le disciple d'Antiphon, Sophiste et orateur de l'école attique dont il fait lui-même un magnifique éloge dans son huitième livre. Ainsi c'est au milieu de ces influences des rhéteurs et des sophistes que se développa le talent de Thucydide : il dut en garder quelque chose, et il faudra nous-mêmes nous souvenir de l'éducation que reçut l'écrivain quand nous arriverons à apprécier son œuvre.

Par cette différence d'éducation s'explique naturellement la différence dans la manière d'écrire l'histoire d'Hérodote et de Thucydide; mais on a prétendu que Thucydide avait eu l'intention formelle et réfléchie d'écrire autrement que n'avait fait Hérodote. Il serait difficile de le démontrer. Hérodote devait être peu connu alors même en Grèce, car il n'y avait certainement qu'un petit nombre de copies de ses Histoires. Il est donc téméraire de dire que les deux historiens se soient fait, de parti pris, une concurrence d'auteur, quand peut-être ils n'ont jamais connu leurs œuvres l'un de l'autre (1).

Tel est le personnage que nous présente

(1) Une tradition, sans cesse reproduite, rapporte que

livre VIII. 68. Plutarque, vie d'Antiphon, dit au contraire qu'Antiphon fut le disciple de Thucydide. C'est l'effet de quelque interversion des deux noms dans un manuscrit. On a beaucoup d'exemples de ces erreurs.

Thucydide entendit Hérodote lire ses Histoires dans une assemblée solennelle de la Grèce. Si le fait en lui-même est vrai, il dut en entendre tout au plus un ou plusieurs fragments, car il ne paraît pas qu'Hérodote eût achevé son ouvrage lorsqu'il partit pour l'Italie.

Thucydide ; maintenant, après l'avoir ainsi placé au milieu de la société qui l'a vu naître, voyons si l'œuvre ressemble au personnage.

Mais auparavant il est bon de faire quelques observations sur les traductions de Thucydide. Thucydide a été traduit au seizième siècle par Claude de Seyssel, évêque de Marseille (Paris 1527) ; au dix-septième par Perrot d'Ablancourt (Paris 1662) au dix-huitième par Lévêque (Paris, 1795) et de notre temps par F. Didot et M. Zévort. Malgré tant d'efforts successifs, on comprendra facilement pourquoi nous n'avons pas de bonne traduction de Thucydide dans notre langue. Le style de Thucydide en effet n'est plus, comme celui d'Hérodote, un style coloré d'une poésie élégante et facile ; il y a en lui quelque chose de plus étudié, de plus savant, de plus oratoire. A Hérodote il faut la langue française à ses débuts, avec ses tâtonnements naïfs, sa nonchalance et ses inégalités. Pour Thucydide c'est tout autre chose : il n'a point porté sans doute la prose à la perfection de Démosthènes, il faudra un long effort encore pour l'y amener, et cet effort même se fait quelquefois trop sentir dans les écrits de notre historien ; la prose attique n'a pas encore atteint chez lui à cette conciliation heureuse de la force et de la facilité ; elle a la vigueur, la concision, la

rapidité; mais elle manque de souplesse; il faudra le travail de toute une génération intelligente pour qu'au temps de Démosthènes elle réunisse à la force les délicatesses de l'exactitude et toute la richesse des mouvements. Dans Thucydide, la langue a quelque chose d'énergique, mais d'un peu rude et abrupt; et ici nous pouvons utilement consulter Denys d'Halicarnasse. Il distingue dans la prose attique trois périodes: la première, caractérisée par la franchise et la rudesse; la deuxième, période de floraison gracieuse, et la dernière où presque tout est donné au soin de l'harmonie. Thucydide appartient au premier âge; c'est le premier écrivain de prose attique; car nous pouvons à peine compter Anaxagore. D'après cela, il est donc évident que la prose française qui convenait le mieux à Thucydide était celle du dix-septième siècle, et particulièrement de la première moitié du dix-septième siècle. Au seizième siècle il était trop tôt pour le traduire. Claude de Seyssel a échoué; quant à Perrot d'Ablancourt, venu au dix-septième siècle, il a manqué de la force de talent et surtout de la bonne méthode qui était nécessaire pour lutter avec un pareil modèle, et après lui l'à-propos de la traduction était pour ainsi dire passé.

Les traducteurs suivants ont avec des succès divers,

lutté contre les difficultés du texte original, et contre l'altération chaque jour plus sensible, de notre belle langue classique. Mais leur travail laisse beaucoup à désirer. Nous y suppléerons donc quelquefois par des essais de traduction nouvelle.

Arrivons enfin à l'œuvre de Thucydide.

Thucydide commence son histoire comme Hérodote, par un préambule où il expose ses doctrines historiques.

Thucydide, I. 1.
(trad. de Mr. Egger.)

« Thucydide l'athénien a écrit la guerre qui eut lieu entre les Lacédémoniens et les Athéniens ; il avait commencé dès qu'elle prit naissance, comptant bien qu'elle serait importante et plus digne de souvenir qu'aucun événement antérieur ; et fondant cette conjecture sur ce que les deux peuples s'y trouvèrent en tout au plus haut de leur puissance, voyant d'ailleurs le reste de la Grèce ou déjà se partager entre eux, ou s'y préparer. Et en effet, ce fut le mouvement le plus considérable qui ébranla les Grecs, plusieurs peuples barbares, et pour ainsi dire la plus grande partie du monde. Car les événements précédents ou plus anciens encore étaient difficiles, il est vrai, à bien connaître, à cause de la distance des temps. Mais si je dois me fier à des conjectures en portant le regard aussi loin qu'il est possible, je crois qu'il n'y avait encore rien eu de plus

grand ni dans la guerre, ni dans le reste.

I. 2. « Il paraît en effet que le pays appelé aujourd'hui Hellade n'eut pas autrefois d'habitants fixes, que d'abord il y avait des émigrations et que chacun quittait sans peine son pays à mesure qu'un plus fort l'en venait déposséder. Comme il n'y avait point de commerce, point de relations sûres entre les peuples ni par terre ni par mer, chacun cultivant tout juste son bien pour suffire à ses besoins, n'ayant ni richesses ni plantations, car on ignorait si l'ennemi n'allait pas venir et en faire son butin, surtout dans des villes sans défense; croyant d'ailleurs trouver partout la subsistance de chaque jour, on changeait volontiers de demeure. Dans cet état les villes restaient petites, la vie simple et chétive. Les meilleures terres changeaient d'habitants plus que les autres; par exemple, ce qu'on nomme aujourd'hui Thessalie, la Béotie, la majeure partie du Péloponnèse, excepté l'Arcadie, enfin les plus riches contrées du reste de la Grèce. Grâce à l'excellence du sol, la puissance croissante de quelques uns y faisait naître des séditions qui causaient leur perte, et aussi elles étaient plus exposées aux entreprises du dehors. L'Attique du moins, généralement exempte de sédition à cause de sa stérilité, eut toujours les mêmes habitants, et une preuve certaine que les émigrations ne l'enrichirent point

à d'autres égards, c'est que les hommes les plus puissants, chassés de quelque autre point de la Grèce par la guerre ou les dissensions, se retiraient chez les Athéniens comme en lieu sûr, et là, devenus citoyens, ils ont, dès la plus haute antiquité, grossi la population d'Athènes, au point que plus tard, l'Attique n'y suffisant plus, on envoya des colons dans l'Ionie. »

On voit là dès l'abord un historien d'une toute autre école que celle d'Hérodote. Hérodote a bien une idée qui domine tout son ouvrage et qui en fait l'unité, l'idée de la rivalité des nations barbares et des races helléniques; mais ce n'est pas un historien philosophe de la vie publique, un observateur des révolutions des États, qui en cherche les causes profondes et y démêle les intérêts divers des partis. Au contraire Thucydide se montre à nous dès les premières pages comme un élève des philosophes et des rhéteurs. Pour Thucydide, l'histoire est non seulement un sujet de peintures, mais un sujet d'observations philosophiques. Il choisit la Grèce de son temps, pourquoi? parce que ce temps lui offre une grandeur qu'il n'a retrouvée à aucune autre époque de l'histoire de son pays ou de celle des autres peuples: « Si je dois me fier à des conjectures en portant le regard aussi

loin qu'il est possible, je crois qu'il n'y avait encore rien eu de plus grand ni dans la guerre ni dans tout le reste. » Et il n'a pas attendu pour choisir ce sujet que la guerre fût terminée : « il avait commencé dès qu'elle prit naissance, comptant bien qu'elle serait importante et plus digne de souvenir qu'aucun événement antérieur. » C'est qu'en effet il a vu du premier coup que cette guerre n'était pas une querelle étroite, une rivalité accidentelle de deux peuples, mais la lutte de deux races acharnées à triompher l'une de l'autre ; il a pénétré tout de suite jusqu'à la cause la plus profonde de cette lutte, je veux dire l'antagonisme originel des deux races, et il s'est dit qu'une guerre qui avait de telles racines dans le passé devait durer plus d'un jour.

Après nous avoir ainsi fait connaître l'esprit qu'il apporte dans l'histoire, Thucydide nous rend compte quelques pages plus loin, et après un rapide retour sur les premiers temps de la Grèce, des procédés nouveaux qu'il emploie.

Thucydide, I, 20 (Trad. de Mr. Egger.)

« Tels j'ai trouvé ces anciens événements, qu'il est difficile de vérifier par des témoignages d'une égale valeur, car les hommes reçoivent les uns des autres indifféremment et sans examen la tradition des faits passés, même quand elle appartient à leur pays. — Ainsi la plupart des Athéniens pensent qu'Hipparque avait le pouvoir tyrannique lorsqu'il fut tué par

Harmodius et Aristogiton, et ils ne savent pas qu'Hippias gouvernait comme l'aîné des fils de Pisistrate, et qu'il avait deux frères Hipparque et Thessalus. Or ayant ce jour-là soupçonné qu'Hippias avait reçu quelque indice de la part des complices, Harmodius et Aristogiton épargnèrent le tyran qu'ils croyaient instruit de la chose, mais voulant du moins, avant d'être saisis, risquer une action d'éclat, et ayant rencontré, auprès du temple qu'on nomme Léocorion, Hipparque occupé à ordonner la pompe des Panathénées, ils le tuèrent. Il y a bien d'autres choses encore subsistantes de nos jours, des choses que le temps n'a pas fait oublier, et dont les autres Grecs ont une fausse idée, comme par exemple que les rois de Lacédémone donnent chacun deux suffrages au lieu d'un, et qu'ils ont une certaine cohorte Pitanate, qui n'a même jamais existé. Tant on fuit la peine de chercher le vrai, si on ne le trouve pas sous la main.

1. 21. « Toutefois, d'après les preuves qui précèdent, on ne se trompera guère en jugeant à peu près (comme moi) les événements que j'ai parcourus, au lieu de croire ce qu'en répètent les poètes qui les exagèrent et les embellissent, ou les traditions recueillies par les logographes plus curieux d'intéresser un auditoire que d'instruire, traditions sans preuve, et qui d'ailleurs, altérées par le temps, tournent à l'invraisemblance et à la

fable. On pensera que pour leur antiquité, ces événements sont assez bien établis sur les preuves les plus évidentes. Quant à la présente guerre, quoique les hommes regardent d'ordinaire celle qu'ils font dans le moment comme la plus importante, l'examen des faits eux-mêmes suffira pour montrer qu'elle surpassa (en effet) toutes les autres.

1. 22. « Les divers discours prononcés, soit avant, soit pendant la guerre, il était difficile d'en rapporter les paroles avec exactitude, et, si je les avais entendus, et s'ils m'étaient transmis de quelque autre part : du moins ai-je fait parler chacun d'après ce qu'il avait dû dire en chaque circonstance, et je me suis tenu le plus près qu'il était possible de la pensée des discours qui furent réellement prononcés. Quant aux actions de ceux qui prirent part à cette guerre, je n'ai pas voulu les écrire sur le témoignage du premier venu, ni comme elles me semblaient probables; mais, que je les connusse par moi-même ou par d'autres, j'ai voulu les vérifier également avec toute l'exactitude dont j'étais capable. Et ces recherches ont été pénibles; car les divers témoins d'un fait ne le racontaient pas de la même manière, mais chacun suivant sa bienveillance et ses souvenirs. D'ailleurs l'absence des fables rendra mes récits moins agréables à entendre : mais si ceux qui voudront y chercher la vérité pour le passé, et, autant qu'elle

est permise à l'homme, une conjecture vraisemblable de l'avenir, jugent ce livre utile, je serai content. C'est ici un monument à toujours, non pas un morceau d'éclat ou de circonstance.

1. 23. « Le plus considérable des événements antérieurs est la guerre médique ; et cependant cette lutte fut décidée bien vite en deux batailles sur mer, et autant sur terre ; mais la guerre actuelle a été de longue durée, et il s'est réuni plus de maux que jamais la Grèce n'en éprouva dans un même espace de temps. Jamais si grand nombre de villes ne furent prises et dévastées soit par les armes des barbares, soit par les Grecs armés les uns contre les autres ; quelques-unes même changèrent d'habitants par suite de la tempête ; jamais si grand nombre d'exils, ni de meurtres dans les combats même ou par les séditions. Des malheurs autrefois connus par la tradition, mais rarement confirmés par des exemples, cessèrent d'être incroyables : tremblements de terre plus étendus à la fois et plus violents, éclipses de soleil plus fréquentes que celles dont on avait précédemment gardé le souvenir ; en certains pays de grandes sécheresses, et, par suite, la famine ; enfin le plus cruel fléau, celui qui a détruit une partie des Grecs, la peste : car tout cela se réunit à la présente guerre.

« Les Athéniens et les Lacédémoniens commen-

cèrent les hostilités en rompant la trêve de trente ans qu'ils avaient conclue après la soumission de l'Eubée. J'ai raconté d'abord les causes de cette rupture et les différends des deux peuples pour qu'on n'ait pas à chercher un jour comment s'éleva parmi les Grecs une guerre si terrible. La cause la plus vraie, quoique la moins avouée, c'était, je pense, la puissance d'Athènes, qui, faisant ombrage à Lacédémone, rendit une lutte inévitable. Voici du reste les raisons alléguées de part et d'autre pour la rupture de la trêve et le commencement des hostilités. »

On a cru voir dans la critique un peu vive que Thucydide fait des logographes un trait à l'adresse d'Hérodote ; ce que nous avons dit plus haut suffira pour faire voir le peu de fondement de cette supposition. Thucydide d'ailleurs avait-il besoin de médire de ses prédécesseurs pour les surpasser ? non ; il veut seulement marquer le caractère nouveau de précision et de certitude que l'histoire a reçu de lui, et il a bien le droit de demander qu'on ne le confonde pas avec les historiens de l'Ionie qui n'avaient guère été que les continuateurs des poëtes épiques. Avec Thucydide en effet nous sortons des fables et nous entrons dans l'histoire telle que nous la concevons encore aujourd'hui.

Thucydide nous dit aussi dans ce passage qu'il

ne nous a pas rapporté avec exactitude les paroles de ses personnages, mais qu'il a fait parler chacun d'après ce qu'il avait dû dire en chaque circonstance, et qu'il s'est tenu le plus près qu'il lui a été possible de la pensée des discours qui furent réellement prononcés. Ainsi Thucydide n'a pas la prétention de nous donner des discours vrais, mais seulement des discours vraisemblables. Maintenant nous pouvons lui demander de quel droit il fait parler ainsi ses personnages.

Mais d'abord, la plupart des discours n'ayant pas été conservés, fallait-il que, pour rester fidèle à l'histoire, l'historien se résignât à laisser de nombreuses et importantes lacunes? Le but de l'historien est de présenter un drame, de mettre en action les passions et les intérêts, de peindre les caractères, et cela se fait surtout par les discours. Aussi comprend-on difficilement la critique de Denys d'Halicarnasse à propos de l'oraison funèbre prononcée par Périclès :

nonE

"Et cet éloge funèbre si vanté, dit-il, que nous trouvons dans le second livre, pour quelle raison l'a-t-il placé là plutôt qu'en un autre endroit ?... Les Athéniens qui périrent dans la première invasion des Péloponésiens étaient en petit nombre, et ne se signalèrent par aucune action d'éclat d'après Thucydide lui-même. " - On pourrait dire d'abord que c'était l'usage, après chaque campagne, de

Denys d'Halicarnasse, (Lettre à Tuberon, ch. 18.)

prononcer l'éloge funèbre des guerriers que la république avait perdus; et que Périclès a fort bien pu parler en cette occasion: aucun témoignage, pas même celui de Denys, n'y contredit; mais, laissant de côté la question historique, ne voit-on pas qu'au moment où va disparaître l'imposante figure de Périclès, l'historien devait songer à faire parler une dernière fois devant les Athéniens le politique habile et puissant qui les dirigeait? C'est le dernier coup de pinceau donné au portrait du grand homme, et Périclès est achevé après qu'il s'est peint dans ces paroles. C'est là la première raison qui justifie les discours, c'est qu'ils servent plus que tout autre chose à donner de la vie à l'histoire, à animer les personnages; à les mettre sous nos yeux et à nous faire pénétrer par les personnages agissants et parlants (dans) les plus secrets ressorts des événements.

Ainsi les discours mêlés à l'action, en même temps qu'ils la continuent, l'expliquent; ils ont encore un autre intérêt, c'est qu'ils renferment les jugements de l'historien et, pour ainsi dire, la moralité des faits qu'il raconte. Si, aujourd'hui, ce n'est plus à nos yeux, un droit de l'historien; c'est du moins un avantage très réel de son histoire.

Mais enfin, quelques raisons et quelques excuses que l'on allègue pour justifier cet usage que

Thucydide trouva tout établi dans la profession d'historien, il faut convenir qu'il y a là quelque chose de bien factice et artificiel. A parcourir les 39 discours dont Thucydide a semé son récit, il n'y en a pas un évidemment qui ne vienne de sa main. Ce sont tous des discours composés avec art et dont les divisions, les exordes, les péroraisons rappellent l'école des rhéteurs, mais qui représentent trop peu la diversité des talents des personnages qui parlent ; ce sont tous d'habiles disciples des Sophistes, mais l'accent particulier de chacun a disparu dans cette monotone uniformité. Retrouvons-nous, par exemple, le foudre d'éloquence dont Plutarque nous parle, dans le Périclès de l'Oraison funèbre, dans cet orateur si calme et si grave ? et à ces paroles froides et sèches qu'à la fin il adresse aux veuves des guerriers morts, reconnaissons-nous l'auteur même de ce discours qui, au dire de Plutarque, toucha si vivement les femmes qui l'écoutaient qu'elles accompagnèrent l'orateur en pleurant dans les rues d'Athènes ? (1).

Liv. II ch. 45.

(1) Il s'agit d'une oraison funèbre prononcée après une victoire sur Samos.

On peut donc dire que le nouvel art de l'histoire que Thucydide inaugure en Grèce est déjà dès ses débuts excessif dans ses prétentions. Pour ne parler que des discours, Hérodote y est bien négligé, mais dans sa négligence il est plus près de la nature que ne l'est Thucydide. Presque partout il laisse

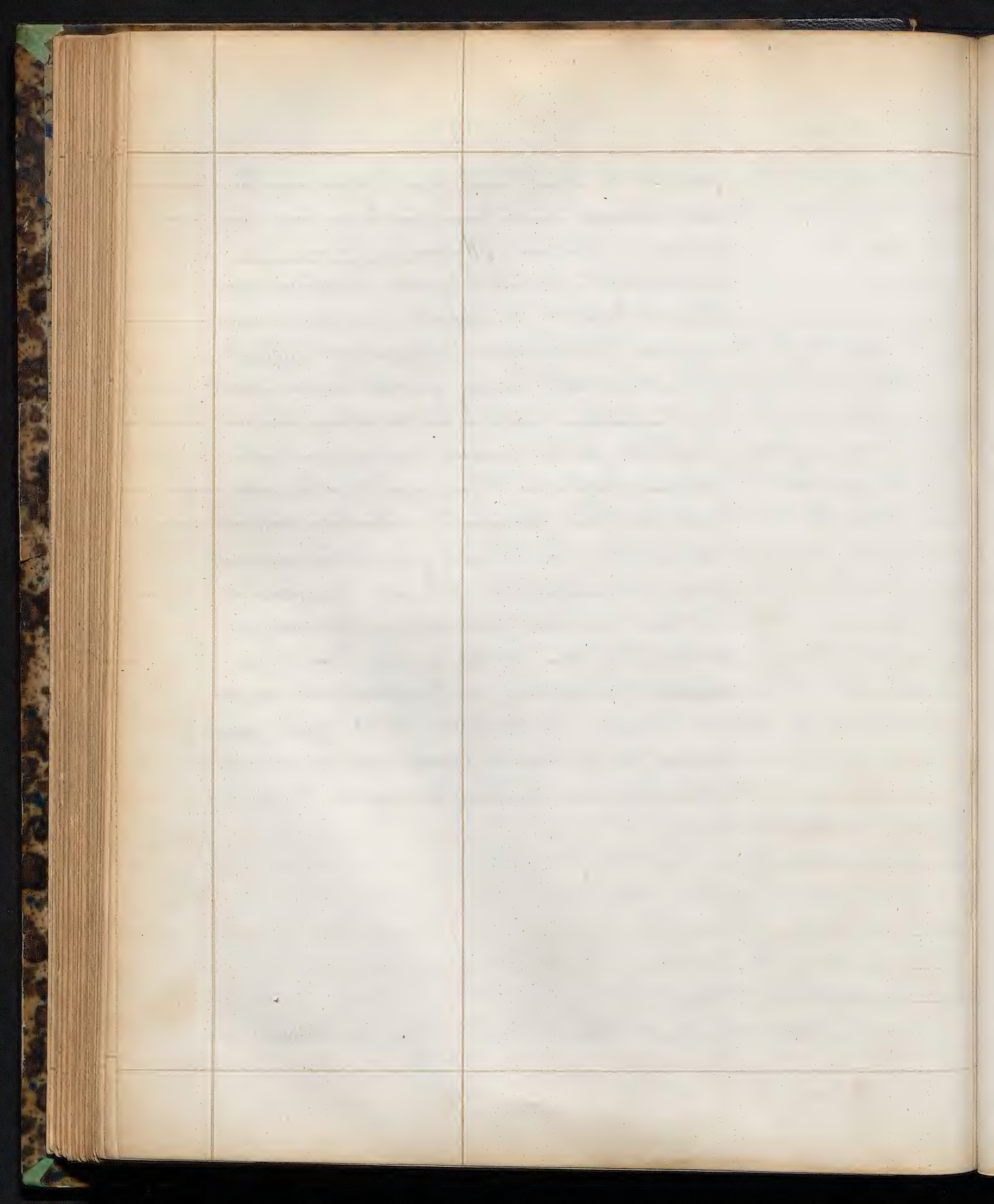
la nature parler elle-même. Au contraire, dans Thucydide, tous les discours sont marqués de l'empreinte d'un même talent : aussi dans Thucydide sent-on l'effort, au lieu de cette expression simple et naïve qui plaisait tant dans Hérodote.

Au reste, il est plus facile de condamner l'usage des harangues dans l'histoire que d'y suppléer. Dépourvu de cet ornement dont Thucydide abuse, le drame de l'histoire est incomplet. La parole joue un tel rôle dans tous les événements qu'elle a droit à une place dans la narration. Mais comment lui faire cette place ? là est la difficulté. Aujourd'hui voici ce que nous permettons et ce que nous défendons à l'historien. De deux choses l'une, ou le discours est authentique, et alors nous l'admettons en tout ou en partie ; ou bien il ne l'est pas, et alors tout au plus accordons-nous à l'historien le droit de nous donner, sous forme d'analyse, un résumé du discours qui a pu être prononcé, mais nous ne voulons pas que l'historien se substitue directement à son héros. C'est là une règle établie depuis un siècle environ. Voltaire l'a dite, redite et mise lui-même en pratique : il a fait sans harangue, on le sait, une histoire qui est un chef-d'œuvre, l'<u>Histoire de Charles XII</u>. Mais avons-nous, même dans ce chef-d'œuvre, retrouvé tout ce que nous avons perdu ? Mézeray sans doute est ridicule quand il fait prononcer un discours à

Jeanne d'Arc sur son bucher; mais l'histoire est-elle aussi intéressante sous sa forme nouvelle que sous sa forme ancienne? Assurément l'Histoire de Charles XII est admirable de naturel et de vérité, cependant est-ce là la vie humaine au complet? et ce récit des actions, ce résumé des négociations diplomatiques suffirait-il dans toute autre histoire que celle d'un roi soldat?

Aujourd'hui l'art de l'histoire est donc à la recherche de procédés nouveaux: on veut faire parler les personnages et ne le faire que selon la stricte vérité. Mais comment? celui-là a parlé en latin, celui-ci en italien; celui-là très longuement, celui-ci en quelques mots. Ce soin scrupuleux de la vérité mis aux prises avec les légitimes prétentions de l'art est une grande cause d'embarras. En attendant, on supprime ou à peu près les discours: les historiens, à cet égard, peuvent n'avoir pas de remords, mais nous, qui les lisons, ne devons-nous pas avoir des regrets?

E. Bône.



11e. leçon.

Thucydide.

(Suite).

rédaction faite trop longtemps après la leçon, sur des souvenirs insuffisants pour quelques parties, malgré l'abondance des notes prises au Cours ; du travail toutefois.

11e leçon

Thucydide (suite).

Nous avons terminé la leçon précédente par la lecture de quelques pages de Thucydide dans lesquelles l'historien expose brièvement les principes qu'il a observés dans la composition de son œuvre. Achevons la lecture de ces pages instructives, pour savoir complètement ce que pensait Thucydide de son sujet et de la manière de le traiter :

« Quant aux actions de ceux qui prirent part à cette guerre, je n'ai pas voulu les écrire sur le témoignage du premier venu, ni comme elles me semblaient probables ; mais que je les connusse par moi-même ou par d'autres, j'ai voulu les vérifier également avec toute l'exactitude dont j'étais capable. Et ces recherches ont été pénibles ; car les divers témoins d'un fait ne le racontaient pas de la même manière, mais chacun suivant sa bienveillance et ses souvenirs. D'ailleurs l'absence des fables rendra mes récits moins agréables à entendre ; mais si ceux qui voudront y chercher la vérité pour le passé, et, autant qu'elle est permise à l'homme,

une conjecture vraisemblable de l'avenir, jugent ce livre utile, je serai content. C'est ici un monument à toujours, non pas un morceau d'éclat et de circonstance.

" Le plus considérable des événements antérieurs est la guerre médique; et cependant cette lutte fut décidée bien vite en deux batailles sur mer et autant sur terre; mais la guerre actuelle a été de longue durée, et il s'y est réuni plus de maux que jamais la Grèce n'en éprouva dans un même espace de temps. Jamais si grand nombre de villes ne furent prises et dévastées soit par les armes des barbares, soit par les Grecs armés les uns contre les autres; quelques-unes même changèrent d'habitants par suite de la conquête; jamais si grand nombre d'exils ni de meurtres dans les combats même ou par les séditions. Des malheurs autrefois connus par la tradition, mais rarement confirmés par des exemples, cessèrent d'être incroyables: tremblements de terre, plus étendus à la fois et plus violents, éclipses de soleil plus fréquentes que celles dont on avait précédemment gardé le souvenir; en certains pays, de grandes sécheresses, et, par suite, la famine; enfin le plus cruel fléau, celui qui a détruit une partie des Grecs, la peste: car tout cela se réu-

nu à la présente guerre.

" Les Athéniens et les Lacédémoniens commencèrent les hostilités en rompant la trêve de trente ans qu'ils avaient conclue après la soumission de l'Eubée. J'ai raconté d'abord les causes de cette rupture et les différends des deux peuples pour qu'on n'ait pas à chercher un jour comment s'éleva parmi les Grecs une guerre si terrible. La cause la plus vraie, quoique la moins avouée, c'est, je pense, la puissance d'Athènes, qui, faisant ombrage à Lacédémone, rendit une lutte inévitable. Voici du reste les raisons alléguées de part et d'autre pour la rupture de la trêve et le commencement des hostilités (1)...."

Cette page de Thucydide est pleine d'instruction. Admirons sans réserve cette passion de la vérité qui fait de l'œuvre de Thucydide une œuvre immortelle. La postérité a confirmé le témoignage que se donne ici l'historien. Depuis Cicéron (2), qui appelle Thucydide "rerum gestarum pronunciator sincerus et grandis", jusqu'à nos plus célèbres contemporains, la véracité de l'historien a été unanimement proclamée.

---

(1) Traduction du professeur.

(2) Brutus, cap. 83.

L'impartialité de Thucydide nous paraîtra d'autant plus honorable, si nous nous rappelons qu'il fut exilé et qu'il eut à combattre dans sa propre conscience les préventions d'un juste ressentiment.

Si par cette noble qualité Thucydide nous rappelle Hérodote, il en diffère beaucoup par le plan et la méthode critique. Hérodote écrit une histoire dont l'horizon recule sans cesse : ce sont des histoires particulières qui semblent naître les unes des autres et dont l'ensemble embrasse un bien vaste horizon. Au contraire Thucydide s'est volontairement borné à une seule guerre, à une guerre de 27 ans, toute pleine de luttes et de péripéties dramatiques, et c'est sur ce théâtre plus restreint qu'il a étudié le jeu des passions humaines et qu'il a étudié en historien philosophe, cherchant partout, d'un regard calme et lucide, non pas la cause prochaine des faits, mais la vraie cause, bien distincte du prétexte ; osant même conclure de cette pénétrante observation du présent quelque conjecture de l'avenir.

"Son style devait nécessairement réfléchir les qualités de son esprit. En effet ce style est toujours austère comme sa pensée. Quelquefois il est éloquent, jamais déclamateur. Même chez les anciens on l'a accusé d'obscurité. Ce reproche est grave, mais, sans méconnaître l'obscurité de certains passages, on la peut excuser en considérant que Thucydide pense plus qu'il ne parle, et que l'on n'arrive pas toujours à saisir l'originalité et la nouveauté féconde de ses pensées."

En rapprochant Thucydide et Hérodote, en comparant le style facile et négligé de celui-ci, avec le style serré, ramassé de l'autre, on s'étonne qu'ils soient contemporains. Surtout en observant tour à tour l'abondance épique d'Hérodote avec cette unité d'intérêt dramatique que poursuit Thucydide, on mettrait volontiers un siècle d'intervalle entre ces deux grands historiens. Cependant Hérodote a peut-être survécu à Thucydide. On a même voulu les mettre aux prises l'un avec l'autre et faire de ces deux grands hommes deux rivaux de talent et de gloire. Cette hypothèse, déjà ancienne, nous semble trop facilement admise. On cite quelques mots de Thucydide que l'on tourne malicieusement contre Hérodote. En vérité, Thucydide devait-il nécessairement avoir en vue un rival, quand il disait : « l'absence des fables rendra mes récits moins agréables à entendre » ? Pourquoi conclure que Thucydide et Hérodote furent rivaux parce qu'ils furent contemporains, et parcequ'ils diffèrent de méthode autant que de génie ? Gardons-nous d'accepter trop légèrement ces conjectures traditionnelles qui ont le singulier bonheur de devenir peu à peu, en vieillissant, des vérités que l'on respecte trop.

Mais pour n'être point calculées, les diffé-

rences qui distinguent ces deux grands historiens ne sont pas moins profondes et ne sont pas moins dignes d'être étudiées.

Si l'on a quelquefois abusé de la méthode du Conciones, c'est en réunissant, comme l'a fait (après quelques autres d'ailleurs) M. Longueville, tous les discours d'Hérodote. Ouvrez ce recueil: vous y trouverez telle ou telle allocution de quelques lignes divisée en exorde, preuve, réfutation, péroraison, comme un discours composé selon les préceptes de la rhétorique. C'est un contresens historique que de prêter de pareilles prétentions à quelques paroles jetées au milieu d'un récit. Le Conciones d'Hérodote court ainsi le danger de n'offrir aucun intérêt et de fausser le jugement des écoliers sur Hérodote. En effet, Hérodote est avant tout un historien narrateur. Les allocutions qui se rencontrent dans son histoire sont tellement fondues avec le corps même de la narration, que les détacher de tous les faits qui les entourent et les expliquent, c'est détruire toute l'économie de l'œuvre, que Denys d'Halicarnasse appelait un poëme. Le lecteur peu expérimenté saura-t-il se replacer au milieu des circonstances qui ont amené le discours, ainsi détaché pour le plus grand avantage des élèves de rhétorique? Une introduction de l'éditeur

suffira-t-elle, si l'écolier n'a pas la curiosité d'aborder l'ouvrage même de l'historien ?

Il n'en est pas ainsi de Thucydide, historien politique, et orateur philosophe. M. Longueville a pu sans danger détacher du récit de Thucydide les discours ; il n'a fait que séparer deux parties, réellement distinctes dans la pensée de l'auteur. On peut dire que de l'œuvre de Thucydide sortait sans peine un conciones complet, parce que nulle part

Thucydide

il n'a perdu de vue cette partie oratoire de sa tâche. Il y peint des personnages, y prépare, y achève ses récits et développe les causes qu'il assigne aux événements. Prenez les trente-huit ou trente-neuf discours qui se rencontrent dans l'histoire de Thucydide, vous verrez que chaque discours forme une œuvre à part se détachant sans peine de l'ensemble. Les simples allocutions sont rares chez Thucydide. Généralement, il retrace l'histoire de grandes scènes oratoires. Par exemple, dans le premier livre, les Corcyréens attaqués par les Corinthiens vont à Athènes pour engager cette ville dans leur parti. Les Corinthiens s'y rendent aussi dans la même intention. Alors se succèdent, dans une séance solennelle, les discours habiles, disposés selon les règles d'une savante rhétorique, des députés Corcyréens et des députés Corinthiens. Ce sont là des pages

qui, même détachés de la narration, conservent une valeur et une beauté distincte. Le nombre même et l'étendue de ces harangues ne doit pas les faire trop vite accuser d'invraisemblance historique. C'était là une image fidèle de la vie publique des Grecs. On sait l'importance de la parole à Athènes. C'était par l'éloquence que l'on arrivait aux honneurs, c'était par l'éloquence que l'on dirigeait le peuple, dont l'esprit ingénieux et mobile ne pouvait échapper aux séductions du beau langage. Ainsi Thucydide, qui voulait exprimer le caractère des Grecs par tous ses côtés, a bien fait de marquer dans son œuvre ce trait essentiel de la physionomie grecque. Mais si Thucydide ne mérite aucun reproche pour avoir introduit des harangues dans son histoire, toutefois, comme ces harangues sont de sa façon, elles soulèvent pour nous un grave problème de critique historique, où d'ailleurs n'est pas engagée la seule réputation de Thucydide, mais l'honneur de toute l'école à laquelle il appartient. Il faut donc nous arrêter un instant à l'examen de cette question déjà tant de fois discutée. Pour la bien résoudre, nous la reprendrons dès les principes.

On peut dire que la science et l'art concourent, chacun dans sa mesure, à former une œuvre historique parfaite. La science sert à découvrir

la vérité, et par la sagacité d'une critique toujours attentive, à percer les obscurités de l'histoire ancienne. Quand la science a laborieusement amassé ces précieux matériaux, l'art les rassemble, et fait de ces pierres isolées un édifice complet.

Or il est une classe d'historiens qui s'arrêtent au premier travail; il en est d'autres dont la vive imagination se laisse vite séduire aux beautés de l'histoire qu'ils racontent, et qui dans leur impatience d'orner l'édifice (historiam ornare), oublient quelquefois de lui donner des bases solides. Enfin l'historien parfait est celui dont la forte raison a égalé la vive imagination, et qui a su concilier l'art et la science dans l'unité d'une peinture à la fois exacte et colorée.

Ces deux écoles se sont rencontrées à peu près dans toutes les littératures. A Rome, Suétone représente assez bien cette école d'historiens exacts et méthodiques jusqu'au scrupule, et fort sobres de réflexions. « Il rapporte tout, mais ne peint rien », a dit Laharpe avec une sévérité qui n'est pas sans justesse. L'autre école est celle des Tite-Live, des Salluste, des Tacite. Ceux-là passionnent l'histoire, pour ainsi dire; ils font revivre les personnages des siècles passés, qui, rappelés de la tombe, sont désormais les contemporains de



toute la postérité. Les personnages de Tite-Live, de Tacite, comme ceux de Thucydide sont encore sur la scène du monde. Ils ont leurs amis, leurs ennemis, ils soulèvent des haines, excitent des sympathies, font pleurer; enfin ils vivent, grâce au génie de leurs historiens. Quelquefois pourtant, dans ces œuvres admirables on regrette un certain défaut de critique et d'érudition, et, à cet égard, la critique moderne s'est cru le droit quelquefois de les discuter et même de les corriger.

En France, nous retrouverons ces diverses écoles d'historiens. Tillemont, par exemple (1637-1698), dans sa Vie de Saint-Louis ou encore dans son Histoire des empereurs et des autres princes qui régnèrent pendant les six premiers siècles de l'église, est d'une exactitude admirable, mais aussi d'une timidité excessive, à tel point qu'il met entre crochets les rares réflexions qui lui appartiennent. C'est aussi à cette école d'historiens exacts, laborieux, mais timides, qu'appartient l'ordre des Bénédictins de Saint-Maur, qui a laissé de si précieux matériaux. On sent que l'histoire n'est point achevée par cette méthode d'érudition patiente. Elle ne le sera que par ces hommes d'un génie puissant, qui ramassent d'abord avec patience les matériaux de leur futur

1698 1637 / 61

édifice, tiennent en bride, pendant ce premier travail leur imagination, qui pourrait porter le trouble dans ces recherches, et enfin, le jour venu, donnent carrière à cette imagination vive et créatrice, en la réglant et la dirigeant toujours. Tel fut Augustin Thierry. Si vous voulez, dans la lecture de quelques pages, surprendre le secret de cet art profond qui mêle la critique à l'imagination, et donne à une œuvre un plus haut caractère de vérité, en lui donnant la vie, lisez dans les Dix années d'études historiques, une épisode de l'histoire de Bretagne. Ce sujet, assez stérile par lui-même, s'anime, s'agrandit sous la plume de l'historien. Ce n'est pas un froid dessin, c'est une peinture vivante.

L'historien ne peut donc se passer de la faculté poétique par laquelle on saisit, quelquefois on devine la vérité des temps passés. C'est l'art qui lui enseigne à bien ordonner les détails de son œuvre et à les présenter dans leur meilleur jour.

A la vérité, rien ne serait plus dangereux que de placer l'art au dessus de la Science, et l'école de Thucydide chez les Grecs n'a pas toujours évité ce reproche. L'art n'y arrange pas seulement la vérité, il l'altère en quelque mesure pour la faire entrer dans un cadre factice.

Prenons un exemple.

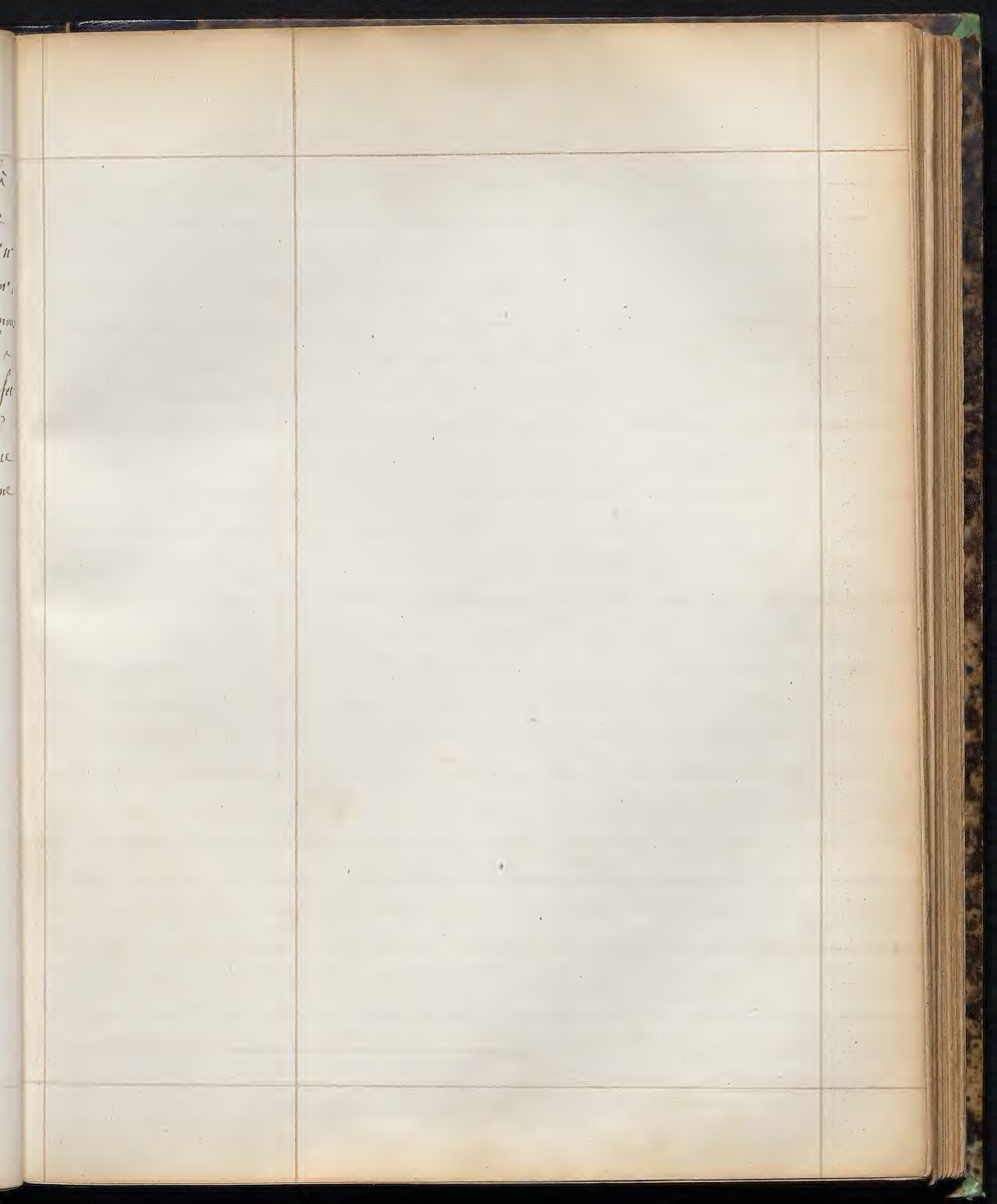
Le troisième livre de Thucydide nous présente un des épisodes les plus tristes et les plus sanglants de cette longue guerre. Mitylène, révoltée contre Athènes, a été prise par Pachès. Le vainqueur envoie aussitôt à Athènes Salæthos, le chef des révoltés et les Mityléniens compromis. Salæthos est mis à mort, puis les Athéniens décrètent que Pachès devra mettre à mort tous les Mityléniens en âge viril et réduire en esclavage les femmes et les enfants. Mais le lendemain les Athéniens se repentent et ouvrent à ce sujet une seconde délibération. Cléon soutient le premier décret, Diodote parle contre le décret de la veille moins au nom de l'humanité qu'au nom des intérêts du peuple athénien. Il est clair que l'historien a personnifié dans Cléon et dans Théodote les deux partis qui divisaient l'assemblée. Mais la vérité historique est-elle tout entière dans un contraste aussi nettement accusé? Dans une question aussi grave, il y a eu sans doute des opinions intermédiaires, il y a eu des contradictions vives et diverses, que Thucydide a supprimées, pour ne pas troubler l'harmonieux rapport de ces deux discours antithétiques. Cet amour pour l'ordre nous oblige quelquefois à rechercher la vérité en dehors de Thucydide. Ainsi pour Cléon

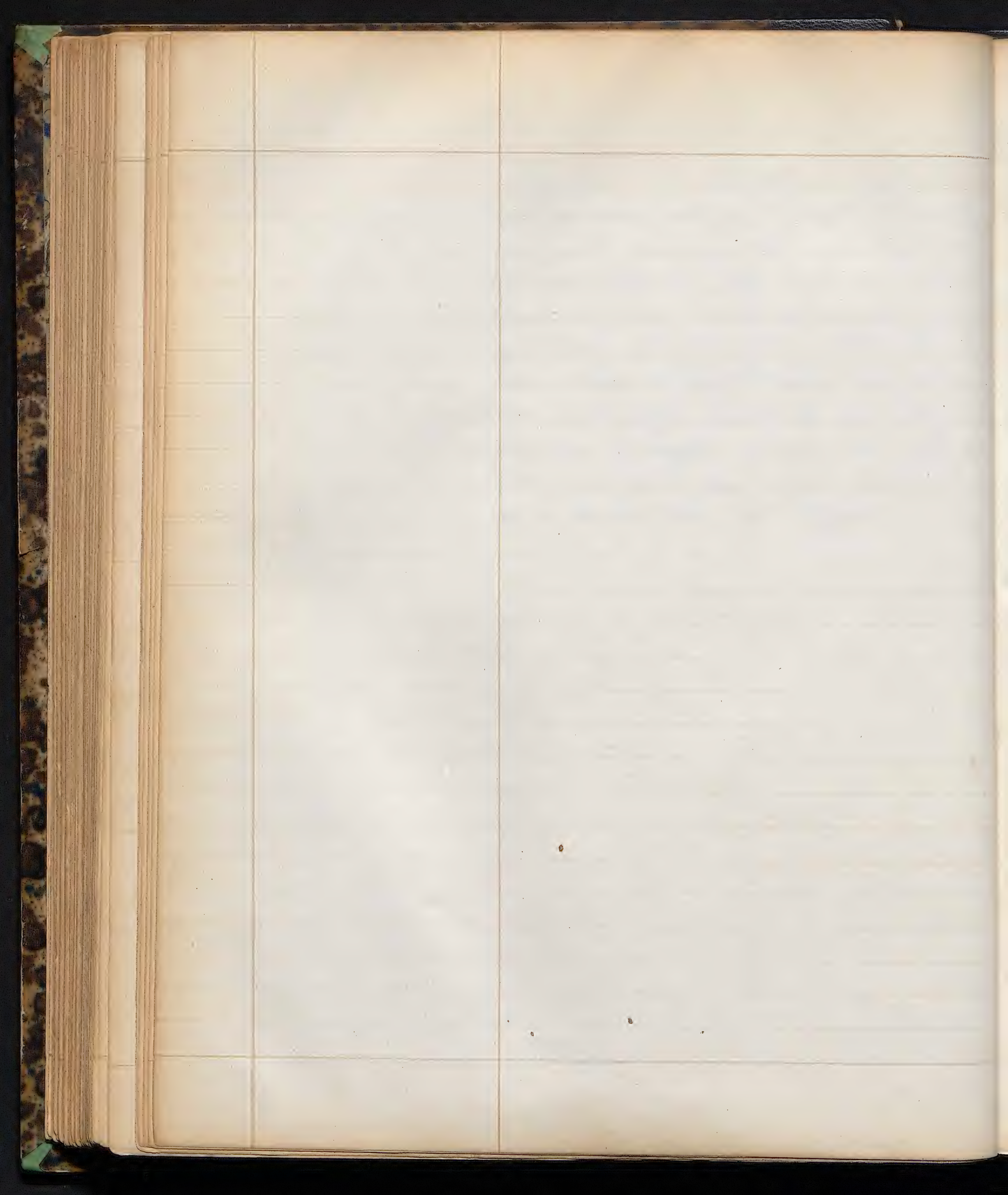
nous n'avons une idée vraie de ce personnage qu'après avoir interrogé successivement et contrôlé l'un par l'autre Thucydide, Aristophane et Plutarque.

En général, quand on considère l'œuvre de Thucydide dans son ensemble, on s'étonne de cette opinion presque générale qui représente le livre de Thucydide comme un tout dont les parties sont bien proportionnées. On lit rarement Thucydide dans son ensemble. Or pour juger un tel édifice, il ne suffit pas de considérer avec soin chacune de ses parties dans son plus grand détail, il faut embrasser l'ensemble. Faites cette expérience sur Thucydide, vous serez frappé du manque de proportion. D'abord le dernier livre est incomplet, car il n'a pas de harangues. L'histoire de Thucydide est un canevas un peu sec sur lequel se détachent de magnifiques narrations où s'est portée toute son habileté de peintre et toute la vivacité de son imagination. Mais dans l'intervalle de ces grandes scènes, il y a des lignes qui semblent attendre la dernière main. Tel détail demanderait de nouveaux développements; tel incident semble jeté négligemment. Ici une expédition importante est racontée en trois lignes, là nous attendrions un discours. A cet égard les critiques sévères de Denys d'Halicarnasse sont

quelque fois fondées. On pourrait conclure de là sans invraisemblance que l'œuvre de Thucydide n'a pas été achevée, et qu'elle a sans doute été interrompue, comme l'Enéide, par la mort de l'auteur, et cette conclusion s'accorde assez bien avec ce que nous savons de la vie de Thucydide. Mais dans les parties achevées, Thucydide atteint une rare perfection par l'austérité de sa pensée, par l'énergie pittoresque du langage, par une sorte d'éloquence patriotique que les plus grands historiens de Rome ont pu atteindre, mais sans la dépasser.

G. Fougère.





12. leçon.

Thucydide

(Suite).

Peu de travail personnel. rédaction peu soignée.

12e leçon.

Thucydide (Suite).

Nous avons montré l'historien partagé entre ces deux devoirs : recueillir la tradition historique avec la plus grande exactitude, et y suppléer par un travail d'invention qui a sa légitimité, son utilité incontestable. Quelques historiens se sont contentés des recherches historiques ; d'autres y ont joint cette part de poésie qui entre toujours dans toute peinture des hommes et des événements d'autrefois. Concilier ainsi la raison et l'imagination, c'est le but le plus noble que puisse se proposer l'historien ; examiner dans quelle mesure l'art historique y a réussi, c'est l'intérêt particulier que nous présentent les grands historiens de l'antiquité. Nous nous sommes encore demandé si l'on n'avait pas exagéré le mérite de Thucydide, en lui prêtant un plan plus savant et plus régulier qu'il ne l'est en réalité. Chez ce grand historien nous avons distingué un premier travail de recherche et d'exactitude, rapportant tous les faits à leur date précise dans le cours de la narration, et l'œuvre du poète s'emparant de quelques per-

sonnages et de quelques scènes de choix pour les mett en une plus vive lumière. Nous l'avons reconnu, jamais écrivain n'a surpassé ces pages admirables où s'est développé plus particulièrement le grand talent de Thucydide. Rien assurément n'est plus parfait et plus éclatant que ces scènes admirables. Mais Thucydide ne nous a pas laissé une histoire où tous les événements aient été traités avec un soin égal, où ils aient reçu tous une juste part de ce coloris qu'il a répandu sur quelques scènes d'élite. Il semble que la mort trop prompte de l'écrivain l'ait empêché de mettre la dernière main à son ouvrage.

Mais quand on lit ces grandes et admirables pages où il a pu montrer toute la puissance de son génie, on reconnaît que nul homme n'a jamais mieux écrit l'histoire en poète à la fois et en philosophe. Thucydide excelle à peindre dans un cadre restreint toute une expédition militaire; à mettre devant les yeux du lecteur quelque délibération importante, une journée de la vie politique des républiques grecques. Il n'est pas moins admirable dans les portraits qu'il a tracés des principaux personnages de son histoire. A la profondeur de l'observation, à la vérité de l'expression, on reconnaît l'homme qui a vécu de la vie politique, et qui au milieu des affaires a

appris à juger les hommes. Il a eu des relations continuelles avec presque tous les généraux et les hommes d'état de son temps, et quand il les peint, on reconnaît en lui l'observateur et le peintre le plus exact de la nature humaine. Cléon, par exemple, n'est guère plus estimé de Thucydide que d'Aristophane; voici son portrait en deux mots: " Cléon, fils de Clœnète, le plus violent des citoyens en toute circonstance et l'homme qui avait le plus d'ascendant sur le peuple. "

Thucydide III ch. 36

Plus loin, à propos de l'affaire de Pylos, (liv. IV, ch. 28) Thucydide nous montrera sous les couleurs les plus frappantes et les plus vives la forfanterie de Cléon, promettant de triompher en vingt jours des Lacédémoniens qui étaient à Pylos et de les prendre tous morts ou vifs. Et ce qui prouve que nul sentiment partial ne se mêle à ses jugements sur les démagogues en qui peut-être il avait rencontré un jour des ennemis, c'est qu'en même temps qu'il flétrit Cléon, il rend pleine justice à Brasidas, le spartiate, celui-même qui avait triomphé de lui dans une bataille. Le portrait d'Alcibiade est tracé avec la plus grande vérité, soit qu'il l'oppose à Nicias, soit qu'il lui donne la parole, pour lui faire exposer sa politique.

Il montre combien les talents d'Alcibiade auraient pu être utiles à la république, sans l'antipathie, presque la haine que lui attirait la dissolution de ses mœurs; il nous le montre passant par des alternatives de faveur et de disgrâce qui l'empêchent de faire à la république tout le bien dont il était capable. _ Quelques traits suffisent encore à l'écrivain pour faire revivre son maître Antiphon:

Thucydide, livre VIII

« Antiphon n'était inférieur à aucun des Athéniens de son temps; très habile à imaginer, il excellait à exprimer sa pensée; il ne se présentait pas devant le peuple de lui-même, et ne cherchait aucune discussion, mais la foule ne le regardait pas sans jalousie à cause du poids de son éloquence; pour ceux qui avaient quelque affaire devant le peuple ou les tribunaux, il pouvait leur donner les meilleurs conseils, quand il était consulté. »

Enfin le portrait de Périclès, le personnage de prédilection de l'historien, celui qu'il a le plus soigneusement mis en lumière; bien qu'il n'ait assisté que pendant deux ans à la guerre du Péloponèse, ce portrait, disons-nous, est un véritable chef-d'œuvre: « Tant qu'il était resté chef de la république en temps de paix, il l'avait sagement conduite et préservée du péril, et elle avait grandi sous sa direction. La guerre une

Thucydide
Liv. II. 65.

fois commencée, il avait aussi justement prévu de quoi Athènes y serait capable. Il y survécut deux ans et demi, et quand il fut mort, on put mieux apprécier toute sa prévoyance. Il avait dit qu'en se tenant paisibles, en soignant leur marine sans chercher à s'agrandir dans la guerre et sans risquer le salut d'Athènes, ils auraient le dessus. Les Athéniens firent tout le contraire, ils firent ce qui n'était pas dans les intérêts de la guerre, et pour des ambitions et des intérêts privés, ils entreprirent à leur détriment, comme au détriment de leurs alliés, des choses dont le succès ne pouvait honorer ou servir que les particuliers, tandis que l'irréussite était pour l'état tout entier un échec dans la lutte. C'est que Périclès puissant par la considération, par la sagesse et par une intégrité bien connue de tous, savait dignement contenir la foule, et la mener loin d'être mené par elle; c'est que possédant un pouvoir acquis par des moyens honnêtes, il n'avait pas à flatter et trouvait au besoin en lui-même la force de heurter les passions populaires. Lors que donc il les voyait animés à contretemps d'une confiance insolente, sa parole les ramenait à la prudence et à la crainte, et d'autre part s'il les voyait effrayés sans raison, il savait leur rendre la confiance. C'était ainsi de

nom une démocratie, et de fait le pouvoir du premier citoyen d'Athènes. »

Ces exemples suffisent pour montrer avec quelle habileté de pinceau Thucydide sait, tantôt en quelques lignes, tantôt avec plus de développements, nous peindre le caractère de ces grands citoyens et leur influence sur la foule.

Et maintenant voyons quelques-unes de ces grandes scènes dont l'historien nous a laissé des narrations pleines de vérité et de vie, des descriptions saisissantes. Il suffit de rappeler l'épisode de la peste d'Athènes, au second livre, morceau célèbre et qui est présent à toutes les mémoires ; mais la page que nous allons citer n'est pas moins admirable, c'est la peinture morale d'Athènes à l'arrivée de la nouvelle du désastre des Athéniens en Sicile : « Quand la nouvelle arriva dans Athènes, on refusa longtemps de croire, même sur le rapport des soldats athéniens échappés au désastre, que toute une armée eût pu ainsi périr ; puis quand le mal fut bien connu, les Athéniens s'emportèrent contre les orateurs qui avaient secondé leur passion pour cette entreprise, comme s'ils ne l'eussent pas eux-mêmes décrétée. Ils s'irritaient aussi contre les diseurs d'oracles et les devins, contre tous les prétendus interprètes des Dieux qui leur avaient soufflé l'espoir de prendre la Sicile.

Thucydide, liv. VIII c. 1

Tout, autour d'eux, ajoutait à leur peine, et au mal accompli se joignait une terreur et un abattement sans pareil. Tous, et la ville et les particuliers, déploraient la perte de tant d'hoplites, de cavaliers, d'une jeunesse qu'on n'avait nul moyen de remplacer. En même temps on ne voyait plus ni vaisseaux en état dans les ports, ni argent dans le trésor public, ni serviteurs pour la manœuvre des navires, et l'on perdait tout espoir de salut en songeant que l'ennemi, avec ses flottes, allait naviguer de la Sicile contre le Pirée, surtout se sentant animés par une si grande victoire, que du côté de la Grèce l'ennemi viendrait, aussi doublement fort, pour tout emporter et par terre et par mer, avec le secours de nos alliés devenus rebelles. Et pourtant, au milieu de cette détresse, il fallait ne point (faiblir) mollir, mais refaire une marine en se procurant, comme on pouvait, du bois et de l'argent, s'assurer des alliés, surtout des Eubéens, réduire les dépenses de la ville à une sage économie, choisir un conseil de vieillards qui prépareraient les résolutions à prendre selon le besoin. Sous la terreur du moment, comme il arrive en un état populaire, chacun était prêt à faire son devoir. On fit donc ce qu'on avait résolu, et sur cela l'été finit..

On ne peut assurément rien trouver de plus parfait que cette peinture de la consternation d'un grand peuple à la nouvelle d'un immense désastre. Thucydide n'est pas inférieur à lui-même dans un tableau d'un tout autre genre que nous prendrons encore dans cette malheureuse expédition de Sicile. C'est la retraite de l'armée Athénienne après le plus grand échec de cette désastreuse Campagne.

" Après cela, quand Nicias et Démosthène crurent avoir suffisamment préparé la retraite, l'armée se mit en marche, le surlendemain du combat naval : triste retraite, après la perte d'une flotte tout entière, et quand déchus de tant d'espérances, on se sentait et soi-même et la république en péril. En outre, à la sortie des camps, c'étaient des scènes douloureuses pour l'âme et pour les yeux : comme les morts demeuraient sans sépulture, celui qui voyait quelqu'un des siens couché à terre, pleurait et tremblait à la fois; et quant aux blessés et aux malades, plus malheureux eux-mêmes, ils étaient pour les vivants un spectacle plus triste que les morts. Suppliant et pleurant dans leur désespoir, ils priaient, ils conjuraient qu'on les emmenât; et s'ils voyaient partir un ami, un parent, un camarade, ils s'attachaient à lui et le sui-

vaient autant qu'ils avaient de force, puis ils se voyaient abandonner, non sans gémir et invoquer les Dieux ; de sorte que le Camp plein de larmes et de désespoir ne s'ébranlait pas sans peine, bien qu'il s'agît de quitter une terre ennemie, où l'on avait souffert des maux à épuiser toutes les larmes et où l'on pouvait en redouter de plus grands encore. A cela se joignait une secrète honte et les remords de la conscience ; car dans cette armée en fuite on eût dit voir une ville, et une grande ville, qui s'est laissée prendre d'assaut : à tout compter, il n'y avait pas là moins de quarante mille hommes en marche. Sur ce nombre, beaucoup emportaient avec eux ce qu'ils pouvaient de bagage, les hoplites et les cavaliers, contre l'ordinaire, portaient en outre des provisions sous leur armure, les uns faute de valets, les autres par défiance des gens de service qui restaient encore, car le plus grand nombre avaient déserté dès le premier échec. Mais toutes ces provisions ne suffisaient pas : car les vivres manquaient dans le camp. D'ailleurs et ces misères d'autrui et cette communauté des souffrances, qui pourtant en allège le poids en le partageant, leur semblaient toujours bien dures à supporter, surtout quand ils se

rappelaient tant d'éclat et d'arrogance aboutissant à tant d'humiliation: jamais plus cruel contraste pour une armée grecque, venue en Sicile avec l'espoir d'asservir un autre peuple et s'en retirant avec la crainte de subir le même sort; partie d'Athènes au milieu des vœux et des chants d'allégresse, pour se rembarquer maintenant au bruit des malédictions; réduite à quitter ses vaisseaux pour combattre sur terre et à préférer des hoplites à des marins; et pourtant voilà les misères où il leur fallait se résigner par la grandeur du péril encore suspendu sur leur tête. »

On ne peut mieux représenter la retraite d'une grande armée vaincue; on ne peut tracer une image plus énergique et plus fidèle de ce trouble, de ce désordre d'une retraite si pleine de honte à la fois et de périls.

Ainsi il est possible de trouver chez quelques historiens un ensemble plus savant, plus régulier, plus harmonieux; mais on ne saurait concevoir une peinture plus achevée, un coloris plus vrai et plus frappant que celui de Thucydide, dans ces scènes d'élite qui se détachent, un peu trop peut-être, du plan général de son histoire.

Ce talent admirable d'observation, de philosophie et de peinture, Thucydide le port

aussi dans les pages où il nous représente le rôle de la parole dans les affaires. Nous avons déjà apprécié ses discours, et nous avons vu combien il tenait à faire figurer l'éloquence dans une histoire de la Grèce. On dira peut-être que ces délibérations, que ces luttes si animées dans l'intérieur de petites cités grecques sont, par ce côté, d'un médiocre intérêt. Mais qu'importe la petitesse des villes, pourvu que les passions soient grandes, pourvu que les cœurs soient vivement émus, et émus par le plus noble des sentiments, l'amour de la patrie. Si les passions sont énergiques, il faut que l'éloquence qu'elles inspirent soit, elle aussi, grande et énergique. Or le cœur se mesure par ses nobles passions à l'étendue de l'empire qu'elles ont pour théâtre. C'est ce que, précisément à propos d'Athènes, Madame de Staël a parfaitement exprimé : " Toutes les institutions d'Athènes excitaient l'émulation. Les Athéniens n'ont pas toujours été libres; mais l'esprit d'encouragement n'a jamais cessé d'exercer parmi eux la plus grande force. Aucune nation ne s'est jamais montrée plus sensible à tous les talents distingués. Ce penchant à l'admiration créait les chefs-d'œuvre qui la méritent. La Grèce, et dans

Madame de Staël, (De la Littérature) 1re part. ch. 1.

la Grèce l'Attique, était un petit pays civilisé au milieu du monde encore barbare. Les Grecs étaient peu nombreux, mais l'univers les regardait. Ils réunissaient le double avantage des petits états et des grands théâtres: l'émulation qui naît de la certitude de se faire connaître au milieu des siens et celle que doit produire la possibilité d'une gloire sans bornes. Ce qu'ils disaient entre eux retentissait dans le monde. Rien n'est plus vrai, les Athéniens ont eu de bonne heure ce sentiment; ils ont, si nous osons ainsi parler, posé devant le monde et devant la postérité. Aussi Thucydide se complaît dans cette patriotique vanité, et tout ce qui a rapport à Athènes le touche et l'intéresse: tous ces faits ont pour lui, et conservent pour nous, une valeur morale bien au dessus de leur importance matérielle. Ainsi il nous donnera à propos de la paix de Nicias une sorte de tableau de la diplomatie grecque de son temps: dans ces négociations se débattent les intérêts de bien petits peuples sans doute, mais le récit de notre auteur n'y perd rien de son vif intérêt. "Thucydide a[1]

(1) Egger. Considérations historiques sur les traités internationaux. Mém. de l'Acad. des Inscript. et belles lettres

voulu nous donner non seulement l'analyse des négociations qui aboutirent à la célèbre paix de Nicias, mais encore le texte des actes principaux qui consacrèrent, au milieu de la guerre du Péloponnèse, cette suspension des hostilités. - D'abord nous trouvons une trève, ou simple suspension d'armes, conclue pour un an dans l'hiver de 425 (av. JC) entre Athènes et Lacédémone. L'historien en a transcrit d'abord les conditions, reglées par les Lacédémoniens et leurs alliés; il a joint à ce texte le décret des Athéniens qui en constate l'acceptation, puis l'adhésion définitive de Lacédémone, le tout suivi des noms des négociateurs qui ont respectivement juré pour Sparte, Corinthe, Sicyone, Mégare et Epidaure d'une part, et, de l'autre, pour Athènes. Cette convention devait servir de base à une trève plus longue qui ne put être conclue qu'après une sanglante reprise des hostilités, où périrent les deux chefs des armées ennemies. Alors seulement les pourparlers recommencent, et une nouvelle trève est consacrée par les serments des deux peuples. Thucydide la transcrit encore avec les noms des négociateurs. Il fallut ensuite quelque temps pour mettre d'accord les divers peuples qui résistaient aux propositions communes de

Sparte et d'Athènes. Enfin après de fréquents colloques le traité d'alliance fut conclu pour cinquante ans à Lacédémone. En dehors de l'alliance principale qui ne devait, hélas! durer que six ans et dix mois; Athènes fit une trêve particulière de cent ans avec les Argiens, les Eléens, les Mantinéens et les alliés de ces trois villes. De leur côté Argos et Lacédémone réglèrent leurs propres intérêts par un traité spécial. Dans tous ces actes les droits de chacun sont nettement constatés, les concessions et les promesses réciproques sont rigoureusement déterminées. A l'usage du droit international se forment peu à peu une jurisprudence et un style qui ont leur caractère propre . . . . Si maintenant . . . . nous voulons avoir une idée de ce qu'était alors une conférence entre ministres plénipotentiaires, Thucydide nous offrira encore dans son cinquième livre, l'analyse, ramenée sans doute pour le besoin de l'art à une symétrie quelque peu factice, des pourparlers entre les ambassadeurs d'Athènes et ceux de Mélos. Les Méliens, colonie de Lacédémone, voudraient au moins rester neutres au milieu des rivalités de cette ville et d'Athènes. Mais dans tout l'élan de son ambition, Athènes prétend leur

imposer la loi célèbre de son ancien législateur Solon, qui, en cas de dissension civile, ne permettait ni l'indifférence ni la neutralité. Avant d'en venir à une lutte ouverte, les deux peuples proposent de vider le débat dans une réunion d'un petit nombre de députés, de manière que la délibération échappe aux lenteurs et peut-être au désordre d'une discussion en pleine assemblée du peuple : on reconnaît la forme depuis si souvent adoptée sous les noms et avec les attributions diverses de Conférences et de Congrès. - Mais c'était là, il faut le dire, un cas assez rare dans les usages de la diplomatie grecque. »

Si c'est une complaisance de raconter si longuement les affaires d'Athènes, de Sparte et de leurs alliés respectifs, c'est une complaisance dont nous profitons, et qu'il ne faut pas confondre avec la partialité. Éminemment impartial envers les événements comme envers les hommes, Thucydide juge avec une grande sévérité les révolutions dont il a été témoin. Je n'en veux pour preuve que quelques traits de ces admirables pages tant de fois citées où il résume le tableau des désordres et des dissensions intestines de la Grèce et cherche à en pénétrer les causes : « Les villes abandonnées à la dissension éprouvèrent de

Thucydide Liv. III, ch. 82.

tristes et nombreuses calamités, qui se renouvelleront toujours tant que la nature humaine sera la même, mais plus terribles et plus douces, et différentes dans leur caractère, suivant la diversité des événements qui les feront naître ..... La cause de tous ces maux était la fureur de dominer qu'inspirent l'ambition et la cupidité. Ces passions échauffaient les esprits et les excitaient à brouiller. Car les chefs des deux factions qui partageaient les villes, les uns sous le prétexte spécieux de l'égalité politique du peuple, les autres sous celui d'une aristocratie modérée, affectaient de ne consulter que le bien de la patrie; mais elle-même était en effet le prix qu'ils se disputaient. Dans leur lutte réciproque pour l'emporter les uns sur les autres, il n'était pas d'excès que ne permît leur audace..... Jamais ni l'un ni l'autre parti ne transigeait de bonne foi; mais ceux qui parvenaient à leurs fins en cachant adroitement leur astuce avaient le plus de réputation. Les citoyens modérés étaient victimes des deux factions, soit parcequ'ils ne combattaient pas avec elles, soit parcequ'on enviait leur tranquillité. Ainsi par les séditions la Grèce fut infestée de crimes. »

Il est impossible de représenter avec plus de vérité les dangers de ces gouvernements où dominait un seul principe sans contrepoids et sans mesure,

et dans lesquels le sort d'un peuple était souvent livré au hasard d'une sédition ou d'un coup d'état.

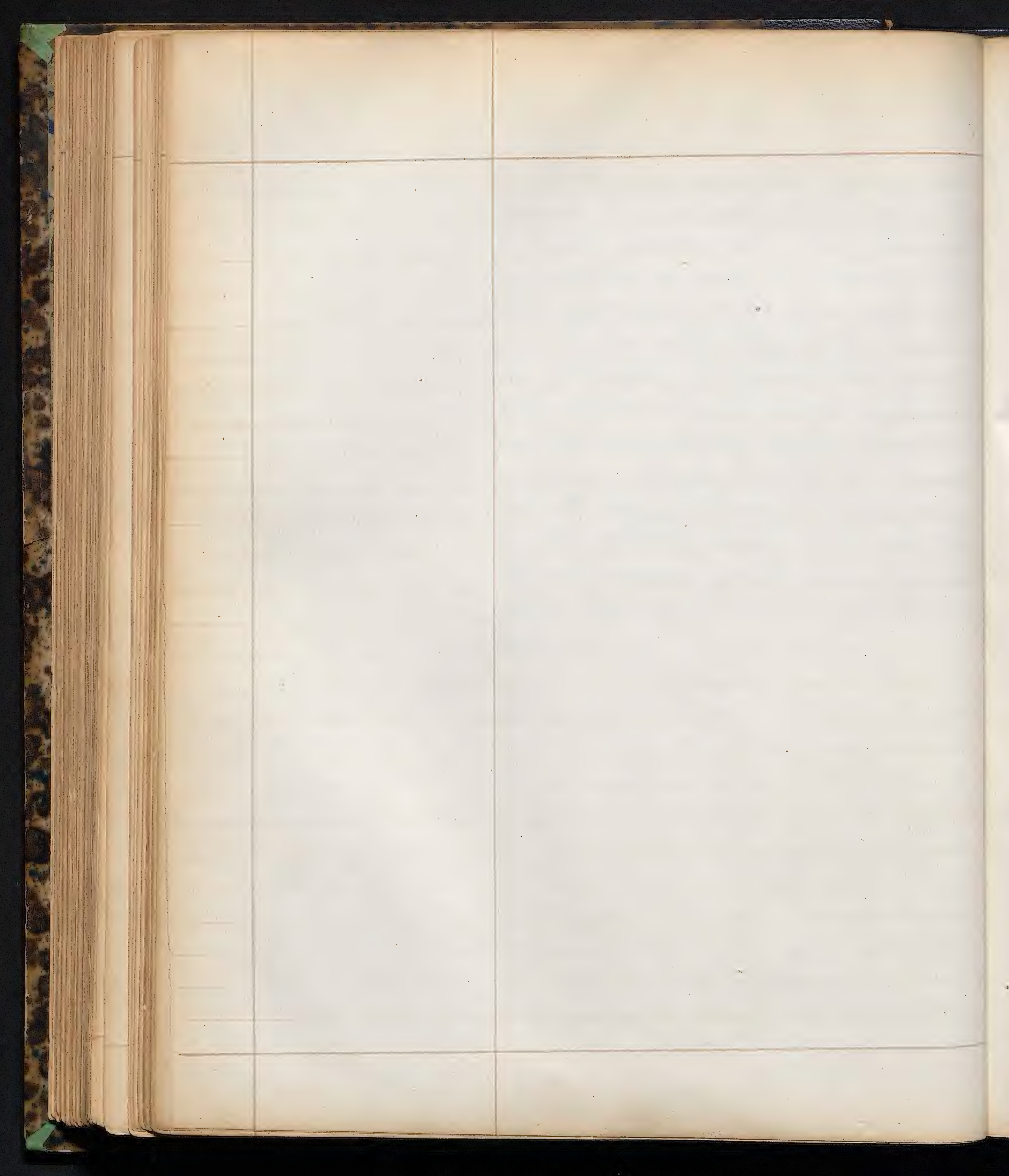
Aussi nous ne pouvons pas comprendre que, pour certaines obscurités dans le style, Denys d'Halicarnasse ait pu critiquer sévèrement et condamner ce passage tout entier. L'idée est grande, elle est juste et vraie, et nous ne pouvons qu'admirer cette observation morale, cette philosophie profonde, que nous louerions chez les historiens les plus modernes, et que nous devons louer bien plus chez Thucydide qui le premier en donna l'exemple dans l'histoire.

En finissant cette trop courte étude, une réflexion nous frappe, à laquelle nous voulons nous arrêter quelques instants. On a souvent dit et l'on dit encore aujourd'hui qu'il est imprudent et nuisible de fixer longtemps l'esprit des jeunes-gens sur l'histoire de l'antiquité; c'est, dit-on, un moyen sûr de leur inspirer une folle admiration pour les idées républicaines. Nous ne savons pas s'il existe quelque histoire qui idéalise les républiques anciennes
mais nous affirmons sans crainte que si l'on étudie l'histoire des républiques grecques chez Hérodote ou chez Thucydide, on n'aura pour elle qu'une admiration fort modérée par la justice. D'abord on verra que ces petits états ont souvent passé

d'une forme politique à une autre, et que souvent la monarchie ou l'aristocratie réclament une part dans les exploits nationaux de la Grèce. Dans Athènes en particulier, on aimera et on admirera ce que la démocratie a fait de grand, mais on verra le mal comme le bien, et l'on flétrira et l'on haïra le mal avec Thucydide. La véritable histoire grecque, celle qu'on trouve dans les écrivains originaux ne cautionne aucun paradoxe, n'autorise aucun excès. Elle est justement sévère pour les fautes de l'humanité, mais elle n'est point décourageante, parcequ'un grand et noble sentiment y domine, celui du patriotisme. Elle est éminemment morale, parcequ'après tout, elle ne défend que le droit et ne glorifie que la vertu.

A. Dupras.





13e leçon.

Les orateurs. — Origines de l'éloquence.

---

rédaction faite sur des notes nombreuses, mais écrite avec négligence.

13e leçon.

Les Orateurs.
Origines de l'éloquence.

Nous aurions pu trouver un grand intérêt à étudier séparément les discours de Thucydide et à comparer cet historien avec Xénophon. Mais nous sommes forcés de laisser de côté cette question : nous ne pouvons nous arrêter que sur les parties les plus saillantes de cette histoire de l'éloquence grecque. Nous allons donc parler des orateurs de la première époque attique. Thucydide, dans son livre huitième nous parle d'Antiphon : " Cet homme, dit-il, ne le cédait en vertu à aucun Athénien de son temps ; il excellait à concevoir et à exprimer ses pensées ; il ne paraissait pas volontiers dans les assemblées publiques, ni dans aucune discussion générale ; aussi était-il suspect au peuple par la réputation de sa sévérité ; mais pour ceux qui étaient en procès soit devant les tribunaux, soit devant le peuple, l'appui de cet homme seul valait mieux que tout pour qui le consultait ; et lui-même, lorsque

† par la suite, les Quatre Cents déchus furent maltraités par le peuple, cité en justice comme leur partisan, semble avoir surpassé tous les orateurs de son temps en se défendant contre cette accusation capitale. "

Ne nous semble-t-il pas étrange de voir ranger parmi les premiers orateurs un homme qui parla si peu en public ? Pour expliquer cette particularité, il faut examiner ce qu'était l'administration de la justice à Athènes et quelles lois

y présidaient. Nous allons remonter plus haut dans l'histoire de la constitution athénienne et des mœurs de la Grèce.

Il est probable qu'à aucun moment la Grèce ne fut soumise à des institutions purement monarchiques et que dès longtemps la parole eut des occasions de se produire en public. Dès l'époque la plus reculée nous trouvons en Grèce des assemblées et des orateurs. Le plus ancien historien de ces temps héroïques, Homère nous représente sous les murs de Troie, les chefs convoqués comme en conseil de guerre, pour délibérer sur le parti que l'on doit prendre. Les avis se partagent, la discussion s'échauffe, les discours se succèdent, c'est une véritable assemblée où il y a de véritables orateurs. Le poète pour louer ses héros les appelle de bons conseillers βουληφόρους. Nestor a une éloquence douce comme le miel; Ulysse sait s'insinuer habilement dans l'esprit de ses auditeurs et à côté de ses orateurs héroïques nous trouvons l'orateur insolent et ridicule Thersite qui se fait huer et s'attire de la part d'Ulysse un châtiment public. A Ithaque nous voyons une assemblée populaire. Télémaque, au second chant de l'Odyssée convoque tous les citoyens et leur expose ses griefs. Cette assemblée contrebalance l'autorité royale, et il y a de fréquents compromis entre le roi et le peuple. Ainsi dans

tous les temps, même alors que les institutions ne sont qu'ébauchées et que les états se forment à peine, nous voyons l'éloquence jouer un grand rôle et se faire obéir. A mesure que la royauté devient plus régulière, cette puissance de la parole s'accroît et se développe. Quand la royauté disparaît et fait place au gouvernement républicain, aristocratique ou démocratique, l'éloquence arrive à son plus haut point de développement. Du temps d'Homère à celui de Solon, nous voyons les délibérations publiques prendre une plus grande importance et se constituer d'une manière plus certaine.

Chaque peuple de la race grecque avait ses assemblées populaires, ou tout au moins ses assemblées aristocratiques et partout l'autorité publique en appelait aux lumières d'un certain nombre de citoyens. Parfois même ce système d'assemblées et de délibérations se compliquent : ce ne sont plus seulement les citoyens d'une même ville qui se réunissent pour discuter leurs intérêts. De petites cités se groupent et ne forment plus qu'une seule assemblée. Ce sont les Amphictyonies dont l'origine se perd dans la nuit des temps. Les Athéniens avaient leur Amphictyonie à Délos, où se réunissait toute la race ionienne. Plus tard les races ionienne et dorienne, ces ennemies

éternelles, eurent pourtant une assemblée commune elle se tenait tous les ans à Delphes ou aux Thermopyles sous les auspices de la religion : car la religion présidait toujours à ces assemblées : on se préparait aux délibérations par des sacrifices et des prières aux Dieux.

Dans les assemblées des peuples doriens, cette race austère, l'éloquence se montre cependant, comme dans celles des peuples ioniens. Le nom même des députés au conseil amphictyonique, πυλαγόραι a une forme dorienne. Bien plus dans des réunions dont l'objet n'était pas politique, aux jeux olympiques, les affaires communes se traitaient quelquefois et Thucydide nous raconte qu'une ambassade envoyée à Sparte pour traiter de grandes questions dut se rendre aux jeux olympiques où étaient alors les magistrats de Sparte avec le reste de la Grèce. Lors même qu'il n'y avait pas d'orateurs accrédités et choisis pour traiter différentes questions, il devait souvent s'élever dans le sein de ces assemblées des débats où se montrait l'éloquence. Ioniens et Doriens rivalisaient d'habileté pour remporter la victoire et rattacher à leur parti l'assemblée tout entière. Les historiens de la Grèce nous en ont conservé de nombreux exemples. Dans Thucydide et Xénophon ces Athéniens par excellence, nous rencontrons

presque à chaque pas, de longs discours sur les affaires publiques : les Doriens aussi bien que les Ioniens parlent de la paix et de la guerre, avec une égale habileté et une pareille éloquence. Ainsi les habitudes de la race grecque se reflétaient dans ces compositions oratoires que l'on a si souvent reprochées aux anciens écrivains de l'histoire grecque.

Il est remarquable pourtant qu'au milieu de toutes ces cités qui pour la défense de leurs intérêts devaient nourrir des orateurs habiles, Athènes seule acquit une réputation et une autorité durables pour la perfection de son éloquence. Partout il y avait des orateurs, mais à Athènes seulement il y avait une école d'orateurs hommes de lettres, c'est-à-dire d'écrivains consacrant leur talent à rédiger des discours dignes de la postérité. A Athènes seulement, se transmettaient les traditions de l'éloquence et les leçons puisées dans les écrits et les exemples des maîtres. Cicéron en a fait la remarque, et il nous dit que dans la haute antiquité Athènes seule a produit des orateurs, surtout des orateurs politiques. Mais ici une observation est nécessaire. L'éloquence <u>politique</u> pour les Grecs, n'était pas, comme chez nous, bornée à ce qui concerne les affaires publiques ; mais ces mots avaient une signification plus

générale et plus étendue. C'était une éloquence civile, une éloquence de citoyen (πολίτης) embrassant tous les discours faits par les citoyens dans les fonctions civiles.

Autre fait non moins remarquable et qui caractérise l'école attique : les Athéniens si fiers de leur autochtonie (et à bon droit, car pour nous le génie attique est l'expression la plus vivante et la plus parfaite du génie grec), se vantaient d'avoir fait leur éducation sur le sol de leur patrie. Ils ont eu des maîtres athéniens qui leur enseignèrent l'art de la parole et leur apprirent, si j'ose m'exprimer ainsi, les recettes de l'éloquence ; ils ont eu des orateurs qui leur montrèrent ce que pouvaient produire ces leçons, et leur fournirent des modèles éternels ; mais outre cette tradition purement nationale nous devons reconnaître une influence étrangère : il est incontestable que des maîtres d'éloquence vinrent à Athènes de tous les points de la Grèce. Nous voyons des rhéteurs Siciliens, Gorgias, Polus d'Agrigente, et à côté d'eux Prodicus de Céos dont la renommée égalait presque celle de Socrate ; de tous côtés accoururent des maîtres éloquents, mais le génie d'Athènes resta toujours le même, et au milieu de ces leçons étrangères l'éloquence athénienne garda son originalité.

Athènes se livra complaisamment à des professeurs doriens, elle se laissa parfois séduire aux faux brillant qu'ils étalaient, elle s'engoua un moment de l'éloquence artificieuse de Gorgias et de ses imitateurs, mais malgré ces influences+ et ces caprices de la mode, elle resta fidèle à elle-même et elle apprit la véritable éloquence à ces maîtres qui venaient la lui enseigner. Aucun d'eux n'osa écrire dans sa langue natale; ils subissaient comme malgré eux l'influence de ce génie sobre et juste qu'ils avaient failli égarer. Doriens, ils empruntaient le langage attique: au moins le petit nombre de pages qui nous restent sous leur nom sont toutes écrites dans le dialecte de Thucydide, de Xénophon, de Lysias (1). Athènes exerçait dès lors une heureuse prédominance qui fesait plier

+ passagères

(1) On pourrait objecter que ces écrits ont pu être traduits du Dorien en langue attique, comme on l'a fait plusieurs fois et en particulier pour les œuvres d'Archimède; mais nous répondrons que, selon toute apparence, ces ouvrages ne sont pas authentiques; ce ne sont que des imitations et, dans de semblables contrefaçons, on a dû certainement, pour mieux en imposer aux connaisseurs, imiter le style que la tradition attribuait à ces rhéteurs [siciliens.

à son idiome tous les différents peuples : elle absorbait en elle les diverses nationalités de la Grèce et communiquait à tous quelque chose de son génie.

Les institutions d'Athènes étaient d'ailleurs les plus favorables à ce développement de l'éloquence. Dans sa constitution tout portait à l'émulation : ouvrons la Vie de Solon par Plutarque, nous verrons aussitôt comment tout était disposé pour favoriser les effets de l'éloquence : tout visait à la séduction que la parole exerçait sur ce peuple si mobile et si ami du beau. Une fois même cette éloquence politique s'exprima en vers, et tout le monde sait, d'après Plutarque, que Solon décida les Athéniens à reconquérir Salamine, en leur récitant un discours en vers. Au reste, Solon n'exerça pas seulement son éloquence à Athènes ; il sut s'élever dans le conseil amphictyonique contre l'impiété des habitants de Cirrha qui avaient violé le territoire consacré à Apollon. C'est en qualité de pylagore qu'il prit la parole en cette occasion. Plus tard à Athènes, quand il donna ses lois, c'est à la puissance de sa parole et au charme de son éloquence qu'il dut son autorité. C'est ainsi qu'il put faire accepter des lois qui ne satisfaisaient aucun des partis extrêmes. Car il n'avait pas pour lui, comme Lycurgue, l'ascendant d'une origine royale : il était de la classe

moyenne qui, suivant Euripide et Aristote, est la sauvegarde des états, mais qui exerce surtout par la persuasion sa légitime influence dans les affaires publiques. Ainsi le rôle de Solon est celui d'un grand orateur qui par l'autorité de sa parole a su gagner l'admiration et la confiance publiques et reçoit des citoyens le pouvoir d'établir des lois.

Aussi les lois de Solon ne démentirent pas cette origine : elles favorisèrent le développement de l'éloquence et multiplièrent les occasions où l'on pouvait se servir de la parole. Cette législation autorisait chaque citoyen à surveiller la conduite des magistrats, et à les accuser devant les tribunaux. Dans les troubles politiques, dans les discussions de l'agora et dans les délibérations du peuple, chacun était appelé à prendre la parole et à discuter les affaires de l'Etat : quiconque manque à ce devoir de citoyen est noté d'infamie.

Dans cette constitution, les orateurs d'office avaient de nombreuses attributions. Quand une loi était proposée, qui détruisait ou modifiait une loi ancienne, on nommait pour défendre la loi attaquée cinq défenseurs ou σύνδικοι ; car chez ce peuple athénien que l'on accuse tant de légèreté, on ne trouvait jamais, comme chez nous, de lois contradictoires.

Une autre classe d'orateurs soutenait l'accusation quand un citoyen était accusé d'avoir trahi l'État : ils remplissaient, dans ces circonstances, les fonctions de notre ministère public. D'autres étaient adjoints aux magistrats chargés de surveiller les comptes ; d'autres enfin devaient défendre les intérêts d'Athènes dans les pays étrangers. Tous ces orateurs publics, qui se consacraient au service de l'État, recevaient une drachme par jour.

Il y avait encore des avocats pour les causes privées ce n'étaient pas des orateurs revêtus d'un caractère public, comme chez nous : c'étaient surtout des parents ou des amis complaisants de l'accusateur ou de l'accusé. A Athènes, la loi ordonnait que chaque partie se défendît elle-même : souvent aussi on pouvait amener un συνήγορος, un adjoint, qui faisait une sorte d'épilogue, qui réparait les fautes de son client si l'on peut employer ce mot, rectifiait les erreurs et faisait le véritable plaidoyer. Quelquefois il était admis à parler en son propre nom, mais il fallait alors qu'il eût dans l'affaire un intérêt personnel, il fallait qu'il fût poussé par son amitié pour l'accusé ou par sa haine contre l'accusateur. Mais Cicéron nous apprend qu'il y avait une manière de frauder la loi. Si l'accusé, obligé de se défendre lui-même, avait peur de ne point

s'en tirer avec honneur, il allait demander un discours à un orateur en renom, et il récitait devant les juges le plaidoyer fait à son intention. Tel fut le principal rôle d'Antiphon, et le plus grand nombre des discours des orateurs attiques a été composé de cette façon. L'avocat athénien est un collaborateur modeste et caché derrière le plaideur.

Du reste ce n'étaient pas les occasions qui manquaient aux orateurs: outre les habitants d'Athènes, nous connaissons le nom de deux cents alliés d'Athènes, et nous savons que tous les alliés devaient faire juger leurs procès à Athènes. Tous ces plaideurs avaient besoin de discours faits par les orateurs de profession; et ces procès étaient si nombreux que souvent toute l'année était prise par les jugements, et qu'un certain nombre d'alliés étaient obligés de quitter la ville avant d'avoir pu terminer leurs débats.

Disons maintenant en quelques mots quelles étaient les institutions judiciaires des Athéniens. Les tribunaux d'Athènes formaient autant de jurys bien différents des nôtres. Chez nous le jury n'a qu'une part dans l'administration de la justice; il ne décide que le fait, la culpabilité, comme nous disons, mais il n'applique pas la peine. A Athènes on choisissait au sort, parmi les

vingt mille citoyens, six mille juges : il y en avait mille pour chacun des cinq tribunaux, et mille juges supplémentaires. Au dessus de ces juges il y avait le tribunal de l'aréopage composé des archontes sortis de charges et comptant ~~comptans~~ 51 membres. A côté de l'aréopage était le sénat des cinq cents sans le vote duquel aucune loi ne pouvait être présentée au peuple. L'aréopage et le sénat des cinq cents étaient, suivant Solon, les deux ancres qui maintenaient en repos le vaisseau de la république.

Ainsi à Athènes, excepté dans l'aréopage, la fonction de juge n'était pas une magistrature exercée à titre durable par une élite de citoyens spécialement préparés à ce devoir par leur éducation. La loi à Athènes était chose commune, tout le monde pouvait la lire et devait la connaître. La loi était gravée sur des tables de marbre et exposée aux yeux de tous les citoyens dans le sénat dans l'acropole, dans le temple de Cybèle. Là chacun pouvait la voir, chacun pouvait l'étudier et chacun était appelé à l'appliquer tous les trois ans. De là viennent ces citations si fréquentes dans les orateurs, l'habitude de faire lire par le greffier les décrets et les lois qui avaient trait à la cause ; de là aussi cette familiarité que nous rencontrons si souvent dans les discours des orateurs grecs.

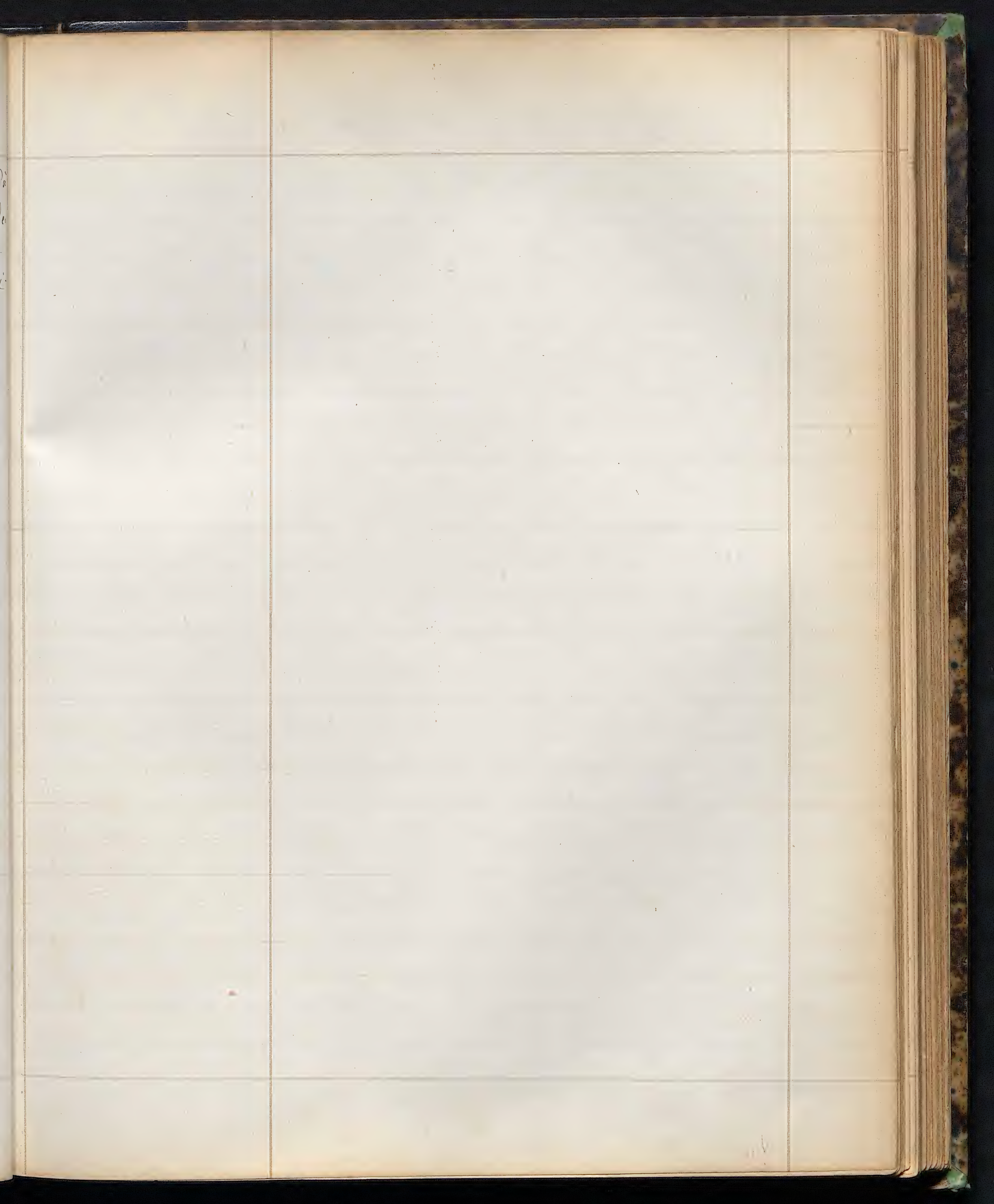
Ce n'est pas comme chez nous un avocat de profession parlant à des juges de profession qui lui sont supérieurs ; c'est un orateur souvent ignorant du droit qui parle à ses égaux, à des auditeurs et à des juges aussi ignorants que lui.

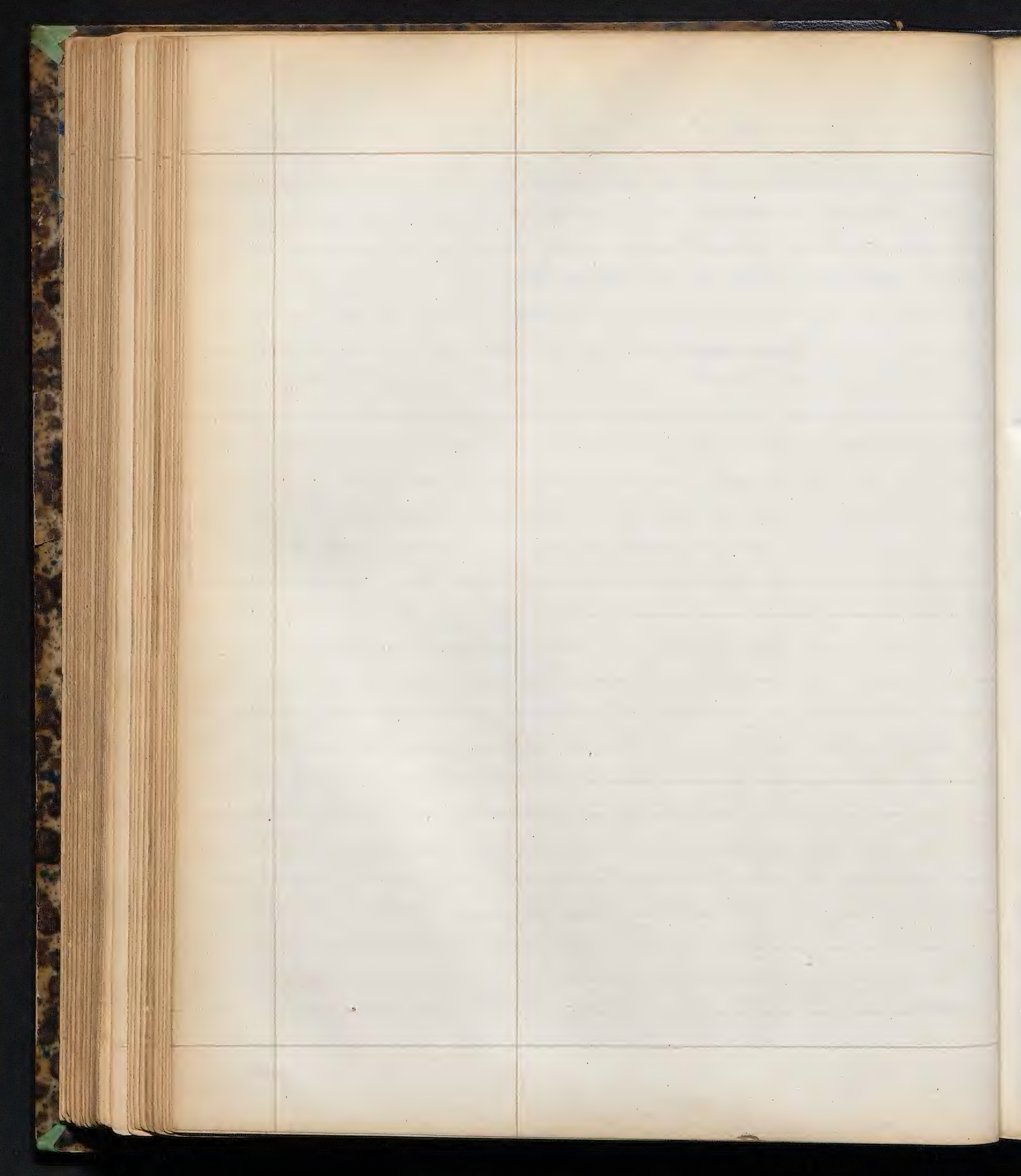
Solon avait d'ailleurs compris combien cette grande liberté de la parole pouvait avoir d'inconvénients surtout auprès d'un peuple aussi vif et aussi mobile que les Athéniens : aussi il avait mis beaucoup d'entraves à cet exercice de l'éloquence. L'âge des orateurs était fixé par la loi. On établissait une enquête rigoureuse sur les mœurs et sur la vie privée de celui qui voulait parler au peuple ; tous les orateurs étaient soumis à une surveillance sévère, et de la part de l'Aréopage, et de la part de leurs autres concitoyens.

Tout le monde pouvait avoir à rendre compte de sa vie publique ou privée ; les généraux en revenant de l'armée, les magistrats au sortir de leurs charges. C'est devant les tribunaux que s'exerçait ce contrôle. Le plus obscur citoyen pouvait impunément attaquer le plus habile général et le premier magistrat de la république. Ce choc de libertés individuelles garantissait la liberté publique. Aussi à Athènes l'éloquence était comme une fonction de tous les jours, et

l'on comprend que cette constitution si favorable à la liberté, ces institutions si puissantes pour aider la parole, aient beaucoup contribué à faire des orateurs attiques les premiers orateurs de l'antiquité.

Louis Bosseux.





14e leçon.

Antiphon. Andocide. Lysias.

quelque travail personnel sur les textes cités. rédaction un peu diffuse, mais satisfaisante pour tout ce qui est important dans la leçon.

14e leçon.

Antiphon, Andocide, Lysias.

Nous avons vu sous l'aiguillon de quelles passions et de quels devoirs s'était développée l'éloquence politique à Athènes. Après avoir parlé des institutions et des mœurs dans leurs rapports avec l'éloquence, nous devons étudier les monuments mêmes de cette éloquence dans la première période. Nous ne pouvons nous empêcher de regretter ici qu'il ne nous reste ni témoignages, ni mémoires historiques qui nous remettent sous les yeux les débats solennels des assemblées politiques et judiciaires d'Athènes, dans leur émouvante réalité, avec les désordres, les incidents dramatiques qui y survenaient. L'histoire telle que l'entendaient les anciens et telle que l'écrit Thucydide, nous a paru offrir à cet égard bien des lacunes. En rapprochant du récit de l'historien certains passages d'Aristophane et de Plutarque, on regrette vivement que Thucydide n'ait inséré dans son histoire aucune de ces anecdotes instructives, aucun de ces détails expressifs qui peignent les hommes et les choses et dont Plutarque tire un si bon parti dans sa Biographie des hommes illustres ; mais parmi

ces lacunes, l'une des plus sensibles est l'absence de documents originaux sur l'éloquence attique pendant la période que nous allons parcourir. Cependant les discours pouvaient se transmettre déjà par l'écriture; mais les plus anciens orateurs, Thémistocle, Aristide n'ont pas rédigé leurs discours; Périclès n'a laissé aucune œuvre écrite que le texte des décrets qu'il faisait voter par le peuple. L'historien est donc excusable de n'avoir pas reproduit exactement leurs paroles et de s'en être tenu en ce qui les concerne à la tradition et à la vraisemblance. On peut seulement lui reprocher encore d'avoir trop substitué ses propres qualités aux qualités si diverses des personnages historiques qu'il met en scène. D'ailleurs dès la fin de la guerre du Péloponèse, les discours originaux abondaient sous la main de l'historien; car Antiphon, Andocide et Lysias avaient écrit leurs discours et il nous en est parvenu de précieux débris.

Antiphon était à la fois un grand citoyen et un grand orateur. Pourtant l'historien ne nous a rien transmis qui puisse nous faire connaître l'originalité et la puissance de son talent; il ne le met qu'une fois en scène, et dans ce huitième livre qui demeura inachevé. Les noms d'Andocide et de Lysias ne se trouvent

même pas dans son histoire ; dominé par sa méthode, il laisse trop peu de place aux documents originaux et parle toujours en son propre nom.

Nous essaierons néanmoins de ressaisir et de marquer le rôle de ces trois orateurs, c'est-à-dire le rôle même de l'éloquence à cette époque, et nous demanderons en même temps à leurs discours des renseignements sur les mœurs des Athéniens, soit au barreau, soit dans la vie politique et religieuse. Dans une autre leçon nous considérerons Antiphon, Andocide et Lysias surtout comme écrivains, afin d'apprécier la part qu'ils ont prise au développement de la prose attique.

Il nous reste d'Antiphon quinze discours qui roulent tous sur des questions de meurtres, d'empoisonnements, de blessures. On y distingue trois groupes de quatre discours chacun, ce que les rhéteurs ont appelé des Tétralogies. Chacune d'elles comprend une accusation, une réponse, une réplique à la réponse, enfin une réplique à la réplique.

Nous avons d'Andocide quatre discours, dont l'authenticité a été contestée par les modernes, mais sur lesquels l'antiquité ne paraît pas avoir élevé de doutes. Ils sont ainsi désignés : Sur les mystères,

Sur son retour; Sur la paix; contre Alcibiade.

Quant à Lysias, on avait sous son nom quatre cent vingt cinq discours, dont deux cent trente trois seulement étaient tenus pour authentiques. Sur trente et un discours qui nous restent sous son nom, quelques-uns sont d'une authenticité douteuse, mais presque tous présentent un intérêt assez vif. Ce sont des discours politiques, judiciaires ou même épidictiques, pour employer une expression des anciens. Citons pour les discours politiques, les invectives contre Eratosthène, un des Trente tyrans; contre Agoratus, un délateur célèbre; son discours pour un citoyen accusé d'avoir détruit la démocratie: pour les discours judiciaires, ses plaidoyers contre les accapareurs de blé; contre un tuteur coupable de malversations dans l'administration des biens de sa pupille; enfin l'oraison funèbre des guerriers morts dans la guerre de Corinthe appartient au genre des discours d'apparat.

Parmi ces harangues, il en est, avons-nous dit, dont Lysias peut ne pas être l'auteur mais ce qui importe, ce n'est pas qu'elles soient de tel ou tel orateur, c'est qu'elles appartiennent à la première période de l'éloquence attique

et nous révèlent les formes qu'elle a revêtues alors, les sujets sur lesquels elle s'est exercée. Que Phéax ou Andocide ait prononcé le discours contre Alcibiade, le nom de l'auteur ne change rien au caractère de ce discours, il appartient toujours à la période dont nous nous occupons. Cela posé, nous pouvons entrer dans l'examen qui fait le sujet de cette leçon.

Antiphon se distingua surtout dans le barreau, comme nous le pouvons conjecturer d'après les discours que nous avons de lui. Il intervint plus rarement dans les débats politiques : cependant Thucydide remarque qu'après la chûte du gouvernement des Quatre Cents, obligé de répondre devant les Athéniens du gouvernement même qu'il avait fondé, Antiphon parla pour défendre sa vie avec une éloquence jusque là sans exemple. Thucydide le représente comme un citoyen éminent entre tous par ses vertus, un esprit inventif et un orateur habile. A ce témoignage on peut joindre celui du faux Plutarque dans la Biographie des dix orateurs attiques. L'auteur quel qu'il soit de ces biographies attribue à Antiphon « la précision et la vigueur persuasive des arguments, l'habileté à tirer parti d'une cause difficile, à commenter la loi, à passionner un discours, et surtout le sentiment délicat des convenances ».

Decem Orat. N.° 1.

Antiphon, on peut le croire, se séparait des Sophistes et de la vieille rhétorique trop préoccupée des beautés extérieures de l'élocution. Denys d'Halicarnasse trouve dans son éloquence « quelque chose d'austère et d'ancien. Ce n'était pas qu'il ne fût versé dans l'art de la rhétorique; loin de là, il en tenait école à Athènes et était lui-même fils de grammairien. Mais s'il était expert dans tous les procédés oratoires, il les appliquait avec mesure et sans trop donner au soin de la forme.

Andocide, quoique très rapproché d'Antiphon par la date, se distingue de cet orateur sous plus d'un rapport. Il est surtout un orateur politique; il plaide des causes personnelles et c'est en son nom qu'il parle. C'est une sorte de petit Alcibiade comme orateur et aussi comme homme politique; il en a l'activité inquiète et turbulente. Trois fois banni d'Athènes, il est rappelé trois fois. Pendant ses exils, il a la prétention de servir sa patrie auprès des petits dynastes de l'Asie. Andocide n'est pas un orateur de profession; il n'a pas étudié les secrets du langage; il parle avec l'élégance et aussi avec la négligence d'un homme du monde, si l'on peut employer ce mot. C'est pour ses propres affaires qu'il écrit et il ne songe point à la postérité. Aussi l'on

est un peu surpris de trouver son nom dans le canon des Orateurs attiques.

Quant à Lysias, il représente la perfection de l'atticisme: il parle un langage d'une simplicité exquise et naïve, d'un naturel parfait et d'une élégance consommée. Antiphon est grave, austère, un peu rude, peut être; Andocide a une aisance un peu négligée; la grâce simple et facile, la précision lumineuse, la délicatesse sont les caractères du langage de Lysias.

L'étude des discours de ces trois orateurs nous donne des renseignements précieux sur les habitudes du barreau athénien et nous fait en même temps pénétrer dans le caractère, dans le génie du peuple à qui ces discours s'adressaient. Nous voyons que l'éloquence variait selon les tribunaux. Les tribunaux ordinaires et l'Aréopage n'admettaient pas les mêmes procédés oratoires. Dans les premiers, la parole est plus libre, plus véhémente; elle est plus grave, plus sévère devant le tribunal d'élite qui siégeait à l'Aréopage. On rapportait à Minerve, c'est-à-dire à la Sagesse personnifiée l'institution de ces juges inamovibles qui siégeaient la nuit ? dans l'obscurité, et devant lesquels tout mouvement oratoire, tout luxe d'éloquence était

interdit. Là il fallait exposer le fait simplement, avec précision et brièveté et la justice se montrait dans toute son austérité et toute sa rigueur. Lysias dans son plaidoyer Contre Simon, s'arrête dans le récit des faits qu'il pourrait rapporter à la charge de son adversaire, parce que la loi ne permet pas de parler hors du sujet. Les paroles sont expresses : Ἔχοιμι δ' ἂν καὶ ἄλλα πολλὰ εἰπεῖν περὶ τούτων, ἀλλ' ἐπειδὴ παρ' ὑμῖν οὐ νόμιμόν ἐστιν ἔξω τοῦ πράγματος λέγειν ..... Les épilogues pathétiques n'étaient point non plus admis dans l'aréopage. Lysias, à la fin du plaidoyer que nous venons de citer, en résume brièvement les arguments, et prie le tribunal de lui faire justice. Ce qui est plus singulier, c'est que les péroraisons animées sont également absentes des discours qu'il a prononcés devant les autres tribunaux. Lysias se montre partout plein de sobriété, de réserve ; lorsqu'il lui serait permis de s'échauffer et de se passionner, il se renferme dans la concision la plus sévère, comme à la fin de son invective contre Ératosthène :

Plaidoyer contre Simon ; éd. Muller 3e discours §. 46.

« Je finis mon accusation. Vous avez écouté, vous avez vu, vous avez souffert : jugez. »

Παύσομαι κατηγορῶν. Ἀκηκόατε. Ἑωράκατε. πεπόνθατε. ἔχετε. Δικάζετε.

Le discours contre Alcibiade finit par une lecture, que fait le greffier, de la loi, du serment,

(Discours contre Alcibiade Meineke ; XIV.)

Meinecke XXIII

Ἐξαρκεῖν μοι νομίζω τὰ εἰρημένα, ὦ ἄνδρες δικασταί. ἐὰν γὰρ διαμνημον οἶδ᾽ ὅτι τά τε δίκαια καὶ τἀληθῆ ψηφιεῖσθε, καὶ ἃ ἐγὼ ὑμῶν δέομαι.

Meinecke, XXII.

Contre les marchands de blé.

Ἂν οὖν τούτων καταψηφίσησθε, τά τε δίκαια ποιήσετε καὶ ἀξιώτερον τὸν σῖτον ὠνήσεσθε· εἰ δὲ μή, τιμώτερον.

de l'acte d'accusation.

A la fin du plaidoyer contre Pancléon, l'accusateur ne résume même pas ses griefs et se contente de faire appel à la mémoire de ses juges.

Le Sénateur qui prononce devant les juges le discours contre les accapareurs de blé invoque plutôt l'intérêt de l'Etat que la justice, et ses dernières paroles tendent moins à soulever l'indignation des juges qu'à toucher leur prudence :

" Si vous les condamnez, vous ferez justice et vous aurez le blé à bon marché ; sinon, vous l'aurez plus cher. "

Il est vrai que les trois premiers discours d'Antiphon n'ont pas la même sobriété, la même réserve ; l'émotion y est assez franche, assez généreuse, l'orateur se donne carrière dans les exordes et dans les péroraisons. A cette exception près, le mot de Quintilien est suffisamment justifié par ce qui nous reste de l'éloquence attique dans sa première période : " Fortasse epilogos lex Athenis abstulerit. " Il fallait exposer rapidement le fait et l'exposer de façon à ce qu'il parlât en quelque sorte de lui-même. La Clepsydre mesurait le temps à l'orateur. Ἐν ὕδατι ou πρὸς κλεψύδραν λέγειν était une expression consacrée. L'émotion, le pa-

thétique se faisaient à peine jour çà et là par quelques paroles de prière, de supplication comme „ je vous prie, _ je vous en conjure, _ ayez pitié de moi,„ _ et cela non seulement devant l'aréopage, mais le plus souvent aussi devant les tribunaux ordinaires.

Ce qui nous frappe encore particulièrement dans les œuvres de Lysias, c'est l'extrême variété des personnages que l'orateur avait à faire parler devant les tribunaux. Si l'on remonte aux premiers temps, les avocats n'étaient d'abord que des amis réclamés par l'accusé et convoqués par eux au tribunal (συγκλητοί) pour y témoigner de leur moralité et de l'intérêt dont ils sont dignes et appeler sur eux l'indulgence. Un parent, un ami, ou une personne intéressée dans le procès pouvaient seuls jouer ce rôle. On voulait surtout écarter le soupçon de vénalité. Mais la loi est bientôt éludée; les parties achètent des discours tout faits, soit pour l'attaque, soit pour la défense; elles les achètent à des orateurs qui font métier de les composer et elles les apprennent par cœur pour les débiter devant les juges.

Lysias ne prend que deux ou trois fois la parole en son nom; dans le discours contre Eratosthène particulièrement, il veut venger la

mort de son frère, il est sous le coup d'une émotion personnelle. Mais dans ses autres discours, il fait parler les personnages les plus divers : tantôt un membre du conseil des Quatre Cents, ou un citoyen accusé d'avoir détruit la démocratie ; tantôt un mari qui vient se justifier d'avoir vengé l'adultère de sa femme, un Métèque accusé de sacrilège par ses esclaves. Bien plus, Antiphon fait parler un citoyen de Mitylène accusé d'avoir tué un de ses compagnons de voyage. En effet Athènes évoque à ses tribunaux toutes les causes des villes alliées, et ainsi s'accroît encore la variété de clients rassemblés devant les tribunaux. Des hommes de tous les âges, de toutes les conditions viennent demander secours aux avocats de profession et ceux-ci doivent s'ingénier à les faire parler comme il convient à leur esprit, à leur inexpérience, à leurs fonctions. Qu'on juge par là de ce qu'il a fallu à Lysias de facilité, de variété, de souplesse d'esprit pour observer toutes ces convenances ! L'avocat chez nous doit s'inspirer sans doute des idées, et quelquefois des passions de son client ; mais on ne lui demande pas de s'effacer complètement, de se dérober lui-même ; quelquefois même le caractère de l'avo-

cat exerce sur l'esprit des juges une influence favorable à l'accusé. L'orateur ancien, au contraire, doit disparaître complètement derrière ses clients et donner aux discours qu'il leur prête le plus grand air de vraisemblance; il faut qu'il observe et qu'il imite les mœurs de chacun, qu'il varie le ton et pour ainsi dire les gestes et les attitudes de ses personnages, en un mot qu'il fasse œuvre de poète dramatique. Dans Lysias il y a un peu de Sophocle et d'Euripide.

Ces habitudes du barreau athénien nous expliquent l'importance que les rhétoriques anciennes attachent à l'observation des mœurs, c'est-à-dire de toutes les variétés de ton et de langage qui doivent résulter des variétés de l'âge et du tempérament moral. Ces rhétoriques vont jusqu'à recommander à l'orateur de faire l'honnête homme, s'il ne l'est pas, prescription qui semblerait injurieuse, si l'on ne se souvenait que celui-ci compose ce qu'un autre prononcera. Voilà aussi pourquoi l'avocat, par la bouche de son client, s'excuse quelquefois de son inexpérience de la parole, comme Lysias dans son plaidoyer sur les biens d'Aristophane; ce sentiment de défiance convenait + et ne pouvait que lui concilier la bienveillance des

Meineke. Lysias. Disc. XIX.

\+ à un jeune homme

juges.

L'orateur devait prévoir et même préparer tous les incidents des débats. A tel moment, il demandait une citation de la loi, pour la rappeler à l'esprit des juges qui cependant avaient pu la lire sur les tables exposées publiquement ; à tel autre, il faisait intervenir les témoins qui déposaient, non pas comme chez nous avant la défense de l'avocat, mais au milieu même de cette défense. Quant aux détails du fait criminel, l'orateur ne les rappelait pas minutieusement, les supposant présents à l'esprit des juges ; et en effet à Athènes, qui n'était pas une grande ville, les circonstances d'un crime devaient rapidement arriver à l'oreille de tout le monde.

Meineke, Lysias. XXII° discours Contre Eratosthène §. 25.

Nous voyons encore par le plaidoyer de Lysias contre Eratosthène que l'orateur se permettait de composer d'avance un petit dialogue entre les deux parties. Il posait des questions, prévoyait les réponses qu'elles devaient attirer et continuait l'altercation jusqu'au point où elle amenait un résultat favorable à la cause. Un petit détail du même plaidoyer trahit la simplicité familière et naïve des mœurs judiciaires des Athéniens. Lysias, à propos des faits qu'il impute à son adversaire, avoue qu'il n'est

ταῦτα δὲ ἐπίστασθε μὲν καὶ αὐτοί, καὶ οἶδ' ὅτι οὐ δεῖ μάρτυρος παρασχέσθαι. ὅμως δ' ἐγώ τε γὰρ δέομαι ἀναπαύσασθαι, ὑμῶν τ' ἐνίοις ἥδιον ὡς πλείστων τοὺς αὐτοὺς λόγους ἀκουειν.

pas besoin d'appeler les témoins pour en démontrer l'évidence; et cependant il les fait introduire parce qu'il a besoin de repos (ce sont ses propres paroles) et que quelques-uns des juges ne seront pas fâchés d'entendre ce qu'ils savent déjà.

Un caractère de l'éloquence attique qui ne doit pas être passé sous silence, c'est la répétition de certains lieux communs. Andocide insère dans ses discours des passages qui se trouvaient déjà dans ses discours précédents et même un morceau pris textuellement dans Antiphon. Il y avait un certain nombre de lieux communs soit sur la loi athénienne, soit pour ou contre la torture qu'on se passait de main en main et comme de cause en cause. Dans une république comme celle d'Athènes, les orateurs qui devaient se tenir en quelque sorte toujours sur la brèche, être toujours prêts à composer rapidement un discours, étaient forcés de recevoir toute faite une partie de leur éloquence.

Sur les questions religieuses, sur celles de la profanation des mystères et de la mutilation des Hermès, par exemple, on voudrait pouvoir compléter les renseignements que nous donne Thucydide par ceux que nous offrent le discours d'Andocide et la réponse de Lysias. Mais cet événement si grave de l'histoire d'Athènes devait rester

enveloppé d'une profonde obscurité. Thucydide avoue avec tristesse qu'on ignore toujours si c'étaient les vrais coupables qui avaient été dénoncés et punis. Selon Plutarque, le premier dénonciateur dont parle Thucydide sans le nommer aurait été Andocide lui-même. Mais cet orateur, dans son discours sur les Mystères, rejette l'accusation sur d'autres personnes; il marque les progrès des débats; il indique quatre informations successives où rien n'autorise à lui attribuer le rôle odieux que Thucydide fait jouer au dénonciateur. Dans le discours de Lysias contre Andocide, les mêmes faits sont repris, tournés dans un autre sens et offrent matière à de nombreuses contestations. La vérité nous échappe comme aux anciens eux-mêmes sur cette profanation religieuse derrière laquelle le peuple irrité crut voir une attaque à la démocratie.

Au point de vue politique, les discours de la première époque ont un intérêt assez vif, quoiqu'il soit le plus souvent très difficile de mettre les renseignements qu'ils nous donnent en parfaite harmonie avec les témoignages des historiens. Pour tout ce qui a rapport à Alcibiade, par exemple, on ne peut accorder Andocide et Plutarque; les récits de ce dernier résistent à des synchronis-

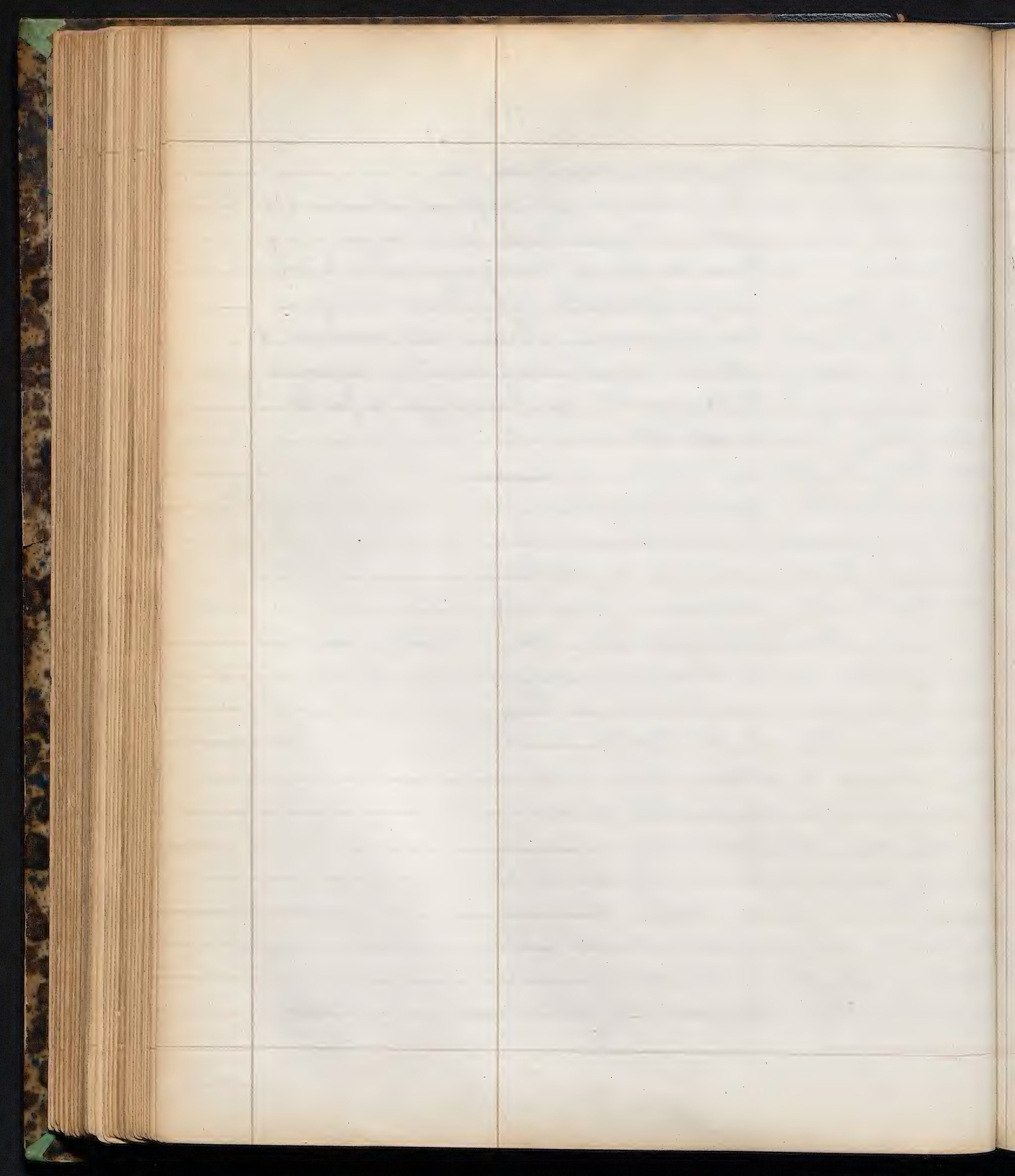
mes précis et rigoureux. Mais un fait important qui ressort de tous ces plaidoyers, c'est l'infraction trop fréquente dans les guerres civiles aux lois protectrices de l'humanité, aux décrets d'amnistie. Lorsque Platon dit dans le Ménexène " que si jamais chez un peuple il y a guerre civile, il faut lui souhaiter de la faire et de la terminer comme chez les Athéniens ", Platon jette sur le passé un regard bien indulgent. Plusieurs discours de Lysias attestent les réactions violentes des partis. La célèbre amnistie de Thrasybule est plusieurs fois violée. A peine elle est prononcée, que les passions se ravivent, cherchent à l'éluder et semblent se repentir d'un instant de modération. Dans le discours contre Andocide, l'orateur établit que les absents ne peuvent se prévaloir des traités conclus. Andocide parle lui-même des décrets infamants qui n'ont pas été détruits, dont la stèle a été conservé malgré les proclamations d'amnistie. Lysias poursuit en justice plusieurs de ceux qui avaient pris part au gouvernement des Trente tyrans. C'est même pour son propre compte qu'il attaque un des Trente tyrans, Eratosthène que devait cependant protéger le décret de Thrasybule et l'on sent dans son discours que l'animosité des haines politiques irrite encore la douleur qu'il

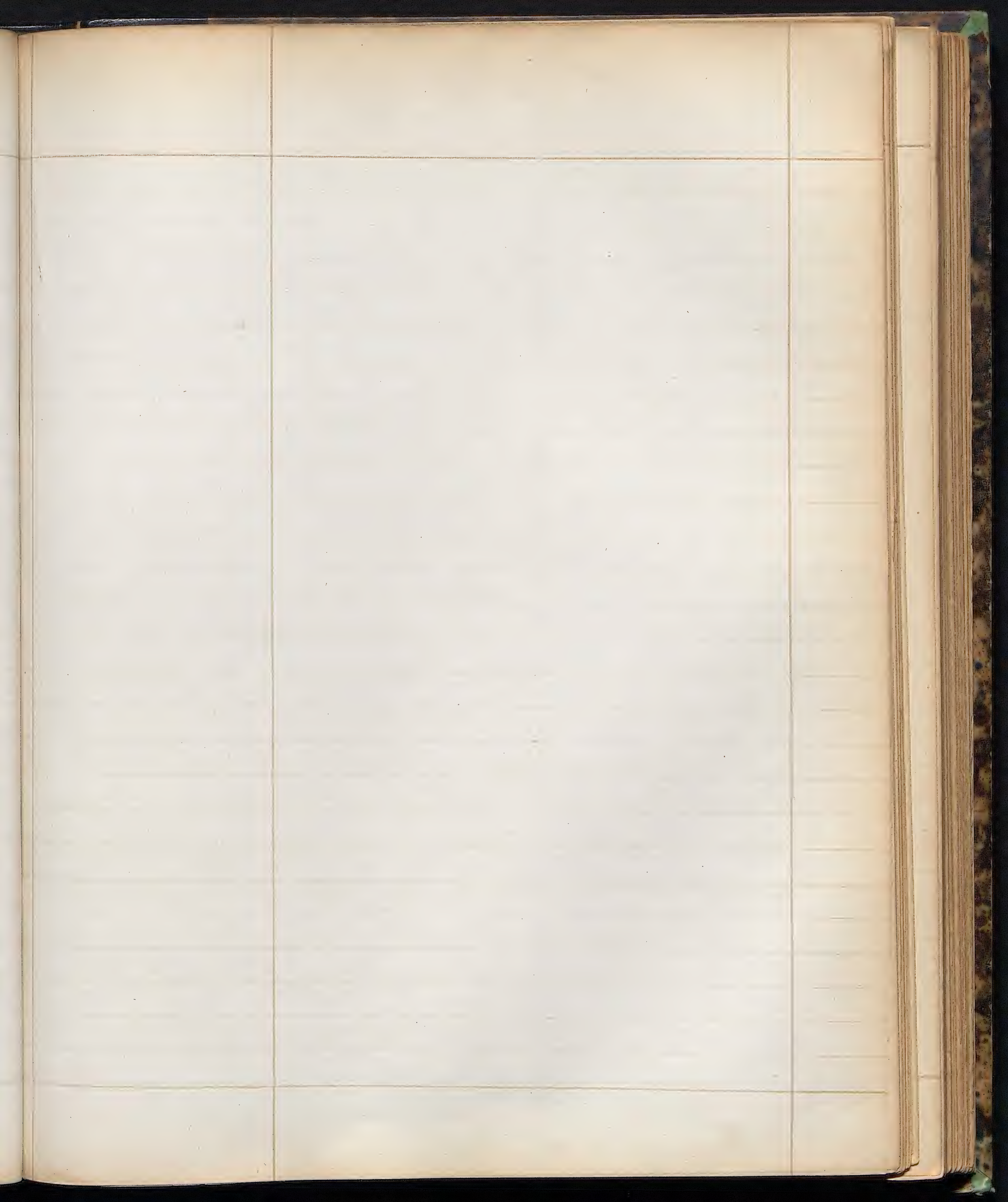
Disc. contre Andocide
§. 37.

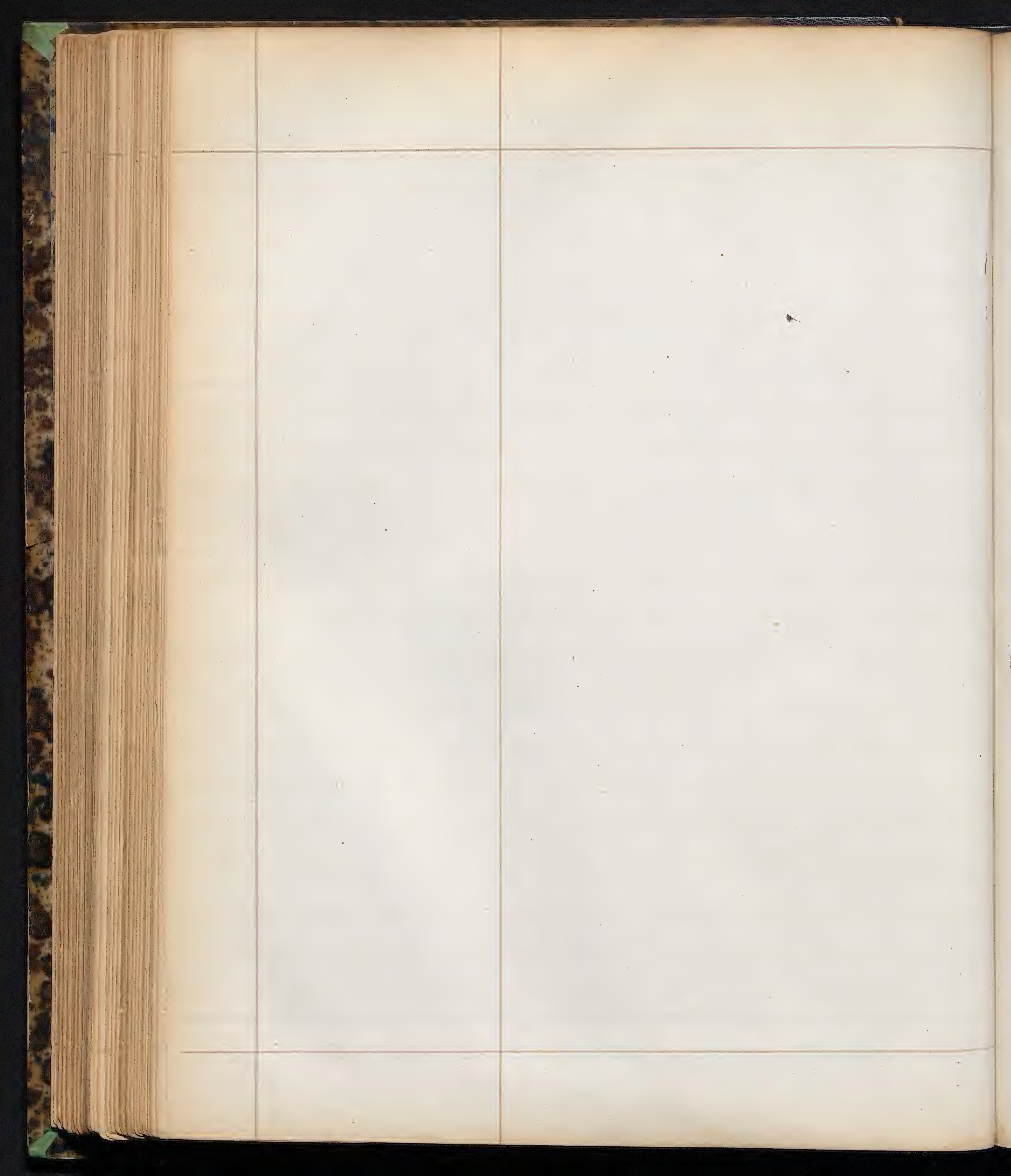
ressentait du meurtre de son frère.

On voit quel supplément de lumières apporte à l'histoire l'étude de ces discours. On y trouve de précieux témoignages sur les habitudes judiciaires, sur la vie politique et religieuse des Athéniens. Il nous reste maintenant à étudier les mêmes discours comme des monuments d'éloquence et de style, dans ce qui en fait la beauté littéraire.

Berlin.







15e leçon.

Antiphon, Andocide, Lysias.
(Suite).

Cette rédaction a été refaite en partie d'après les corrections du professeur.

15e leçon.

Antiphon, Andocide, Lysias.
(Suite)

On pourrait certainement étudier l'éloquence attique sous un point de vue plus général que nous n'avons fait jusqu'ici. On pourrait ramener toutes ses qualités à un certain nombre de qualités principales en étudiant séparément le sujet, la manière dont il est traité, l'exorde, la péroraison, le style. Cette méthode technique serait d'une simplicité et d'une netteté parfaites. Mais en revanche elle nous exposerait à fausser un peu la vérité historique. Cette simplicité est toute artificielle : l'image qu'elle nous donne des assemblées et des tribunaux athéniens est incomplète et inanimée. Ce danger, nous avons voulu l'éviter. Nous nous sommes efforcé de mettre devant les yeux un tableau à la fois vivant et fidèle des tribunaux d'Athènes, de faire connaître jusque dans les détails les hommes qui y parlaient, les affaires qui s'y traitaient, les juges qui rendaient les arrêts. Montrer quelles conditions les mœurs et la législation d'Athènes ont faites aux tri-

bunaux et à l'art oratoire ; peindre l'orateur et l'avocat vendant leurs discours, mais non leur ministère aux accusés ; reproduire dans leur naïveté les incidents d'une audience ; marquer le rapport des discours aux réglements et aux lois de la république : tel a été notre but. Sans doute ce plan a bien ses difficultés ; mais il a aussi des avantages qui les compensent. Il permet surtout de saisir l'éloquence athénienne dans toute sa variété originale.

Parmi les qualités de l'éloquence grecque, il en est une qui domine toutes les autres et qui a surtout attiré l'attention des rhéteurs. N'ayant point de mot français assez précis pour exprimer tout ce qu'elle contient, nous employons le mot grec qui servait à la désigner. C'est l'atticisme. Pour un rhéteur de l'antiquité l'atticisme est l'art de s'exprimer, dans la langue d'Athènes, avec un choix d'expressions et d'images avouées par le bon goût athénien. Pour l'historien et le critique moderne, l'atticisme est un fait d'une haute importance : c'est le goût érigé en théorie et mis en pratique pour la première fois. Les Grecs les premiers ont conçu et ont trouvé pour leur usage cette suprême qualité du bon goût ; ils en ont fait comme un talent particulier, propre au génie

de leur nation. Aussi n'a-t-il toute sa saveur que sur le sol natal. Transmis par les Grecs aux Romains, et par ces derniers aux écoles modernes, il n'est pourtant, à vrai dire, ni l'urbanité romaine, ni le bon goût français. C'est quelque chose de plus original, qui a un caractère éminemment grec. C'est pour la première fois dans l'histoire des lettres, la mesure et la règle devenant une qualité essentielle des œuvres d'art.

Cet atticisme, si particulier au génie hellénique, qu'est-ce chez les orateurs attiques ? C'est une chose bien difficile à définir. Les anciens eux-mêmes, qui pouvaient mieux que nous juger et goûter l'élégance de la diction attique, ne l'ont point cependant essayé. Ils reculent tous devant cette tâche et avouent leur impuissance. En effet, c'est que l'atticisme consiste à la fois dans la rectitude du jugement et dans la délicatesse du sentiment, dans l'observation des lois de la grammaire et dans la grâce et la parfaite convenance de l'expression. Comment définir cet heureux et difficile mélange de tant de qualités ? Denys d'Halicarnasse lui-même convient qu'il échappe à toute analyse et n'est point du ressort de la réflexion ; qu'on le sent et le goûte plutôt qu'on ne l'explique. Il entasse

un grand nombre de métaphores pour faire entrevoir le secret de ces admirables qualités et n'y réussit pas complètement. Pour s'en faire une idée un peu juste il faut donc le demander aux écrits mêmes des auteurs. Je dis aux auteurs eux mêmes, car trop souvent une traduction n'y suffirait pas.

L'abbé Auger a traduit toutes les œuvres des orateurs attiques. C'est un travail estimable et qui se recommande par beaucoup de correction et d'élégance: la lecture en est, en général, agréable. Cependant, si vous voulez vous rendre exactement compte des jugements portés par les rhéteurs sur Andocide, Antiphon et Lysias, vous êtes étonné combien cette traduction cache leurs mérites divers sous le même vernis d'élégance académique. L'abbé Auger savait bien sa langue et entendait passablement le grec: il rendit assez bien le sens des phrases et des mots car pour les raffinements de langue et les difficultés de législation qu'il n'a point comprises il faut lui pardonner. Mais ce qui dans ses traductions nous choque davantage, c'est cette teinte uniforme et banale qui efface toutes les nuances distinctes du talent, chez tous les orateurs attiques. Pour l'art d'argumenter, on en peut à l'aide de cette traduction saisir

les différences dans les trois orateurs : car chacun ayant son procédé particulier, il se retrouve dans la place et dans l'enchaînement des arguments, toutes choses que la copie ne peut effacer. Mais les qualités plus intimes, pour ainsi dire, telles que les grâces et le naturel de la diction, combien on les retrouve rarement dans un tel travail. C'est qu'il aurait fallu de la part du traducteur une étude plus curieuse et plus patiente. C'est qu'il aurait eu besoin de se faire guider par les rhéteurs anciens, meilleurs juges que nous de tant de subtiles qualités.

Instruits par cet exemple et bien avertis du défaut que nous avons à éviter, abordons maintenant la comparaison des trois grands orateurs de la première période attique, Andocide, Antiphon et Lysias. Nous prendrons pour chacun d'eux l'exorde d'un de leurs discours en commençant par Andocide. Andocide est celui que les anciens ont signalé le plus volontiers pour le naturel de la diction. Homme d'affaires, se mêlant du gouvernement, travaillant à agrandir sa fortune, prenant part à tous les actes politiques, il ne fut point avocat de profession. En lui rien qui sente le métier. Tous les discours qu'il fit, il les prononça lui-même, et n'en fit jamais qu'en son propre nom pour se défendre ou attaquer ses

adversaires. Bien plus il n'a même presque point étudié dans les écoles des rhéteurs : il connait peu leurs secrets. C'est le citoyen bien né et bien élevé forcé par les circonstances de devenir orateur.

Il est à propos de choisir le discours le plus authentique de cet orateur. Nous prendrons donc le plaidoyer sur l'affaire des Mystères, quoique celui là même ait excité le doute de la critique : mais quel qu'en soit l'auteur, il a dû être prononcé à l'époque même où florissait Andocide. On l'accusait d'avoir violé les mystères les plus sacrés et d'avoir ainsi porté atteinte aux institutions et à la liberté d'Athènes : car tout se tenait à Athènes, et qui violait quelque loi soit civile, soit religieuse, s'attaquait à la démocratie elle-même. L'affaire était donc très grave. C'était pour Andocide une question de vie et de mort. Voici en quel style il a écrit son exorde :

« Vous avez tous vu, Athéniens, dès que je fus rentré dans cette ville, l'effort et l'ardeur de mes ennemis à me nuire en toute façon, justement et injustement, et je n'ai pas besoin de m'étendre là dessus ; mais je vous demanderai en grâce une chose aussi juste qu'elle vous est facile et à laquelle j'attache beaucoup de prix. Et d'abord c'est de réfléchir que je me présente ici sans aucu-

ne obligation de m'y fixer, sans avoir donné de garants, sans avoir été mis en prison, mais par confiance, dans la justice d'abord, puis en vous-mêmes qui chercherez la vérité, et qui ne me laisserez pas opprimer par mes ennemis, mais chercherez plutôt à me sauver conformément à la justice, aux lois de notre patrie et aux serments que vous prêtez avant de prononcer ici vos sentences. Vous devriez, Athéniens, penser de ceux qui viennent volontairement accepter le péril d'une lutte, ce que ces citoyens pensent d'eux mêmes. Car tous ceux qui n'ont pas voulu subir l'épreuve, se condamnant ainsi eux-mêmes, il est juste de porter d'eux pareille sentence. Mais tous ceux qui, confiants dans leur innocence, viennent subir l'épreuve, vous devez les traiter suivant l'exemple qu'ils vous donnent eux-mêmes, et ne pas préjuger qu'ils soient coupables. Beaucoup de gens m'annonçent que mes ennemis répétaient que je reculerais et finirais le débat: à quoi bon pour Andocide affronter une lutte aussi redoutable, quand il peut, en quittant ce pays, trouver à bien vivre ailleurs; quand il a l'île de Chypre, d'où il arrive, où il possède beaucoup de bonne terre, reçue en belle et bonne donation? A quoi peut-il penser? Ne voit-il pas comment

vont ici les choses ?. Mais j'ai de bien autres sentiments ; car je n'accepterais pas de vivre ailleurs, même avec tous les biens du monde, loin de ma patrie, fût-elle dans l'état que mes ennemis disent. J'aime encore beaucoup mieux y être citoyen que dans d'autres villes qui peut-être en ce moment sont fort heureuses ; et c'est dans ces sentiments que je suis venu vous dire de décider sur ma vie. »

Cet exorde ne manque ni de vigueur ni de fermeté ; il est plein d'un noble patriotisme. Cependant il a quelque chose d'inachevé et qui atteste une main peu exercée encore. Les périodes ne sont ni bien conçues, ni bien liées et enchaînées. Des répétitions maladroites viennent souvent déparer l'élégance du langage. La vivacité et le piquant du dialogue entre Andocide et un de ses ennemis, intercalé au milieu de l'exorde, en rompt la gravité. Il semble que cette saillie spirituelle est un peu anticipée. Dans le corps du discours elle aurait pu produire beaucoup d'effet. En commençant il importait seulement de montrer un cœur honnête et simple, se rassurant sur son innocence.

Antiphon nous offre, au contraire, le modèle d'une éloquence étudiée qui sort de l'école des rhéteurs. Nous avons devant nous un avocat

habile, qui sait mettre chaque chose en son lieu, et qui conservera à ses exordes toute la gravité qui leur convient. Un habitant de Mitylène est accusé d'avoir tué un Grec embarqué sur le même vaisseau que lui pendant la traversée. Le jugement doit être prononcé à Athènes. Il s'adresse à Antiphon pour avoir un plaidoyer; et, sur sa demande, celui-ci compose à loisir pour l'accusé le discours qu'il devra prononcer devant les juges. C'est donc le Mitylénien qui parle; il ne faut pas oublier cette circonstance. Trop souvent, en ne tenant pas compte de cet usage du barreau athénien, des critiques modernes ont commis de graves erreurs. Ainsi M. Belin de Balu et M. Gros lui-même parlent souvent des clients de Lysias, comme si un orateur athénien pouvait avoir des clients. Voici l'exorde du plaidoyer d'Antiphon:

« Je voudrais bien, ô juges, que l'habileté oratoire et l'expérience des affaires fussent égales en moi à l'étendue de mes malheurs et de ma misère. Au contraire je suis à la fois et trop accablé d'infortunes et trop dépourvu de talent. En effet là où j'avais à souffrir de mon corps pour un crime qui n'est pas mien, l'expérience m'a été inutile; et ici, où je dois me sauver avec la vérité en vous la

disant telle qu'elle est, voici que je vais souffrir de mon embarras à parler (1) : car souvent ceux qui ne savaient point parler, étant incapables de convaincre avec la vérité, ont succombé avec elle, faute de la bien mettre en lumière ; tandis que beaucoup d'autres, par l'habileté de leur parole, ont fait croire au mensonge et se sont sauvés par cela même qu'ils avaient menti. Aussi lorsqu'un homme n'a point l'expérience des débats, tout dépendra nécessairement de l'éloquence des accusateurs plutôt que des faits eux-mêmes et de la vérité. Pour moi donc, ô juges, je ne vous demanderai pas de me prêter attention, comme le demandent presque tous les plaideurs, se défiant en eux-mêmes et préjugeant mal de votre équité (Car il est naturel que dans un tribunal d'honnêtes gens, l'attention

(1) Il faut remarquer que les trois premières phrases sont autant d'antithèses et que ce procédé se continue même dans la suite. C'est une opposition continuelle des faits et des paroles, de la vérité et du mensonge. Cette antithèse se retrouve bien souvent dans les discours de Thucydide. C'est une nouvelle preuve que Thucydide est élève d'Antiphon ; d'ailleurs il y a une ressemblance générale qu'on ne peut méconnaître dans la manière des deux écrivains.

soit acquise au prévenu, même sans qu'il la demande, puisque les accusateurs aussi l'ont obtenue sans la demander); mais je vous prierai d'abord de me pardonner, si ma parole pèche en quelque chose, considérant que c'est le tort de mon inexpérience plutôt que celui de mon caractère; ensuite, si je parle bien, de l'attribuer plutôt à la vérité qu'à un effort de l'éloquence. Car il n'est pas juste ni qu'un homme coupable en fait se sauve par des paroles, ni qu'un homme honnête en fait soit
(1). perdu par des paroles. Car pécher par le discours, c'est un tort de notre langue: pécher en action, c'est un tort de notre cœur. Et d'ailleurs celui dont la vie est en question doit forcément commettre quelque faute, car il lui faut songer non seulement à ce qu'il dit, mais à ce qui en résultera. Or tout ce qui est obscur encore dépend de la fortune plus que de la prévoyance; et il ne se peut qu'un accusé n'en ressente pas beaucoup de trouble. Pour ma part, je vois ceux mêmes qui ont l'habitude de ces débats se montrer inférieurs à eux-mêmes quand le péril est pour leur propre vie, tandis qu'ils réussissent quand l'affaire ne touche qu'à

(1) Il faut noter dans ces paroles une sobriété nerveuse, mais un peu obscure.

l'intérêt d'autrui. Ma demande, ô juges, est donc à la fois légale et sainte, et, comme c'est mon droit, c'est aussi votre devoir. Maintenant je vais me défendre sur chaque point de l'accusation. »

Ce morceau est excellent pour la beauté du langage, la simplicité, le bon ordre des idées, l'exacte correspondance des termes. Cependant toutes ces qualités, si belles qu'elles soient, ne sont point dans le caractère du personnage qui doit débiter le discours, et qu'on nous représente comme si inexpérimenté. Elles sont trop étudiées. On reconnaît trop l'élève des rhéteurs, celui qui compose à loisir dans son cabinet selon toutes les règles de l'art. Il n'y a point là ce parfait naturel et cette parfaite vraisemblance si nécessaires pour mettre les paroles en harmonie avec le caractère du plaideur.

Cet art achevé ne se trouve que dans Lysias rhéteur lui-même dans ses premières années. C'est en oubliant son premier métier qu'il atteint le naturel exquis dont nous allons voir un exemple.

Le discours que nous avons choisi est une apologie présentée par Lysias pour un citoyen accusé d'avoir voulu renverser la démocratie. L'affaire fut jugée quelque temps après le retour de Thrasybule et la chute des Trente :

« Je vous pardonne volontiers, ô juges, si

en écoutant de tels discours et en vous rappelant
(1) les faits passés, vous vous sentez une égale colère contre tous ceux qui sont restés dans la ville. Mais j'admire les accusateurs, qui, négligents pour leurs propres affaires, se montrent si diligents sur celles des autres; qui, sachant bien quels gens n'ont fait aucun mal et quels gens ont commis mainte action coupable, cherchent leur profit en vous inspirant à l'égard de tous les mêmes sentiments. S'ils
(2) pensent avoir exposé dans leur accusation contre moi les crimes commis dans Athènes par les Trente, je les tiens pour de mauvais orateurs; car ils n'ont rapporté qu'une faible partie des méfaits de ces hommes; mais s'ils prétendent qu'un seul de ces méfaits me regarde, je montrerai qu'ils mentent de tout point et que je fus toujours tel que l'eût été en restant dans Athènes le meilleur des cito-

---

(1) Ceux qui sont restés dans la ville sont les Athéniens qui n'ont pas fui la tyrannie des Trente et cherché un asile auprès de Thrasybule.

(2) Remarquons ce trait attique, cette ironie légère, qui va à son but, qui touche, mais avec délicatesse et sobriété : le trait passe pour ainsi dire inaperçu, mais n'en frappe pas moins vivement.

yens qui revinrent du Pirée. Je vous prie, ô juges, de ne point partager les sentiments des Sycophantes. Leur affaire à eux c'est d'amener en justice même les innocents (car c'est par là surtout qu'ils peuvent s'enrichir) : la vôtre est de faire que le citoyen irréprochable jouisse paisiblement de ses droits ; car c'est le moyen pour vous d'assurer des défenseurs à l'état actuel des choses. Je voudrais, ô juges, si je démontre que je n'ai causé aucun malheur à la république, que je lui ai même rendu beaucoup de services et de ma personne et de mes biens,
(1) je voudrais jouir des avantages auxquels ont droit non seulement ceux qui ont bien mérité de leur patrie, mais encore ceux qui ne lui ont fait aucun mal. Or, j'en crois avoir une grande preuve, c'est que si les accusateurs avaient pu me convaincre de quelque crime personnel, ils ne mettraient point sur moi les fautes des Trente ; ils ne se croiraient pas obligés à calomnier les autres pour les méfaits de ces hommes et ils poursuivraient la punition des vrais coupables. Au contraire ils comptent que la

---

(1) En grec ἀξιῶ que traduit le français je voudrais n'est pas répété. C'est un petit trait de négligence qui marque une certaine coquetterie. Le plaideur veut se donner comme un homme étranger à l'art de la parole.

haine qu'ont méritée les Trente peut suffire à perdre aussi les innocents. Pour moi je pense qu'il n'est pas juste que si quelques hommes ont rendu des services à l'état, d'autres en recueillent par eux l'honneur et la reconnaissance; et qu'il ne l'est pas davantage que si quelques-uns vous ont fait beaucoup de mal, ce soit aux innocents à recueillir l'injure et la calomnie. La république a déjà bien assez d'ennemis et de ces gens qui aiment à tirer grand parti d'accusations mensongères...

Par ces traductions nous espérons avoir rendu sensible le genre de talent particulier à chacun de ces trois écrivains. Le premier discours que nous avons lu témoigne de l'éloquence honnête et correcte, mais un peu inculte, d'un citoyen, d'un homme d'affaires. Le second nous montre un rhéteur, qui compose à loisir des discours qui lui ont été commandés et qu'il ne prononcera pas. Il laisse percer un art excessif, une trop grande recherche des effets oratoires. Enfin le troisième admet dans une juste et parfaite proportion le naturel inculte d'Andocide et le travail excessif d'Antiphon : c'est la perfection du genre.

Mais une traduction laisse toujours échapper quelque chose de l'original, malgré tout le soin qu'on y apporte. Elle ne peut jamais

reproduire complètement toutes les nuances dont le mélange fait le caractère de l'écrivain. L'impression qu'elle laisse est toujours un peu vague. Aussi essaierons-nous de corriger ce défaut en rapportant un jugement qu'un critique plein de goût, Mr. Girard, a porté sur le style de Lysias dans son ouvrage intitulé: Des caractères de l'atticisme dans l'éloquence de Lysias.

« Il n'y a point de style sans une sorte de parure. Quelle sera donc la parure qui pourra s'accorder avec cette simplicité de Lysias, ennemie de tout ornement? Ce sera une élégance qui résultera naturellement de la netteté et de la proportion; ce sera plus encore: une œuvre d'art, quelle que soit la correction du dessin, ne mérite véritablement ce nom que si elle possède ce charme qui, dans la nature qu'elle imite, est le divin caractère de la beauté. Ce charme, qui se sent plus qu'il ne se définit, fut le singulier privilège d'un homme qui semblait si complètement affranchi du désir de plaire. Son style a une grâce particulière que tout le monde reconnut en lui et dont personne ne put lui ravir le secret. C'est au jugement d'Halicarnasse, le caractère distinctif de Lysias, celui sur lequel on doit se guider quand on hésite sur l'authenticité d'un de ses discours;

épreuve qui serait aujourd'hui bien délicate pour notre goût. Cependant nous sommes jusqu'à un certain point capables de sentir cette grâce inimitable, surtout étant soutenus par les témoignages unanimes de l'antiquité. Peut-être même réussirons-nous jusqu'à un certain point à nous en figurer la nature, en songeant à l'effet de ces voiles légers et transparents dont sont quelquefois revêtues les statues grecques : rien n'est plus élégant et plus doux à l'œil que les indications discrètes de leurs plis simples qui suivent les mouvements gracieux de formes parfaitement proportionnées ; et leur charme a quelque chose de plus sensible et de plus pénétrant que la majesté des riches draperies auxquelles fait penser le développement des périodes d'Isocrate et de Cicéron. De même le style de Lysias est un tissu fin qui reproduit naturellement toutes les inflexions de la pensée sans rien dérober de leur souplesse. Que faudrait-il de plus pour que notre admiration fût complète ? Peut-être des formes plus idéales et une vie plus généreuse dans le corps qui respire sous ce vêtement diaphane. »

En présence de cette exquise perfection de l'art d'écrire, en présence de cet orateur qui a

formé Démosthènes, et dont le style a déjà tant de charme, et une pureté si idéale, une foule de questions se présentent à l'esprit. On se demande comment un art si raffiné a pu se développer et arriver si vite à sa perfection dans cette Athènes, dont on a pu apprécier la physionomie politique et morale. On cherche d'où a pu naître chez les Athéniens et se former si vite ce sentiment des convenances, ce bon goût qui est l'atticisme. On s'étonne de le voir fleurir si longtemps sans altération. C'est que la Grèce fut une nation privilégiée. A un génie naturel admirable, à un esprit infini s'ajouta pour elle le bonheur inappréciable d'être arrivée la première sur la scène du monde. Elle créa des modèles, et n'en eut pas elle-même à imiter, parcequ' aucune nation ne l'avait précédée dans cette voie. Elle tira tout de son propre fonds et produisit des œuvres parfaites, parce qu'elle avait reçu l'heureuse faculté de concevoir par elle-même, d'aimer et de reproduire la beauté idéale. Sa poésie et l'éloquence grandirent et se fortifièrent sans passer par la férule des savants, et ne furent gênées dans leur développement par aucune tradition littéraire. Avant les orateurs attiques, il n'y avait point eu d'orateurs, ou du moins la Grèce

n'en connaissait pas. Cela contribua beaucoup à donner à l'éloquence grecque cette unité et ce parfait naturel. Elle fut formée en Grèce par les Grecs et pour les Grecs. Elle représenta tout le génie de la nation sans y rien mêler d'étranger.

Les Romains, comme il était naturel, se sont inspirés des Grecs pour l'éloquence, ainsi que pour la philosophie et la poésie. Cette imitation a été féconde chez eux. Le génie latin s'est agrandi et élevé au contact du génie grec. C'est qu'une parenté naturelle, la ressemblance de la religion et jusqu'à un certain point celle des institutions et des mœurs prédisposaient l'éloquence grecque à devenir romaine.

Il n'en est point de même pour notre littérature savante du dix-septième siècle. L'éloquence en particulier ne pouvait sans de longs et pénibles efforts acquérir les qualités vraiment françaises qui font le mérite de nos orateurs; car elle avait des maîtres, elle avait des modèles qui s'imposaient à elle: et toutes les traditions qui l'entouraient étaient grecques ou romaines. C'était la renaissance qui dans son admiration exclusive pour l'antiquité, avait préparé à nos orateurs ces liens et ces entraves. Le génie de notre pays

était pour ainsi dire étouffé sous tant d'érudition. Le bon goût français ne pouvait s'en dégager que lentement pour prendre un caractère particulier. L'éducation de nos orateurs était trop gênée par l'abondance des leçons et des préceptes que nous avait laissé l'antiquité. Chez les Grecs, comme nous l'avons montré, rien de semblable ne se produit. L'éloquence se forma elle-même; aussi ne s'égara-t-elle pas et arriva-t-elle promptement et facilement au but.

Tant d'élégance, de discrétion, de sobriété, de bon goût, d'atticisme en un mot, nous charme et nous séduit, mais nous étonne aussi en même temps, quand nous songeons à quelle époque furent prononcés tous ces discours. Quel contraste frappant! Fut-il jamais un siècle plus déchiré par les dissensions et les fléaux de la guerre? Thucydide et Xénophon, en retraçant l'histoire de ces temps, nous mettent sous les yeux les tableaux les plus sombres et les plus affreux. Athènes et le Péloponnèse rivalisent de cruauté. Athènes fait mutiler les prisonniers qui sont tombés en son pouvoir. Sparte se venge en massacrant trois mille captifs athéniens. Lysandre, vainqueur et maître d'Athènes, sur la proposition d'un Thébain, va faire raser la ville de Minerve. Les Athéniens ne doivent leur salut qu'à quelques vers touchants d'Euripide. Ce

n'est pas assez. Les différentes factions même, qui partagent Athènes et se succèdent au pouvoir, ensanglantent tour à tour leur triomphe. Les Trente, établis par Lysandre, tous athéniens, tous amis des plus cruels ennemis de leur patrie, remplissent la ville de meurtres et de proscriptions. Entourés d'une garde Spartiate, défendus par une petite armée composée de leurs partisans, ils mettent à mort quinze cents citoyens, en bannissent quinze cents autres et confisquent leur bien. Bientôt après ces bannis rentrent dans la ville avec Thrasybule, chassent les Trente et les Lacédémoniens, et, malgré la célèbre amnistie proclamée alors, nous savons combien de poursuites atteignirent les ennemis vrais ou supposés de la démocratie.

On croirait assister aux luttes de peuples encore barbares. Et cependant les orateurs attiques n'eurent jamais un langage si pur ni si châtié. Ceux mêmes qui défendaient leur vie, et auxquels on pardonnerait un peu d'emportement et d'exagération, savaient rester sobres, et, en observant les règles les plus délicates de l'atticisme, atteindre sans effort à la perfection du style. Tous nous apparaissent comme des écrivains uniquement possédés de l'amour de l'art et de la

passion du beau. Tant de calme, tant de liberté d'esprit, tant d'efforts réfléchis pour arriver à la perfection se concilient difficilement avec les passions violentes de ces temps de trouble et de discorde. Bien plus l'éloquence ne fut pas même atteinte par la réaction aristocratique qui, du temps des Trente, s'attaqua à l'esprit littéraire. L'ancienne comédie, si pleine de l'esprit attique, se vit enlever sa liberté, et mourut pour donner naissance à la comédie moyenne. Les écoles des rhéteurs furent un instant fermées. Et cependant l'art oratoire et la poésie n'en poursuivirent pas moins leur paisible progrès.

Bien des causes peuvent expliquer ce contraste si étrange pour nous. C'est d'abord et surtout que ces révolutions sont bien plus politiques que sociales. Elles ne bouleversaient ni la société, ni la fortune ou le rang des citoyens. Elles avaient uniquement pour résultat d'amener sur la scène de nouveaux hommes politiques. C'est ce que dit Lysias dans le discours même dont nous avons lu l'exorde. Son témoignage est d'un grand poids et ne peut être récusé. L'exorde terminé, Lysias continue ainsi :

« Avant tout, posons pour principe

que nul homme par caractère n'est partisan de l'état oligarchique ou démocratique : chacun désire de changer de gouvernement suivant son intérêt ; de sorte qu'il dépend de vous en grande partie qu'il y ait beaucoup d'hommes zélés pour la constitution actuelle. Les événements passés doivent vous convaincre de ce que je dis. Voyez combien les chefs des deux gouvernements ont changé de fois. N'est-ce pas après avoir commis envers vous nombre d'excès dont ils craignaient la punition, que Phrynique, Pisandre, et les autres qui gouvernaient avec eux, établirent la première oligarchie. Plusieurs des quatre Cents ne sont-ils pas revenus avec les citoyens du Pirée ? Quelques-uns de ceux qui avaient chassé les quatre-Cents ne furent-ils pas eux-mêmes du nombre des Trente ? Parmi les citoyens enrôlés pour Eleusis, et qui furent assiégés avec ces derniers tyrans, ne s'en trouvait-il pas qui s'étaient mis en campagne avec vous ? Il est donc évident que c'est moins pour le gouvernement qu'on se dispute que pour des intérêts particuliers. C'est sur ces principes qu'on doit nous examiner, et la meilleure manière dont vous puissiez juger d'un citoyen, c'est de considérer comment il s'est conduit sous

le règne démocratique, et s'il avait quelque intérêt à ce qu'il arrivât une révolution."

Voilà une peinture bien vive de l'état d'Athènes à cette époque. Les citoyens, ne cherchant que leurs intérêts, n'adoptaient par conviction aucune forme de gouvernement. Les rôles changeaient sans cesse selon les passions de chacun. Aristocrate aujourd'hui, demain on devenait démocrate; on faisait cause commune avec les ennemis de la veille pour les attaquer le lendemain. Banni ou puissant, pauvre ou riche, heureux ou malheureux, l'Athénien semblait ne poursuivre à travers tant d'agitations que la satisfaction de ses désirs et de ses passions. Tous pouvaient arriver aux plus hautes charges, à la plus brillante fortune, tous pouvaient rester ou tomber dans la condition la plus humble. mais tous avaient reçu une éducation libérale; et personne n'était complètement étranger aux plaisirs de l'esprit. Dans cet état de la société, le bon goût ne pouvait donc se perdre et l'éloquence devait garder toute sa pureté, malgré la fréquence des révolutions.

On exagère même souvent la distance qui, dans l'Attique, séparait les esclaves des hommes libres. Sans doute l'égalité

civile ne pouvait exister entre les maîtres et les esclaves. Mais ces derniers vivant au milieu d'un peuple si éclairé et si intelligent, avaient au moins une certaine culture d'esprit, et sur la place publique n'étaient pas trop déplacés auprès de leurs maîtres. Presque personne n'échappait à cette bienfaisante influence d'Athènes. Tous ceux qui l'habitaient avaient adopté sa langue, comme ses plaisirs et ses arts; tous les aimaient et en goûtaient les délicates beautés. Des esclaves savaient applaudir à l'atticisme de Lysias, au sel d'Aristophane, aux accents pathétiques de la tragédie. Les maîtres même, moins durs que dans le reste de la Grèce, moins durs surtout que ne le furent les Romains, les traitaient en général avec douceur et s'inquiétaient quelquefois de leur éducation intellectuelle. Ainsi, chez un poète de la comédie moyenne, nous entendons un esclave remercier son maître de lui avoir fait apprendre les belles-lettres dans sa jeunesse. Les horreurs même de cette guerre du Péloponnèse pendant laquelle tant de Grecs furent réduits en esclavage, contribuèrent à rapprocher les esclaves des hommes libres.

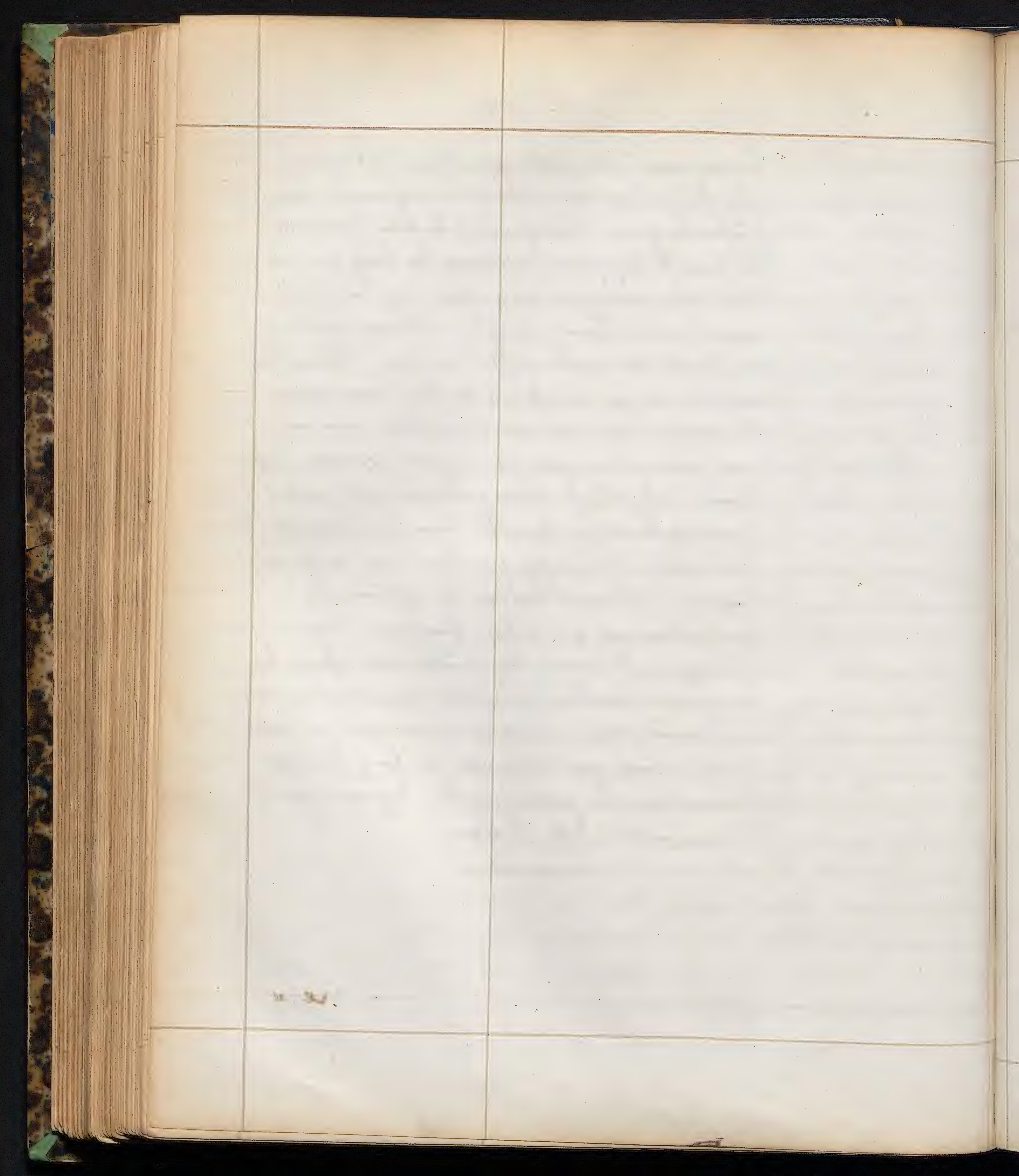
Au contraire notre révolution fut une révolution sociale. Elle mêla et confondit les rangs, les classes, les fortunes. Une foule d'hommes,

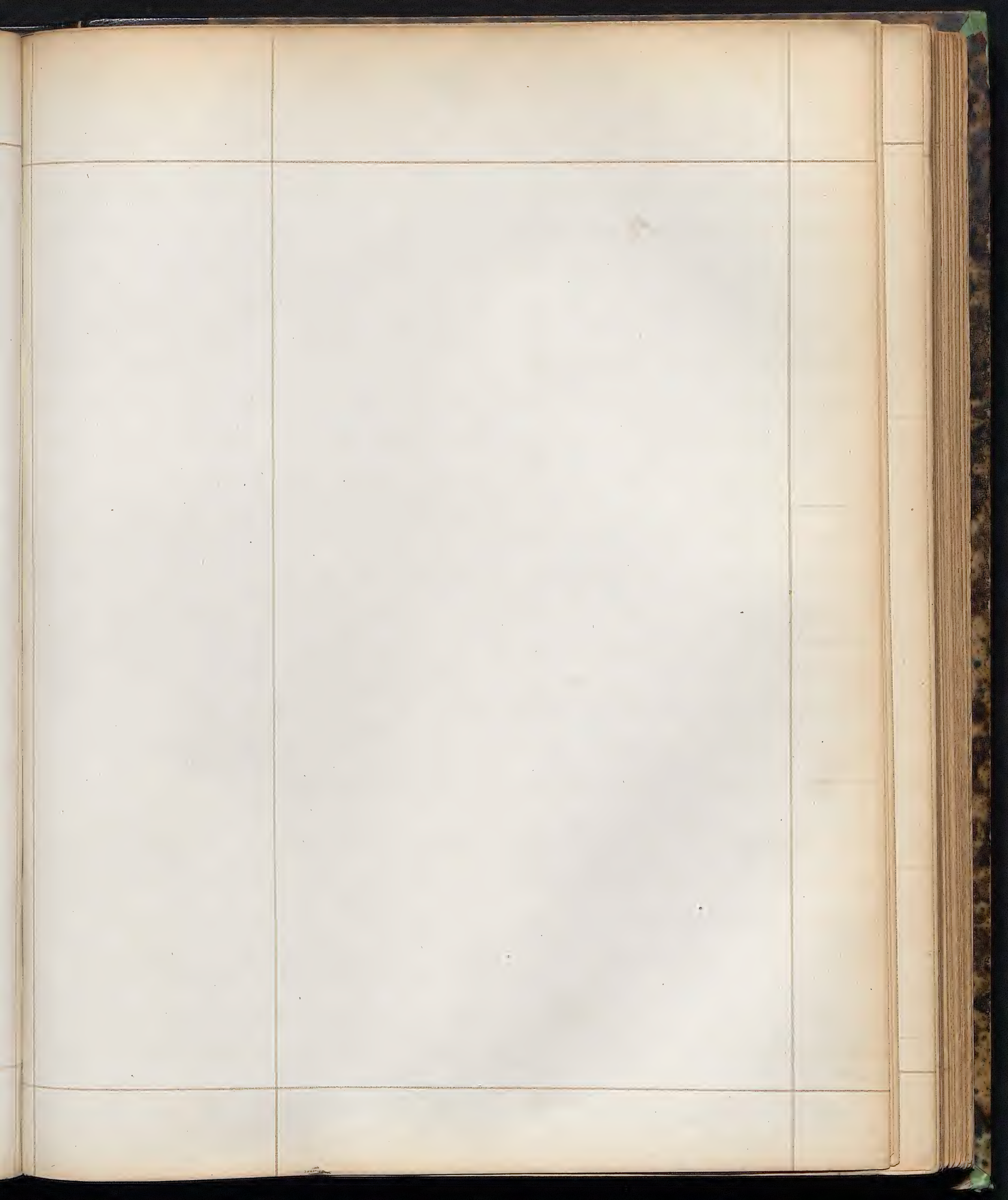
qui n'étaient jamais entrés dans les salons élégants de la bonne société, qui ne connaissaient leur langue que par l'usage journalier qu'ils en faisaient, arrivèrent à la vie publique et à la tribune. Forts de leur génie naturel, emportés d'ailleurs par la passion politique et se souciant fort peu du beau langage, ils firent bon marché de la vieille langue française, et ne craignirent pas de la dénaturer. Ce qui nous reste des œuvres de ce temps en est la preuve. Il y a tel discours prononcé dans une grande assemblée et sur de graves intérêts, qui choque nos oreilles et qui nous étonne par son étrangeté. Cela était inévitable. Car avant la Révolution, il y avait en France plusieurs classes bien distinctes, par les mœurs, le caractère et le langage. Les rangs inférieurs de la société, ayant alors envahi tout l'état, une langue grossière domina bientôt presque sans rivale. A Athènes nous voyons bien un grand nombre de complots, de meurtres et de proscriptions, mais non pas une perturbation complète. La société ne change pas d'aspect. Les hommes sont toujours les mêmes; les caractères, les passions ne changent point. Voilà pourquoi malgré tous les désordres l'élégance et le bon goût attique ont toujours conservé leur pureté.

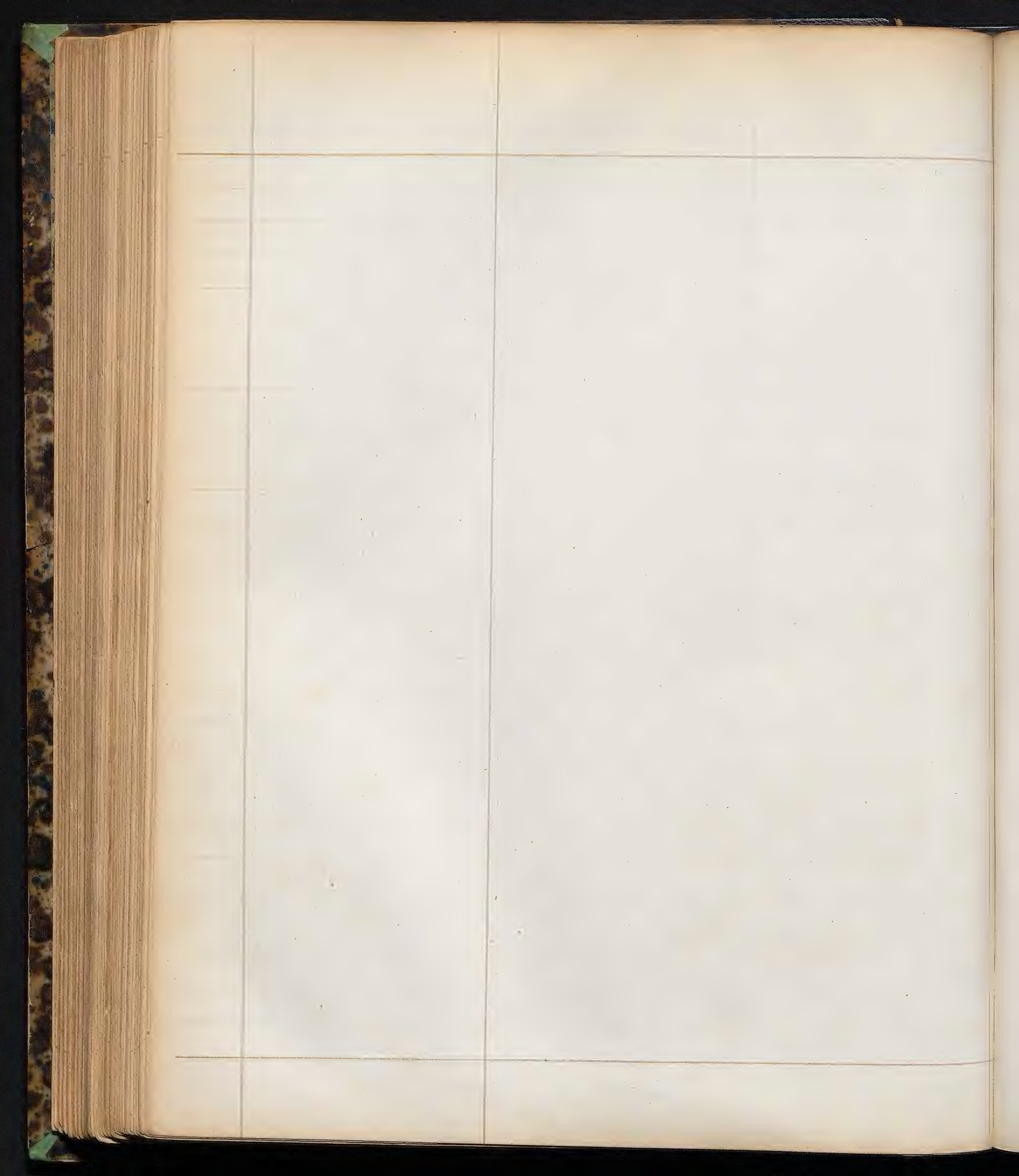
D'ailleurs cette agitation continuelle était

la vie même des petites républiques de la Grèce. Les forcer au repos c'était les condamner à mourir. Enfin le génie et la passion du beau dominait le tumulte des guerres extérieures, les luttes plus terribles de la place publique. Ainsi tous les chefs d'œuvre dont s'honore le plus Athènes sont de ces temps de trouble et de discordes. Phidias, pour ne citer qu'un exemple, a dû bien souvent quitter le ciseau, laisser son œuvre inachevée, pour courir aux armes et repousser une invasion ennemie. Souvent le bruit de la place publique a dû pénétrer jusqu'à lui et le troubler dans ses méditations solitaires. Heureux privilège d'un peuple prédestiné ! Dans l'histoire d'Athènes il y a certes beaucoup à regretter, beaucoup à blâmer : le sang coule souvent, les désordres sont affreux, les vengeances terribles. Mais ce n'en est pas moins un grand peuple, qui a su expier ainsi ses fautes et ses crimes, qui du moins se les a fait pardonner par la postérité, en lui léguant tant d'immortels chefs-d'œuvre.

V. Remy.







16e leçon.

Xénophon — les Helléniques.

Leçon rédigée sur des notes un peu courtes et des souvenirs un peu effacés. La fin surtout contient quelques idées qui ne m'appartiennent pas, mais ces idées sont justes.

16e leçon.

Xénophon – les Helléniques.

La plupart des écrivains illustres que nous avons étudiés jusqu'ici doivent leur célébrité à un seul genre de mérite. Héraclite n'est connu que comme philosophe, Hérodote comme historien ; Xénophon, au contraire, réunit en lui le génie du philosophe à celui de l'historien, et même à celui du général d'armée. Rien n'est plus curieux que la biographie de cet écrivain (1) : il fut à la fois soldat et disciple de Socrate : puis il accepta un commandement subalterne dans une armée de mercenaires grecs, engagés au service du jeune Cyrus, frère et compétiteur d'Artaxerce Mnémon. Au moment d'entreprendre cette expédition, Xénophon consulta Socrate, non sur la justice de l'entreprise (cette question préoccupait peu l'élève même du plus sage et du plus vertueux des philosophes) ; mais sur l'opportunité du départ. Socrate, loin de le dissuader,

(1) Sur la vie de Xénophon on peut consulter l'excellent article de Mr. Letronne, dans la *Biographie universelle* de Michaud.

lui indiqua seulement certaines formalités religieuses à remplir afin de se rendre les Dieux favorables. On sait l'histoire de cette expédition, et de la belle retraite des Dix mille Grecs sous la conduite de Xénophon. Plus tard, il fut accusé par les Athéniens de laconisme, fut contraint d'émigrer, et se fit soldat au service de Sparte. Il a écrit sur toute espèce de sujets, sur l'histoire, sur la philosophie, sur la politique. On remarque dans ses Œuvres une grande élévation d'esprit, une douce sérénité d'âme, et, surtout, le plus profond sentiment religieux. Ce qui le distingue particulièrement des écrivains que nous avons déjà étudiés, c'est que, dans ses ouvrages, l'Athénien paraît moins que dans Hérodote et dans Thucydide, par exemple; il semble que Xénophon ait toute la Grèce pour patrie; cette impartialité que nous remarquons chez lui ne doit pas nous étonner, puisque nous savons que ses compatriotes l'accusaient de préférer les institutions étrangères à celles d'Athènes.

On peut retirer de la lecture de Xénophon l'instruction la plus variée; cette lecture nous fait connaître les phases les plus différentes du génie grec, en même temps que toutes les variétés de l'histoire, et même de la vie intime chez les Grecs. Pour cette leçon, nous nous bornerons

à l'étude et à l'appréciation des Helléniques.

Cet ouvrage a été un peu dédaigné par les critiques, qui n'y voyaient qu'une continuation un peu sèche de Thucydide. Il est vrai que Xénophon commence son histoire à l'époque où Thucydide finit la sienne; mais il n'a certainement pas eu la prétention d'être son continuateur. Rien n'est plus différent, en effet, que le caractère de ces deux ouvrages. Les Helléniques ne sont pas une histoire méthodique de la Grèce, mais plutôt une recueil de narrations fort inégales pour l'éloquence et souvent gâtées par de graves lacunes. Par exemple, l'auteur ne parle pas de l'admirable résignation de Diomédon, l'un des généraux condamnés à mort après la victoire des îles Arginuses et des paroles qu'il prononça en cette circonstance; ce général ne nous est connu que par Diodore de Sicile. Une omission qui doit encore plus nous étonner est que Xénophon ne parle pas du courage que Socrate montra, en défendant Théramène devant ses collègues, les tyrans d'Athènes.

Dans les Helléniques comme dans la Cyropédie, nous remarquons l'historien moraliste et dévot. Dans les événements heureux ou malheureux, il nous montre l'action de la Providence, qui récompense ou qui punit. Le

passage suivant est un de ceux où ce sentiment religieux est le plus marqué : " Tout réussissait aux Lacédémoniens : Thèbes et toute la Béotie leur étaient soumises, les Corinthiens étaient dans leur étroite alliance, les Argiens humiliés, ... les Athéniens, isolés ; ceux des alliés de Sparte qui l'avaient trahie en avaient été punis, et ainsi sa puissance semblait, de tout côté, solidement et glorieusement assise. On pourrait citer dans l'histoire des Grecs, et dans celle des barbares, des faits qui prouvent que les Dieux savent frapper les impies et les criminels. Je ne citerai que celui-ci : les Lacédémoniens, qui, après avoir juré de rendre la liberté aux villes, avaient néanmoins retenu la citadelle de Thèbes en leur pouvoir, en furent punis par ceux mêmes qu'ils avaient offensés, eux, que jusque là personne n'avait pu vaincre, et les Thébains qui les avaient introduits dans la citadelle, pour devenir à leur tour des tyrans en faisant asservir leur patrie ; il suffit de sept exilés pour renverser leur pouvoir. "

(Hell. V, 3 §. 27 et 18, 1).

Voilà sans doute un sentiment élevé de l'action de la Providence dans les choses humaines ; mais ce même sentiment, chez Xénophon, l'égare quelquefois, et descend à une sorte de puérilité.

Il tire aussi quelquefois des événements certaines leçons de simple morale, qui donnent à ses histoires la couleur de ces livres que nous appelons Morale en action. Par exemple, à propos de la mort de Téleutias, il montre les inconvénients de la colère, et en particulier de la colère contre les esclaves. (Hell. V. 3 § 7).

Un des passages les plus propres à donner un exemple de la manière de Xénophon, est le récit de la rentrée de Thrasybule dans Athènes. Dans une narration, pleine d'ailleurs de lacunes (car cette lutte si belle et si glorieuse, cette lutte que Xénophon a vue lui-même, il ne nous en fait connaître qu'une partie), il abonde en détails naïfs, d'une exactitude scrupuleuse, qui rappellent un peu le style d'Hérodote. Ce passage se trouve au second livre des Helléniques, 4. § 10.

« Ensuite Thrasybule, avec les mille hommes, environ, qui se trouvaient réunis à Phyle, arrive la nuit dans le Pirée." (C'était le sixième jour après la victoire). « Les Trente, apprenant cela, se portèrent vite au secours avec leurs soldats laconiens, les cavaliers et les hoplites, et ils suivirent le chemin qui mène au Pirée. Les gens de Phyle, d'abord, essayèrent de les arrêter ; mais, comme ils n'étaient pas assez

nombreux, pour le grand cercle qu'il eût fallu garder, ils se concentrèrent du côté de Munychie. Là, ceux qui venaient de la ville se rangeaient d'abord sur la place d'Hippodamus, de façon à combler le chemin qui conduit au temple d'Artemis Munychia et au Bendideum : ils étaient ainsi sur une profondeur de cinquante boucliers, et c'est dans cet ordre qu'ils gagnaient les hauteurs. Les gens de Phyle fermaient aussi de leur côté la même rue, mais ils n'offraient pas plus de dix hoplites en profondeur. Toutefois ils furent enfoncés par des peltastes, des hommes de traits et des frondeurs, et tous faisaient un corps bien compact, comme soldats venant d'un même pays.

" Quand les deux camps furent près l'un de l'autre, Thrasybule ordonna à ses hommes de déposer leurs boucliers ; lui-même dépose le sien, et, debout, gardant ses autres armes, il leur dit : —

"« Citoyens, je veux ici apprendre aux uns et rappeler aux autres qu'à l'aile droite de ceux qui s'avancent contre nous sont les hommes qu'il y a cinq jours vous avez mis en fuite et poursuivis. (c'est à dire les troupes lacédémoniennes) ; à l'aile droite sont les Trente qui nous ont injustement privés de notre patrie, qui nous ont chassés de nos maisons, qui ont fait vendre à l'encan les biens de nos meilleurs amis. Mais aujourd'hui, les voilà venus en

une extrémité qu'ils ne prévoyaient pas, et nous, au but de même de nos vœux; car nous sommes en face d'eux, et nous avons des armes. Et si tout-à-l'heure nous étions saisis à table, dans nos lits, sur la place du marché, si même, absents d'Athènes, nous étions frappés par les décrets d'exil, aujourd'hui en revanche, les Dieux sont manifestement pour nous. Car, au milieu d'un ciel serein, ils nous envoient la tempête, si la tempête nous est utile, et quand nous venons aux mains avec nos ennemis, ils permettent que le petit nombre l'emporte et dresse un trophée. Ici encore les Dieux nous ont placés en une situation où ces hommes ne peuvent nous atteindre de leurs lances ni de leurs javelots, sur la pente dont nous les dominons; tandis que, du haut de cette hauteur, nous pouvons sans effort les atteindre et en blesser beaucoup. On aurait pu croire que notre premier rang du moins, combattait à chances égales; mais pourvu que chacun de vous lance comme il faut ses traits avec vigueur, il ne manquera pas de toucher dans cette foule qui remplit la route, et qui ne pourra se garder qu'en fuyant à l'ombre de ses boucliers, de sorte que nous pourrons les frapper où nous voudrons, comme des aveugles, et les renverser s'ils s'élancent contre nous. Mais, citoyens, il faut

que chacun de vous agisse en homme bien convaincu que la victoire dépend de lui. Car la victoire, si Dieu le permet, va nous rendre et notre patrie, et nos maisons, et la liberté, et nos enfants, si nous en avons, et nos femmes. Et bienheureux maintenant ceux qui, vainqueurs, verront la plus belle des journées; mais, heureux encore celui qui aura succombé, car il n'est pas de riche qui obtienne une plus magnifique sépulture. Ainsi, quand il faudra, j'entonnerai le péan, et, après avoir invoqué Enyalus, tous d'un cœur unanime, nous tirerons des méchants une juste vengeance. ""

« Cela dit, il se retourna contre les ennemis, et resta au repos, car le devin leur avait recommandé de ne pas ouvrir l'attaque avant qu'un des leurs ne fût tué ou blessé. "— Après cela seulement, disait cet homme, je vous donnerai l'exemple, et, si vous me suivez, la victoire est à vous; à moi la mort, je le crois bien. —" Et il ne se trompait pas, car lorsqu'ils eurent repris les armes, le devin, comme poussé par une fatalité, s'élança le premier des rangs, et, tombant sur l'ennemi, fut frappé à mort; (il est enterré au gué de Céphisse); les autres eurent l'avantage et poussèrent jusque dans la plaine. Dans ce combat moururent Critias et Hip-

pomachus, deux des Trente, Charmide, fils de Glaucon, l'un des dix Commissaires gouvernant au Pirée; avec environ Soixante-dix autres combattants. On prit leurs armes, mais on n'enleva la tunique d'aucun citoyen. Après cela il y eut une trève, pour l'enlèvement des morts, et des deux côtés, on se mit à parler ensemble. Alors Cléocrite, le héraut des Mystes,[1] homme de belle voix, ayant demandé le silence, adressa ainsi la parole aux citoyens: "Pourquoi nous chassez-vous? Pourquoi voulez-vous nous tuer? Car, nous ne vous avons jamais fait aucun mal. Nous avons pris part, avec vous, aux plus saintes cérémonies, aux Sacrifices, aux fêtes les plus belles; nous avons chanté dans les mêmes chœurs, suivi les mêmes écoles, servi sous les mêmes armes; nous avons partagé avec vous bien dangers, sur terre et sur mer, pour le salut commun et pour la liberté. Par les Dieux de nos pères et de nos mères, et par les droits du sang, des alliances, de l'amitié que presque tous nous pouvons invoquer devant vous, par respect pour les Dieux et pour les hommes,

---

(1) On désignait de ce nom ceux qui étaient initiés aux mystères d'Eleusis.

cessez d'obéir à ces Trente impies qui, en huit mois, ont fait périr plus d'Athéniens que n'ont fait dix années de notre guerre avec le Péloponnèse. Quand nous pourrions nous gouverner en paix, ces gens nous mettent les armes à la main pour une guerre honteuse, cruelle, impie, affreuse, si jamais il en fut au monde. Et pourtant vous savez que parmi ceux qui sont morts de notre main, il y en a que nous pleurons autant que vous les pleurez. — " "

« Voilà ce que dit Cléocrite : et les chefs de l'armée des Trente, voyant que les soldats entendaient ces paroles, les ramenèrent avec eux dans la ville. Le lendemain les Trente, abattus et sans amis, siégeaient dans leur salle d'assemblée : et les trois mille, dans leurs divers postes, étaient partout fort divisés d'opinions. Tous ceux qui avaient fait quelque acte de violence, et qui avaient peur, soutenaient qu'il ne fallait pas céder aux gens du Pirée ; mais tous ceux qui savaient n'avoir point fait de mal se disaient et répétaient aux autres que c'était assez de misères, qu'ils ne voulaient plus obéir aux Trente, ni leur permettre de perdre la république. Enfin ils résolurent de les déposer et de choisir autres chefs ; et ils en élurent dix, un par tribu. Les Trente

s'en allèrent à Eleusis, et les Dix, de concert avec les chefs de la cavalerie, s'occupèrent à rétablir un peu l'ordre dans le trouble et la défiance qui régnaient parmi la ville. Des cavaliers dormaient dans l'Odéon, la bride et le bouclier à la main ; par précaution, ils faisaient, le soir, en armes, des rondes autour de la muraille ; dès le matin, ils montaient à cheval, craignant toujours quelque attaque de la part des gens du Pirée. »

Nous avons cité de suite et dans toute son étendue ce long passage, afin de mieux montrer l'effet général que l'historien a voulu produire. Les différentes parties de ce récit si dramatique et si intéressant se soutiennent et s'éclairent les unes les autres. Les deux remarquables discours que l'historien a mêlés à la narration empruntent de la situation une partie de leur éloquence : aussi ne les avons-nous pas séparés de ce qui les entoure. C'est un usage qui a ses inconvénients que celui de recueillir dans les historiens de l'antiquité des morceaux éloquents, et de les détacher du fond du récit. Ils perdent ainsi une partie de leur beauté, celle qui vient de leur rapport avec la composition générale de l'ouvrage. Dans le passage qui nous occupe,

Xénophon, en mettant sous les yeux de ses lecteurs jusqu'aux moindres détails de cette lutte mémorable, et en nous faisant assister en quelque sorte à ces événements dont le souvenir le remplissait encore d'émotion, nous prépare à écouter avec plus d'intérêt encore les personnages qui prennent la parole; en donnant plus de vie à tout le tableau, il donne par là même plus de vie aux orateurs. Il faut nous avoir représenté Thrasybule à la tête de sa petite troupe de mille hommes, debout, et en armes, pour nous mieux montrer son courage, et ce caractère à la fois plein d'audace et d'une fermeté calme, qui donnent tant de dignité et tant d'éloquence à son discours.

Il est d'ailleurs à remarquer que, tout en cherchant le naturel et la naïveté, Xénophon met dans la bouche de Thrasybule un discours qu'il a composé lui-même, suivant tous les préceptes de la rhétorique. Dans l'exorde il rappelle à ses soldats leurs succès passés, et, pour leur inspirer une plus grande ardeur, il ajoute que le plus grand bienfait des Dieux était de les mettre dans la situation présente: "Nous sommes au but de nos vœux; car nous sommes en face d'eux et nous avons des armes." — Tacite met presque les mêmes paroles dans

la bouche d'Agricola : " Quando dabitur hostis ? Quando acies ? Veniunt a latebris suis extrusi : et vota virtus que in aperto, omnia que prona victoribus atque eadem victis adversa." Cet argument était dans l'antiquité le lieu commun des discours militaires. Thrasybule ensuite énumère tous les avantages qui sont pour lui ; il voit dans ces avantages une preuve évidente de la protection des Dieux. Enfin il fait envisager à ses soldats le résultat de la victoire ; il leur représente que leur sort est dans leurs mains. Ce discours, par la nature des arguments et par la composition ressemble donc à beaucoup d'autres du même genre ; ce qui en fait le caractère et la physionomie particulière, c'est la physionomie même de l'orateur.

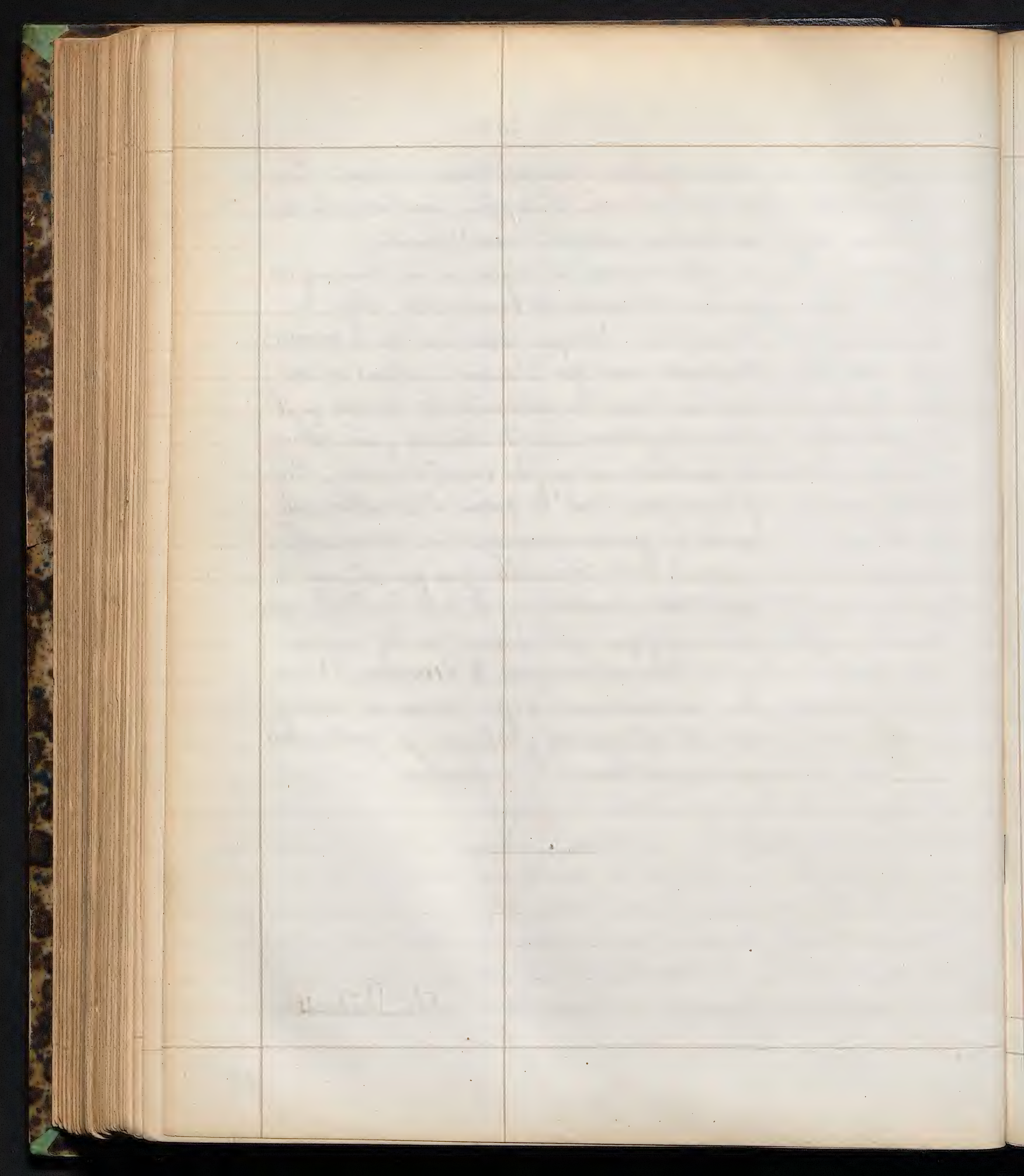
Le discours de Cléocrite a beaucoup plus d'originalité : il a un intérêt, pour ainsi dire tout patriotique. L'historien s'arrête ici avec plaisir sur les premières ouvertures de la paix ; il met dans la bouche de cet Athénien, revêtu d'un caractère sacré, les pensées les plus belles, les plus humaines et les plus dignes d'un bon citoyen. Ces nobles paroles font un contraste bien remarquable avec tout ce qui précède. On sent le

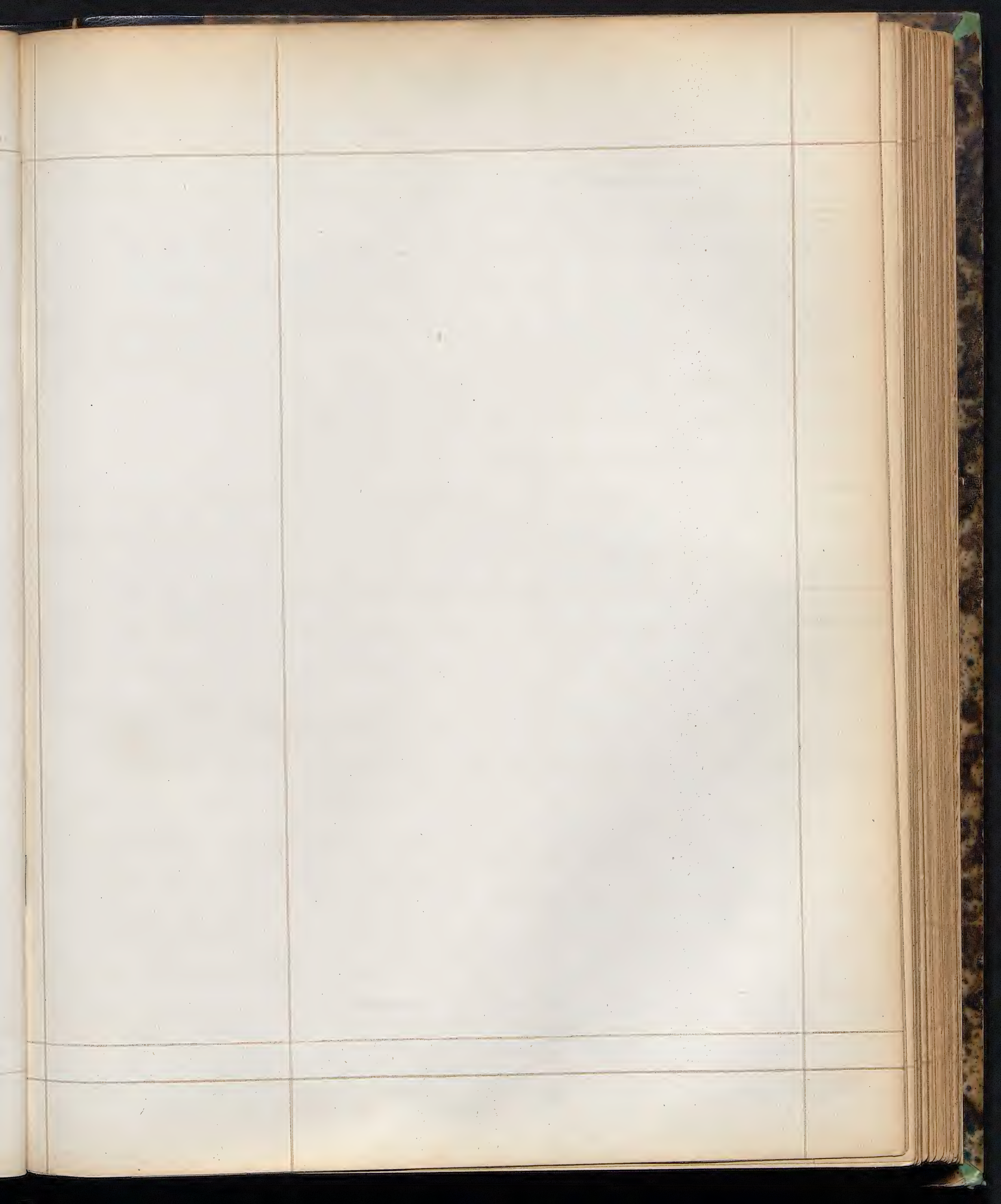
retour de la sérénité après l'orage : il y avait bien long temps, sans doute, que les Athéniens n'avaient entendu rappeler ces sacrifices, ces fêtes patriotiques où tous avaient pris part, avant de s'armer les uns contre les autres ; depuis long temps, il semblait qu'il n'y avait plus rien de commun entre ces habitants d'une même ville. Cléocrite invoque les Dieux de ses ancêtres, les droits du sang, et enfin l'amitié qui unit les citoyens entre eux. « Enfin », ajoute-t-il, « parmi ceux qui sont morts de notre main, il y en a que nous pleurons autant que vous les pleurez. » Ce trait de sensibilité si naturel et si simple, est de ceux qu'on ne trouve guère chez les historiens, préoccupés, comme Thucydide, des effets de l'art oratoire. Xénophon sait mieux mêler à une éloquence mâle et vigoureuse, la sensibilité exquise et naturelle d'Hérodote. Il rappelle encore ce dernier par le soin qu'il met à signaler même les moindres détails qui se rapportent aux personnages sur lesquels il veut attirer l'attention. Il n'omet pas la belle voix du héraut Cléocrite : il marque avec un soin minutieux la place où avait été enseveli le devin, mort dans le dernier combat livré par Thrasybule. Ces événements étaient encore récents ; toutes les circonstances avaient

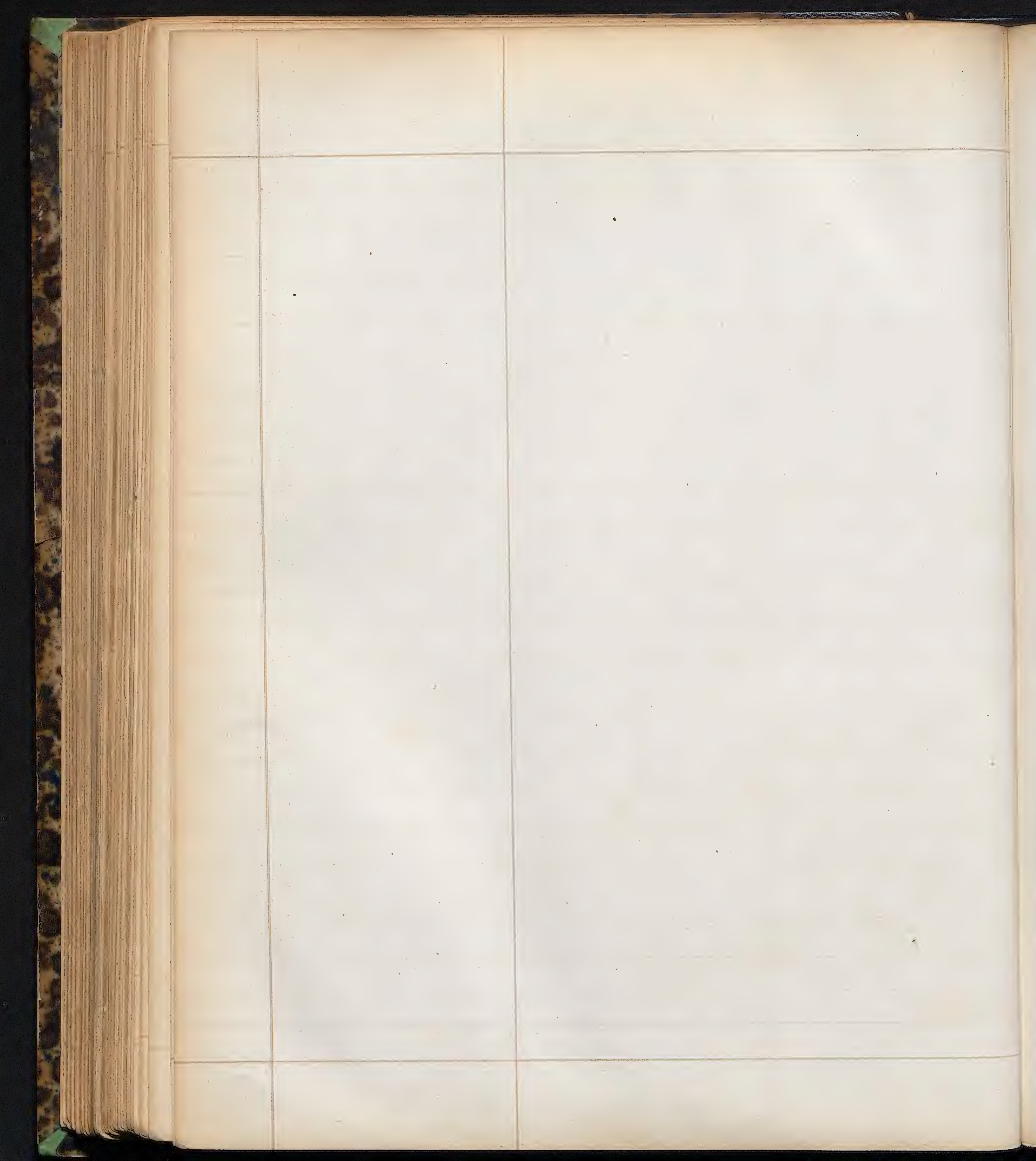
leur importance pour un témoin oculaire. Par ce récit détaillé, Xénophon nous transporte au milieu des faits qu'il nous dépeint.

En résumé, il réunit en lui beaucoup des qualités d'Hérodote et beaucoup de celles de Thucydide. Un peu moins naïf que le premier, il est moins serré que le second. Mais on sent chez lui, dans les parties de son histoire qu'il a pu rédiger avec plus de soin, un grand talent de narrateur, un profond accent de vérité. On y trouve avant tout de grands et de nobles sentiments, des pensées généreuses, et un certain souffle guerrier, bien convenable à un général, uni à une vraie sensibilité. L'étude des Helléniques nous explique déjà l'admiration de Cicéron et de Quintilien pour Xénophon. Nous la comprendrons encore mieux en continuant d'étudier cet historien, et, particulièrement, en lisant l'Anabase.

Ch. Desdouits.







17e leçon.

Xénophon – l'anabase.

Bonne rédaction.

17.e leçon.

Xénophon – l'Anabase.

Si nous rapprochons par la pensée Hérodote, Thucydide et Xénophon, nous devons nous représenter une variété déjà bien remarquable dans ces talents d'historiens : tous sont grands, mais à des titres divers : nous voyons dominer dans Hérodote la naïveté, dans Thucydide la profondeur philosophique, et, dans Xénophon, l'alliance d'un sentiment philosophique et religieux très sincère et de cette qualité appelée par les Grecs ἀφέλεια et qui est l'absence de toute prétention. Dans la première étude que nous avons faite de Xénophon, nous avons pu comprendre ce caractère à quelques égards nouveau de son atticisme : ce n'est pas la manière un peu lâche, un peu monotone d'Hérodote ; c'est encore moins la façon énergique de Thucydide ; c'est un atticisme qui tient le milieu entre les deux précédents et qu'il est assez difficile de définir ; c'est quelque chose de Lysias dans l'histoire.

Nous avons vu et apprécié le talent varié de Xénophon dans un premier genre historique,

dans les Annales politiques; mais ce n'est pas là seulement qu'il brille; la variété de son talent se montre encore dans la variété des genres qu'il a traités. Après les Helléniques, nous trouvons le livre auquel on donne souvent le titre de Retraite des Dix mille, et qu'on pourrait intituler de préférence Expédition des Dix mille, quoique ni l'une ni l'autre de ces dénominations ne réponde au sujet même. Xénophon l'a intitulé Κύρου Ἀνάβασις, mais il comprend deux choses, l'anabase et la catabase, c'est-à-dire l'expédition des Grecs en Asie et leur retraite à travers la Haute Asie et les pays du littoral du Pont-Euxin.

Chose remarquable, nous ne possédons de toute cette riche antiquité classique que deux ouvrages, l'un grec, l'autre latin, qui méritent de s'appeler des mémoires militaires, et par une singulière faveur, ces deux ouvrages sont des chefs-d'œuvre: ce sont l'Anabase et les Commentaires de César. L'antiquité a été unanime pour les estimer, pour les admirer, pour les mettre sur la même ligne; ils offrent en effet des analogies: les deux expéditions dont ils sont le récit sont du premier ordre dans l'histoire militaire des temps anciens, et de plus, dans l'un et dans l'autre, l'auteur ne parle pas en son propre nom. Sans prolonger la com-

paraison, on peut dire d'une manière générale que l'Expédition des Dix mille est un des faits les plus originaux et en même temps un des plus grands événements de cette histoire des républiques libres de la Grèce. Quand on jette les yeux sur une carte de la Retraite des Dix mille, on ne peut se défendre d'une émotion de surprise et d'admiration, en voyant cette longue route, si diversifiée par des accidents de toute sorte, que treize mille Grecs ont parcourue, à leur honneur, à travers des contrées inconnues, des peuples ennemis, des obstacles prodigieux de la nature et des hommes, et en pensant que par leur courage et leur opiniâtreté, ils ont, malgré leur petit nombre, triomphé de difficultés qui paraissaient insurmontables.

Un satrape de l'Asie-mineure, le jeune Cyrus, veut détrôner son frère Artaxercès-Mnémon, roi de Perse. Il rassemble la plus grande armée de mercenaires qu'on ait jusqu'alors réunie. La Grèce avait depuis longtemps des mercenaires, et il était même quelquefois assez difficile de les distinguer des véritables alliés. Mais depuis la guerre du Péloponèse, on les voit se multiplier ; les orateurs commencent à s'en plaindre, les poètes comiques à s'en moquer. Mais le mal était ancien et difficile à réparer.

des Doriens, 250 ans auparavant, étaient allés aider Psammétichus à s'emparer du trône d'Egypte: avec leur secours, il avait battu les onze autres rois ses rivaux, et s'était rendu seul maître du pays. Ces mercenaires Doriens s'étaient ensuite établis sur les rives du Nil et y avaient formé des espèces de colonies militaires appelées στρατόπεδα. Mais alors la Grèce n'avait pas à blâmer ce caprice d'une partie de la nation hellénique; au contraire elle ne devait pas être fâchée de voir des Grecs faire preuve de courage et de force hors de leur patrie et s'établir sur une terre étrangère. Ici, c'est une toute autre entreprise qui est proposée aux mercenaires Grecs. Il s'agit de secourir un Satrape Perse, un Satrape de cette nation que la Grèce avait eu si fort à redouter et qu'elle avait vaincue. Comment les Grecs étaient-ils devenus si oublieux de leur dignité nationale? Cela se comprend parfaitement: on était au lendemain de la guerre du Péloponèse: il ne se pouvait pas qu'une guerre aussi longue, aussi générale, qu'un mouvement aussi considérable de luttes politiques et militaires ne jetât subitement dans l'oisiveté une foule d'hommes depuis longtemps habitués à la vie des camps et qui n'en connaissaient pas d'autre. La Grèce était donc couverte

de soldats sans occupation, et tout prêts à se mettre à la solde de quiconque voudrait les bien payer. Le moment était favorable pour recruter des mercenaires : Cyrus, qui nourrissait ses projets ambitieux, et ne songeait qu'à les mettre à exécution, dès que l'occasion s'en présenterait, la saisit aussitôt. Il s'y prend fort habilement : il commence par attirer à lui quelques-uns des chefs Grecs. Un Lacédémonien, nommé Cléarque, avait été envoyé à Byzance en qualité d'harmoste : sa conduite indigne l'avait fait rappeler à Lacédémone ; il avait refusé d'obéir et avait été condamné à mort. Cyrus l'appela à lui, lui accorda sa confiance et lui donna des sommes d'argent considérables pour lever une armée. Cléarque forma ainsi un premier noyau de troupes, prêtes à partir au premier ordre du satrape, et qu'il exerça en faisant la guerre aux Thraces. Xénophon raconte, au commencement du premier livre, comment Cyrus engagea à son service plusieurs autres chefs : c'étaient Aristippe de Thessalie, Proxène de Béotie, Sophénète de Stymphale, Socrate d'Achaïe, Xenias d'Arcadie, Pasion de Mégare et quelques autres. Xénophon qui était depuis longtemps attaché à Proxène par les liens de l'hospitalité, fut sollicité par lui de se mettre aussi

au service du satrape. Après en avoir parlé à Socrate, et sur son avis, consulté l'oracle de Delphes, il s'était engagé comme volontaire dans l'armée grecque d'Asie.

Enfin, au bout de quelques mois, Cyrus avait pu grouper autour de lui environ 13000 Grecs. Mais il avait eu soin de masquer le véritable but de l'entreprise : il avait donné à entendre qu'il voulait marcher contre les Pisidiens qui infestaient son gouvernement, et les chasser entièrement de leur pays. Engagés dans une lutte dont ils ne savaient pas l'intention dernière, les Grecs s'avancent dans l'Asie mineure : mais bientôt, arrivés à Tarse, ils refusent d'aller plus loin ; ils trouvaient un peu dur d'aller faire la guerre pour un satrape perse, et surtout, soupçonnant déjà qu'on les menait contre le Roi, ils disaient que ce n'était pas dans ce dessein qu'on les avait enrôlés : Cyrus les gagna en leur promettant d'augmenter d'un tiers la solde qu'ils avaient déjà. Ce fut quand on arriva à Thapsaque, sur l'Euphrate, qu'il déclara aux généraux qu'il se proposait de marcher à Babylone contre le roi, et qu'il leur commanda d'en instruire les soldats et de les engager à le suivre. Les Grecs s'irritèrent et firent quelques résistances, mais il en triompha de nouveau par la promesse d'une nouvelle augmentation de solde, et alors

il les conduisit au delà de l'Euphrate, et arriva sur un champ de bataille que Xénophon n'a pas même nommé et que nous ne connaîtrions pas, si Plutarque ne nous l'eût indiqué: c'est la plaine de Cunaxa. Ils étaient à 600 ou 700 lieues de leur patrie. Cyrus y livra bataille contre une armée innombrable, semblable à celles qui avaient autrefois envahi la Grèce au temps des guerres Médiques. Les uns prétendent que les Perses étaient au nombre de 1,200,000; les autres donnent le chiffre plus raisonnable de 300,000. Les Grecs qui, selon quelques uns, n'auraient pas eu un seul homme tué, ne perdirent que quelques centaines d'hommes; les Perses en perdirent 15,000. Les Grecs sont donc victorieux; mais Cyrus est tué; ils restent sans chef et leur victoire est sans résultat.

+ sans secours,

Loin de leur pays, sans projet arrêté, + ils se trouvaient dans un embarras très grave. Mais de leur côté, les Perses, quoique plus nombreux, avaient peur cependant de cette poignée de mercenaires, qui venaient de signaler si glorieusement leur bravoure, et s'il y avait, il est vrai, un peu d'hésitation de part et d'autre, ce qui devait nécessairement l'emporter, c'est la fierté et l'énergie de cette petite troupe, fière à juste titre de l'éclatant succès qu'elle avait empor-

té contre les meilleures troupes du grand roi. Et en effet quelques paroles prononcées le lendemain même de la bataille nous font voir combien les Grecs étaient pleins de confiance dans leur succès passé, dans leurs succès à venir. Ariéus, un des généraux de Cyrus, leur avait envoyé des députés pour leur apprendre sa mort, et leur faisait dire qu'il les attendrait tout le jour à l'endroit où ils avaient campé la veille, s'ils voulaient s'y rendre, mais que le lendemain il retournerait en Ionie. Les généraux et le reste des Grecs furent très affligés de cette nouvelle. Cléarque prit la parole : « Plût aux Dieux que Cyrus vécût encore ! dit-il. Mais puisqu'il est mort, annoncez à Ariéus que nous, nous avons vaincu le roi, que nous n'avons pas d'ennemis devant nous, comme vous le voyez ; que si vous n'étiez pas venus, nous marchions contre le roi. Nous promettons à Ariéus de le faire roi s'il veut venir ici : c'est à ceux qui ont vaincu par les armes de commander. » (1). Et quand des hérauts vinrent de la part du roi et de Tissapherne ordonner aux Grecs de lui rendre leurs armes comme à leur vainqueur, Cléarque

---

(1) Anabase, II. 1, 4. τῶν γὰρ μάχῃ νικώντων καὶ τὸ ἄρχειν ἐστί.

répondit encore que ce n'était pas aux victorieux à rendre les armes. (1)

Ces sentiments de confiance et de dignité, ces dispositions énergiques nous expliquent la suite de cette héroïque entreprise. Leur attitude les fait craindre et respecter. Le Roi traite avec eux et Tissapherne se charge de les conduire et de les escorter avec des troupes considérables. Ils partent en remontant vers le nord. Cette petite armée qui n'avait ni cavalerie, ni frondeurs, qui était victime de la ruse, de la fourberie, qui avait à subir de nombreuses défections, s'avance cependant avec courage et arrive à l'embouchure du Zabatus. Tissapherne avait cherché à la ruiner par la ruse, il y avait semé la division par d'habiles manœuvres. Pour y mettre ordre on convient d'une entrevue; Cléarque va le trouver avec quatre généraux et vingt capitaines: mais à peine sont-ils entrés dans la tente de Tissapherne, que les capitaines et les soldats sont massacrés et les généraux arrêtés, puis décapités.

Les Grecs se trouvent un instant dans la plus grande incertitude. Xénophon les ranime. C'est alors que nous le voyons entrer en scène:

---

(1) Anab. II, 1, 9. ὅτι οὐ τῶν νικώντων εἴη τὰ ὅπλα παραδιδόναι.

"Il y avait à l'armée, dit-il, avec une modestie qui n'est peut-être pas sans recherche, un athénien, nommé Xénophon, qui n'était ni général, ni capitaine, ni soldat, mais qui servait en qualité de volontaire.(1) Puis il raconte l'invitation qui lui fut faite par Proxène d'entrer au service de Cyrus, le conseil qu'il demanda à Socrate, sa visite à l'oracle de Delphes, son départ. Dans la circonstance présente, comme il le dit avec un peu de superstition, il croit voir en songe la foudre tomber sur la maison de son père et la mettre tout en feu. Il s'éveille, assemble les capitaines qui avaient servi sous Proxène, les encourage à continuer l'entreprise avec énergie et termine par ces paroles : « Montrez que vous êtes les plus braves des capitaines et que vous êtes plus dignes de commander que les généraux. Quant à moi, si vous voulez m'indiquer le chemin, je vous suivrai avec joie ; si vous me déclarez votre chef, je ne m'excuserai pas sur ma jeunesse, et je crois être assez vigoureux pour repousser une injure. » (2). Il leur conseille de nommer de nouveaux géné-

---

= (1) Anabase III, 1, 4. (Traduction de Mr. Larcher. La traduction des autres citations est également empruntée à Mr. Larcher).

(2) id. III, 1, 24.

raux : son avis est suivi ; cinq généraux, parmi lesquels est Xénophon lui-même, remplacent ceux qui ont été victimes de la trahison de Tissapherne, et quelques-uns de ces chefs improvisés se trouvent, quoiqu'au milieu des plus grandes difficultés, dignes des devoirs qui viennent de leur être imposés.

Mais Xénophon devient dès lors le principal personnage : partout il attire les regards : au conseil de guerre il développe les meilleurs avis, les fait adopter, et quoique chef seulement d'environ 2000 hommes, il se montre supérieur à ses collègues, et c'est lui qui dirige en réalité l'entreprise. Les Grecs se remettent en marche ; par une route difficile, où ils avaient à se tenir en garde contre les incursions de la cavalerie persane qui ne cessait de les harceler, ils arrivent dans le pays des Carduques (Kourdes) ; ce pays étant étranger à la Perse, les armées persanes y cessent leur poursuite. Mais d'autres difficultés se présentent : il faut surmonter de nouveaux obstacles, il faut gravir des montagnes inaccessibles, repousser des peuples barbares, subir toutes les intempéries des saisons et les horreurs de la famine et de la maladie. Le courage ne leur fait pas défaut, et ils parviennent enfin à Trapezus (Trébizonde) colonie de Sinope. Ils étaient au nombre de 8,600 : succès encore étonnant, quand on songe à toutes les difficultés de la route, à leurs

luttes continuelles avec les peuplades dont ils traversaient le pays, sans avoir de guide pour diriger leur marche. Ils longent la mer, s'arrêtent quelque temps à Cérazonte, à Cotyore : ils y trouvent des vaisseaux, s'embarquent pour Sinope, gagnent ensuite Héraclée, Calpé, et delà, se rendent par terre à Chrysopolis. Ils passent l'Hellespont, vont quelque temps se mettre au service d'un roi de Thrace, nommé Seuthès, qu'ils rétablissent dans ses états, et au bout de quinze mois ils arrivent enfin sur les côtes de l'Ionie, et se joignent aux troupes commandées par Thymbron.

Telle est, en résumé, la fameuse retraite des Dix Mille ; c'est la plus grande merveille militaire de l'antiquité, et par les événements qui s'y accomplirent et par ceux qu'elle pouvait faire prévoir. Lorsque la Grèce voyait une petite armée s'enfoncer au cœur de l'Asie, vaincre le grand roi, continuer sa victoire pendant huit ou dix mois de luttes, à travers des régions presque inaccessibles, enfin, après avoir éprouvé moins de pertes que sur un champ de bataille, rejoindre les pays grecs de l'Asie mineure, de quel enthousiasme ne devait-elle pas être transportée, quelles espérances ne devait-elle pas concevoir ! Si une poignée d'hommes, dirigés par Chirisophe, général improvisé, par Xénophon, plus amateur de philosophie qu'habitué

à la vie des camps, avait pu faire de si grandes choses, tout devenait possible aux Grecs, lorsque réunis en plus grand nombre, ils auraient à leur tête un grand général, un politique habile. En un mot cette entreprise était l'annonce d'entreprises plus grandes encore ; elle présageait celle d'Alexandre.

Voltaire en a parlé bien légèrement quand il a dit : " Si j'osais attaquer le préjugé, j'oserais préférer la retraite du maréchal de Belle-Isle à celle des Dix mille. Il est bloqué dans Prague par 60,000 hommes, il n'en a pas 13,000. Il prend ses mesures avec tant d'habileté qu'il sort de Prague, dans le froid le plus rigoureux, avec son armée, ses vivres, son bagage et trente pièces de canon, sans que les assiégeants s'en doutent. Il a déjà gagné deux marches avant qu'ils s'en soient aperçus. Une armée de 30000 combattants le poursuit sans relâche l'espace de 30 lieues. Il fait face partout ; il n'est jamais entamé ; il brave, tout malade qu'il est, les saisons, la disette et les ennemis. Il ne perd que les soldats qui ne peuvent résister à la rigueur extrême de la saison. Que lui a-t-il manqué ? une plus longue course, et des éloges exagérés à la grecque ". (1)

(1) Voltaire (Diction. philos.) art. Xénophon.

La retraite du maréchal de Belle-Isle a son mérite; elle a été universellement admirée; mais ce n'est que la revanche d'une campagne mal dirigée; ce n'est que la fuite assez bien ménagée, mais très laborieuse de quelques milliers d'hommes. Il n'y a d'ailleurs aucune comparaison à faire entre cette retraite et celle des Dix Mille. Que chacun garde sa part d'honneur et de gloire; mais il ne faut pas rabaisser les Dix Mille, il faut les admirer, il faut admirer Xénophon. Leurs efforts, leur courage, leur intrépidité sont au-dessus de tout éloge.

Cela ne veut pas dire que l'Anabase soit une œuvre sans défaut. On y regrette d'abord quelques lacunes. Il est fâcheux que Xénophon ait passé si près des ruines de Ninive et de Mespila sans les examiner avec détail, ou plutôt que Mespila seule ait attiré ses regards; encore n'en dit-il que quelques mots. Il est triste de songer que les Dix Mille ont séjourné dans des lieux d'où l'on retire aujourd'hui tant de débris de l'antiquité assyrienne et qu'ils ne s'en soient presque pas aperçus: mais personne n'eut alors la pensée de sonder ces montagnes qui nous rendent aujourd'hui d'inappréciables trésors. Ce qu'il faut encore regretter, c'est l'absence de bien des noms propres. Il est étrange, par exemple, de trouver

seulement à la fin de l'ouvrage, l'énumération des noms des satrapes de l'empire perse dont l'expédition avait traversé les états.

Mais si la Géographie et l'Archéologie sont quelquefois négligées dans l'Anabase, la peinture des mœurs y est vraiment d'une beauté admirable. Au point de vue moral, cette expédition est loin d'être sans tache: les Dix Mille sont loin d'être des hommes austères, des honnêtes gens; Xénophon laisse bien des fois échapper sur leur vie passée, sur leur vie présente de tristes indiscrétions, comme celle-ci, par exemple: « Les sacrifices étant favorables, les soldats entonnèrent tous l'hymne du combat, et poussèrent des cris militaires, auxquels répondirent toutes les femmes par des cris de joie. Car beaucoup de soldats avaient leurs maîtresses. » (1) Cette armée était pleine en effet de courtisanes, de femmes et d'enfants nés peut-être dans la route même. Leur premier chef Cléarque n'est pas non plus un homme fort estimable. Xénophon fait son éloge, mais il le loue surtout comme général et pour sa conduite en Asie; et il arrange un peu trop à son honneur les événements

---

(1) Anab. IV. 3. 19. Πολλαὶ γὰρ ἦσαν ἑταῖραι ἐν τῷ στρατεύματι.

où il avait joué à Byzance un triste rôle.

Diodore de Sicile (1) nous dit comment il s'était comporté à Byzance, quand il fut envoyé par les Lacédémoniens pour apaiser les troubles de cette ville et la défendre contre les Thraces : il fit égorger les magistrats, étrangler les principaux citoyens, et s'empara de leurs biens. Déposé et rappelé, il refusa d'obéir. Une armée fut envoyée contre lui ; vaincu, il se sauva en Ionie où il fit connaissance avec Cyrus. Xénophon n'avoue pas tout cela ; selon lui, il aurait persuadé aux éphores de l'envoyer contre les Thraces ; après son départ, les éphores, changeant d'avis, l'auraient rappelé, et sur son refus d'obéir, l'auraient condamné à mort : c'est alors qu'il serait allé trouver Cyrus. Xénophon vante ensuite son ardeur pour la guerre, son courage dans les dangers, son art de commander et de se faire obéir. En résumé, Cléarque était brave ; mais c'était là tout son mérite : c'était d'ailleurs un homme corrompu, méchant et cruel.

Ainsi, soit dans les chefs, soit dans les soldats, il y a de l'intelligence, de l'énergie,

---

(1) Diodore de Sicile, XIV, 12.

du courage; mais, à côté, il y a des vices honteux qui déshonorent ces belles qualités. Xénophon lui-même a-t-il eu un rôle très honorable? C'est ce qu'il faut examiner. Comme patriote, il a fait tout ce qu'il a pu pour défendre la gloire hellénique; il a mis à l'œuvre tout son génie; il a rendu d'immenses services. Que de fois n'a-t-il pas déployé la plus grande habileté! A chaque étape de cette retraite, il invente des expédients nouveaux, soit pour augmenter les ressources de l'armée, soit pour triompher des obstacles qui se présentent: sans avoir jamais dirigé un seul corps de troupes, il sait subvenir à tout. L'armée avait eu à souffrir des attaques de la cavalerie et des frondeurs ennemis; il comprend toute la nécessité d'avoir des troupes de ce genre. « Si nous voulons, dit-il, empêcher les ennemis de nous incommoder dans notre marche, il faut au plustôt se pourvoir de frondeurs et de cavalerie. J'apprends qu'il y a dans notre armée des Rhodiens, dont la plupart sont très habiles à se servir de la fronde, et que leurs frondes portent deux fois aussi loin que celles des Perses, parceque ceux-ci se servent de trop grosses pierres. D'ailleurs les Rhodiens font aussi usage de balles de plomb. Si nous nous informions de ceux qui ont des frondes, si nous leur en payions la valeur, si nous donnions de l'argent

à ceux qui voudraient en faire d'autres, et qu'en même temps nous accordassions quelques privilèges à ceux qui s'enrôleraient volontairement parmi les frondeurs, peut-être s'en présenterait-il de propres à ce service. Je vois aussi des chevaux dans l'armée; quelques-uns m'appartiennent, d'autres ont été laissés par Cléarque, sans en compter un grand nombre enlevés à l'ennemi, qui servent à porter les bagages. Si nous choisissions les meilleurs pour en former de la cavalerie, donnant en leur place aux propriétaires des bêtes de somme, peut-être incommoderaient-ils aussi l'ennemi dans sa fuite.» (1). Cette résolution prise, cette même nuit on eut deux cents frondeurs et le jour suivant cinquante chevaux.

Tel est un exemple de cette vivacité inventive qui caractérise Xénophon. Partout il est au premier rang; on le voit partout user de stratagèmes pour tromper l'ennemi, donner les conseils les plus salutaires pour favoriser la fuite de l'armée grecque et la tirer des pas les plus difficiles.

Mais enfin il faut reconnaître que ce disciple de Socrate, ce philosophe qui va détrôner Artaxercès Mnémon, qui flatte si bassement

(1) Anabase III, 3, 16.

Cyrus et nous trace un si parfait idéal de cet ambitieux, oublie un peu trop les leçons que son maître donnait au jeune Alcibiade. S'il prenait la peine de dire que les vertus demi-persanes et demi-grecques de ce Cyrus pouvaient faire espérer que, s'il arrivait au trône, la Perse ne resterait pas étrangère à l'influence de la civilisation hellénique, sa conduite aurait au moins une excuse : mais il ne porte pas ses vues aussi haut ; il ne voit dans Cyrus qu'un satrape qui veut renverser son frère et se mettre à sa place, et il semble qu'il soit tout simplement honoré et séduit par ce chef de barbares. Cela nous explique peut-être un caractère de l'Anabase qui n'a pas été assez observé jusqu'ici.

Mr. Weil[1] a fort bien remarqué que son récit est destiné à en corriger, à en compléter et sans doute à en réfuter un autre. Nous savons en effet par quatre citations d'Etienne de Byzance qu'il existait une autre Anabase de Sophénète de Stymphale ; nous ne la connaissons pas ; mais il est probable que Xénophon n'y était pas toujours très bien traité. Car, ainsi que le remarque M. Weil, le nom de Sophénète revient plusieurs fois dans l'Anabase mais sans qu'aucune action d'éclat y soit attachée : l'on peut conjecturer de là que le récit de

(1) Mémoire de Mr Weil adressé à l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, et inséré dans le Journal de l'Instruction publique, au No. du 18 février 1854.

Sophénète n'avait pas fait beaucoup ressortir le mérite de Xénophon et lui était peu favorable. Xénophon écrivit donc lui-même des mémoires pour réparer les omissions, pour réfuter les calomnies dont il était l'objet: victime de l'envie, il songea à rehausser lui-même son mérite, à mettre en évidence les services qu'il avait rendus pendant la retraite. C'est encore pour la même raison qu'il consacre les trois derniers livres de son ouvrage aux faits qui suivirent la retraite proprement dite. Comme le fait toujours très bien voir Mr Weil, lorsque les Grecs arrivent sur les bords du Pont-Euxin, ils croient revoir leur patrie, ils se croient sauvés, et de fait il n'y a plus là de grands dangers à courir, plus d'événements aussi intéressants à raconter. Mais si nous éprouvons moins d'intérêt à les connaître, l'auteur a un plus grand intérêt à les publier: car alors, le danger passé, la discipline se relâche; l'armée accuse ses chefs; Xénophon est en butte aux calomnies à cause de sa supériorité. Or, pendant les trois derniers livres, il ne fait guère que sa propre apologie. On a donc raison de regarder l'Anabase comme destinée à réfuter les bruits injurieux qu'on faisait courir sur son compte. Ce qui ajoute encore à la vraisemblance de cette conjecture, c'est que le

livre n'a pas été publié sous le nom du véritable auteur, mais sous celui de Thémistogène de Syracuse : il avait en effet intérêt à faire passer ces mémoires pour l'œuvre d'un autre ; il lui était facile par ce moyen de tout dire, de se défendre à son aise, tout en paraissant ne faire qu'un simple récit. Plutarque l'a fort bien vu : « Xénophon, dit-il, renonça à sa gloire d'auteur pour donner plus de crédit au bien qu'il disait de lui-même. » (1)

Mais si l'expédition des Dix mille n'est pas à l'abri de tout reproche, si l'auteur provoque quelque sévérité de jugement, et si son récit est une défense continuelle de ses actes, l'Anabase y gagne, au point de vue moral et dramatique, un intérêt de plus : elle nous charme davantage, en devenant une apologie, où par conséquent on peut supposer tantôt des réticences, tantôt un peu de complaisance et d'exagération. Aussi on comprend qu'il a sa large part des discours qui remplissent son ouvrage : sur une soixantaine de tous genres qui sont prononcés, il en prononce environ vingt-cinq ; c'est beaucoup, surtout quand on songe que l'ouvrage entier a sept livres et que Xénophon ne pa-

(1) Plutarque (De gloria Atheniensium, 1.)

rait qu'au troisième.

Il y a donc plus d'habileté que de modestie réelle dans cette façon indirecte de raconter les choses. Il ne perd rien à la discrétion même des éloges qu'il se décerne. Il paraît d'autant mieux qu'il se montre moins.

Au reste, à côté de l'auteur lui même, les Grecs ne sont pas sacrifiés dans cette peinture. Rien n'est plus intéressant que la description de l'armée, que le tableau de sa vie. Les soldats Grecs ne sont pas astreints, comme les Romains, à l'obéissance passive envers leurs chefs : ils parlent, ils discutent avec eux, ils usent d'une entière liberté. C'est que cette armée offre l'image des républiques grecques; ce ne sont pas des soldats qui font abnégation, pour ainsi dire, de leur volonté personnelle pour se mettre entièrement sous la dépendance de leurs généraux, ce sont des citoyens ; ils agissent, dans cette vie des camps, comme s'ils étaient sur la place publique; il faut les consulter, les persuader, leur faire approuver les résolutions ; il faut enfin leur rendre compte des actions que l'on a faites et se justifier devant eux. Toutefois, pendant la retraite proprement dite, ils parlent peu et discutent peu ; les dangers sont menaçants ; on ne cherche qu'une chose, c'est le moyen d'y échapper et d'arriver

à la délivrance. Il y a alors peu de discours; ou bien ils sont d'une brièveté pleine d'énergie. Ainsi, en face des barbares, Xénophon s'écrie un jour : « Ces hommes que vous voyez devant vous sont le seul obstacle qui nous empêche d'être au lieu où nous nous hâtons depuis longtemps de parvenir. Il faut, si nous pouvons, les manger tout crus" (1). Ce ne sont pas là de ces traits étudiés, de ces phrases qui s'apprennent aux écoles des rhéteurs; le lieu, les événements peuvent seuls les suggérer.

Mais une fois qu'on est arrivé sur les bords du Pont-Euxin; lorsque la délivrance est proche, que l'armée, n'ayant plus besoin du secours toujours actif de ses généraux, commence à se défier d'eux et les accuse, ils sont obligés de se défendre; aussi ces généraux sont-ils en même temps des orateurs; la nécessité les oblige à recourir aux efforts du raisonnement et de l'éloquence.

Xénophon surtout, à cause de sa supériorité même, est, plus que tout autre, en butte aux défiances et aux attaques de la jalousie. On l'accuse d'abord d'ambition; on dit qu'il veut gouverner l'armée à son gré et établir dans la Col-

---

(1) Anabase, IV. 8, 14 : Τούτους, ἤν πως δυνώμεθα, καὶ ὠμοὺς δεῖ καταφαγεῖν.

chide une colonie dont il sera le chef. Puis, lorsque le roi de Thrace, Seuthès, qu'ils ont aidé à reconquérir son patrimoine, refuse de les payer, ils s'en prennent à Xénophon; on l'accuse de s'être laissé corrompre par Seuthès et de s'être approprié la solde; un Arcadien propose de le lapider. Il réfute tous ces griefs, et ses plaidoyers révèlent bien un disciple zélé de Socrate, habitué à la discussion et au maniement de la parole.

Ces citoyens devenus soldats se souviennent aussi, et souvent, de leur éducation dans les écoles de la Grèce; les souvenirs d'Homère les ont suivis dans les camps. Lorsque, arrivés à Trébizonde, les Grecs s'assemblent pour délibérer sur le reste de leur voyage, l'un d'eux, Antiléon de Thurium, leur dit: « Pour moi, compagnons, je suis las de préparer mon bagage, d'aller, de courir, de porter mes armes, de marcher à mon rang, de monter la garde et de me battre. Puisque tous ces travaux sont finis, et que nous voici sur le bord de la mer, je veux m'embarquer et retourner en Grèce, étendu sur un vaisseau, comme Ulysse et dormant.(1) On sait qu'Ulysse, en quittant le pays des Phéaciens, s'endormit sur son vaisseau et arriva ainsi à

(1) Anabase, V. 1. 2.

Ithaque, où il fut déposé, tout endormi encore, sur le rivage (1).

Ailleurs Xénophon disait dans un discours: « Mais je craindrais qu'après avoir une fois appris à goûter la douceur de l'oisiveté et de l'abondance, nous ne voulussions plus retourner, et que la beauté des femmes et des filles des Mèdes et des Perses, ne nous fît oublier, comme les Lotophages, notre patrie. » Ce dernier trait est encore tiré de l'Odyssée. (2).

Voilà le Grec amoureux de la vieille poésie. Voici maintenant l'élève des Gymnases, le spectateur passionné des jeux d'Olympie ou de Delphes. Près de Trébizonde on improvise des jeux gymniques: « Ce lieu, dit le président des jeux, en montrant la colline sur laquelle on était campé, est le plus propre pour courir, en quelque sens qu'on veuille le faire. Mais comment est-il possible, répliqua-t-on, de lutter sur un terrain aussi inégal et aussi couvert de buissons? Ceux qui tomberont en sentiront d'autant plus de mal, reprit-il. Les enfants, dont la plupart étaient des prisonniers, coururent le stade, et plus de 60

(1) Odyssée, XIII, 70 et suiv.
(2) ——— IX, 82 et suiv.

Crétois, le dolique. D'autres s'exercèrent à la lutte, au pugilat et au pancrace. Le spectacle fut très agréable; il se présenta un grand nombre de combattants et la vue de leurs amis leur donna beaucoup d'émulation. Il y eut aussi une course de chevaux. Ils étaient obligés de descendre jusque sur les bords de la mer et de revenir ensuite à l'autel en montant. La plupart se précipitèrent en descendant; mais quand il fallut gravir la montagne, la raideur du terrain les força de marcher à pas lents. Et cependant les clameurs, les ris et les exhortations mutuelles des Grecs se faisaient entendre de toutes parts" (1).

Il est curieux de voir le plaisir, le charme que trouvent les Grecs dans cette image bien faible des belles fêtes de leur pays, la joie franche et naïve qu'ils éprouvent à ce spectacle. Partout où ils peuvent faire célébrer de tels jeux, ils ne manquent pas de le faire avec empressement. " Près de Cotyore, on séjourna 45 jours pendant lesquels on offrit d'abord des sacrifices aux Dieux; et les troupes s'étant ensuite partagées en nations, elles firent chacune des processions et célébrèrent des jeux gymniques. " (2)

= (1) Anabase. IV. 8. 26.
(2) ———— V. 5. 5.

Un peu après, ce sont des danses : deux Thraces viennent danser avec leurs armes au son de la flûte : ils sautaient très haut avec beaucoup d'agilité, tenant à la main leurs épées nues. Après cela, des Ænianes et des Magnésiens jouent avec leurs armes la pantomime appelée Carpœa. Un autre danse avec des boucliers ; une danseuse exécute la danse pyrrhique (1), et Xénophon ne manque pas de dire que ce spectacle fut très agréable.

C'est surtout lorsque pour la première fois ils avaient aperçu la mer que leur joie avait été expressive. Les premiers qui avaient gravi la montagne, nommée Théchès, ayant aperçu la mer, avaient poussé de grands cris. Xénophon, croyant l'avant-garde attaquée, était accouru à son secours. « Mais bientôt il entend les soldats crier : la mer ! la mer ! en se félicitant mutuellement. Tous se mirent alors à courir, l'arrière-garde même, et l'on chassa devant soi les bêtes de somme avec les chevaux. Quand les Grecs furent tous arrivés au sommet de la montagne, ils s'embrassèrent les uns les autres, les larmes aux yeux, ainsi que leurs généraux et leurs capitaines. » (2) Rien n'est

(1) Anabase, VI, 1. 5.

(2) ——— IV. 7. 24

plus naturel ni plus naturellement exprimé que cette joie et ce bonheur.

Xénophon nous fait assister en même temps aux petits détails de la vie commune; il nous raconte de petits incidents qui ne laissent pas de jeter une certaine variété dans son récit. Il nous raconte, par exemple, qu'un peu avant d'arriver à Trébizonde, les Grecs trouvèrent dans des villages beaucoup de ruches à miel, et que ce miel donna le délire à ceux qui en mangèrent et les purgea malgré eux (1). Plus tard il est accusé par un soldat de l'avoir battu. Voici l'anecdote qu'il raconte en réponse à l'accusation: « On laissa derrière un soldat qui ne pouvait plus marcher. Je ne le connaissais que parcequ'il était de l'armée. Je vous obligeai cependant à le porter, de crainte qu'il ne pérît. Car autant que je puis me le rappeler, nous avions l'ennemi en queue. L'accusateur en convient. Vous ayant ensuite fait prendre les devants, continua Xénophon, je vous rattrapai. J'étais avec l'arrière-garde. Vous creusiez une fosse pour enterrer cet homme; je m'arrêtai pour louer votre piété. Cet homme remua une jambe en notre présence, et tout le monde cria qu'il était en vie. Vous répliquâtes avec obstination:

(1) Anabase, IV. 8, 20.

je ne le porterai point. Alors je vous frappai, le fait est vrai; car il me parut que vous n'ignoriez point qu'il fût vivant. Mais en mourut-il moins, reprit l'autre, après que je vous l'eus représenté? Et nous, nous mourrons tous aussi, répliqua Xénophon: faut-il donc pour cela nous enterrer en vie?" Tous alors s'écrièrent qu'il n'avait pas été battu autant qu'il le méritait. (1)

Telles sont les anecdotes dont l'auteur sait varier le cours de sa narration: scènes militaires, populaires, incidents particuliers, jeux publics, tout y trouve sa place.

A un autre point de vue, Xénophon nous montre dans cette armée l'appareil de la religion et de la superstition; on y voit des hérauts, des devins que l'on ne manque pas de consulter à toute occasion; s'ils annoncent le succès, on agit sans hésiter; s'ils déclarent que les victimes n'approuvent pas les résolutions que l'on a prises, on se désiste aussitôt.

On célèbre toujours scrupuleusement les sacrifices. Ainsi, arrivés à Trébizonde, les Grecs offrent à Jupiter Sauveur, à Hercule, pour leur avoir servi de guide assuré, et au

(1) Anabase, V. 8. 6.

reste des Dieux, les sacrifices qu'ils leur avaient promis (1). On a toujours soin de donner aux morts la sépulture : quand on ne peut pas les emporter, on les enterre dans le lieu même où on les rencontre, on leur fait les plus belles funérailles que l'on peut. Quant à ceux dont on n'a pas retrouvé les corps, on leur élève des cénotaphes.

Ainsi, même au milieu de cette expédition, les Grecs sont toujours les mêmes ; c'est une petite république en voyage et toujours fidèle, sur la terre étrangère, aux institutions de la patrie.

La personne de Xénophon s'y peint partout elle-même : nous l'avons vu dans sa vie militaire ; dans sa vie religieuse, il n'est pas moins curieux à observer ; c'est lui qui donne l'exemple du zèle à accomplir toutes les cérémonies de la religion : il fait des libations, il consulte les présages, il raconte tous ses songes, s'en inspire, les interprète ; il se montre à nous avec une superstition parfois bien naïve. Un jour, il consent à une attaque, plein de confiance dans les victimes, car les Dieux avaient annoncé qu'il y aurait une action et que l'issue en serait heureuse. (2) Dans

(1) Anabase, IV. 8. 25.
(2) —— V, 2, 9.

une autre circonstance, dans un moment d'embarras où il ne savait s'il devait prendre le commandement, il offre en présence de deux prêtres un sacrifice à Jupiter-roi, à qui l'oracle de Delphes lui avait ordonné de s'adresser, et qu'il croyait l'auteur du songe qu'il avait eu, lorsqu'il fut chargé pour la première fois de prendre soin de l'armée avec les autres généraux. Tandis qu'il offrait un sacrifice, le Dieu lui montra clairement qu'il ne devait ni rechercher le commandement en chef, ni l'accepter, si on l'élisait. Il n'hésite pas; l'offre lui est faite; mais il refuse formellement (1). On pourrait multiplier facilement les exemples où on le voit offrir un sacrifice pour savoir s'il devra faire telle ou telle action: cela se reproduit à chaque instant.

Sa confiance dans les présages va quelquefois jusqu'à un point qui nous semble ridicule. Lorsqu'après la bataille de Cunaxa, il conseille de combattre les barbares, disant qu'il faut leur faire la guerre sous toutes sortes de formes, et qu'ils auront ainsi, avec l'aide des Dieux, l'espoir le mieux fondé de retourner sains et saufs et d'une manière honorable, quelqu'un étant venu

(1) Anabase. VI. 1. 22.

à éternuer, les soldats adorèrent tous à la fois le Dieu. Xénophon ne manqua pas de s'emparer de ce présage et d'en tirer une heureuse conséquence : « Soldats, continua-t-il, puisque tandis que nous parlions de retourner sains et saufs, Jupiter Sauveur nous a envoyé un présage, je pense que nous devons faire vœu de sacrifier à ce Dieu, au premier pays ami où nous arriverons, en actions de grâces de ce qu'il nous aura conservés, et promettre de faire aussi aux autres Dieux des sacrifices selon nos facultés. » (1).

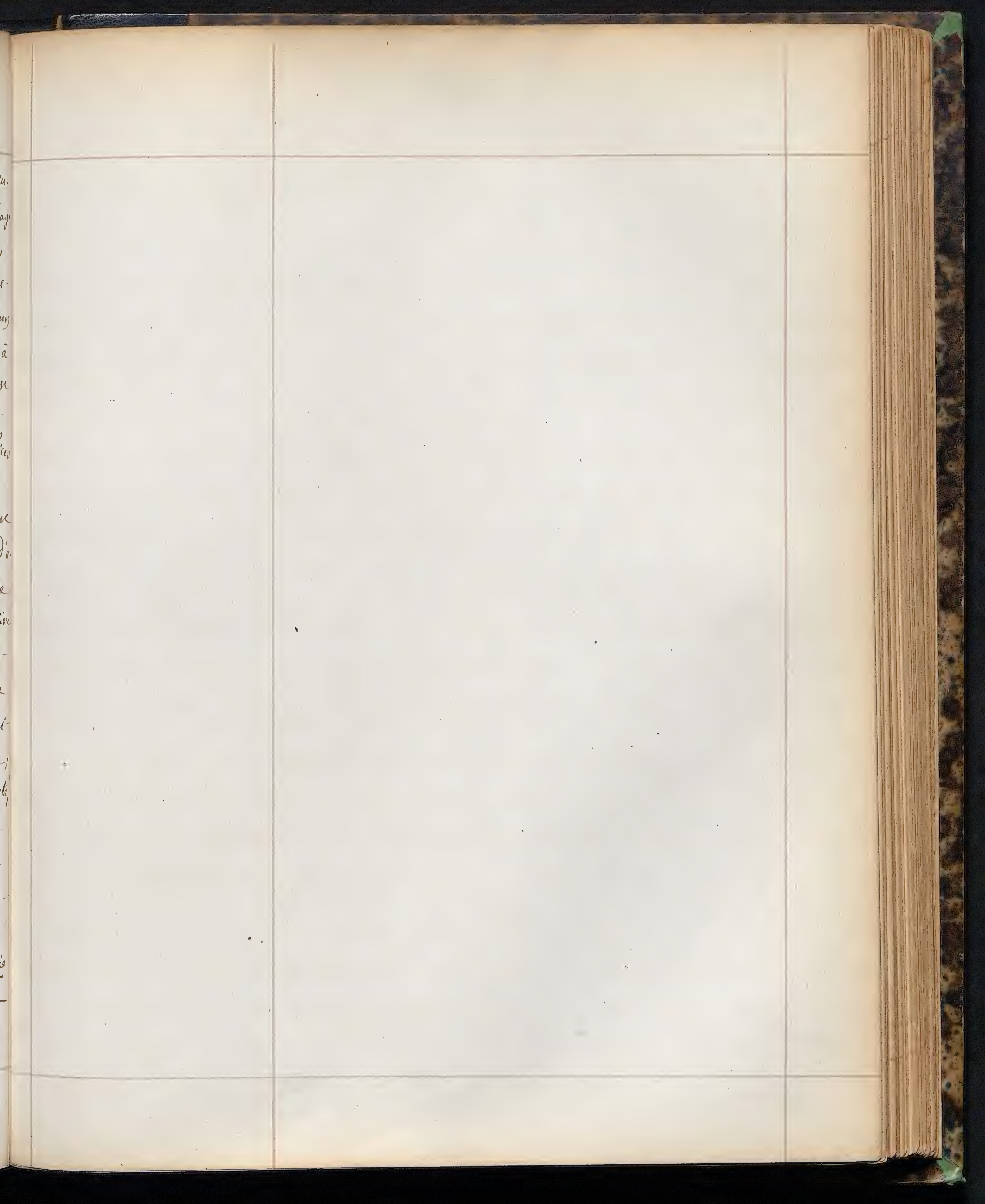
Dans ces pages de l'Anabase, Xénophon est donc toujours l'historien que nous avons caractérisé d'après les Helléniques : c'est un mélange assez bizarre de différents caractères où la superstition la plus naïve s'unit à un sentiment religieux très élevé. Cependant c'est un Athénien d'une éducation exquise et élégante ; un homme qui sait parler en militaire et en philosophe, un général accompli, et en même temps un disciple de l'École de Socrate, mais que Socrate n'a pas entièrement converti.

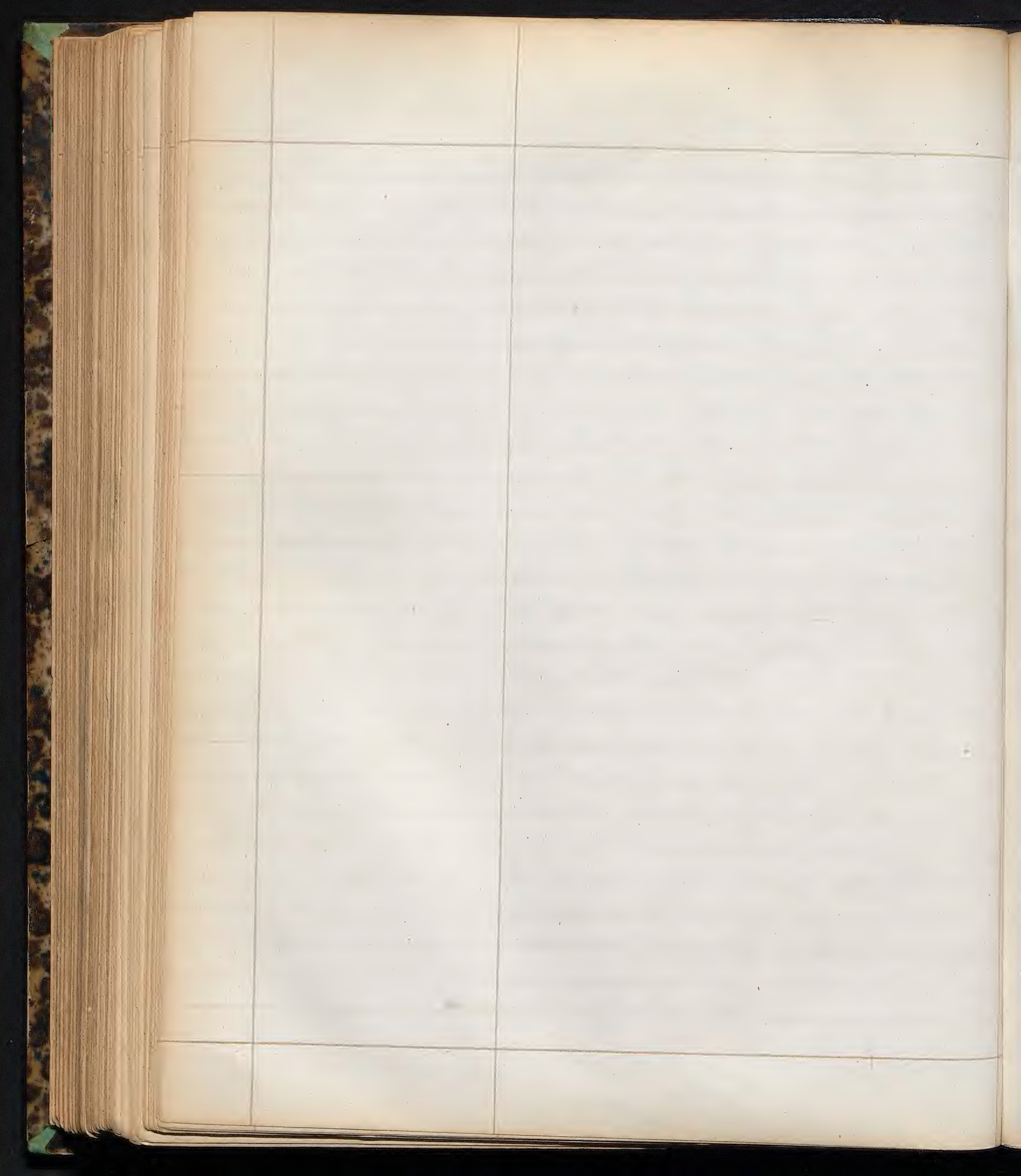
Nous n'avons pas épuisé encore la variété de son génie : nous l'avons vu annaliste de la Grèce et narrateur d'une expédition ; nous l'étudierons comme auteur d'une utopie politique, c. à. d. de la Cyropédie

---

(1) Anabase, III. 2. 9.

Harquel.





18e leçon.

Xénophon. – la Cyropédie.

Transcrite d'après le Moniteur des Cours publics.

18e leçon.

Xénophon. la Cyropédie.

« Dans le récit de l'expédition des Dix Mille, Xénophon a tracé le portrait de ses principaux personnages, de Cléarque de Ménon, d'Hagias et d'un certain Socrate, portraits de plus ou moins d'étendue, depuis les deux lignes qu'il consacre à Hagias et à Socrate, " irréprochables dans la guerre et l'amitié ", jusqu'au portrait plus développé qu'il trace de Cléarque, l'un des premiers chefs de l'expédition, sous lequel a d'abord servi l'auteur de ce récit, et jusqu'au portrait complaisamment développé que nous trouvons de Cyrus le jeune, à la fin même du premier livre, au moment où ce prince vient de perdre la vie dans la bataille livrée aux troupes d'Artaxercès :

Xénophon (Anabase) liv. I ch. IX.

« Cyrus finit donc ainsi, ayant été de tous les Perses, depuis Cyrus l'ancien, le plus fait pour être roi, et le plus digne de régner, du consentement de ceux qui paraissent l'avoir bien connu. Et d'abord, étant enfant, lorsqu'il était élevé avec son frère et d'autres du même âge, il était bien estimé le premier d'entre eux : car tous

les fils des premiers des Perses sont élevés aux portes du palais du roi ; là on apprend surtout la modestie, et l'on n'y voit, on n'y entend rien de honteux. Les enfants voient ou bien on leur montre des hommes, les uns honorés, les autres disgraciés par le roi, de sorte que déjà, étant enfants, ils apprennent à commander et à être commandés.

Cyrus se montra donc d'abord le plus docile de ceux de son âge, et obéissant à de plus âgés mieux même que ceux qui étaient au dessous de lui ; ensuite, fort ami de l'équitation, et très habile à se servir des chevaux. On jugeait aussi qu'il aimait à apprendre les exercices de la guerre, le tir à l'arc et le javelot, et qu'il y était très ardent. Quand cela convint à son âge, il fut très ami de la chasse, et très avide des dangers contre les bêtes sauvages. Et un ours qui se jeta sur lui une fois ne lui fit pas peur ; mais il lutta contre lui, et ayant été arraché de cheval, il reçut des blessures dont il gardait des cicatrices encore visibles, mais finalement il le tua, et celui qui le premier l'avait secouru, il le rendit heureux par beaucoup de présents.

Quand il fut envoyé par son père, satrape de Lydie, de grande-Phrygie et de Cappadoce, et nommé stratège de tous ceux qui devaient être rassemblés dans la plaine du Castole,

il montra tout d'abord qu'il mettait à un haut prix, s'il traitait, ou s'il contractait, ou s'il s'engageait avec quelqu'un, de ne pas tromper.

Aussi avait-il la confiance, et des cités qu'il gouvernait, et des hommes. Et si quelqu'un était son ennemi, il était bien sûr, en traitant avec Cyrus, de ne jamais rien souffrir de lui contrairement au traité. Lorsqu'il fit donc la guerre à Tissapherne, toutes les villes de leur gré choisirent Cyrus au lieu de Tissapherne, excepté les Milésiens; et ceux-ci craignaient Cyrus, parce qu'il ne voulait pas abandonner les bannis. Et en effet, il montra dans le fait, et il dit qu'il ne les abandonnerait jamais, ayant été une fois leur ami, ni quand leur nombre diminuerait, ni si leurs affaires tournaient plus mal.

Il montrait bien qu'il s'efforçait de surpasser le bien ou le mal qu'on lui faisait; et on rapportait de lui le vœu de pouvoir vivre jusqu'à ce qu'il surpassât ceux qui lui faisaient du bien, et ceux qui lui faisaient du mal, en le leur rendant. Aussi tous désiraient-ils lui confier leurs biens, leurs villes, leurs personnes, et à lui seul de ceux de notre temps.

On ne dirait pas non plus qu'il se laissa narguer par les malfaiteurs et les criminels; car

il les punissait sans merci. Et souvent, sur les routes fréquentées, on voyait des hommes privés des pieds, des mains, et des yeux; en sorte que dans son gouvernement, tout Grec ou barbare qui ne faisait pas de mal, pouvait sans crainte voyager où il voulait, ayant avec lui ce qu'il voulait. On reconnaît qu'il honora singulièrement les braves à la guerre. Sa première fut contre les Pisidiens et les Mysiens. Dirigeant donc lui même l'expédition contre ces pays, ceux qu'il vit s'exposer de bonne grâce, il les fit gouverneurs des pays soumis, et les honora par d'autres dons: en sorte qu'il paraissait bien que les braves étaient les plus heureux, et les lâches, dignes d'être leurs esclaves. Aussi y avait-il une grande quantité qui voulaient s'exposer, s'ils croyaient que Cyrus dût le savoir.

Pour l'équité, si quelqu'un lui semblait vouloir en montrer, il croyait devoir le rendre beaucoup plus riche que ceux qui cherchaient un gain illicite. Aussi, tout était bien administré, et son armée était une vraie armée. Car les stratèges et les chefs venaient à lui d'au delà de la mer non par envie des richesses, mais parce qu'ils savaient plus profitable de servir bien Cyrus, que d'avoir la solde par mois. Si on exécutait bien ses ordres, il ne laissait jamais ce zèle sans récompense.

Aussi dit-on que Cyrus avait les meilleurs serviteurs en tout genre.

S'il voyait un gouverneur, économe juste, améliorer son gouvernement, et le faire produire, il ne lui retranchait jamais rien, et même il lui donnait encore davantage, en sorte qu'on travaillait avec joie, qu'on acquérait avec sécurité, et ce qu'on avait acquis, on ne le cachait pas à Cyrus: car il ne paraissait pas envieux de ceux qui s'avouaient riches, mais il cherchait à se servir de l'argent de ceux qui se cachaient. Ceux des amis qu'il se faisait, et qu'il croyait bienveillants et capables de lui aider dans ce qu'il voulait entreprendre, on reconnait universellement qu'il excellait à les cultiver. Et cette raison même, pour laquelle il croyait avoir besoin d'amis, afin qu'ils lui vinssent en aide, le faisait s'efforcer de venir lui-même le mieux en aide à ses amis, en ce qu'il savait être convoité de chacun.

Il reçut une quantité de présents, comme je trouve, merveilleux pour un seul homme, et par différents motifs. Mais il les distribuait aussi très volontiers à ses amis, regardant au goût de chacun, et selon les besoins les plus pressants qu'il leur voyait. Et tout ce qu'on lui envoyait pour se vêtir le corps, ou pour la guerre, ou pour l'ornement

de la toilette, on rapporte qu'il disait que son corps ne pouvait recevoir tous ces ornements-là, et qu'il pensait que des amis bien parés étaient le plus grand ornement d'un autre.

Et d'avoir vaincu ses amis par la grandeur des présents, cela n'a rien d'étonnant, puisqu'il était plus puissant : mais de les surpasser aussi par l'attention et l'empressement à les obliger, cela me paraît bien à préférer. Cyrus leur envoyait souvent des vases à-demi pleins de vin, quand il en recevait d'excellent, disant que : « depuis longtemps il n'avait pas trouvé d'aussi bon vin ; il te l'a donc envoyé, et te prie de tout boire aujourd'hui avec tes meilleurs amis ». Souvent il envoyait des moitiés d'oies, des moitiés de pain, et choses semblables, recommandant au porteur de dire : « Cyrus les a trouvées bonnes, il veut que tu y goûtes aussi. » Quand le fourrage était rare, mais que lui pouvait en avoir, à cause du nombre de ses serviteurs, et par les soins qu'il prenait, il faisait dire à ses amis d'enlever ce foin pour leurs montures, afin qu'elles ne portassent pas ses amis, toutes harassées de faim. S'il sortait, et que la foule dût le voir, appelant ses amis, il conversait avec eux sérieusement, pour montrer ceux qu'il estimait.

En telle sorte que, d'après ce que j'entends dire, je crois que personne n'a jamais été aimé par plus de gens, ni Grec ni barbare. Et en voici la preuve : personne ne quitta Cyrus pour le grand roi dont il était l'esclave : il n'y a qu'Orontas qui l'essaya (et celui-ci trouva bien vite que celui qu'il croyait attaché à lui, l'était davantage à Cyrus) : et même beaucoup quittèrent le grand roi pour Cyrus, quand ils furent en guerre : et ceux-ci même, qui étaient ses plus chers favoris, espéraient qu'étant auprès de Cyrus leur bravoure serait bien mieux récompensée qu'auprès du grand roi. Et ce qui arriva à sa mort, est une grande preuve encore qu'il était bon, et qu'il savait sûrement juger les hommes fidèles, et dévoués, et constants. Car, quand il mourut, tous ses amis et ses commensaux périrent en combattant sur son corps, excepté Ariéos. Celui-ci était alors désigné pour commander la cavalerie à l'aile gauche ; et quand il sut que Cyrus était tué, il s'enfuit avec toutes les troupes qu'il commandait. »

Voilà le portrait de Cyrus, tracé par Xénophon en forme d'oraison funèbre, forme qui est devenue générale en Grèce dès le temps de Thucydide, et plus tard dans l'histoire romaine,

tant qu'a duré l'application de la grande méthode de Tite-Live et de Tacite à ce genre de composition; telle est l'idée que donne de Cyrus le général Xénophon qui s'était fait l'historien des Grecs à sa solde. Vous avez bien remarqué, dans ce long portrait, quelques taches à la vertu du héros; les unes, qui ne sont guère que des traits de mœurs orientales, les autres qui ne peuvent s'excuser par aucune morale, pas plus celle de l'Orient que celle de l'Occident. Ce Cyrus, qui fait si bonne et si cruelle justice des brigands, et dans l'empire duquel on peut circuler sans crainte pour sa fortune ou pour sa personne, mais avec le désagrément de trouver çà et là, sur les routes, des gens à qui l'on a crevé les yeux et coupé les mains; ce Cyrus, qui aime à payer les bons comme les mauvais services, est un despote à l'orientale. Il est vrai que dans l'Economique, Xénophon le représente conversant d'un ton de familiarité indulgente et aimable avec Lysandre le Lacédémonien, et lui montrant les paradis du jardin où il a tout planté, tout surveillé, tout fait pousser de ses mains et par son industrie d'habile jardinier. Mais il nous le dépeint ailleurs mettant à mort deux personnes de sa famille pour une légère infraction à l'étiquette de la Cour persane. Voilà donc l'idée que se fait le général des Dix Mille d'un héros accom-

pli pour gouverner, non seulement les Barbares, mais les Grecs sur la terre d'Orient. C'est quelque chose, sans doute, que les qualités qu'il lui attribue, cette tempérance, ce génie militaire, ce talent d'attirer à lui l'affection solide, le dévouement sérieux des soldats; mais, d'autre part, c'est un trait assez triste et qui fait ombre à sa gloire, que l'acte que je viens de rapporter. Cependant Cyrus le jeune, c'est, pour Xénophon, le roi qui a le mieux rappelé le vieux Cyrus, le fondateur de cette grande monarchie devenue, un demi-siècle après, une puissance si redoutable à toute la Grèce et à la civilisation d'Occident. Il y a dans ce rapprochement un trait de lumière pour le critique et un commencement d'interprétation de la Cyropédie.

Qu'est-ce que la Cyropédie depuis la première jusqu'à la dernière page, sinon un portrait du souverain asiatique dans la plénitude de son pouvoir? C'est l'éloge d'un Cyrus presque tout imaginaire. L'un des traducteurs de la Cyropédie, Dacier, à la fin du dernier siècle, nous déclare que, d'après l'aveu même d'Hérodote, il y a sur le compte de Cyrus l'ancien plusieurs traditions assez divergentes; et puisque Hérodote a choisi celles qui semblent plus vraisemblables, le critique français se croit autorisé à

choisir à son tour entre Xénophon et Hérodote, et il se décide pour le premier.

L'histoire de Cyrus, dans Hérodote, nous la connaissons par nos lectures d'enfance. Nous savons toutes les fables, tous les désastres sanglants, tous les traits de mœurs qui caractérisent les peuples asiatiques à cette époque de leur histoire. Nous connaissons également par nos souvenirs classiques le Cyrus de Xénophon, et nous avons lu avec un certain plaisir dans notre jeunesse ces descriptions naïves de la Cour des Perses, de cette éducation que Xénophon résume dans quelques lignes dans son oraison funèbre de Cyrus le jeune. Nous savons ces repas de cresson et de pain assaisonnés de l'eau claire d'une fontaine, assaisonnés mieux encore par le bon appétit que l'on gagne aux laborieux exercices du corps; nous nous souvenons d'avoir suivi le jeune Cyrus à la cour de son père, puis à celle de son grand-père, et d'avoir admiré la simplicité des Persans, qui contraste si fort avec le luxe des Mèdes; d'avoir souri aux espiègleries par lesquelles l'enfant entre si avant dans l'affection de son grand-père et de la Cour. Nous nous sommes, il est vrai, arrêté au tiers de cette narration, où les belles qualités de Cyrus que nous avons vues se développer par l'éduca-

tion, vont trouver leur application dans les affaires. Ici le portrait de Cyrus se serait un peu gâté; nous l'aurions trouvé bien cruel envers ses vaincus, bien prodigue de ruses envers ses ennemis, et ne pratiquant pas toujours ces belles maximes qu'on apprenait en Perse, comme à Sparte, à l'école des vieillards.

Nous trouvons donc deux Cyrus: le Cyrus de Xénophon, despote, mais enfin grand homme, à peu près pur de tout crime qui mérite ce nom, du moins au milieu des barbares, au sixième siècle avant l'ère chrétienne. Puis nous avons le récit d'Hérodote si plein de fables évidemment inacceptables, mais qui portent le cachet de la croyance populaire, qui circulaient dans les chansons et les récits du peuple, et dont a pu s'inspirer un chroniqueur. Nous avons présentes à l'esprit ces deux images de Cyrus, ces deux récits de son histoire, des progrès de sa puissance et de son autorité. Entre ces deux récits, Dacier nous dit que, puisqu'il a le choix libre, il n'hésite pas à choisir Xénophon, la vérité lui paraissant être du côté de la vertu. Que, d'ailleurs, il y ait dans Xénophon des faits, des personnages non mentionnés dans Hérodote; que ce dernier soit plus souvent que Xénophon confirmé par d'autres

témoignages de l'antiquité, Dacier s'en soucie peu ; il lui suffit que le Cyrus de Xénophon soit plus honnête que celui d'Hérodote. J'ose être d'un avis contraire, et c'est justement parceque Cyrus est trop honnête dans Xénophon que je m'en défie. Je ne crois pas que le fondateur d'un grand empire, qui, parti des pauvres montagnes de la Perse, parvint à conquérir la Médie et, avec les forces de la Médie, l'Assyrie, sans parler des barbares habitant sur ses frontières, je ne crois pas qu'un homme qui a soumis tant de peuples et qui s'est élevé si haut, l'ait pu faire sans violence. L'étude de l'histoire ne laisse pas admettre qu'il y ait de grandes conquêtes sans un peu de violence. Ce n'est pas uniquement avec la douceur et la légalité des procédés diplomatiques que l'on fonde un vaste empire, et l'on ne devient point le chef de cent millions d'hommes parce qu'on a su s'en faire admirer. Le Cyrus d'Hérodote n'est peut-être pas un personnage tout-à-fait historique ; il y a bien tel et tel point dont je ne voudrais pas être garant ; et cette exposition sur une montagne, et cette éducation par un berger, tout cela sent un peu la légende. Mais à prendre dans son ensemble, ce personnage mêlé de vices et de grandes qualités, secondé par la fortune autant que par son talent, qui n'arrive

à la puissance qu'après de longs efforts et qui paie sa gloire par de cruels retours de la fortune, paraît plus vrai que celui de Xénophon. Xénophon, même sur ce point, nous laisse deviner le secret de la Cyropédie, car il fait quelque part dans l'Anabase, un aveu qui ruine son beau roman sur les causes de la grandeur de Cyrus et sur les moyens par lesquels se fonde sa puissance. Il raconte en quelques lignes (Livre III, chap. 4) que l'expédition passant près des ruines d'une ville, et mesurant la grandeur et la beauté de ces ruines très imposantes, on lui avait dit que c'était là que s'était réfugiée la femme du roi des Mèdes, quand le roi des Perses avait attaqué celui-ci dans sa dernière forteresse. Or, quel est ce roi des Perses qu'il ne nomme pas? C'est Cyrus, et ce ne peut en être un autre. Ainsi Cyrus, de l'aveu même de Xénophon, n'est pas venu s'asseoir paisiblement sur le trône de son oncle, comme l'héritier légitime des rois du pays; il s'y est établi par la violence. Bien plus: dans cette lutte figure une reine que nul autre historien que lui n'a nommée. Ainsi, de même que Xénophon, dans les Helléniques, nous aide à corriger le caractère qu'il a tracé du jeune Cyrus, de même il nous révèle ici un coin de cette vérité qui

concerne Cyrus l'ancien, et nous aide à deviner par là ce que c'est que la Cyropédie.

On a beaucoup discuté sur ce sujet; de grands esprits ont attaché leur attention à ce grand problème: Fréret est au premier rang. Parmi tous les critiques, l'un des plus anciens, l'abbé Fraguier, membre de l'Académie des Inscriptions, a touché assez juste à ce que j'appellerais volontiers le nœud de la question; il a démontré, en quelques pages sobres, claires, élégantes, que l'auteur de la Cyropédie était bien comme historien, ce qu'il est dans les Mémorables, c'est-à-dire le disciple de Socrate, le moraliste qui met sa morale en action et qui choisit pour héros le plus grand roi de l'empire persan. La Cyropédie est, en effet, si on y regarde de près, un roman de moralité philosophique: c'est le jugement que les anciens déjà en portaient, et parmi eux Cicéron.

Maintenant par quelle étrange alliance d'idées Xénophon a-t-il été conduit à choisir pour héros de sa Cyropédie un souverain asiatique, et pour théâtre l'un des grands empires de l'Orient? Nous le verrons peut-être bientôt; mais prenons acte d'abord des aveux par lesquels commence le livre même:

" Je considérais un jour, dit Xénophon, combien de démocraties ont été détruites par des

citoyens qui aimaient mieux vivre sous un autre gouvernement; combien de monarchies et d'oligarchies ont été renversées par des factions populaires; combien d'ambitieux qui, ayant entrepris de s'emparer de la puissance suprême, en ont été presque aussitôt dépouillés; et avec quel étonnement on parle de l'habileté et du bonheur de ceux qui ont su la conserver, quelque peu de durée qu'ait eu leur règne. Ensuite, portant mes regards sur les maisons des particuliers, je voyais que dans celles même où il y a le moins de domestiques, les maîtres ne parviennent pas toujours à être parfaitement obéis. J'observais, d'un autre côté, que les bœufs, les chevaux, se laissent conduire par ceux qui les soignent; qu'en général tous ces gens qu'on appelle pasteurs exercent sur les animaux confiés à leur garde une autorité absolue, et que ces animaux leur sont plus soumis que ne le sont les hommes à celui qui les gouverne. Les troupeaux, me disais-je, suivent constamment le chemin qui leur est marqué par le berger; ils paissent dans les champs où il les mène, et s'abstiennent d'entrer dans ceux qu'il leur interdit. Ils le laissent user à son gré du profit qu'ils lui rapportent: jamais on ne les vit se révolter, soit pour l'en priver, soit pour se soustraire à son obéissance. Tout autre que ce maître, qui jouit de ce qu'ils

produisent, ne les trouverait ni aussi dociles, ni aussi doux ; à la différence des hommes, qui ne s'élèvent contre personne avec plus de violence que contre ceux en qui ils croient apercevoir le dessein de les dominer. Je concluais de ces réflexions qu'il est plus facile à l'homme de gouverner les animaux de toute espèce que ses pareils. »

Cette réflexion, amenée à propos d'un prince qui a su gouverner ses peuples comme un pasteur ses troupeaux, nous l'amène à Cyrus, dont Xénophon résume en quelques lignes le règne plein de conquêtes et d'exploits merveilleux :

« Mais quand je vins à considérer que le perse Cyrus a maintenu sous ses lois une multitude innombrable d'hommes, de villes, de nations, je changeai de façon de penser : je compris que bien loin qu'il soit impossible de gouverner les hommes, ce n'est pas même une chose difficile, pour qui se conduit avec adresse ......

« L'admiration que m'inspirait un tel homme m'a porté à faire des recherches sur son origine, sur son caractère, sur l'éducation qui l'a rendu si supérieur aux autres princes dans l'art de régner. Je vais donc essayer de raconter ce que j'en ai ouï dire, et ce que j'en ai pu découvrir par moi-même. »

Nous sommes habitués à n'entendre l'ironie socratique que comme une méthode qui consiste à interroger et à obtenir par des questions captieuses, où s'embarrasse l'interlocuteur, l'aveu dont on a besoin. Mais il y a une ironie plus subtile, qui consiste pour l'auteur à voiler ses vrais sentiments et ses vraies intentions sous un langage habilement concerté, pour donner le change au lecteur. C'est par cet art de laisser deviner de petites choses sous de grandes assertions, et de grandes choses sous un langage modeste, de glisser l'utopie sous l'apparence d'un récit sérieux, que Xénophon et Platon, l'un et l'autre disciples de Socrate, sont vraiment frères. La Cyropédie est donc une utopie, et Xénophon le laisse clairement voir, dès le début, aux lecteurs un peu familiarisés avec les finesses du style Socratique.

Mais comment se fait-il que l'utopie de la monarchie orientale ait tenté le talent du soldat citoyen d'une république ? La chose paraît plus étrange qu'elle ne l'est en réalité. Les factions dans Athènes, comme les opinions, étaient nombreuses et diverses. Nous avons déjà pu voir que, dans la facilité avec laquelle Xénophon s'était laissé recruter pour l'armée

de Cyrus, il y avait un peu d'indifférence pour la démocratie athénienne. Eh bien! il n'est pas le seul qui diffère en cela de l'opinion la plus commune alors dans Athènes. Il y a eu de tout temps à Athènes un parti monarchique, parti peu dangereux à la liberté, mais dont les convictions s'appuyaient sur des traditions respectables et respectées de tous. En effet les souvenirs monarchiques n'étaient pas tous odieux aux Athéniens. C'était un roi que ce Thésée, qui avait réuni les bourgades athéniennes sous l'unité d'un seul gouvernement, et dont Cimon prit à grand honneur de rapporter les ossements dans Athènes. Thésée était non seulement un roi, c'était encore pour cette cité le héros de ses plus antiques légendes. Si je me rapproche des temps historiques, pourquoi Codrus fut-il le dernier roi d'Athènes? Parcequ'il avait donné sa vie pour son peuple, et qu'après un tel dévouement, on ne crut pas que personne fût jamais digne de porter un tel titre. Ainsi les deux plus grands rois d'Athènes sont deux héros justement adoptés par la reconnaissance populaire.

Pisistrate et les Pisistratides eux mêmes ont eu grand tort de se faire donner par la ruse ou de conquérir par la force un pouvoir que l'on a flétri du nom de tyrannie; mais du moins leur règne n'a été ni stérile, ni sans gloire. C'est

à eux qu'on attribue les encouragements donnés aux lettres, aux Sciences et même aux arts du dessin; et peut-être serait-on autorisé à dire « le siècle des Pisistratides" comme l'on dit: " le siècle de Cimon et de Périclès." Beaucoup de raisons nous invitent à le croire.

Ainsi chez les Athéniens l'idée de royauté ne se présentait pas toujours unie à celle d'oppression et d'humiliante obéissance; elle réveillait chez eux des souvenirs honorables. Ne nous étonnons donc pas qu'il y ait dans Athènes un parti monarchique. Périclès, d'ailleurs, par l'activité de son dévouement à la patrie, par sa haute probité, avait habitué les Athéniens à une autorité libérale et librement renouvelée chaque année par l'adhésion de tout un peuple. Enfin la philosophie elle-même rêvait volontiers et aimait à présenter au peuple cet idéal d'un prince toujours inspiré par la plus pure morale, toujours guidé par la justice. On sait, à ce sujet, la célèbre parole de Platon. Xénophon est visiblement de cette école; mais elle a encore d'autres représentants.

Isocrate n'est pas, à vrai dire, un philosophe; ce n'est pas un orateur politique; mais c'est un véritable publiciste. Son rôle, il

le dit lui même, est celui d'un conseiller des nations et des rois. Or, Isocrate a laissé une foule de livres où éclate sa prédilection pour la monarchie. Il a fait l'éloge d'Evagoras, qu'il compare au grand Cyrus, mais pour lui donner l'avantage sur le roi des Perses.

Quand Evagoras est mort, et que Nicoclès lui succède, il écrit pour Nicoclès un discours, que celui-ci est supposé prononcer devant ses sujets, pour les convaincre des avantages du gouvernement monarchique et pour leur exposer les principes d'après lesquels il veut gouverner. Ainsi, partout, c'est dans l'idéal d'une monarchie honnête que se complaît l'esprit pratique d'Isocrate. Il fut même obligé d'écarter quelques reproches que lui attira cette complaisance pour les rois, mais il ne paraît pas que le mécontentement des Athéniens soit jamais allé jusqu'à la persécution.

Mais comment Xénophon, allant plus loin qu'Isocrate, put-il chercher jusque chez les Barbares le modèle d'une bonne monarchie ?

On n'est plus au temps de Xercès et des guerres médiques. Au début de ces guerres, l'antipathie était plus profonde entre les

deux races, et s'augmentait du danger même de l'invasion. Et pourtant, dès cette époque même, on commence à voir que la guerre, qui oppose les races, va les mêler ; et, en effet, ce mélange devient chaque jour bien plus intime.

A force de se rapprocher par la guerre et par des alliances, Grecs et Perses finissent par se moins haïr. Regardés de près, les Grecs semblent aux Perses moins farouches dans leur vertu, et les Grecs s'aperçoivent que sous le manteau d'un barbare il y a quelquefois un honnête homme.

Tout cela nous fait comprendre que Xénophon ait pu, sans offenser les Grecs, leur présenter le héros de l'Orient comme le modèle des conquérants et des administrateurs, comme un philosophe couronné. Ce n'est pas tout, et Xénophon a encore une excuse dans la liberté presque illimitée dont a joui de tout temps, chez les Athéniens, la philosophie politique.

L'utopie politique et sociale remonte, en Grèce, aux premiers âges de la littérature. Tantôt c'est la fable de l'âge d'or ou l'utopie rétrospective du bonheur de l'hu-

manité ; dans la *Théogonie* d'Hésiode. Les poëtes comiques se sont souvent joués de cette légende. Tantôt c'est le séjour des bienheureux transporté dans un pays imaginaire, comme la célèbre *Atlantide*, tant de fois déplacée par l'imagination des poëtes et des philosophes. Il y a ensuite l'utopie purement idéale et philosophique, qui se contente de présenter le modèle parfait d'une république tantôt aristocratique, tantôt démocratique. Telle est la *République* de Platon ; où l'auteur s'est proposé de reconstituer une aristocratie, de fonder la vertu sur l'éducation sévère et la vie savamment ordonnée des défenseurs de l'État. Telle est encore la cité imaginaire de Protagoras, celle d'Hippodamus, celle de Phaléas, un peu mieux connue de nous, grâce à une lucide analyse d'Aristote dans sa *Politique*. Bien plus, l'illusion qui créait tout d'une pièce ces hardis édifices refaisait dans le passé l'histoire même d'Athènes. Voyez comment le sage Isocrate se représente les hommes et les choses dans un temps peu éloigné de lui, au temps des premières guerres médiques. A lire quelques pages de l'*Aréopagitique*, on dirait que la plus pure vertu régnait alors dans toutes les classes de citoyens ; que l'ordre même des saisons

était plus régulier, leurs alternatives plus clémentes, grâce à la faveur des Dieux qui protégeaient, dans la personne de ces vieux Athéniens, toutes les perfections morales dont l'humanité est capable.

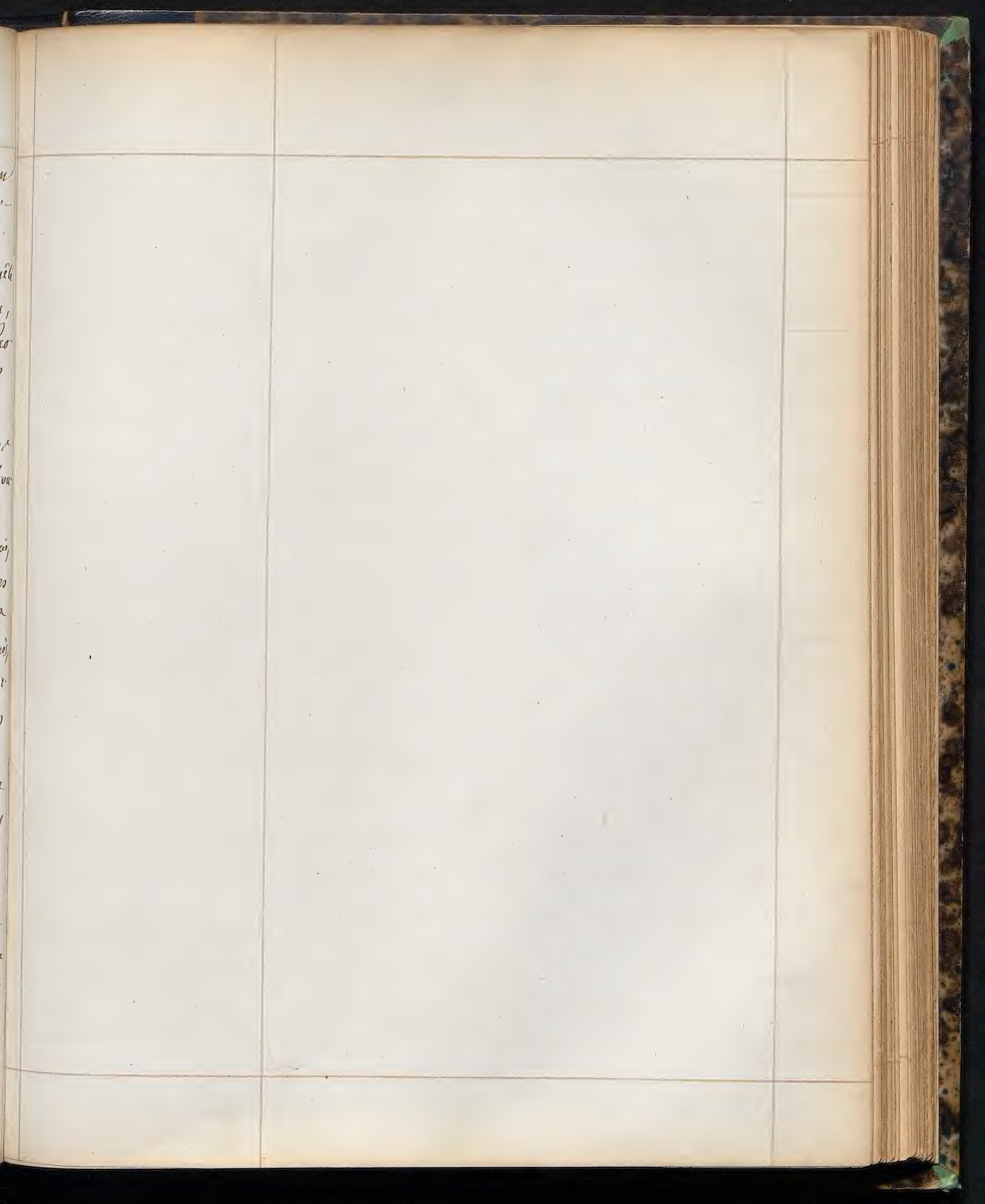
Vous le voyez, si la Cyropédie de Xénophon est un roman, ce n'est pas le premier ouvrage où se montre l'active liberté du génie grec dans les théories politiques : cette ardeur de pensée et de recherches a produit bien d'autres conceptions idéales et de plus téméraires encore. Mais, chose remarquable, elle l'a pu faire sans ébranler la société grecque dans ses fondements.

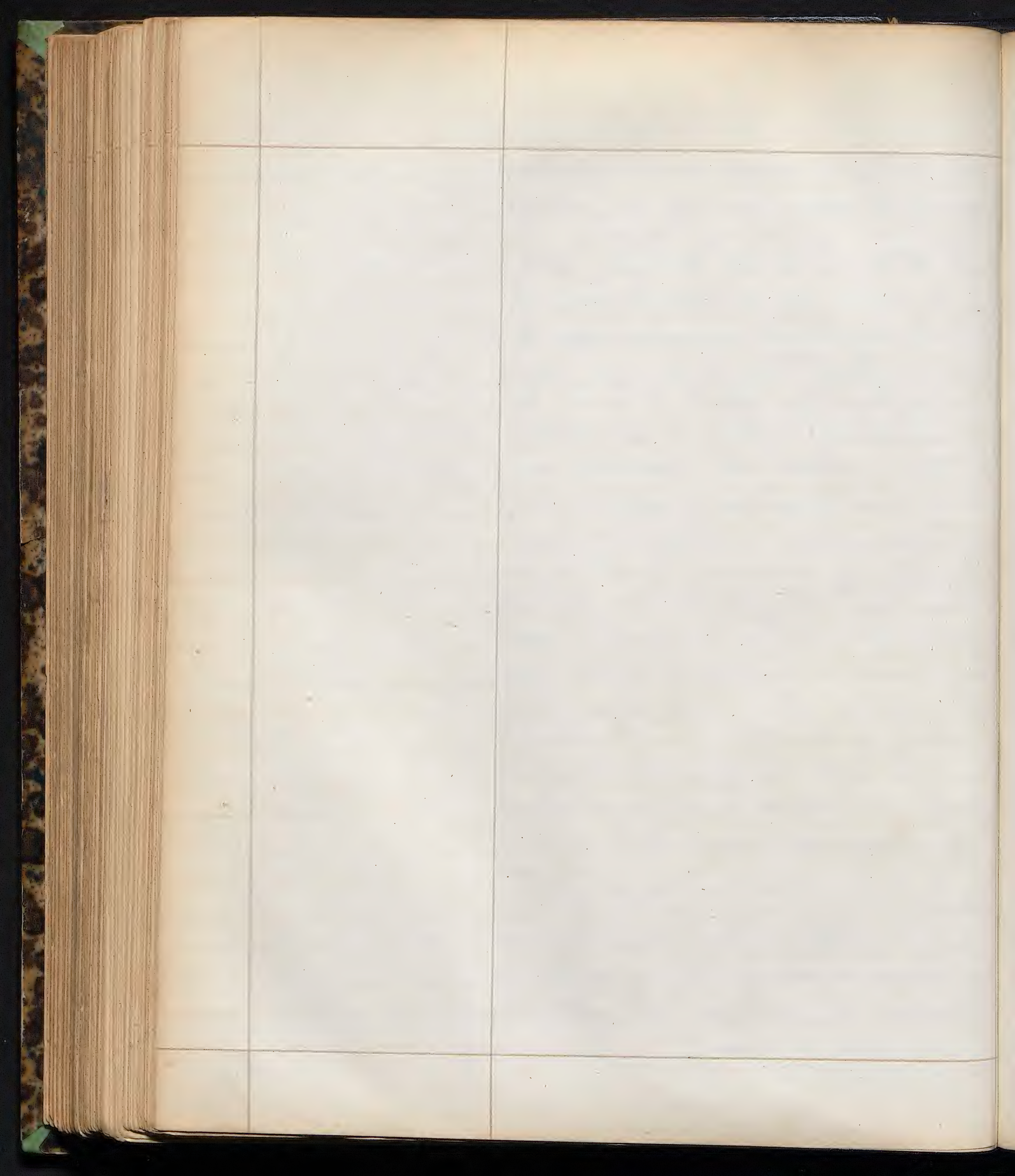
J'ai dit récemment que les révolutions des Athéniens étaient toutes politiques, et non sociales. Jamais, par exemple, on n'y a sérieusement essayé ou proposé d'affranchir les esclaves. Tout se passe donc, à l'égard des théories aventureuses, dans le domaine de la pensée et de l'imagination. Il semble que les Athéniens se soient défendus, dans la pratique, de tout entraînement vers un idéal trop supérieur à la réalité : ils n'ont pas même osé réformer chez eux l'esclavage. Arrêtons-nous un instant, avant de finir, devant cet étrange et intéressant contraste.

L'utopie est un grand danger, mais c'est

un droit de l'esprit humain. Quand elle devient dans la foule ignorante la passion de l'impossible, c'est le génie des révolutions sans frein. Mais quand elle n'est que la recherche honnête des nouveautés salutaires pour la vie des peuples, elle entre évidemment dans les desseins de la Providence sur ce monde. Et, d'ailleurs, à voir cette fécondité de l'esprit philosophique, ces tentatives pour renouveler le gouvernement des choses humaines, à voir combien, au fond, toutes ces réformes ou prétendues réformes, toutes ces leçons données de si haut à la pratique par la théorie, ont peu changé le mouvement régulier des affaires humaines, on se persuade que si l'esprit humain a besoin de liberté pour accomplir son légitime progrès, que si cette liberté appliquée à la théorie du gouvernement peut quelquefois soulever des tempêtes dans le monde, elle trouve en définitive un régulateur tout-puissant dans une faculté, divine aussi comme le génie, et que nous ne rabaissons pas en l'appelant de son nom le plus simple et le plus populaire, le bon sens.

C'est la leçon qui ressort pour nous de cette étude de la philosophie athénienne dans ses rapports avec la politique du temps. Cette leçon est rassurante et salutaire; elle n'a pas besoin d'être commentée.





19e leçon.

Xénophon — fin.

rédaction faite trop longtemps après la leçon et trop réduite.

19e leçon.

Xénophon – fin ;

L'abbé Fraguier, dans l'ingénieux mémoire où il compare Xénophon, écrivain socratique, et Xénophon romancier, remarque avec justesse qu'il y a dans les écrits historiques de l'auteur grec, des événements qui offrent une ressemblance évidente avec les faits de la vie de Socrate. L'épisode de Tigrane et du roi d'Arménie, dans l'*Anabase*, n'est autre chose, suivant l'auteur du mémoire, qu'une allusion frappante à la mort de Socrate.

Le roi d'Arménie avait donné à son fils un précepteur qu'il fit périr sous prétexte qu'il corrompait le jeune prince ; et cependant le sage, avant de mourir, dit à son élève :

« Tigrane, ne témoigne à ton père aucun ressentiment de ma mort ; c'est par ignorance, non par méchanceté qu'il m'a ôté la vie ; or j'estime que les fautes commises par ignorance sont involontaires. »

Le sage, suivant l'abbé Fraguier, c'est Socrate ; le roi d'Arménie représente le peuple d'Athènes, et Tigrane, la jeunesse athénien-

ne que Socrate était accusé de corrompre.

Nous ne croyons pas que Xénophon eût voulu pousser aussi loin l'allégorie, et cependant nous reconnaîtrons qu'il y a dans le mémoire de l'abbé Fraguier une idée vraie; c'est que, malgré la diversité des sujets qu'il traite, Xénophon garde partout son caractère et ses idées propres. On retrouve quelquefois dans des ouvrages où l'auteur s'occupe de choses entièrement opposées, les mêmes pensées reproduites presque de la même façon. Aussi tous ces ouvrages ont-ils entre eux de fréquentes ressemblances, et certains passages de l'Anabase paraissent-ils imités de la Cyropédie ou réciproquement. Si même l'on prend la liste des petits traités de Xénophon: Traités sur l'Equitation, Sur le Commandement de la Cavalerie, Sur la Chasse, Sur l'Economie domestique, Sur les revenus de l'Attique, on verra que l'idée première de chacun d'eux se rencontre plus ou moins développée dans les grandes compositions de l'auteur, dans l'Anabase, dans les Helléniques, ou dans la Cyropédie.

C'est ainsi que les principes énoncés dans le Traité de l'Equitation se retrouvent dans une conversation entre Cyrus et Lisandre qui est racontée au troisième livre de la Cyropédie; il s'agit dans cette conversation de former

une cavalerie Perse.

L'éloge de Cyrus fait dans les Economiques nous rappelle celui de Cyrus le jeune dans l'Anabase.

Lorsque les Grecs sont arrivés à Cérasonte, et qu'on a fait le partage du butin, Xénophon, dans un agréable passage, se met à nous décrire la retraite qu'il habita plus tard près d'Olympie et la vie qu'il y mena. Il nous fait même le récit d'une fête de Diane, car il avait consacré ses terres et bâti un temple à cette déesse. Le lecteur est étonné de trouver, jetée au milieu même de guerres et de combats, cette riante peinture de Xénophon, tranquille propriétaire de terres fertiles, et passant sa vie à célébrer des fêtes et à honorer la déesse des forêts. Ce récit nous est une preuve de plus que toutes les œuvres de Xénophon se tiennent et que partout c'est le même homme, philosophe, homme de guerre, généreux et superstitieux tout à la fois, qui se décrit lui-même et se montre à nos yeux.

Il y a plus : le passage que nous venons de citer contient en germe les idées que Xénophon développe longuement dans le Traité sur la chasse ; et ce traité lui-même commence par une sorte de dissertation où l'auteur

entreprend de prouver que la chasse n'est pas désagréable aux Dieux, puisque ce sont les Dieux qui l'ont inventée. Cette dissertation est assez subtile, cependant Xénophon continue son ouvrage en se défendant d'être un sophiste, et le termine en cherchant à prouver que la chasse est utile à l'homme pour développer ses forces, et qu'elle aide surtout à former de bons soldats. Ici reparaît l'idée qui est exprimée au premier livre de la Cyropédie, où l'on voit les jeunes Persans envoyés à la chasse pour s'habituer aux travaux de la guerre.

C'est ainsi que Xénophon dans ses écrits se montre partout le même. Ce sont les mêmes idées qu'il développe, les mêmes objets qu'il tâche de peindre. Il est avant tout le peintre des mœurs et de la vie privée des Grecs : ce qu'il observe de préférence, ce qu'il aime surtout à décrire, ce sont les coutumes de sa patrie. Il y mêle d'ailleurs les idées morales dont Socrate l'avait rempli dès sa jeunesse, et auxquelles il resta attaché toute sa vie. Socrate ne s'était pas trompé lorsqu'il lui accorda son amitié et le prit pour disciple : il l'avait deviné en effet et l'on peut dire de Xénophon qu'il resta plus fidèle à son maître qu'à son pays : car s'il fut un citoyen trop tiède qui préférait Lacédémone à Athènes, il se

montra toujours un fervent disciple et un ami dévoué du philosophe qui l'avait formé.

Il faut dire toutefois que Xénophon, considéré comme disciple de Socrate, ne l'est pas de la même façon que Platon; il n'a pas l'indépendance, l'élévation qui distinguent le génie de l'auteur des Dialogues : il est plus modeste et plus fidèle à la forme de l'enseignement Socratique. Il se borne à nous donner une exacte et simple idée de ces entretiens, élevés et familiers tout à la fois. On retrouve dans ses Mémorables, les conversations qui remplissaient la vie du moraliste athénien; on peut les lire telles qu'elles durent avoir lieu, remplies de hautes pensées élégamment exprimées et de métaphores tirées des accidents ordinaires de la vie. Xénophon possède l'art de reproduire dans toute sa nudité ce langage approprié à l'intelligence, encore peu formée, des jeunes-gens qui entouraient Socrate, ces discours tout pleins d'une morale pratique et riches en conseils d'une facile application.

L'ouvrage où il a rassemblé, un peu au hasard, toutes les vérités qui ressortent de l'enseignement Socratique, et qu'il a intitulé les Mémorables, nous présente une série de petits tableaux où nous voyons apparaître tour à tour chacun

des personnages qui prennent part aux conversations familières du maître. Ce sont des jeunes gens, des sophistes, des enfants même, et Socrate au milieu d'eux enseignant, tantôt d'une façon régulière, tantôt par cette méthode ironique à laquelle il a laissé son nom. Mr. Garnier nous a donné dans un mémoire qui fera partie de son histoire de la morale antique une analyse exacte et claire de cet ouvrage de Xénophon.

L'amitié, la religion, les beaux-arts, la pratique de la vertu, tels sont les sujets les plus ordinaires de ces petits dialogues où Xénophon a si exactement reproduit la manière de Socrate qu'on a supposé qu'il répétait les paroles mêmes du maître. Diogène Laërce en effet prétend que Xénophon a rédigé son ouvrage sur des notes prises pendant que Socrate parlait; mais de quelque façon qu'il l'ait composé, il est certain que c'est lui qui nous donne de Socrate l'idée la plus vraie, parcequ'il nous en donne l'idée la plus modeste.

Mais dans sa simplicité familière, le Socrate de Xénophon parle un langage éminemment attique. Quelques puristes de l'antiquité ont cru reconnaître, à certaines négligences de son style, qu'il avait passé sa vie au milieu des chevaux et des soldats. Nous ne sommes guère juges, aujourd'hui, de pareils scrupules: mais

nous pouvons sans hardiesse, les taxer d'un peu d'exagération. Ce qui est certain c'est que les grands critiques de l'antiquité, Cicéron et Quintilien à leur tête, ont considéré et admiré Xénophon comme un vrai modèle de l'atticisme; c'est que Cicéron avait choisi, pour faire apprécier à des Romains les vertus particulières du style attique, les Économiques qui sont comme le cinquième livre des Mémorables, et qu'il avait traduit cet opuscule sur lequel nous allons nous arrêter encore quelques instants.

Socrate veut corriger les mœurs grossières d'un riche Athénien, Critobule, et lui enseigner l'économie domestique, c'est-à-dire l'art de gouverner habilement sa maison. Pour cela il raconte à Critobule une conversation qu'il eut avec un certain Ischomachos, homme vertueux, καλὸς κἀγαθος, comme disaient les Grecs. Cet Ischomachos est un Athénien qui vit à la campagne et qui sait tirer de ses petites possessions un revenu suffisant pour entretenir sa famille dans l'abondance. Socrate suppose qu'il le rencontra sous le portique de Jupiter Libérateur, et qu'il apprit de lui comment il venait de se marier avec une jeune fille de quinze ans et de faire lui-même l'éducation de sa

femme.

Les instructions que le jeune homme donne à sa nouvelle compagne renferment un tableau charmant du ménage athénien: rien de plus calme et de plus gracieux que cette vie d'intérieur que chacun des deux époux aborde avec l'intention d'en remplir les devoirs. Il est à remarquer que l'idée de Dieu domine presque constamment, et semble inspirer ces leçons d'Iscomachos à sa jeune femme. L'ouvrage est rempli d'une morale pure et élevée, qui n'a parfois rien à envier à la morale chrétienne: les devoirs réciproques du mari et de la femme, les soins à donner aux enfants, aux esclaves même, rien n'y est négligé. Quelques réponses de la jeune épouse sont pleines d'une candeur et d'une bonté naïve qui nous charment à l'instant même, celle-ci entre autres qu'elle fait à Ischomachos lorsqu'il lui déclare qu'elle aura à soigner les esclaves malades: « Ce sera là mon plus grand plaisir, puisque, reconnaissants de mes bons offices, ils redoubleront d'affection pour moi. »

Les principes proclamés dans ce petit traité de morale conjugale sont la communauté des biens entre le mari et la femme, la direction intérieure accordée tout entière à cette dernière: le mari même, ce qui peut

nous étonner. Se résigne à accepter la supériorité morale de sa femme, s'il reconnaît qu'elle vaut mieux que lui.

" Ce sera, dit-il, ta plus douce jouissance, quand, devenue plus parfaite que moi, tu trouveras en moi le plus soumis de tes serviteurs. »

Cependant on ne peut pas dire qu'Ischomachos soit le véritable portrait de l'Athénien, car il ne parle pas des beaux-arts qu'il semble craindre, comme pouvant entraîner la ruine d'une famille.

A cela près, Xénophon nous a donc dépeint avec son exactitude ordinaire, non sans faire la part de l'idéal, la vie des champs telle qu'il pouvait l'observer, telle peut-être qu'il l'avait menée lui-même, mais avec une passion de plus, celle de la littérature et des beaux-arts.

Cette peinture du ménage athénien est bien différente de celles que nous en ont faite les premiers poëtes dramatiques, et surtout les comiques qui en parlent si souvent. Autant l'une est gracieuse et pure, autant l'autre est souillée et repoussante. Faut-il croire cependant que le ménage que nous dépeint Xénophon soit tout idéal, et que cet autre ménage qu'Aristophane nous a montré, soit pris sur la nature même et doive seul être accepté pour vrai? Ce serait là un tort très grand:

il faut la plupart du temps se garder de juger une société tout entière d'après ceux qui font métier d'en médire, et ne pas se hâter de conclure d'un fait particulier à une vérité générale. Entre Xénophon et Aristophane on peut hésiter sans doute; mais le seul moyen de résoudre ce problème, c'est de prendre le milieu entre la description louangeuse du philosophe et les attaques malignes du poète comique; la vérité historique est entre les deux. Une société païenne, faite à l'image de celle que nous décrit Xénophon, eût été impossible, car la religion chrétienne elle-même n'a pu amener les hommes à un tel degré de perfection. Saint-Augustin ne nous avoue-t-il pas lui-même dans ses Confessions que la société chrétienne du quatrième siècle avait conservé bien des vices de la société païenne? Il nous parle de sa mère et nous la représente adonnée à la boisson dans sa jeunesse « meri bibulam ». On croirait entendre Aristophane parlant des femmes d'Athènes. Plus tard, lorsqu'une esclave l'a corrigée, en la faisant rougir de son défaut, on la marie; elle est, comme dit l'écrivain latin, « tradita viro velati domino », et c'est alors que Sainte Monique est exposée aux outrages, aux sévices de son mari, à ce que son fils appelle « injuriae cubilis. »

(Confessions, Livre IX.)

« Ubi plenis annis nubilis facta est, tradita viro servivit veluti domino. Et sategit eum lucrari tibi, loquens te illi moribus suis, quibus eam pulchram faciebas, et reverenter amabilem atque mirabilem viro. Ita autem toleravit cubilis injurias, ut nullam de hac re cum marito haberet unquam simultatem. Exspectabat enim misericordiam tuam super eum, ut in te credens castificaretur. »

Saint-Augustin rapporte alors les violences auxquelles se livrait son père, et Monique supportait tout cela avec patience. L'on était pourtant au milieu d'une société chrétienne, et déjà la morale évangélique avait relevé le rôle de la femme.

Que faut-il donc conclure de tout ce qui précède? que, pour parler de l'état moral d'une société, il ne faut négliger aucun témoignage. Ce n'est pas par les auteurs dramatiques seulement qu'il faut tâcher de connaître la société athénienne du cinquième siècle av. Jésus-Christ; c'est par les historiens; c'est encore par les orateurs; c'est aussi par les philosophes, qui, suivant l'opinion de Bossuet, ont tout fait pour la morale de leur temps, et qui, même dans un tableau idéal, empruntent toujours quelques

traits à la réalité contemporaine.

C. Gendron.

20e leçon.

Les mœurs grecques étudiées dans les orateurs attiques.

De la condition des femmes chez les Grecs.

Du travail.
Je n'ai guère eu qu'à
Supprimer quelques longueurs
de style.

20e leçon.

Les mœurs grecques étudiées dans les orateurs attiques.
De la condition des femmes chez les Grecs.

Les auteurs modernes qui écrivent l'histoire de l'antiquité sont pleins d'accusations devenues banales contre les Grecs et contre les Romains. Pour ne parler que de la Grèce dont la littérature nous occupe seule, ici, ils lui reprochent sans cesse, comme une tache à sa mémoire, la condition civile des femmes et l'humilité de leur rôle dans la famille même. Ils sont allés si loin dans ces accusations qu'ils ne se sont point arrêtés devant des calomnies. Sur la foi des auteurs satiriques, ils ont cru que la femme ne rencontrait que dédain et mépris dans la société grecque; qu'elle n'y était guère plus considérée qu'un esclave, et que, soumise à l'autorité absolue de son mari, elle n'avait aucun recours devant les tribunaux contre les injustices et les violences.

Il faut bien en convenir, le rôle de la femme est trop effacé dans la société grecque, ses droits trop souvent méconnus, sa nature même trop rabaissée. Pourtant on ne dédaigne pas tout à fait de s'occuper d'elle; on lui laisse sa

part de droits et d'autorité dans la famille. Cette autorité, ces droits, sont bien modestes sans doute, mais ils sont réels : la preuve en est dans certains passages des philosophes et des orateurs grecs : car il est trop évident que l'on ne saurait prendre au mot + ni le vieux poète Simonide d'Amorgos, (Sur les femmes Poème), ni les poètes comiques tels qu'Aristophane.

+ sur cette question,

Ce qui a pu égarer à leur insu les historiens modernes, ce sont quelques témoignages d'auteurs sérieux, comme Aristote, auxquels ils ont accordé plus d'importance qu'il n'était juste de le faire, et qu'ils ont négligé de comparer à d'autres témoignages des mêmes auteurs. Ils ont encore eu le tort de se prévaloir du silence de tels ou tels écrivains sur les femmes, pour en conclure qu'elles n'attiraient pas même l'attention des esprits élevés. Voyons ce que nous avons le droit d'induire et de ce silence et de ces témoignages.

Le témoignage d'Aristote a souvent été invoqué sur cette question ; on s'est plu à s'appuyer de cette autorité si grave, et voici des passages que l'on a cités sans cesse : « Une femme peut être bonne et même un esclave, quoique à vrai dire les femmes soient moins bonnes en général, et que les esclaves soient toujours mauvais. ». Paroles étranges dont on peut rapprocher celles-ci :

Aristote (Poet. ch. XV §. 1er) Des mœurs dans la tragédie. Trad. de Mr Egger.

Arist. (Rhét.) liv. II ch. XXIII Trad. Gros.

« Les Mityléniens prodiguèrent à Sapho, quoi que ce ne fût qu'une femme, καίπερ οὖσαν γυναῖκα, les témoignages de leur admiration. » Il semble extraordinaire et irrégulier à Alcidamas, qui prononce ces paroles, que l'on ait accordé des honneurs à une femme. Aristote n'hésite pas dans ses Problèmes, à appeler la femme un être inférieur (πολὺ ἧττον) et plus faible (ἀσθενέστερον) que l'homme. C'est sur des considérations analogues qu'il fonde la supériorité de l'homme dans le mariage.

Arist. (Probl.) XXIX, 11.

Arist. (Morale Nicom.) VIII, 13.

Mais à côté de ces passages et de quelques autres du même caractère, il fallait en consulter d'autres dans lesquels il est certain qu'Aristote n'a pas entièrement méconnu la dignité morale de la femme. Il nous offre à lui seul beaucoup de belles observations sur ce sujet; une admirable analyse de l'amour maternel, placée dans sa Morale à Nicomaque, prouve bien que le philosophe ne dédaigne pas toujours d'abaisser ses regards sur la femme, mais qu'il la juge digne d'une certaine estime. « ... Il semble, dit Aristote, que l'amitié consiste à aimer plutôt qu'à être aimé; et ce qui le prouve, c'est la satisfaction que les mères trouvent à chérir leurs enfants. En effet, il y en a qui les donnent à nourrir à d'autres femmes, et qui les aiment sans chercher à en être aimées

Arist. (Mor. à Nicomaque) VIII, 9. Trad. Thurot.

à leur tour, tant qu'il n'est pas possible qu'elles le soient encore ; mais il leur suffit apparemment de voir leurs enfants heureux et contents, et elles les aiment même dans cet état où l'ignorance les empêche de rendre à une mère les devoirs et les sentiments qui lui sont dus. » Il y a dans cette analyse une délicatesse et une vérité touchantes. Aristote témoigne encore d'une équité que l'on est trop disposé à méconnaître dans un portrait qu'il a tracé de la femme comparée à l'homme : « La nature a fait l'homme plus robuste et la femme plus faible ; à l'un il appartient de défendre le patrimoine et d'aller acquérir au dehors ; à l'autre de conserver sans quitter sa maison les biens que lui a rapportés son mari... Quant aux enfants, c'est la femme qui les élève, et c'est le mari qui les forme.... les lois protègent les épouses contre toute injustice. » Aristote poursuit en disant que, du droit de sa faiblesse, « la femme est comme le suppliant au foyer domestique », c'est-à-dire qu'elle a droit à tous les respects. « Le mari, ajoute-t-il encore, se rend coupable envers elle quand il entretient des relations avec des femmes étrangères. »

Xenophon

(Economiq. I, 3, 4.)

Les historiens ne devraient pas non plus se hâter de tirer des conclusions hasardées du silence

des auteurs grecs sur la condition des femmes au milieu de la société. On a souvent fait observer que dans les descriptions qu'Aristote nous a tracées des caractères dont se compose la vie humaine (Voyez Rhétorique - Morale), il a négligé les caractères de femmes. On s'est également autorisé du silence de Théophraste. Théophraste a-t-on répété sans cesse, a dessiné tous les caractères, parcouru tous les ridicules de la société grecque, et s'il n'a pas accordé la plus petite place à la peinture des femmes, c'est qu'un pareil sujet ne lui a pas semblé digne d'intérêt. Mais l'œuvre de Théophraste ne nous est point parvenue dans son intégrité; ce qui nous en reste n'en est qu'un débris peut-être peu considérable; et nous n'avons pas le droit de croire, d'après cet ouvrage incomplet, que Théophraste n'avait pas daigné parler des femmes.

Un exemple fera voir combien ces conclusions hardies sont contraires à l'esprit de la vraie critique. Jean Stobée, de Macédoine, nous a laissé une Anthologie ou Florilegium. Dans ce recueil il a réuni les jugements et les opinions contradictoires des prosateurs et des poëtes de l'antiquité grecque sur diverses questions de morale, par exemple, sur les règles de l'économie intérieure, sur les relations de famille, etc.

et grâce à lui nous possédons de nombreux fragments de la comédie antique sur ce sujet. Dans les chapitres de Stobée qui ont trait à l'état moral de la famille athénienne, et ils sont assez nombreux (de 67 à 79 - de 81 à 85) etc, nous trouvons fort peu de témoignages des orateurs attiques. A peine se présente-t-il çà et là quelques lignes d'Antiphon, un court fragment de Démosthène, un bon mot de Périclès. Cependant le recueil de Stobée est considérable, et il ne semble pas qu'il ait dû négliger des témoignages aussi graves que ceux-là. Concluons-nous de son silence que les orateurs attiques ne nous apprennent rien ou presque rien sur les détails de la vie morale et de la condition civile des femmes ? Concluons-nous que les personnages de femmes ne figurent jamais dans ces scènes du barreau ? Nullement : car les preuves du contraire abondent dans les titres de discours aujourd'hui perdus, et dans les textes des fragments de discours ou des discours jusqu'à nous conservés. Les huit orateurs attiques dont nous connaissons des discours civils nous fournissent une trentaine de discours où les femmes sont en cause. Nous avons par exemple un discours d'Antiphon contre une belle-mère soupçonnée d'avoir empoisonné un fils de son second mari; un discours de Lysias

Voir Mr. Girard. Thèse française, "Des caractères de l'atticisme dans l'éloquence de Lysias." page 25 et suiv.

sur le meurtre d'Ératosthène surpris en adultère avec la femme d'Euphilétus. D'autres discours du même orateur traitaient ou de l'avortement, ou du droit de première nuit, ou droit d'arracher le voile de la fiancée (τὰ ἀνακαλυπτήρια), droit qui s'achetait par un don offert le matin à la mariée. Dans ce discours l'auteur discutait si, en cas de séparation, le présent fait à la jeune femme le lendemain de ses noces peut lui être enlevé. Lysias, ou un orateur de la même époque avait encore écrit un discours contre Laïs; Athénée le cite en deux endroits de son recueil. Plusieurs discours traitaient des droits de l'Ἐπίκληρος; on appelait ainsi l'unique héritière d'une grande fortune; devenue orpheline, elle avait le droit de demander en mariage le plus proche parent de son père, ou du moins de l'obliger à lui chercher un époux. Dans un des rares discours d'Isocrate sur les affaires privées, nous voyons une femme qui, comme sœur du défunt, attaque un testament. Dans Démosthène enfin, plusieurs femmes interviennent.

Ainsi, nous avons encore aujourd'hui un grand nombre de discours où sont en cause les intérêts des femmes; ici, leurs réclamations portent sur un héritage, là sur un testament,

ailleurs sur leurs titres civils. Quelquefois même des femmes sont en question dans des plaidoyers sans que le titre nous en avertisse. C'est ce qui arrive dans le premier discours de Démosthène contre Aphobos et dans le plaidoyer contre Polyclès.

Démosth. (Stiévenart) éd. Didot p. 450 et suiv.
Id. ibid. p. 624.

Ainsi, quoi que semble indiquer la discrétion excessive de Stobée, les orateurs attiques sont pleins de pages instructives pour nous sur la condition des femmes à Athènes. La femme athénienne jouit donc de certains droits et d'une certaine considération. Sans doute elle ne peut soutenir personnellement un procès ; mais son frère ou un citoyen tiré de sa famille lit pour elle le discours qui fait valoir la justice de sa cause. L'orateur même, si libre au barreau, est forcément réservé et convenable quand il plaide contre une femme athénienne. La liberté de l'invective et de l'insulte ne lui est rendue que lorsqu'il a devant lui une courtisane ; il est vrai qu'alors il en use largement. Témoin le discours de Démosthène contre Néera, tableau trop fidèle de la vie licencieuse des Athéniens et des courtisanes.

Après ces observations générales, essayons de détacher de ces nombreux discours quelques scènes qui méritent d'arrêter un instant notre esprit et qui puissent en même temps nous

offrir quelques traits de la vie des femmes athéniennes. Le début du discours d'Isée pour Ménéclès est marqué de ce double caractère. Il devra nous intéresser d'autant plus qu'il s'agit de simples bourgeois d'Athènes qui n'ont pas laissé de nom dans l'histoire, et qu'il nous met par conséquent sous les

Isée (Pour Ménéclès)

yeux une scène ordinaire de la vie privée: " Je croyais, Athéniens, que s'il y eut jamais adoption légitime, c'est la mienne et que personne n'oserait jamais dire que Ménéclès en m'adoptant fit acte de déraison ou de condescendance à l'égard d'une femme. " Dès ces premières lignes nous trouvons un trait de moeurs caractéristique. Les Athéniens craignaient avant tout ce qu'ils appelaient la gynécocratie, ou autorité des femmes; plusieurs pièces comiques portaient ce titre et raillaient les prétentions de la femme qui voulait dominer en même temps qu'elles flétrissaient la faiblesse de l'homme qui abdiquait aux mains d'une femme sa supériorité. C'était là une des préoccupations constantes des Grecs; nous la retrouvons dans ce passage de Strabon

Strabon. Liv. III, ch. IV. §. 18.

le géographe: " Chez les Cantabres, dit-il, ce sont les maris qui apportent une dot à leurs femmes; et ce sont les filles qui héritent de leurs parents et qui se chargent du soin d'éta-

blir leurs frères. De pareils usages annoncent le pouvoir dont le sexe y jouit (γυναικοκρατίαν) : ce qui n'est guère un signe de civilisation. " –

Trad. de Mr. Egger.

" Mais puisque mon oncle, poursuit le client d'Isée, dans un dessein bien coupable, veut à toute force priver de son enfant un frère qui n'est plus, sans respect pour les Dieux de nos pères ni pour vous mêmes ; il faut bien que je défende l'honneur de celui qui m'adopta et mon propre honneur. Je vous apprendrai d'abord que l'adoption s'est faite convenablement et selon les lois, que la succession de Ménéclès n'est point litigieuse, puisque Ménéclès a laissé un fils et que le témoin vous a dit la vérité. Je vous prie, je vous supplie et vous conjure d'accueillir mes paroles avec bienveillance. "

Ici se termine par une formule très simple ce court exorde. Vient ensuite la narration, chef d'œuvre de simplicité, de délicatesse, que l'on a cité bien des fois comme un modèle de la manière d'Isée.

" Eponyme d'Acharnes, mon père, ô juges, était ami intime et familier de Ménéclès : il avait quatre enfants, deux fils et deux filles. Après la mort de notre père, notre sœur aînée étant nubile, nous la donnâmes en mariage à Leucolophus avec une dot de vingt mines. Quatre ans après ce mariage, notre plus jeune sœur

touchait à l'âge nubile, lorsque mourut la première femme de Ménéclès. Ménéclès, après avoir rendu les derniers devoirs à sa femme, nous demanda notre sœur, nous rappelant l'amitié qui l'unissait à mon père, et les bons sentiments que lui-même il avait pour nous. Et nous, sachant bien que notre père n'eût consenti plus volontiers à aucun autre mariage, nous accordons notre sœur non sans dot, comme on le répète partout, mais avec une dot égale à celle de l'aînée : et c'est ainsi que, d'abord amis de Ménéclès, nous entrâmes dans sa famille. Et d'abord, sur les vingt mines que Ménéclès a reçues en dot, je vais faire entendre les témoins. »

Pendant que les témoins paraissent, remarquons ce portrait que nous peint Isée d'un Acharnien, homme paisible, qui a de sincères amis et qui ne ressemble en rien à ces Acharniens aux mœurs violentes et brutales que l'on trouve dans Aristophane.

« Nos deux sœurs établies, juges, nous avions l'âge de porter les armes et nous partîmes en Thrace avec Iphicrate. Après y avoir rendu quelques services et amassé quelque argent, nous revenons ici où nous trouvons notre sœur aînée mère de deux enfants : la plus

jeune femme de Ménéclès, n'en avait pas encore, et celui-ci, deux ou trois mois après, nous parlant d'elle avec beaucoup d'éloges, nous dit qu'il se méfiait un peu de lui-même, vieux et faible comme il l'était. Il fallait du moins, nous dit-il, que notre sœur trouvât un autre prix de son mérite que l'ennui de vieillir sans enfants auprès de Ménéclès : c'était assez d'un malheureux. »

N'allons pas plus loin sans admirer la délicatesse de l'auteur et l'accent de gravité et de pureté qui distingue ce passage. « Ces propos montrent bien, continue l'orateur, qu'il se séparait d'elle en ami : on ne supplie pas ceux que l'on hait. Il nous priait donc de permettre qu'il la donnât en mariage à un autre avec son consentement. Nous lui répondîmes qu'il eût à la persuader sur ce point, que nous ferions ce qu'elle aurait consenti. Elle, d'abord, ne le voulut pas même laisser parler, mais avec le temps lui céda non sans peine, et ainsi elle fut mariée à Elius de Sphettos. — Ménéclès lui donna comme surcroît de dot la moitié du loyer d'une maison occupée par les fils de Nicias, et de plus sa toilette et les bijoux qu'elle avait apportés lors du premier mariage. Un temps après cela, Ménéclès avisa au moyen de ne pas rester sans enfants et de s'assurer quelqu'un pour le nourrir dans ses vieux jours,

l'enterrer après sa mort, et lui rendre aussi plus tard les devoirs funèbres.» C'était là en effet la grande préoccupation des Athéniens. "Son frère n'avait qu'un fils : Ménéclès se faisait scrupule de le priver de cet unique enfant mâle en le lui demandant pour l'adopter. Il ne trouvait ensuite personne qui lui tînt de plus près que nous. Il nous fit donc ses ouvertures, et nous dit qu'il serait heureux, puisque le sort n'avait pas permis qu'il eût des enfants de notre sœur, de trouver par l'adoption un fils dans la même famille, où il aurait voulu en avoir par le droit de la nature. Je veux donc, nous dit-il, adopter l'un ou l'autre de vous deux, celui à qui la chose agrée. A ce propos mon frère le remercia de nous avoir donné la préférence sur tous, et lui dit que son âge et son isolement réclamaient les soins assidus d'une personne sédentaire. Pour moi, ajouta-t-il, j'ai, comme vous savez, un voyage à faire. Mais mon frère que voici, disait-il en me désignant, surveillera vos intérêts et les miens, si vous voulez l'adopter. Ménéclès approuva le discours de mon frère et voilà comment il m'adopta.»

(trad. du Professeur)

On ne peut s'empêcher de remarquer, lorsqu'on a lu ce morceau, combien le criterium de Denys d'Halicarnasse serait trompeur

dans la comparaison de Lysias et d'Isée, si l'on s'y conformait rigoureusement et toujours. Denys prétend qu'on peut distinguer Isée de Lysias à « l'art et au travail qui se montrent davantage » — « En lisant les narrations de Lysias, dit-il, on ne remarque jamais la trace de l'art et du travail : tout y paraîtrait l'ouvrage de la nature et de la vérité, si l'on ignorait que l'imitation parfaite de la nature est le plus bel ouvrage de l'art. Les narrations d'Isée font une tout autre impression : on n'y trouve rien de naturel, rien qui soit exempt de travail, lors même qu'il expose les choses comme elles sont véritablement : chez lui tout décèle l'apprêt et tend à tromper ou à surprendre. » — Et ailleurs : « Lysias vise au naturel, Isée à l'art. »

Voyez Denys d'Halicarn. Περὶ τῶν ἀρχαίων ῥητόρων.

Ch. 16.

Ch. 18.

Sans doute Lysias est d'ordinaire plus simple et plus parfait que le maître de Démosthène, Isée, mais ici il est impossible d'établir entre ces deux orateurs une différence qui soit constamment à l'avantage de Lysias. Ce qu'il faut dire c'est qu'il y avait évidemment dans les écoles de l'éloquence attique une excellente méthode et une méthode uniforme, un vif amour de la simplicité et une pureté de goût, qui ont donné aux discours de presque

tous ces orateurs un caractère analogue, et comme un air de famille.

Si nous examinons le fond de ce discours, il nous montre la femme athénienne dans un rôle bien humble, bien modeste; elle est soumise à la volonté de ses frères et de son mari. Si elle est consultée par eux, elle doit leur en savoir gré, comme d'une condescendance à laquelle ne les obligent ni les lois ni les mœurs de la société. Ce qui le prouve, c'est qu'eux-mêmes s'en font honneur auprès des juges. Mais si la volonté de la femme athénienne a peu de valeur, sa dignité est toujours respectée, et son titre de citoyenne d'Athènes quelquefois revendiqué avec éloquence, comme nous allons le voir dans le discours de Démosthène contre Eubulide.

Ce plaidoyer présente un vif intérêt; il nous remet devant les yeux les scandaleux désordres qui régnaient dans la municipalité athénienne; et il nous offrira dans ce que nous allons en étudier le spectacle émouvant d'une femme que la misère réduit à exercer des métiers regardés comme déshonorants par les Grecs, et à qui l'on veut arracher par une calomnie le titre de femme libre et d'Athénienne.

Euxithéus avait été exclu, avec beaucoup

V. Démosth.
Trad. de Mr. Stiévenon,
p. 425 et suiv.

d'autres, comme étranger, du dème ou Canton d'Alimonte. Il en appelle; il prétend avoir été victime de la faction d'Eubulide, son ennemi, membre des Cinq Cents, qui, dit-il, a corrompu les suffrages. Il faut qu'il prouve contre Eubulide qu'il est citoyen, c'est-à-dire qu'il est né de père et de mère citoyens. « Ceux qui se soumettront à la radiation sans en appeler à un tribunal, descendront, dit la loi, dans la classe des étrangers domiciliés. Ceux qui perdraient leur cause en appel seront vendus comme esclaves. » On le voit, la loi athénienne est sévère et dure, et Euxithée perdra la liberté avec le titre de citoyen, s'il n'établit que son père et sa mère ont toujours joui du droit de cité. Il rappelle d'abord la honteuse manœuvre d'Eubulide qui s'est trahi par l'excès même de sa haine : « Eubulide, dit-il, remit à chacun de ses complices deux ou trois bulletins qu'ils jetèrent dans l'urne. Je le prouve : il n'y avait pas plus de 30 votants, et le nombre des bulletins dépassa 60 : ce qui nous frappa tous d'étonnement. » Il s'appuie sur de nombreux témoignages pour prouver que son père est citoyen d'Athènes par sa descendance paternelle et maternelle. « D'ailleurs, ajoute-t-il, il naquit à une époque qui ne le rangeait point parmi les étrangers, quand même il ne tiendrait

à la cité que par une branche de sa famille. Sa naissance est antérieure à l'archontat d'Euclide" lignes fort curieuses qui nous apprennent que la loi citée plus haut date de l'archontat d'Euclide : auparavant, il suffisait pour avoir droit de cité à Athènes, d'être né d'un père citoyen : la mère pouvait être étrangère.

L'accusé parle maintenant de sa mère et s'efforce d'établir son titre d'athénienne, en dépit de la calomnie qui n'épargne pas sa misère. Il montre que par les deux branches de sa famille, elle était citoyenne, et expose comment elle s'est trouvée réduite à l'état de nourrice dont Eubulide lui fait un crime : " Protomaque (son premier mari) était pauvre. Ayant acquis, par succession, le droit d'épouser une riche pupille, et voulant placer ma mère, il engage Thucritos, son ami, à la prendre. - " Mon père, continue Euxithée, reçoit donc ma mère des mains de son frère Timocrate ...... Quelque temps après, ma mère, qui avait déjà deux enfants, et dont le mari servait loin d'Athènes, sous Thrasybule, fut réduite par sa position gênée à nourrir Clinias ...., détermination que je devais, par Jupiter, expier un jour, car elle est la source de tant de reproches outrageants ; mais

que faire? l'indigence commençait à la presser."
On ne peut donc, sans iniquité, se prévaloir de
l'état de nourrice qu'a exercé la mère d'Euxithéus
pour l'accuser d'être étrangère. On ne peut lui
reprocher plus justement d'avoir vendu des rubans;
et ici l'orateur raisonne et s'indigne avec une égale
éloquence : " Les invectives d'Eubulide sont
contraires, non seulement aux réglements du marché,
mais à la loi qui permet d'accuser celui qui re-
proche à un citoyen ou à une citoyenne de
faire le commerce. Il est vrai, nous vendons des
rubans, nous vivons de ce trafic comme nous
pouvons. O Eubulide, si tu en conclus que
nous ne sommes pas Athéniens, j'en tirerai,
moi, une induction contraire, puisqu'il n'est
pas permis à un marchand étranger d'étaler
sur la place publique...... Je considère
notre commerce en lieu public comme la plus
forte preuve de la fausseté de ses imputations
contre la femme à laquelle il reproche
d'être connue pour une petite mercière; il de-
vrait produire des témoins, non de simples ouï-
dire. En la supposant étrangère, les collecteurs
de l'impôt sur les marchandises devraient
déclarer son état, et si elle payait le tribut
des étrangers. Était-elle d'une condition ser-

vile? l'acheteur, ou du moins le vendeur devait venir et dire : cette femme est esclave ou affranchie. Au lieu de ces preuves, qu'a présenté Eubulide? des injures. Toujours accuser, ne prouver jamais, tel est le Sycophante....... Ah! si nous étions riches, nous ne vendrions pas des rubans; nous ne chercherions pas des expédients pour vivre. Mais quel rapport y-a-t-il entre notre métier et notre naissance? moi, je n'en aperçois aucun. Que pauvreté ne soit pas mort civile, ô

Trad. de Mr. Stievenart. juges! Elle est déjà un assez grand mal.....»

Ces questions d'état sont très communes chez les Athéniens; défenseurs jaloux du droit de cité, ils ne permettent à personne de l'usurper impunément; ils vont même jusqu'à vouloir le ravir à ceux qui le possèdent à juste titre.

Nous trouvons dans Isée un autre exemple d'un procès de ce genre. Ce morceau, qui nous a été conservé par Denys d'Halicarnasse, se distingue par l'élévation du ton et par une certaine fierté d'accent. Quoique Denys n'en dise rien, tout porte à croire que c'est la péroraison du discours. Ici ce n'est plus le prévenu qui se défend lui-même, c'est un frère qui le remplace devant le tribunal. Le prévenu est Euphilétus, qui, banni in-

justement de sa tribu, a cité en justice les habitants d'Erchie. S'il est exclu une seconde fois, sa personne et ses biens seront vendus au profit du trésor public:

Denys d'Halicarn. (Isée) ch. 16 et 17.

Trad. de Mr. Egger.

« Juges, le prévenu Euphilétus est donc notre frère, comme viennent de le déclarer tous nos parents avec nous. Considérez maintenant pour quelle raison notre père aurait menti et donnerait pour son fils un homme qui ne l'est pas. Vous verrez que tous ceux qui adoptent le font ou parcequ'ils n'ont pas d'enfants légitimes, ou parceque la pauvreté les force à s'attacher un étranger qui les récompensera de les avoir faits citoyens d'Athènes. Or, notre père n'avait aucune de ces deux raisons. Nous étions chez lui deux fils légitimes; il ne devait donc pas adopter dans la crainte de rester seul; il n'attendait pas non plus qu'un fils adoptif lui assurât la nourriture et l'aisance: il a de quoi vivre; et même nous l'avons attesté; il a nourri Euphilétus depuis l'enfance; il l'a élevé, introduit dans sa curie, ce qui n'est pas une petite dépense. » — Si le plaideur s'applique tant à prouver qu'Euphilétus n'est pas son frère par adoption, c'est que souvent un riche étranger gagnait un Athénien à force d'argent et se faisait adopter par lui pour devenir citoyen d'Athènes. — « Il est donc peu vraisem-

blable, juges, continue le frère d'Euphilétus, que notre père ait aussi gratuitement commis une action illégale. Et moi-même, personne me croira-t-il assez fou pour appuyer un mensonge, à l'effet d'introduire un partageant de plus dans la succession de mon père? Car la chose faite, je n'aurais plus le droit de contester avec Euphilétus. Personne de vous ne me laisserait parler, si, après m'être aujourd'hui porté en justice comme témoin que cet homme est mon frère, je venais ensuite contredire ma déposition. Vous voyez qu'il y a toute vraisemblance et dans mon témoignage et dans celui de mes parents . . . . . . Encore une raison, juges: jamais aucun de vous accuserait-il de faux témoignage Démaratus, Hégémon, Nicostrate, ici présents, auxquels on ne peut reprocher une action déshonnête et qui connaissant toute la famille, viennent déposer de leur parenté respective avec Euphilétus.

En vérité je demanderais volontiers au plus fier de nos adversaires s'il pourrait établir son titre de citoyen aussi solidement que nous le montrons pour l'accusé. Il ne pourrait rien dire sinon que son père et sa mère étaient citoyens d'Athènes, et, pour le prouver, il appellerait leurs parents en témoignage. Puis, s'ils avaient

à se défendre en justice, ils vous prieraient d'en croire plutôt les gens de leur famille que les accusateurs. Et maintenant, quand nous vous offrons, nous, tous ces moyens de conviction, ils vous demanderont de les croire sur parole, plutôt que le père d'Euphilétus, plutôt que moi et mon frère et notre curie et notre famille. Et remarquez qu'ils ne courent aucun risque personnel, et que la haine seule les fait agir; nous, au contraire, nous sommes responsables (devant vous) de notre témoignage. Outre ces témoignages, la mère d'Euphilétus, qui, de leur aveu, est citoyenne, a voulu jurer entre les mains de l'arbitre qu'Euphilétus était réellement né d'elle et de notre père: Or qui avait plus d'intérêt qu'elle à le savoir? Puis notre père, qui, après la mère, devait le mieux connaître son propre fils, a toujours offert de jurer qu'Euphilétus était né de lui et d'une Athénienne, son épouse légitime. Ajoutez, juges, que moi, qui avais treize ans lorsqu'il est venu au monde, je suis prêt à jurer qu'Euphilétus était mon frère de père. Ainsi vous devez croire nos serments plus dignes de foi que les paroles des accusateurs. Nous offrons de jurer sur ce que nous savons très-bien, l'accusation ne produit que des propos tenus par les ennemis d'Euphilétus, ou des faits controuvés. De plus, nous produisons

devant-vous, comme devant les arbitres, des témoins dignes de foi, nos propres parents. Eux, lors du premier procès d'Euphilétus contre son dème, et le chef de ce dème, aujourd'hui mort, pendant deux ans que l'affaire resta chez l'arbitre, n'ont pas pu fournir un seul témoignage qui dît que l'accusé eût un autre père que le nôtre. Les deux arbitres, convaincus du mensonge, les ont condamnés.

(On lit le témoignage du premier jugement).

« Vous venez d'entendre le jugement arbitral qui les condamnait alors. Eh bien! juges, si lorsqu'ils prétendaient avoir montré qu'Hégésippus n'est pas le père, les arbitres ont prononcé contre eux, que ce vous soit une preuve de la vérité de nos paroles, puisqu'un jugement a convaincu nos adversaires d'avoir rayé des rôles un citoyen d'Athènes, régulièrement inscrit. Juges, maintenant, je crois vous avoir assez prouvé qu'Euphilétus est notre frère, votre concitoyen, et qu'il est injustement poursuivi par des hommes de son dème.»

La fin de ce plaidoyer est bien courte et bien rapide; mais quelquefois les péroraisons de ce genre sont plus brusques encore: un témoignage ou une lecture de pièce termine le dis-

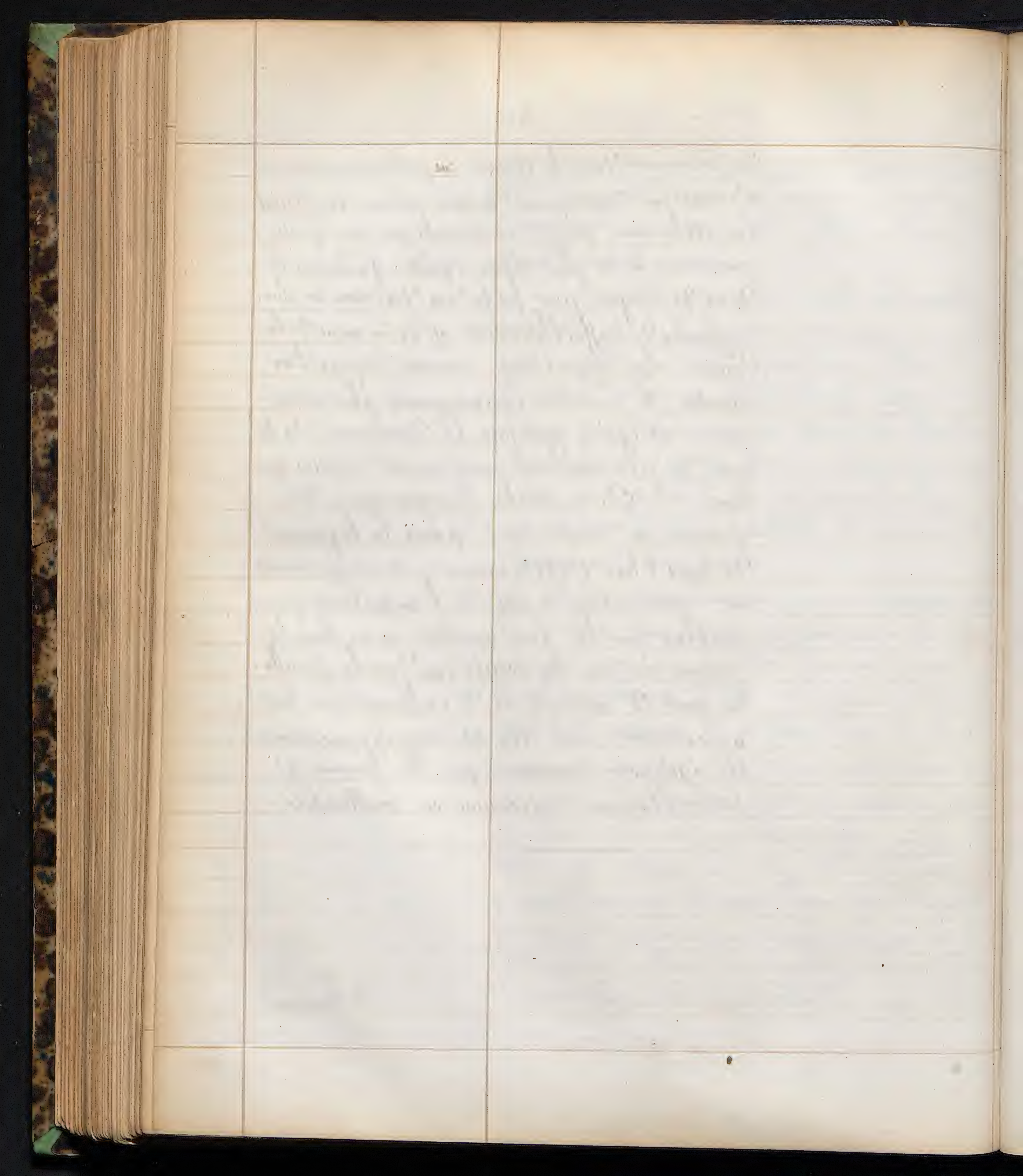
cours, soit que l'auteur ait négligé d'y ajouter par écrit une petite conclusion oratoire que le plaignant improvisait, soit qu'en réalité cette conclusion même parût inutile.

Ce second discours d'Isée, malgré les qualités incontestables qui le distinguent, n'offre pas un mérite aussi complet que son discours pour Ménéclès. Il encourt plutôt que ce dernier la critique de Denys d'Halycarnasse; il décèle plus d'efforts pour enfermer les idées dans un raisonnement rigoureux; ce n'est pas là la perfection de Lysias, c'est pourtant la même méthode, la même sobriété d'images et de mouvement.

Mais n'oublions pas, pour ces observations d'un intérêt tout littéraire, le fond même des renseignements que nous cherchions dans ces discours de Démosthène et d'Isée. La femme athénienne usait bien rarement de sa liberté dans le choix d'un mari; souvent même le mari était forcé par une sorte d'obligation légale de quitter sa première femme pour en épouser une seconde, unique héritière, qui s'imposait à lui. Pour ces deux motifs il y avait beaucoup de mésalliances dans la société grecque, et c'est là ce qui explique la facilité des Athéniens à aller chercher des plaisirs hors de la maison, et à excuser chez les autres les

débordements dont ils étaient coupables eux-mêmes. C'était la conséquence du soin jaloux avec lequel les Athéniens, peuple aristocratique, malgré ses prétentions à la plus sévère égalité, gardaient le droit de citoyen, et ce fut là une des causes les plus puissantes de l'affaiblissement et de la ruine de la Grèce. La législation consacrée depuis l'archontat d'Euclide, en inaugurant plus de sévérité à cet égard, précipita la décadence. De là aussi de plus nombreux procès sur ces délicates questions. On rechercha l'origine même des femmes, on vérifia avec défiance la légitimité de leurs titres d'Athéniennes; et, ce qui semble une contradiction à côté de l'importance qu'on semblait par là leur accorder, on ne leur fit jamais ni dans la société, ni dans la famille, la part d'autorité et d'influence qui leur appartenait: mais cela ne signifie pas, nous le répétons en terminant, que les femmes y fussent toujours méconnues ou maltraitées.

E. Gaspard.



21e leçon.

Plaidoyers de Démosthènes.

Intérêt historique de ces discours.



rédaction faite sans retard sur des notes abondantes, mais sans recours au texte ou à la traduction de l'auteur qui faisait le sujet de la leçon. Style négligé.

21e leçon.

Plaidoyers de Démosthènes.
Intérêt historique de ces discours.

L'intérêt de l'éloquence politique à Athènes devait l'emporter sur celui de l'éloquence judiciaire aux yeux des critiques modernes. Et en effet les chefs-d'œuvre de Démosthène et d'Eschine, les discours qu'ils ont prononcés à la tribune sur les affaires les plus importantes de la république, ont éclipsé ces plaidoyers composés pour les causes purement civiles. Les anciens sont pour quelque chose dans cette prédilection. Quelque place qu'ait occupée chez eux l'éloquence judiciaire, — et Aristote témoigne que cette place était grande, — beaucoup d'écrivains ont attaché leurs espérances de renommée et de gloire au succès de leurs causes politiques, tandis qu'ils n'accordaient aucune importance à leurs compositions civiles : ils étaient même tout prêts à nier qu'ils en fussent les auteurs. Lysias, il est vrai, ne s'était guère distingué que comme rédacteur de plaidoyers civils ; mais déjà Andocide est un orateur uniquement politique, un homme d'affaires et d'Etat. Isocrate, celui dont nous avons caractérisé le talent

par le nom de publiciste, qui appliquait aux événements contemporains les principes de la morale et de la politique, avait composé des discours pour le barreau. Il en reste quatre ou cinq; un, entre autres, sur une question de Banque, le Trapézitique, où il s'agit de la revendication d'un dépôt. Mais, malgré les succès honorables qu'il avait obtenus dans ce genre d'éloquence, il se défend volontiers de faire de son talent cet emploi mesquin. Il ne voulait paraître que dans le rôle de conseiller des rois et des démocraties, qui lui avait valu l'estime de toute la Grèce. On sait que son fils Apharée se défend d'avoir donné son temps à de tels plaidoyers (1) Aux yeux de ses contemporains, une partie de ces ouvrages méritait le dédain sous lequel ils ont péri presque tous : car Denys rapporte que le papier noirci par Isocrate dans ce métier avait si peu de valeur qu'il servait à envelopper, comme aurait dit Horace,

... "Quidquid chartis amicitur ineptis." (2)

---

(1) Denys d'Halicarn. (Jugement sur Isocrate).
(2) Cet usage est donc antérieur à Horace, on le voit. Le poète comique Anaxandride, quand une de ses pièces n'avait pas réussi, donnait son manuscrit à l'épicier, Εἰς λιβανωτὸν, dit Athénée, qui raconte ce fait. Isocrate traitait de même les discours qu'il écrivait pour les [causes civiles.

Cela donne une idée de l'étrange mépris que quelques orateurs avaient pour ces sortes de compositions, quand, parvenus à une grande réputation d'éloquence ou à de grands succès de moralistes, ils se reportaient vers ces œuvres modestes, où leur personne était dissimulée derrière celle du plaideur. Nous voyons ainsi pourquoi, soit dans les écrits des modernes, soit déjà dans quelques anciens qui traitent des orateurs attiques, on trouve si peu de chose sur les causes civiles et les plaidoyers qu'on y prononçait. Les documents du barreau ont été négligés, exposés à se perdre. Les grandes causes politiques auxquelles se rattachent les récits des historiens, étaient protégées contre l'oubli par l'intérêt universel qu'elles inspiraient; les copistes en multipliaient les exemplaires, les critiques les étudiaient et les commentaient. On négligea beaucoup plus les discours civils.

Cependant ce dédain est injuste, et les plus humbles discours des orateurs attiques méritent, surtout aujourd'hui, une attention sérieuse. A partir de l'époque de Philippe et d'Alexandre, quand cessent les récits des grands historiens, lorsqu'on n'a plus que quelques biographies de Plutarque, des abrégés de Trogue Pompée, Diodore...., les discours alors deviennent

très précieux et servent de suppléments à l'histoire, par les renseignements qu'ils nous donnent sur les mœurs, les institutions, la vie privée des Athéniens. Nous en avons déjà vu quelques détails : nous allons en rassembler d'autres encore, que nous tirerons de quelques-uns des procès qui ont le plus agité les tribunaux du temps d'Isocrate et de Démosthène : on verra combien ces documents sont précieux. C'est de là en effet que sont sorties ces compositions érudites qui ont fait l'honneur de l'Allemagne, telles que le livre de Boeckh sur l'Economie politique d'Athènes, &a. ; c'est là que Mr. Wallon a puisé pour son ouvrage sur l'Esclavage chez les anciens ; il a trouvé les principaux renseignements dans les orateurs attiques (1) ; c'est là surtout que Meier et Schœmann ont trouvé les éléments de leurs beaux livres sur les institutions judiciaires de la Grèce.

Pour comprendre par un contraste frappant quel intérêt de curiosité ces documents offrent à l'historien, interrogeons Démosthène, l'illustre

---

(1) Les Comiques aussi, il est vrai, lui ont été très utiles, ceux de Rome comme ceux de la Grèce ; car ils transportaient parfois sur la scène romaine les mœurs et les habitudes grecques.

orateur politique, le grand adversaire de Philippe, dans quelques-uns de ces plaidoyers où se discutaient ses affaires de famille, et où il fit l'essai de son talent.

A la différence de ses prédécesseurs, il n'apportait point aux affaires l'avantage d'une naissance illustre; il était fils de l'armurier Démosthènes du dème de Péanie; son père avait amassé une honnête aisance; mais il demeura orphelin à sept ans, et sa fortune et son éducation furent confiés à des tuteurs infidèles, qui, pendant les treize années de leur gestion, dilapidèrent ses biens et négligèrent de diriger, comme ils auraient dû, ses études. Ils espéraient ne pas rendre compte de leur tutèle, s'ils entretenaient l'ignorance de celui qu'ils dépouillaient. Mais ce pupille était Démosthènes. Il parvint à se donner une éducation à peu près libérale, bien qu'il n'eût pas eu tous ces maîtres particuliers que les Athéniens opulents donnaient à leurs enfants: épris d'un ardent amour pour les études oratoires, il avait suivi avec assiduité les leçons d'Isée. Il avait en lui-même un grand talent; il l'avait deviné: et la mauvaise foi de ses tuteurs, en lui donnant dès les premiers moments de sa majorité l'occasion et le devoir de défendre son patrimoine, hâta le développement précoce d'un génie qui

devait se placer au premier rang à la tribune et au barreau. Il fut jeté tout d'abord en pleine réalité : on conçoit quel caractère de vigueur et de vérité son éloquence dut y acquérir.

Il y a cinq discours de Démosthènes contre ses tuteurs, trois contre Aphobos et deux contre Onétor. On aurait une fausse idée de cette affaire si on la jugeait par la simplicité des titres. Cette revendication d'un patrimoine fut extrêmement compliquée, et elle nous révèle bien les misères de la chicane à Athènes. Un premier acte de la procédure a disparu pour nous. Le père de Démosthènes avait laissé à son fils quatorze talents (environ 80000 francs de notre monnaie, ou plutôt 320000, puisqu'il faut toujours multiplier ces chiffres par quatre pour avoir exactement leur valeur actuelle) - Les tuteurs donnaient soixante-dix mines ou 6300 francs. Démosthènes se hâta de réclamer la totalité. Il y eut un premier jugement arbitral, à l'Acropole, où se prononçaient les jugements de cette espèce : il demeura sans effet, et ne fut que le prologue du procès. - A vingt ans Démosthènes accuse Aphobos devant un tribunal. Il avait préparé son plaidoyer, lorsqu'il fut arrêté par un procès qui tient aux mœurs d'Athènes et

qui demande quelques détails.

Les Athéniens riches devaient fournir des galères à l'état : le service public ou liturgie s'appelait plus spécialement, en ce cas, triérarchie. Quand un citoyen désigné pour cet office se croyait incapable de le remplir, il indiquait à sa place un autre citoyen : de là un procès. Si l'autre se résignait, l'affaire n'allait pas plus loin ; mais s'il refusait, le premier proposait l'antidose ou l'échange de leurs fortunes respectives : "Si vous n'êtes pas capable de supporter ce sacrifice, je ne le suis pas davantage," disait le second citoyen ; " prenez mes biens en échange des vôtres : vous ne devez pas refuser puisque vous prétendez que je suis plus riche que vous".

Démosthènes est sommé d'antidose à titre de triérarque par Thrasyclès, à l'instigation de son tuteur Aphobos. S'il acceptait la charge, il était ruiné puisqu'il n'avait que soixante-dix mines : la seconde alternative était de consentir à l'échange et de substituer Thrasyclès à sa pauvreté ; mais alors tous ses droits passaient à Thrasyclès qui était l'agent d'Aphobos : celui-ci était sauvé. Heureusement Démosthènes pouvait transmettre sa fortune, en réservant

son droit de revendiquer l'héritage paternel. Mais les tuteurs avaient ainsi gagné du temps et arrêté la procédure. Enfin le procès s'engage encore une fois; deux discours sont prononcés; Démosthènes gagne. Cependant l'affaire n'est pas finie. Démosthènes avait refusé de laisser soumettre à la torture Milias, affranchi de son père. Il fallait prouver que cet homme était affranchi et non esclave. C'était là un cas qui se présentait très fréquemment dans la procédure athénienne; l'état civil des esclaves n'était pas toujours bien constaté; un maître pouvait rendre un esclave libre pour le besoin du moment: c'était un complice de plus. L'humanité est bien oubliée dans tous ces débats relatifs à des esclaves. Et la loi était très prodigue de cette peine de la servitude: à chaque instant, après un procès perdu, on pouvait être réduit à l'état d'esclave; il suffisait, par exemple, d'avoir conclu un mariage avec une étrangère pour perdre la liberté et tous les droits de citoyen. On trouve à chaque pas ce sévère châtiment dans la législation athénienne, comme aussi de trop fréquents exemples de la peine de mort. En outre, les routes de terre et de mer étaient peu sûres; bien des citoyens étaient esclaves à l'étranger, et bien des étrangers étaient en servitude à

Athènes, sans qu'on sût toujours les causes qui les avaient fait tomber en cet état. C'était là la plaie et la misère du temps. Démosthène réfusait donc Milias; l'affranchissement était prouvé par le témoignage d'un certain Phanos. Le beau-frère d'Aphobos, Onétor, ressaisit Démosthènes par cet incident et accuse Phanos de faux témoignage. Démosthènes le défend et il se défend lui-même avec Phanos. Autre complication: Onétor se porte créancier d'Aphobos, son beau-frère, et lui réclame le douaire de sa sœur qu'il a soi-disant répudiée; il veut ainsi empêcher Démosthènes de rentrer dans son bien; car si Aphobos payait ce qu'on lui demandait au nom de sa femme, il devenait insolvable, et son pupille était victime de cette ruse nouvelle. Le procès renaît de ses cendres. Il faut prouver que la femme d'Aphobos n'a point été répudiée, que ce n'est là qu'une comédie jouée pour spolier Démosthènes. Dans ce dédale inextricable, la critique moderne a bien de la peine à se reconnaître, et il y a pour nous bien des lacunes dans le dossier d'une affaire si embarrassée; mais ce qui reste suffit pour nous montrer à quels désordres étaient exposées les familles athéniennes, combien il y avait de moyens d'éluder la loi, de détourner le juge-

ment, de faire naître les procès des procès, et d'empêcher par d'interminables chicanes le triomphe du droit et de la justice.

Ces commencements difficiles et ce rude exercice furent très avantageux à Démosthène; il y trouva l'occasion d'employer son talent et le pressentiment de ce qu'il pouvait faire un jour. Les alternatives de fortune et de pauvreté par où il avait dû passer avaient aussi fortifié son âme. C'est par de tels débuts, per multa impedimenta eluctatus, comme dit Sénèque le rhéteur d'un de ses contemporains, qu'il commença cette lutte pénible contre lui-même qui a rempli sa vie jusqu'à son premier triomphe à la tribune athénienne.

Les discours qu'il prononça contre ses tuteurs ne sont pas des chefs-d'œuvre; cependant ils sont de la bonne école attique; on y devine déjà le talent qui plus tard brillera constamment soit dans les procédures civiles et politiques, soit dans les débats purement politiques. Le grand orateur se montre: son intérêt l'a bien inspiré. Ce qu'il y a encore de remarquable dans ces plaidoyers, c'est que nous voyons ici l'orateur attique intervenant de sa personne dans les causes civiles. Jusqu'alors les plaideurs empruntaient les discours d'autrui. Cela veut-il dire que Démosthènes deviendra un

avocat dans le sens moderne du mot, qu'il sera comme Cicéron entouré de clients et qu'il leur prêtera devant les tribunaux le secours de sa voix? nullement. La loi d'Athènes exigera toujours que le plaideur soit intéressé dans l'affaire; et Démosthènes, qui aurait pu faire profiter les autres + de son talent pour la parole, se réduira dans ses rapports avec la clientèle au rôle de rédacteur de discours et composera pour autrui des discours qu'il ne prononcera pas lui-même devant les juges. Grâce à ce privilège de l'anonyme qui couvrait presque toujours les orateurs, on a même accusé Démosthènes d'avoir écrit des discours pour les deux parties: mais les témoignages à cet égard ne semblent pas décisifs; et il importe de les peser, car ils viennent de ses ennemis dont un biographe s'est fait l'écho. Eschine (Discours sur l'ambassade, 63) appelle Démosthènes un traître de profession, et il en donne pour preuve qu'à prix d'argent il portait les discours qu'il avait composés pour une partie à la partie adverse. S'il communique son mémoire pour qu'on en puisse prendre connaissance, c'est simple sincérité. Mais il fait quelque chose de plus: dans Plutarque nous voyons qu'il avait écrit pour un client un discours en réponse à celui qu'il avait composé pour un autre;

+ citoyens

Plutarque, (vie de Démosthènes). trad. Ricard.

de sorte qu'il avait tiré profit des deux adversaires et plaidé le pour et le contre, sans trop de souci du droit et de l'équité : « On assure qu'il avait composé le plaidoyer qu'Apollodore prononça contre le général Timothée, qu'il fit condamner à payer ce qu'il devait au Trésor public. On lui attribua encore les deux oraisons pour Phormion et pour Stéphanus, qui lui attirèrent de justes reproches ; car Phormion se servit contre Apollodore du discours de Démosthènes, qui parut ainsi avoir écrit pour les deux parties adverses, comme s'il eût pris dans le même atelier deux épées et qu'il les eût vendues à deux ennemis pour se battre. »

A vrai dire, dans le rôle que lui faisaient les institutions de son pays, l'orateur attique avait plus de liberté que n'en aurait un avocat moderne ; mais si nous allons au fait, nous sommes choqués de la violence qu'a dû se faire Démosthènes pour écrire ce deux discours opposés et fournir des armes à l'injustice comme au bon droit. Nous avons, en effet, de lui deux discours relatifs à Phormion, dans lesquels les mêmes personnes sont traitées de façons toutes différentes : elles sont aussi décriées dans l'un qu'elles sont vantées et relevées dans l'autre. Mais qu'était-ce que ce Phormion ? c'était un banquier athénien. Avec ce personnage,

de nouvelles scènes, de nouveaux tableaux se présentent à nous. Un poète comique de ce temps, Anaxandride, dit des banquiers : "c'est la plus odieuse race qui soit au monde." Telle était aussi l'opinion des jeunes Athéniens qui leur empruntaient à usure. Ces banquiers venaient parfois de très bas. Pasion, le maître et le prédécesseur de Phormion, avait été esclave ; affranchi pour ses services, il avait acquis à force d'industrie une très grande fortune et un crédit considérable auprès des Athéniens et même des autres Grecs. Un banquier alors n'était pas seulement un possesseur de capitaux à faire valoir, c'était quelquefois un usurier, un trafiquant de toutes sortes de marchandises ; en un mot, il avait la main dans toutes les affaires d'argent qui pouvaient se traiter dans la ville la plus commerçante du monde ancien ; on ne leur demandait pas compte de leur origine et on leur prodiguait le droit de citoyen. Ainsi Pasion l'était devenu. Dans une guerre, il avait fourni à la république des armes, des milliers de boucliers et une somme considérable d'argent ; l'argent était alors comme aujourd'hui le nerf de la guerre. Ce service fut très apprécié des Athéniens, et Pasion obtint leur bienveillance et leur estime. Mais les banquiers s'attiraient aussi beaucoup de procès,

et Pasion en eut une foule. Pasion mourut jeune encore. Il avait laissé sa banque à Phormion, son affranchi, en qualité de fermier et non de propriétaire. Phormion avait épousé la veuve de Pasion et il était chargé de gérer la fortune de ses enfants, dont l'un était mineur et l'autre majeur. A l'occasion de cette tutèle, il y eut des difficultés d'intérêt et des attaques furent dirigées contre lui. Chose singulière ! le procès s'engagea vingt ans après la mort de Pasion, quoique, d'après la législation athénienne, il y eût prescription pour de telles affaires après cinq ans. Phormion est défendu contre les accusations d'Apollodore, fils de Pasion, dans un discours qui le représente comme un honnête homme, succédant en tout honneur à son maître et jouissant de ce qui lui appartient légitimement : ce discours est de Démosthènes. Mais nous avons aussi sous le nom de Démosthènes plusieurs discours de l'adversaire de Phormion, Apollodore. Deux d'entre eux sont dirigés contre Stéphanos, qui est accusé d'avoir porté un faux témoignage dans le procès où Phormion a réussi, défendu par Démosthènes. Dans les discours d'Apollodore, Phormion joue un rôle tout opposé à celui que lui attribue le discours pour Phormion ; les choses sont présentées sous un jour tout diffé-

rent; ce qui était loué hautement est sévèrement blâmé; la femme de Pasion, respectée d'abord, est dans les autres discours signalée à des soupçons injurieux par son fils Apollodore; tout a changé de face; l'antithèse est continuelle.

Ces deux compositions si diverses appartiennent bien à Démosthènes; elles sont de la même époque (vers 350). Elles sont d'un style attique excellent et les critiques anciens les citent souvent. On voudrait pour l'honneur de Démosthènes qu'il ne fût pas l'auteur de toutes les deux: mais on est contraint de les lui attribuer l'une comme l'autre, quelque regret qu'on en éprouve. Dira-t-on, pour le justifier qu'il était pauvre, jeune et qu'il s'essayait? Malheureusement cette excuse serait vaine: il était alors dans la plénitude du talent; il avait prononcé la première Philippique et le Discours sur les Rhodiens, et il n'y avait pas d'orateur plus approuvé du peuple d'Athènes. Il ne pouvait donc pas couvrir ce dangereux anonyme de l'obscurité d'un nom de débutant. Heureusement, nous l'avons vu, les mœurs et les institutions d'Athènes l'excusent un peu. On se persuade d'ailleurs, en relisant la liste assez longue des plaidoyers qu'il a composés pour ce même Apollodore, que c'était son client de prédilection. S'il a

cédé une ou deux fois aux obsessions de Phormion et aux instances de ses amis, il semble qu'Apollodore eût des droits particuliers à son affection et à son estime. Outre les deux discours contre Stéphanos, il a écrit le plaidoyer contre Néera, où se montrent dans tout leur jour les scandaleux débordements de la jeunesse athénienne. Apollodore y figure; un des orateurs s'interrompt pour lui céder la parole; il a des raisons particulières de vengeance contre celui qui est en cause; et comme un ennemi en colère, il s'autorise de sa passion et se laisse emporter à toute la partialité de la haine.

Si nous cédons aux doutes de quelques critiques, et reconnaissons que ce discours n'est pas de Démosthènes, nous en trouverons d'autres au sujet desquels il n'y a jamais eu la moindre contestation: par exemple le Discours contre Timothée. C'est le fameux général; il s'entend plus à conduire les affaires de l'Etat qu'à mettre de l'ordre dans ses propres affaires; il a fait des dettes, et paie mieux son armée que ses créanciers. Débiteur de Pasion, il est poursuivi en justice. Ce qui frappe le plus dans ce procès, c'est la rareté des écritures pour ces affaires d'argent. Un banquier a, il est vrai, ses registres, mais point d'autres écrits qui l'assurent contre la négligence ou la mauvaise foi

de ses clients; on fait des dépôts en face de témoins; on donne ou on reçoit de l'argent; le commis du banquier constate la somme et les conditions; rien de plus; l'usage des signatures par lesquelles on engage son honneur ne paraît pas avoir été répandu alors; ce n'étaient que des serments et des témoignages, et l'engagement verbal domine dans toutes les relations financières des Athéniens. Apollodore gagna son procès, et Timothée fut condamné au remboursement des sommes qu'il avait reçues.

On a vu que Pasion avait été fort généreux envers la république; Apollodore faisait de même et payait largement sa dette à la patrie. Ainsi il poursuit Nicostrate qui retient des esclaves appartenant à son frère Aréthusius et qui prive ainsi l'Etat d'une amende à laquelle Apollodore avait fait condamner Aréthusius. Au nom du trésor public, il réclame les esclaves pour les faire vendre, afin que l'argent qu'on en doit retirer serve à payer l'amende. Ce discours donne une foule de renseignements curieux sur le commerce extérieur d'Athènes; on y trouve aussi attestées d'incroyables violences qui pouvaient s'exercer en pleine paix sur les biens des citoyens; Apollodore raconte que sa campagne a été dévastée, sa maison pillée: que faisaient donc

les archers Scythes dont parle Aristophane? D'ailleurs si la vie n'était pas sûre à Athènes, il en était de même au dehors. On rencontrait quelquefois des pirates au sortir même du Pirée. C'étaient sans doute des étrangers? c'étaient des Athéniens. Il y avait deux espèces de vaisseaux dans la marine athénienne: les vaisseaux de l'Etat, et ceux qui étaient armés par des particuliers: quand ceux qui montaient cette dernière espèce de navires étaient mécontents, ils se tournaient contre la république et rançonnaient les voyageurs; les procès qui avaient lieu à l'occasion de ces violences se terminaient presque toujours par un acquittement; de sorte que la piraterie était de tous les jours et de tous les lieux. On la voit s'exercer en effet et avant et après Démosthène; il a fallu l'énergique volonté du gouvernement romain et l'unité de sa politique pour en purger la Méditerranée et les mers de l'Orient. Il n'y avait donc pas en Grèce de police internationale régulièrement constituée; bien plus, on se pillait entre concitoyens et les Athéniens étaient exposés à être attaqués et dépouillés par des Athéniens, à quelques lieues d'Athènes.

+ justifie

Dans d'autres discours Apollodore + son honnêteté attaquée, et expose ses sacrifices pour la patrie, les armes, l'argent qu'il a fournis, les

galères qu'il a équipées à ses frais. Son plaidoyer contre Callippe a trait à une réclamation personnelle : il fournit les mêmes renseignements sur ce défaut de sécurité et sur ces brigandages. Le discours contre Polyclès a un caractère plus politique. Apollodore se plaint d'avoir été arraché à sa famille pour diriger une galère qu'il avait armée : aux termes de la loi, il devait servir un an ; mais on ne le remplaçait pas ; il restait éloigné, s'endettant, sous un général qui ne le payait point, et ne subsistait que par son crédit qui s'étendait heureusement jusqu'aux extrémités du monde grec : enfin son successeur est désigné, mais il ne vient pas le remplacer : « Apollodore ne peut trop payer son titre de citoyen d'Athènes ». C'est par ce persiflage que son successeur s'excuse du retard qu'il met à se rendre à son poste ; et il y a une page entière d'ironie sur ce thème singulier. Il fallait que l'État fût bien mal administré pour que de pareilles plaisanteries pussent dispenser un citoyen, même un seul instant, de remplir son devoir. En effet, les armées de mer étaient singulièrement organisées : à côté des marins du <u>Catalogue</u> levés et inscrits régulièrement se trouvaient des matelots enrôlés sans ordre, comme au hasard et pris de divers côtés. Dans quels rapports

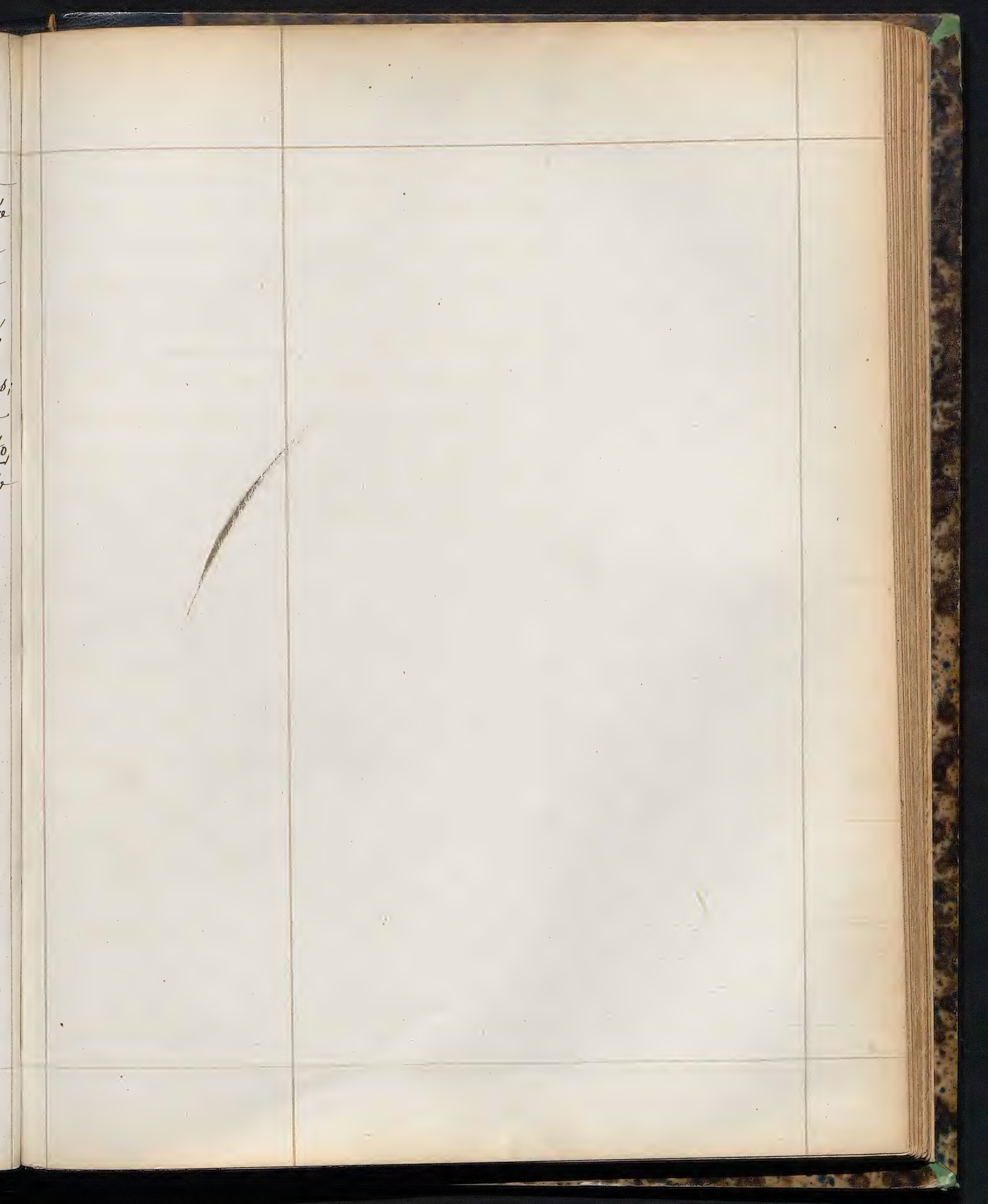
se trouvaient-ils avec les marins réguliers ? Comment leur service s'accordait-il avec celui des autres ? c'est ce qu'il n'est pas facile de comprendre. Les armées de terre ne valaient guère mieux. Un tel désordre dans les forces militaires et maritimes explique les alternatives d'abaissement et de pouvoir que traverse la fortune des petites cités grecques. Nulle d'entre elles ne pouvait mettre dans ses opérations la suite et le bon ordre nécessaires; mais cela même nous donne lieu de remarquer et d'admirer la prodigieuse énergie que déployaient tant de peuples dans le désordre de leur administration civile et militaire. Sans doute, quand viennent Philippe et les Romains, l'ordre, la discipline, la phalange, les légions triomphent de ces forces disséminées, mal réglées et confuses. Mais tant qu'elles luttent entre elles, ces républiques sont admirables d'ardeur et de persévérance. Démosthènes en est le témoin; il pouvait dire comme Démade: "Je suis le pilote d'un naufrage." Et pourtant, malgré ces agitations et ces difficultés, jamais ne faiblit l'énergie indomptable d'un peuple qui avait confiance en soi, en sa gloire et en sa fortune. Il a parfois des accès de lâcheté ou d'imprudence, mais il répare ses fautes et se relève.

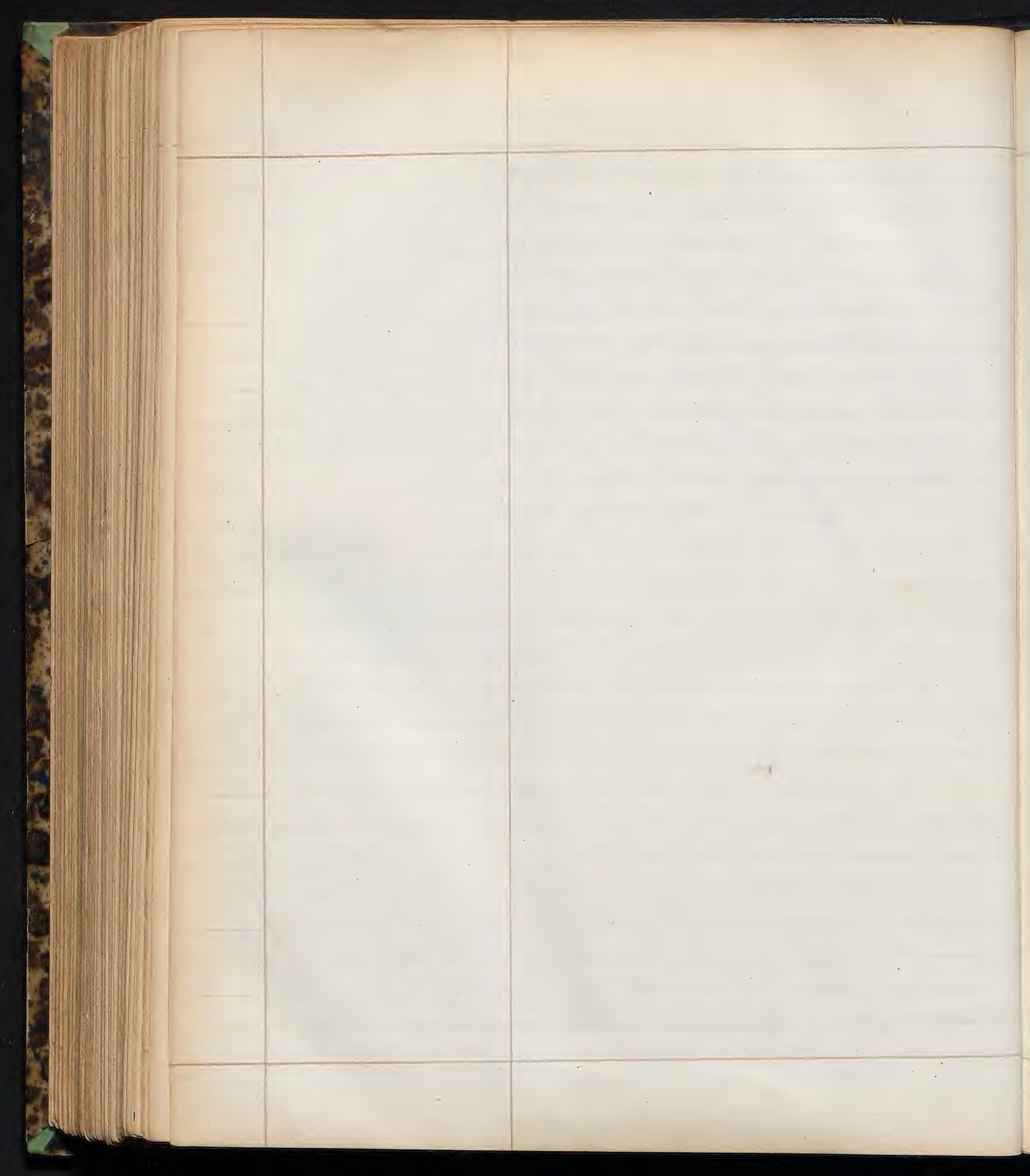
Après ces témoignages d'une merveilleuse ac-

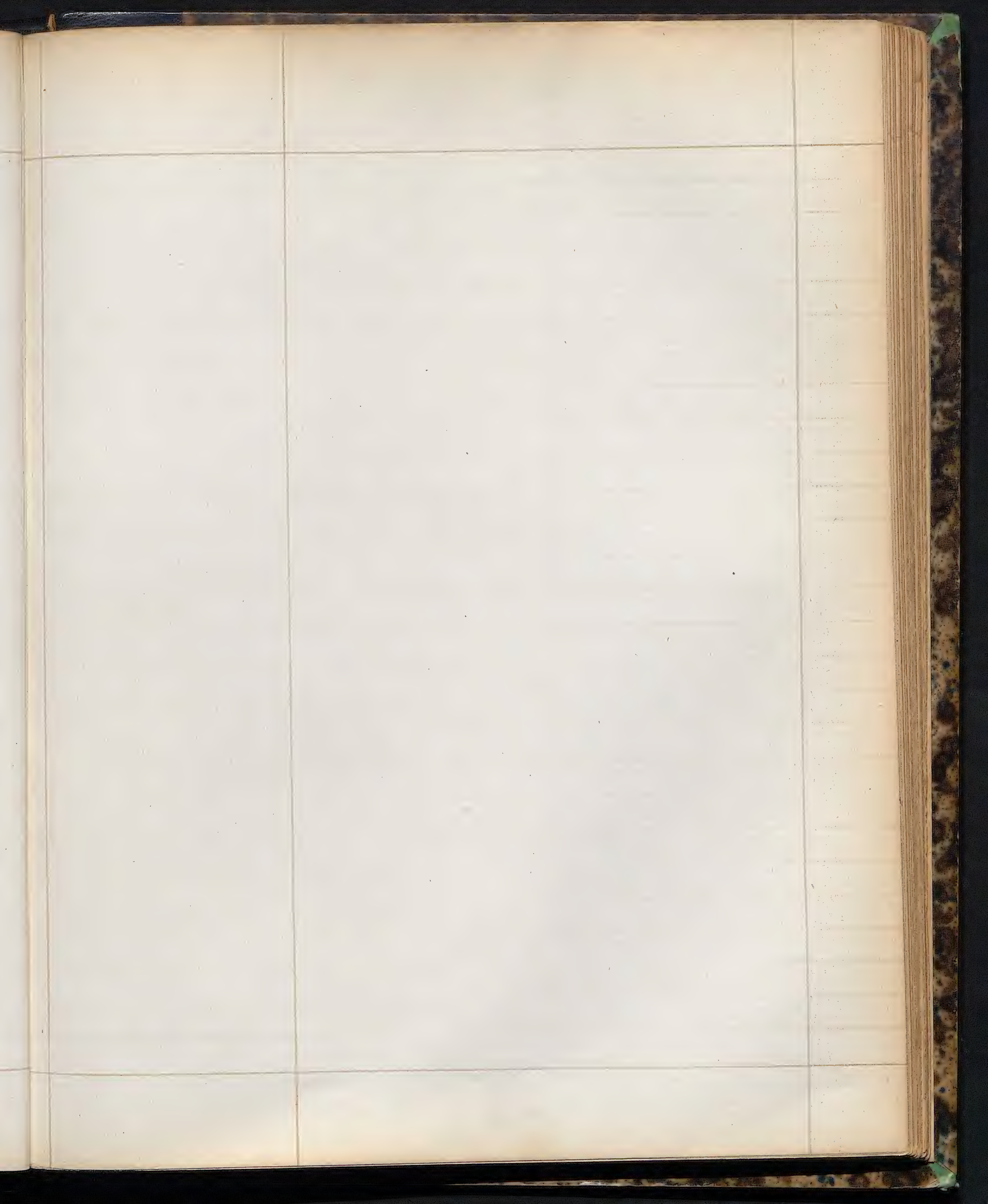
tivité ; un autre mérite nous frappe dans les orateurs attiques : c'est la constante délicatesse de leur goût. Nous avons déjà mis cette qualité en contraste avec le tableau des révolutions politiques de la Grèce, en nous demandant comment la fleur de l'atticisme peut s'épanouir encore au milieu des passions et des bouleversements de cette époque turbulente. Il en est au barreau comme à la tribune. Les discours contre Néera, Nicostrate, Stéphanos, celui d'Eschine contre Timarque, qui tous jettent un jour si triste sur les moeurs et les désordres de la Société athénienne, appartiennent tous au plus pur atticisme. On y trouve bien çà et là quelques pages honteuses où sont rapportés des faits indignes et révoltants dans un langage empreint d'une indécente violence. Mais ce sont là des exceptions bien rares et ce petit nombre de passages se perdent et s'effacent au milieu de tout le reste. Ce qui domine, c'est le bon goût, la mesure, l'atticisme. Au reste nos traductions françaises affaiblissent souvent ces qualités : Démosthènes est plus simple, plus modeste, plus attique que ne le font les traducteurs. Ils ont le tort de lui donner un mouvement et une vivacité qu'il n'a que rarement. Dans ses plaidoyers civils surtout, on remarque une grande re-

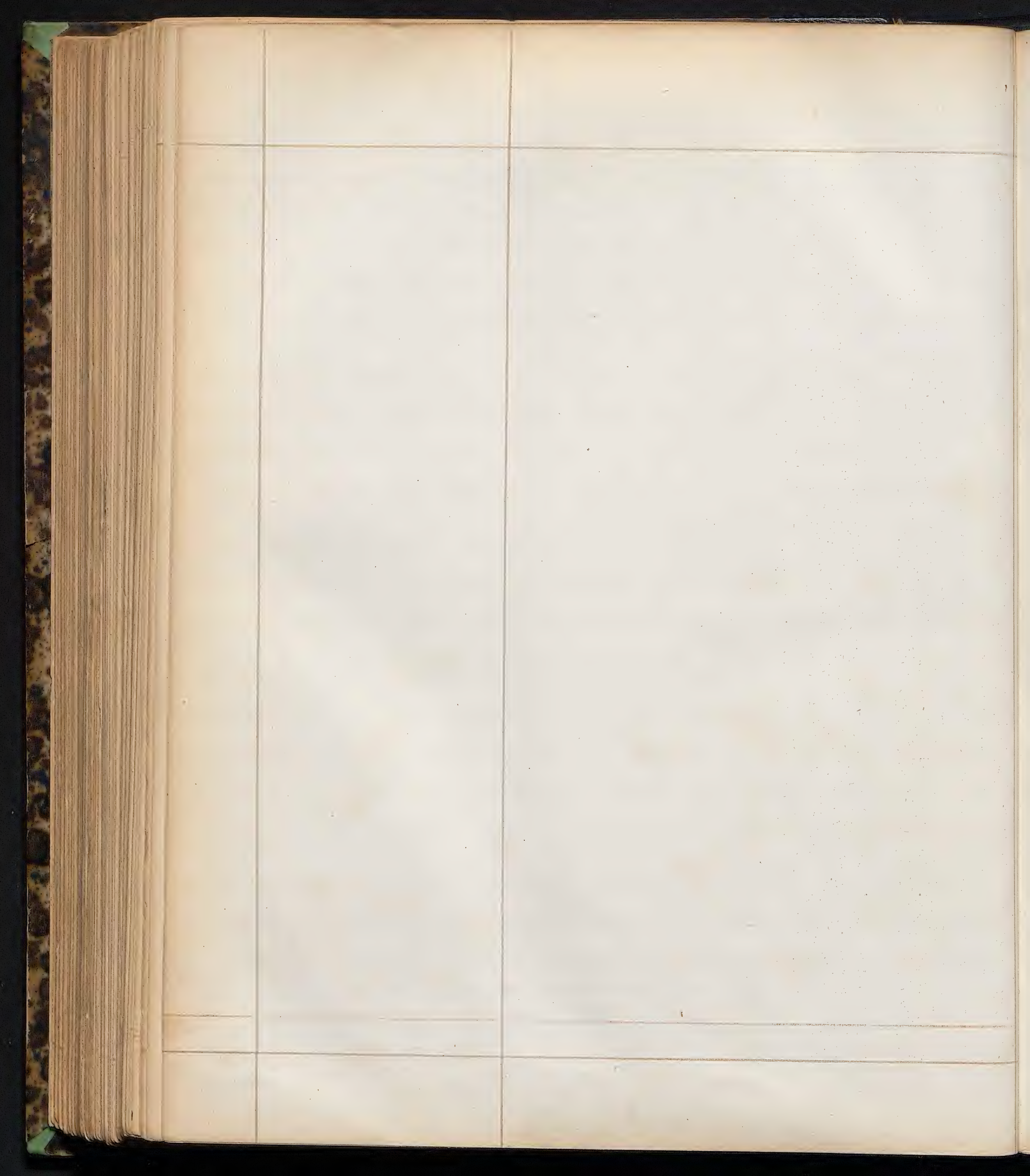
tenue dans le langage, qui d'ailleurs lui était à la fois imposée par les habitudes du barreau et enseignée par ses maîtres d'éloquence. Dans tous ces petits plaidoyers ce qui frappe le plus, c'est une simplicité exquise, le bon ton, l'art de s'observer soi-même, d'éviter tout geste qui compromettrait la dignité de l'éloquence par les grimaces et les contorsions; c'est le goût, la mesure, la science d'affaiblir ses forces à dessein, Vires extenuantis consulto, et de laisser deviner plus qu'on ne laisse voir et plus qu'on ne dit.

E. Laurent.









22e leçon.

De l'enseignement oratoire chez les Grecs.

Du Gorgias.

Ensemble assez bien saisi : mais le rédacteur a recouru trop rarement au Gorgias, qu'il eût été utile de lire tout entier pour bien faire cette analyse.

22e leçon.

De l'enseignement oratoire chez les Grecs. Du Gorgias.

Après avoir vu l'histoire des orateurs attiques, il est temps de nous demander à quelle école se sont formés ces talents divers, mais si semblables par leur atticisme, et quelle éducation les préparait.

Denys d'Halicarnasse, dans sa lettre à Ammeus, qui est une sorte de mémoire académique, essaie de traiter cette question : "Démosthènes devait-il son talent, ou une partie de son talent, aux préceptes d'Aristote ?" C'est la même question, mais plus étendue, que nous allons tâcher de résoudre.

Il y avait à Athènes bien des écoles au temps de ses orateurs ; il y avait des sophistes, des rhéteurs, des philosophes. En quelle harmonie ces écoles vivaient-elles ensemble ? Dans quelle mesure ces enseignements divers se sont-ils appuyés l'un l'autre ou combattus ? Voilà des questions fort complexes, qu'il serait fort utile, et qu'il nous est impossible de résoudre en détail. Nous allons nous arrêter du moins sur Platon et sur Aristote, qui représentent les deux princi-

pales méthodes d'enseignement oratoire, l'une oratoire elle-même, l'autre purement technique. Obligés que nous sommes de faire l'histoire de la prose grecque, nous ne pouvons sacrifier l'étude de Platon et d'Aristote, ces deux maîtres de l'éloquence grecque, à l'étude de l'enseignement oratoire chez les Athéniens. Le moyen le plus simple qui nous reste de concilier notre devoir et notre désir, est d'étudier les ouvrages d'Aristote et de Platon qui traitent de l'éloquence.

Platon en traite abondamment dans ses dialogues; Mr. Havet cite avec raison, dans sa thèse, une page du Le Phèdre, où l'on voit en germe toute la rhétorique d'Aristote; Mr. Berger, dans une autre thèse (1840) a réuni des idées éparses dans tous les ouvrages de Platon sur la nature et sur l'objet de la Rhétorique. Pour nous, il nous suffira d'arrêter notre attention sur le principal dialogue, le Gorgias, pour nous faire une idée de ce qu'était alors l'enseignement oratoire.

L'art ne pouvait pas se passer de théorie chez un peuple dont il était la préoccupation la plus ordinaire; nous rencontrons de bonne heure des poétiques, des rhétoriques à côté des ouvrages des poëtes et des orateurs, et même ce que nous appellerions des ouvrages d'esthétique entre les

mains des sculpteurs et des peintres. Il y avait donc en Grèce beaucoup de rhéteurs et beaucoup de rhétoriques; il y en avait de faibles: c'étaient parfois des recueils de péroraisons, d'exordes, de morceaux à effets, des recueils de figures et d'images, de recettes pour arranger les syllabes d'une période; ouvrages peu utiles, qui se distinguaient cependant par des remarques neuves et ingénieuses sur les éléments du langage. Ainsi Protagoras avait reconnu trois formes de verbe dans la proposition: le vœu, le commandement, l'affirmation; deux classes de mots déclinables, les mâles et les femelles. Ces découvertes qui plus tard devaient conduire à l'étude philosophique du langage, provoquaient alors les plaisanteries des comiques, comme on le voit par les Nuées d'Aristophane; l'esprit général des sophistes faisait tort même aux bonnes choses qu'ils mettaient dans leurs ouvrages; leur enseignement philosophique nuisait à leur enseignement oratoire. Le modèle de ces sophistes, dont nous savons par Aristote les doctrines sceptiques, était Gorgias, habile parleur, venu de Sicile; il avait remporté à Athènes de grands succès d'éloquence, malgré la rudesse du dorien qu'on parlait en son pays; il était devenu le héros de l'école; sur toute question il

était toujours prêt à prononcer un beau et agréable discours ; jamais la Sophistique n'avait revêtu des formes si éclatantes, et ne s'était placée si haut dans l'estime populaire. C'est donc à lui que Socrate s'attaque dans le dialogue de Platon.

On a beaucoup discuté sur le sujet du *Gorgias*. Est-ce la morale ? Est-ce la rhétorique ? Mr. Cousin démontre fort bien que le *Gorgias*, comme tous les dialogues de Platon, touche à plusieurs questions, mais que la question principale est le rapport de l'éloquence avec la morale. Pour Gorgias, l'éloquence est un art de parler agréablement sur tout sujet, sans être préparé, de spéculer sur la bonne-foi des auditeurs, et de les étourdir par des paroles sonores. C'est avec cet homme que Socrate, non pas le Socrate un peu bourgeois de Xénophon, mais le divin Socrate de Platon va discuter ce problème : "Quels sont les rapports de la morale avec l'éloquence ?"

Le *Gorgias* se compose en quelque sorte de trois actes et d'un épilogue. Socrate arrive chez Calliclès, où Gorgias a reçu l'hospitalité, et il arrive trop tard pour assister à une *séance* que Gorgias vient de donner ; il en est fort affligé. Mais Gorgias est bonhomme ; il consent à reprendre la parole, et

il se met au service de Socrate, qui d'ailleurs ne sera pas trop exigeant.

Sur quoi parle Gorgias ? sur tout. Socrate est plus modeste ; il lui demande humblement quel est l'art qu'il enseigne. Gorgias, un moment ébloui, finit par répondre que c'est l'art de persuader n'importe quoi, au peuple, au Sénat, aux particuliers.

« La rhétorique, dit Gorgias. c'est le plus grand de tous les biens, qui rend libre et même puissant dans chaque ville ». -

Socrate.

« Mais encore quel est-il ? »

Gorgias.

« C'est, selon moi, d'être en état de persuader par ses discours les juges dans les tribunaux, les sénateurs dans le sénat, le peuple dans les assemblées, en un mot tous ceux qui composent toute espèce de réunion politique .... »

Plus bas Gorgias ajoute : « Et si tu savais tout, Socrate, si tu savais que la rhétorique embrasse pour ainsi dire la vertu de tous les autres arts ! Je vais t'en donner une preuve bien frappante. Je suis souvent entré avec mon frère et d'autres médecins, chez certains malades qui ne voulaient point ou prendre une potion, ou souffrir

qu'on leur appliquât le fer ou le feu. Le médecin ne pouvant rien gagner sur eux, j'en suis venu à bout, moi, sans le secours d'aucun autre art que de la rhétorique... »

(Trad. Cousin.)

Ainsi la rhétorique de Gorgias ne se borne pas à former des hommes capables de parler sur les affaires politiques, elle étend son influence partout, et jusque dans les affaires privées.

En partant de cette définition, Socrate amène Gorgias à parler du juste et de l'injuste : que persuade-t-il aux citoyens ? aux particuliers ? ce qui est conforme à la justice ou à l'intérêt ? — Qu'est-ce que la justice ? qu'est-ce que l'intérêt ? qu'est-ce que l'éloquence qui en parle ? — Ici, nouvel embarras de Gorgias. Il n'essaie même pas d'opposer à Socrate un scepticisme effronté ; il ne cache pas l'embarras qu'il éprouve, en présence de ces questions dont il ne s'est jamais inquiété.

Il faut faire ici la part de la mise en scène. Il est probable que le vrai Gorgias n'aurait pas si facilement cédé le terrain à Socrate ; Platon prend avec le sophiste les mêmes libertés qu'un poète dramatique prend avec des héros de comédie. L'embarras de Gorgias est à son comble. Mais Polus, son disciple, est présent à la discussion. Polus, sur la question dont il s'agit, est

peut être plus prêt à répondre que son maître; il l'a traitée *ex professo* dans un livre. Polus se présente donc à Socrate, au moment où Gorgias se retire. Platon nous montre le disciple après le maître; Polus est à la fois un peu plus et un peu moins que Gorgias, un peu plus par les prétentions, un peu moins par l'originalité. Il se flatte d'apporter plus de fermeté que Gorgias dans la lutte: avec quelle suffisance il désabuse Socrate de sa prétendue victoire!

« Quoi donc, Socrate, as-tu réellement de la rhétorique l'opinion que tu viens de dire? ou ne crois-tu pas plutôt que c'est par pudeur que Gorgias t'a avoué que l'orateur connaît le juste, le beau, le bon, et que si on venait chez lui sans être instruit de ces choses, il les enseignerait? C'est cet aveu, probablement, qui est cause de la contradiction où il est tombé, et dont tu t'applaudis, l'ayant jeté dans ces sortes de questions. Mais penses-tu qu'il y ait quelqu'un au monde qui reconnaisse qu'il n'a aucune connaissance de la justice, et qu'il n'est pas en état d'en instruire les autres? En vérité il faut être bien étrange pour faire descendre le discours à de pareilles bagatelles? »

A quoi Socrate répond avec une bonhomie charmante:

« Mon bel ami, nous nous procurons des amis et des enfants tout exprès, afin que si nous venons à faire quelque faux pas étant devenus vieux, vous autres jeunes-gens vous redressiez et nos actions et nos discours. Si donc nous nous sommes trompés dans ce que nous avons dit, Gorgias et moi, toi, qui nous as entendus, relève-nous. Tu le dois. Parmi tous nos aveux, s'il y en a quelqu'un qui te paraisse mal accordé, je te permets de revenir dessus, et de le réformer à ta guise, pourvu seulement que tu prennes garde à une chose. »

Polus.

« A quoi donc? »

Socrate.

« A réprimer, Polus, cette démangeaison de faire des discours, à laquelle tu étais sur le point de te livrer au commencement de cet entretien. »

Polus.

« Quoi! ne pourrai-je donc point parler aussi longtemps qu'il me plaira? »

Socrate.

« Ce serait en user bien mal avec toi, mon cher, si étant venu à Athènes, l'endroit de la Grèce où l'on a la plus grande liberté de parler, tu étais le seul que l'on privât de ce

droit. Mais mets-toi aussi à ma place. Si tu parles à ton aise, et que tu refuses de répondre avec précision à ce qu'on te propose, ne serai-je pas bien à plaindre à mon tour, s'il ne m'était point permis de m'en aller et de ne pas t'écouter? Si donc tu prends quelque intérêt à la dispute précédente, et que tu veuilles la rectifier, reviens, ainsi que j'ai dit, sur tel endroit qu'il te plaira, interrogeant et répondant à ton tour, comme nous avons fait Gorgias et moi, combattant mes raisons, et me permettant de combattre les tiennes. Tu te donnes sans doute pour savoir les mêmes choses que Gorgias, n'est-ce pas?"

Polus.

"Oui".

Socrate.

"Par conséquent tu te livres aussi à quiconque veut t'interroger sur quelque sujet que ce soit, comme étant en état de le satisfaire."

(Trad. Cousin).

La discussion qui s'engage est fort longue et ne peut guère être brièvement résumée. C'est la partie du *Gorgias* la plus forte, mais la plus délicate[+] dans l'argumentation. De l'entretien de Gorgias et de Socrate il était résulté que, suivant l'école de Gorgias, la rhétorique était l'art d'amuser les oreilles

+ la plus subtile

et de séduire les esprits par des paroles retentissantes, mais non de convaincre les esprits par des raisonnements sérieux, fondés sur de solides principes. Polus prétend que cette thèse n'est pas détruite par les arguments de Socrate et la défaite de Gorgias. Socrate alors l'attaque et le pousse de retranchements en retranchements. Que veux-tu faire, quel est ton but, lorsque tu cherches à persuader une chose? – Tu veux évidemment ton bien. – Or le bien et la justice, le mal et l'injustice sont la même chose: – Vouloir la justice, c'est vouloir son bien; vouloir l'injustice, c'est vouloir son mal. – Vouloir son bien, c'est une volonté bien réglée. – Vouloir son mal, ce n'est pas la vraie volonté, c'est une volonté malsaine. L'homme qui n'a que ce dernier genre de volonté, ne s'appartient pas. Exemple: Archelaüs, roi de Macédoine, s'est élevé de l'esclavage à la royauté par des crimes monstrueux; il triomphe en apparence; mais il a obtenu son mal, ce qu'il ne pouvait vouloir; il est malheureux en réalité. – Il y a dans l'argumentation dont nous ne présentons ici que le squelette, une force et une précision merveilleuses; Polus a beau changer de rôle dans la dispute, il est toujours accablé par Socrate, toujours malheureux,

soit quand il interroge, soit quand il répond. La conclusion de l'entretien se prévoit sans peine : - Vouloir et accomplir sa volonté ne sont pas le secret de l'éloquence ; il faut ne vouloir que des choses justes ; mais si sciemment on s'est souillé par un crime, est-ce un triomphe que d'échapper au châtiment ? non. - Et ici arrive naturellement une théorie de la punition : - le bonheur de l'homme coupable n'est pas d'échapper ; les tribunaux ne sont pas là pour faire triompher le vice de la vertu ; toute éloquence qui a pour effet de sauver un coupable fait son malheur ; ainsi, non seulement on n'emploiera pas son éloquence à sauver les siens ou à se sauver soi-même d'une punition légitime ; mais on l'emploiera à dénoncer ses propres crimes et les crimes de ses amis, et à en demander l'expiation. Car il n'y a pas de plus grand malheur que de rester criminel ; et, après le bonheur de rester innocent, le plus grand bonheur est d'être puni des crimes qu'on a pu commettre.

Il semble que la discussion doive finir, et qu'il soit démontré que la morale demande un tout autre usage de l'éloquence que celui que les Sophistes veulent en faire. Mais Platon tient en réserve un troisième personna-

ge, c'est Calliclès. Nous avons signalé une progression d'intérêt entre les rôles du vieux Sophiste et de Polus son jeune disciple. La même progression se retrouve entre Polus et Calliclès. Calliclès est l'hôte de Gorgias, amateur passionné de la rhétorique, et vivant d'après les maximes de l'École, démagogue, ambitieux, riche. La défaite de Polus l'irrite. Il se présente à Socrate d'une façon brusque et presque impertinente:

Il faudrait étendre ici la citation).

" Dis-moi, Socrate parle-t-il sérieusement, ou badine-t-il ? - "

dit Calliclès à Chéréphon que Socrate a amené avec lui. Calliclès en effet ne voit rien de sérieux dans tout ce qui s'est fait jusque là; il n'a jamais été question de la vraie justice; on n'a pas parlé de la justice naturelle, mais d'une justice de convention, que les philosophes et les législateurs ont imaginée; ce qui a trompé Polus, c'est qu'il n'a pas fait cette distinction:

" Les lois, dit-il, sont, à ce que je pense, l'ouvrage des plus faibles et des plus nombreux. En les faisant, ils n'ont donc pensé qu'à eux-mêmes et à leurs intérêts : s'ils approuvent, s'ils blâment quelque chose, ce n'est que dans

cette vue: et pour effrayer les plus forts, qui pourraient acquérir de l'ascendant sur les autres, et les empêcher d'en venir là, ils disent que la supériorité est une chose laide et injuste, et que travailler à devenir plus puissant, c'est se rendre coupable d'injustice; car, étant les plus faibles, ils se tiennent, je crois, trop heureux que tout soit égal. Voilà pourquoi, dans l'ordre de la loi, il est injuste et laid de chercher à l'emporter sur les autres, et ce qui fait qu'on a donné à cela le nom d'injustice. Mais la nature démontre, ce me semble, qu'il est juste que celui qui vaut mieux ait plus qu'un autre qui vaut moins, et le plus fort que le plus faible. Elle fait voir en mille rencontres qu'il en est ainsi, tant en ce qui concerne les animaux que les hommes eux-mêmes, parmi lesquels nous voyons des états et des nations entières où la règle du juste est, que le plus fort commande au plus faible et soit mieux partagé. De quel droit en effet Xercès fit-il la guerre à la Grèce, et son père aux Scythes? sans parler d'une infinité d'autres exemples qu'on pourrait citer. Dans ces sortes d'entreprises on agit, je pense, selon la nature, selon la loi de la nature, si ce n'est pas selon celle que les hommes ont établie. Nous

prenons dès l'enfance les meilleurs et les plus forts d'entre nous; nous les formons et les domptons comme des lionceaux, par des enchantements et des prestiges, et nous leur enseignons qu'il faut respecter l'égalité, et qu'en cela consiste le beau et le juste. Mais qu'il paraisse un homme d'une nature puissante, qui secoue et brise toutes ces entraves, foule aux pieds nos écritures, nos prestiges, nos enchantements et nos lois contraires à la nature et s'élève au-dessus de tout comme un maître, lui dont nous avions fait un esclave, c'est alors qu'on verra briller la justice telle qu'elle est selon l'institution de la nature. »

Voilà la doctrine de Calliclès exprimée avec une éloquence dont il n'y a pas de plus bel exemple dans Platon. Socrate lui laisse complaisamment développer ses idées; puis, il établit humblement la discussion sur la nature de la force. Qu'est-ce que la force? En quoi réside la force? Dans l'âme ou dans le corps? Ici, Calliclès est obligé de distinguer deux sortes de force: la force de l'âme et la force du corps, l'une supérieure, l'autre inférieure; et, cette distinction ébranle tout son système, comme la distinction du juste et de l'injuste avait ébranlé et ruiné tout le système de Polus. Seulement Calliclès,

plus obstiné que Polus et Gorgias, refuse de reconnaître sa défaite : il tâche de tourner Socrate en ridicule, et de le présenter comme un mauvais plaisant (γόης) dont il connaît les secrets, comme un fin parleur qui embrouille la discussion par des comparaisons triviales habilement introduites dans le débat. Vains efforts ! la question est résolue pour tout le monde, pour Calliclès lui-même ; et Socrate qui ne tient pas au stérile honneur d'arracher à son rival l'aveu de sa défaite, dirige ses coups plus haut et il atteint, par dessus la tête de Calliclès, les plus fameux démagogues d'Athènes, Thémistocle, Cimon, Périclès : ont-ils bien gouverné le peuple ?, l'ont-ils rendu meilleur ? non, puisqu'eux mêmes ont été victimes des vices qu'ils avaient favorisés dans la foule. Socrate, en terminant la discussion, ne laisse debout qu'une seule rhétorique, celle qui, humble servante de la morale, ne songe qu'à guérir les hommes de leurs vices, et qu'à répandre la vertu.

L'épilogue est amené par un retour fort naturel de Socrate sur lui-même. Calliclès lui montre où de pareilles doctrines peuvent le conduire, et quels dangers il court au milieu d'un peuple élevé par des Cimon, des Périclès,

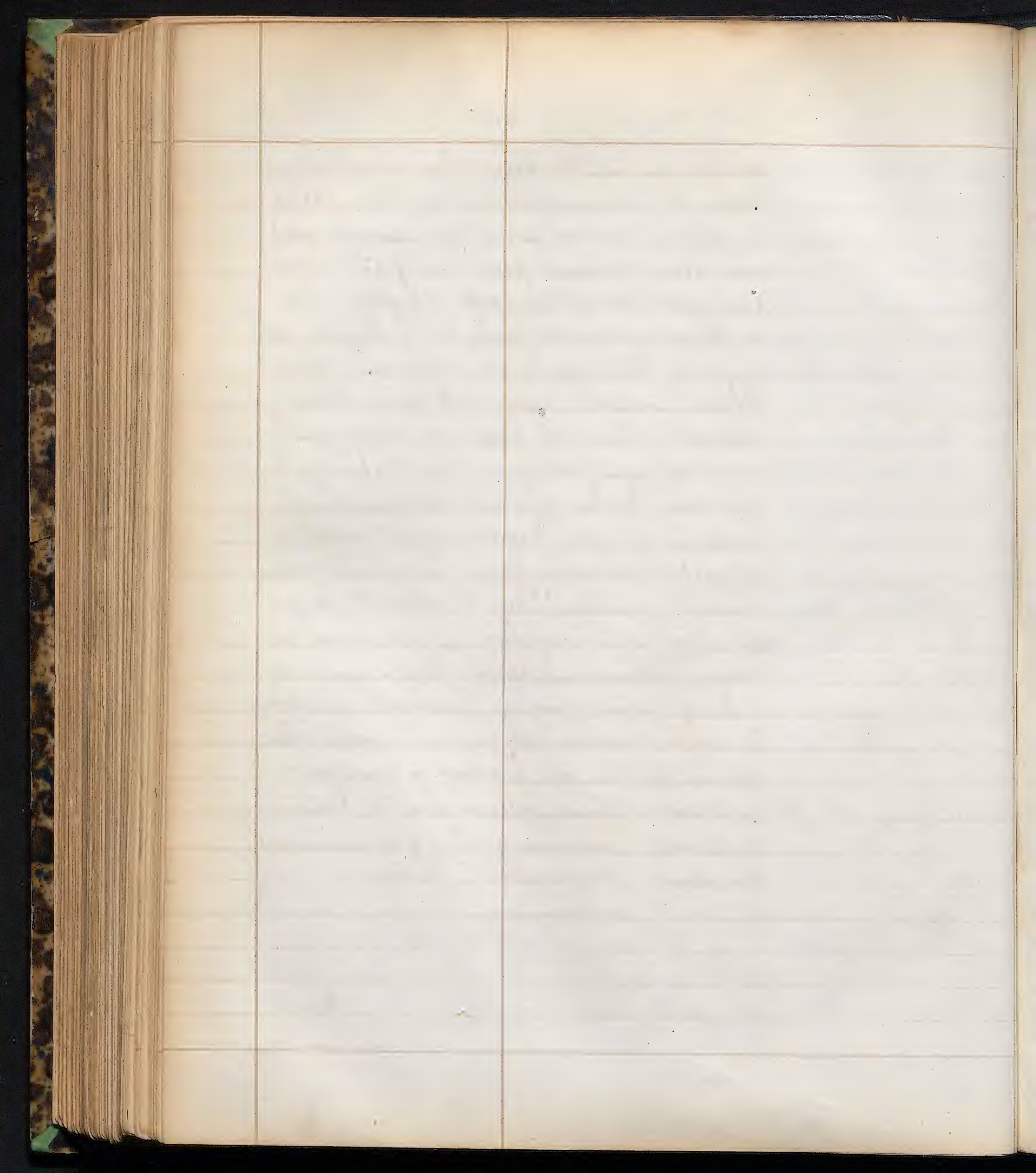
des Alcibiade. Socrate, en présence de l'avenir qu'il prévoit, reste calme et résigné; il mourra sans crainte, ne trouvant aucun reproche dans sa conscience. Il mourra avec de grandes espérances: cette vie, sans doute, n'est pas tout pour l'homme; il y en a une autre, que les Dieux lui ont révélée, et dont les fables ont altéré mais cependant conservé le souvenir. Cette autre vie, Socrate la décrit avec les traits que lui fournissait la mythologie grecque; c'est ce qu'on appelle le mythe de Gorgias; cette fin, en mettant un cachet religieux aux doctrines philosophiques qui ont été le sujet du Gorgias, ne fait que compléter ce dialogue. L'unité en reste parfaite.

Le Gorgias, avec toutes ces qualités, est un des plus parfaits modèles de l'argumentation socratique. On y voudrait seulement effacer quelques mots malheureux qui font allusion aux mœurs infâmes de Calliclès. Mais, si l'on retranche ces quelques mots, il n'y reste rien que de parfaitement vrai, de parfaitement chrétien.

En passant de Platon à Aristote, nous croirons d'abord descendre. Au lieu de cet écrivain chez qui la morale, la politique, la rhétorique se mêlent, se pénètrent et s'animent mutuellement, nous allons trouver un froid

analyste qui traite de chaque chose en son lieu, qui divise et classe rigoureusement ses idées. Mais là nous ne tarderons pas à nous apercevoir que nous avons seulement passé d'un grand écrivain à un grand écrivain d'un autre caractère. La meilleure manière de parler de l'éloquence est peut être d'en parler avec éloquence, comme Platon, comme Cicéron. Mais, en lisant Aristote, si l'on ne se laisse pas rebuter par les premières pages, dont on ne sent d'abord que la sécheresse, si l'on poursuit courageusement la lecture, on y trouve bientôt un grand intérêt : ce profond philosophe finit par séduire vivement ceux qui pénètrent dans l'intimité de sa pensée. Ce style singulier, qui n'a aucune prétention littéraire, nous saisira bientôt par sa singularité même, par sa familiarité, qui sera de temps en temps relevée par une expression brillante, par une émotion que l'auteur n'aura pas su maîtriser. Nous sortirons alors de l'étude d'Aristote, convaincus qu'il est à sa manière un prosateur comparable à Platon.

Roger.



23e leçon.

De l'éloquence philosophique dans Aristote.

La rédaction se bornait à lier entre elles des citations nombreuses ; le peu qui restait à faire a été fait avec trop peu de soin.

23e Leçon.

De l'éloquence philosophique dans Aristote.

Nous avons vu, dans les dernières leçons, quel genre d'éloquence enseignaient les Sophistes, et quelle doctrine sévère, quels préceptes judicieux Socrate et ses disciples opposaient à ces enseignements tour à tour pernicieux et futiles. Nous avons admiré, dans le Gorgias, avec quel génie Platon avait animé et passionné les idées de son maître, et quel charme il avait su leur prêter.

La Rhétorique d'Aristote n'est pas moins sévère que la doctrine Socratique, quoiqu'elle fasse une plus large part à la Sophistique, et quoiqu'elle permette, peut-être trop libéralement, d'emprunter aux Sophistes leurs propres armes pour les combattre. La morale d'Aristote faiblit dans quelques endroits : mais ce n'est que dans le détail. Il n'a pas négligé de montrer les rapports de la morale avec la rhétorique. Le fonds de la doctrine est d'une moralité aussi élevée que le Gorgias.

Mais si on compare les deux ouvrages au point de vue de l'art d'écrire, la Rhéto-

rique d'Aristote reste inférieure au Gorgias. Ce n'est plus cette belle composition, qui unit l'intérêt du drame et le charme d'une conversation familière aux pensées les plus élevées et les plus pures. Mais on peut être au-dessous de Platon et être encore un grand écrivain. Nous allons bientôt nous en convaincre.

Écoutons d'abord les anciens avant de juger par nous-mêmes.

Denys d'Halicarnasse lui donne un éloge qui peut nous surprendre; il dit que son style est clair et qu'il a de l'agrément. Cicéron ajoute à ce témoignage: "In dicendo suavis atque ornatus Aristoteles," dit-il dans le De Oratore. Il va même jusqu'à admirer en lui "flumen orationis aureum", c'est-à-dire l'abondance, la richesse. Quintilien résume tous ces éloges: "Quid Aristotelem? quem dubito scientia rerum, an scriptorum copia, an eloquendi suavitate, an inventionum acumine, an varietate operum, clariorem putem." - "Quid Aristotele politius," dit encore Cicéron. Il semble que les anciens, prévoyant les critiques qu'on adresse de notre temps à Aristote, lui aient donné les éloges les mieux faits pour nous déconcerter. Un prosateur clair, élé-

gant, précis, nerveux, abondant, éloquent, voilà Aristote tel que nous le peignent les anciens, tel que nous avons quelque peine à le retrouver. Et il ne faut pas croire que ces éloges s'adressaient à l'Aristote jeune encore, qui imitait Platon. Ils sont bien donnés à l'auteur de tous les ouvrages que nous pouvons lire encore, et une lecture attentive de ces œuvres nous convaincra qu'ils sont mérités.

Et d'abord, il y a, dans Aristote, l'imagination vive et forte qui colore le style. On trouve souvent semées dans ses ouvrages des phrases, où une idée juste et quelquefois profonde se revêt d'une image brillante et saisissante. Voici de ces traits vifs et pittoresques, qui colorent heureusement la sévérité habituelle de son style. « Entre le mari et la femme les enfants sont un lien". – Pour accomplir le bonheur il faut plusieurs conditions, " car une seule hirondelle ne fait pas le printemps, non plus qu'un seul jour. "

« Le plaisir complète l'acte et l'achève en venant s'y ajouter, comme la fleur à la jeunesse. »

« Les troupeaux sont "comme un champ vivant et mobile que cultive le nomade. »

Citez le livre où vous avez recueilli ces citations.

« Les nations guerrières perdent leur trempe dans la paix. »

Il excelle encore à peindre en quelques mots et à grands traits les caractères que Théophraste décrira minutieusement dans la suite. Quelle piquante vérité dans ces lignes du quatrième livre de la Morale :

« Les gens riches par héritage semblent d'ordinaire plus libéraux que les parvenus : c'est qu'ils ne connaissent pas le besoin, et que d'ailleurs on a toujours plus de tendresse pour ce qu'on a fait : témoin les pères et mères, et les poètes. D'ailleurs il est difficile qu'un libéral s'enrichisse ; il ne sait ni prendre ni garder, mais répandre, et n'estime les richesses que pour le plaisir de donner. De là vient qu'on reproche souvent à la fortune d'enrichir ceux qui le méritent le moins cela est pourtant bien naturel ; car comment s'enrichir, quand on ne sait pas amasser ? »

Que d'élévation dans cette seule définition de la magnificence !

« La magnificence est la dignité dans les grandes dépenses. Le magnifique est une espèce de savant ; il sait comment on doit vivre et dépenser beaucoup avec mesure ; la dépense est grande, non pas excessive. »

Ce qui suit, sur l'excès opposé à la magnificence, n'est pas moins remarquable, et nous offre un trait de mœurs précieux à recueillir.

« La prodigalité dépense beaucoup pour de petites choses, affiche l'éclat hors de propos; le prodigue prépare un pique-nique comme un repas de noces; nommé chorège pour la comédie, il donne au chœur des robes de pourpre dès la première scène, comme on fait à Mégare, etc. »

Voilà des définitions lumineuses et des traits d'une justesse pénétrante. Ce ne sont pas encore des morceaux de longue haleine et des pages éloquentes; mais les pages de ce genre ne manquent pas non plus dans Aristote. Arrêtons-nous d'abord devant un morceau où son style se montre dans sa sévérité philosophique, et voyons quels caractères il peut avoir, sans perdre ces agréments, que les anciens lui ont si libéralement accordés.

Ces belles pages, où le style s'élève avec la pensée, et prend d'elle une élévation inaccoutumée, abondent dans Aristote. En voici une où il développe l'idée du progrès des Êtres, depuis le plus infime jusqu'à l'homme; idée qui a été reprise et revêtue de tant de ma-

gnificence par Buffon, et qui est la base de notre histoire naturelle moderne.

" Dans la plupart des autres animaux, il y a des traces de cette vie de l'âme, qui, chez les hommes, se marque par des traits plus distincts. Chez plusieurs d'entre eux, on voit un naturel tantôt plus facile, tantôt plus difficile à apprivoiser, tantôt doux et tantôt méchant, le courage ou la lâcheté, la timidité ou l'audace, la passion ou la ruse, quelque chose même qui ressemble à l'esprit et à l'intelligence, comme nous l'avons dit à propos des parties. Car quelques-uns ne diffèrent de l'homme à cet égard que par le degré, et l'homme ne diffère pas autrement de plusieurs animaux. Certaines de ces qualités se trouvent à un plus haut degré dans l'homme, et certaines dans les animaux; quelques autres ont chez eux un caractère analogue: en effet il y a dans l'homme l'art, l'habileté, l'intelligence; il y a dans les animaux comme une faculté physique, analogue à tout cela. C'est ce que nous voyons clairement en observant l'enfance de l'homme. Dans les enfants on peut voir comme la trace et le germe des capacités qui se développeront plus tard; et pourtant, à cet âge, l'âme humaine ne diffère guère de celle des bêtes, de manière

qu'il n'est pas étonnant de trouver des caractères identiques, ou semblables, ou analogues chez les autres animaux; c'est ainsi que des êtres inanimés la nature passe insensiblement aux animaux par un progrès dont la continuité ne nous laisse pas distinguer à quel ordre appartiennent les êtres limitrophes et intermédiaires. En effet, après l'ordre des êtres inanimés vient tout de suite celui des plantes, et les plantes diffèrent l'une de l'autre par la mesure de vie qui semble être en elles, tandis que toute cette classe d'êtres semble animée en comparaison des autres corps, et privée d'âmes en comparaison des animaux. Des plantes aux animaux la transition, comme nous l'avons dit, se fait par continuité; car il y a dans la mer des êtres, dont on ne saurait décider s'ils sont animal ou plante ......

En général, toute la classe des Crustacés ressemble à des plantes, en comparaison des animaux, qui se meuvent. Quant au sentiment, les uns n'en laissent rien voir, les autres qu'une bien faible apparence. Quelques-uns offrent un corps charnu, comme les moules et la classe des orties; l'éponge, au contraire, ressemble tout à fait à une plante. Et c'est toujours par de petites différences que chacun de ces êtres paraît l'emporter sur un autre pour les facultés de

la vie et du mouvement. Il en est de même pour leurs fonctions; les plantes semblent n'avoir d'autres fonctions que de reproduire un être semblable à elles-mêmes, quand elles naissent d'une semence; de même, chez quelques animaux, on ne peut saisir aucune autre fonction. Les actes de ce genre sont donc communs [à tous les êtres de ces deux classes]. Mais dès que le sentiment vient s'y joindre, leur vie diffère quant au plaisir sexuel, quant à la génération et à la nourriture des enfants. Les uns, comme les plantes, engendrent en des saisons déterminées; les autres s'occupent, en outre, de l'éducation des enfants, et, cela fini, se séparent pour ne plus vivre en commun; d'autres plus intelligents et plus capables de mémoire, jouissent davantage, et, comme par la société de leur progéniture. Il y a donc une partie de leur vie pour la génération, une autre pour l'éducation: tous leurs soins et toute leur existence sont renfermés dans ce cercle. Mais la nourriture des petits varie selon la matière, dont ils sont composés; car la même matière contribue à leur croissance. Or ce qui est naturel fait plaisir, et tout être poursuit ce dont la nature lui a fait un plaisir. »

(Trad. du Professeur)

(Aristote, Hist. des animaux. Liv. VIII ch. I).

La hauteur et la fermeté de la pensée communiquent au style je ne sais quelle majesté calme et sévère. Passons maintenant, avec Aristote, du monde physique à celui des esprits, et prenons pour exemple + une page dont le commencement a été souvent cité, et qui dans son ensemble est d'une grande beauté:

+ de son style en ce genre

" Une tradition ancienne et très ancienne, qui nous est parvenue sous forme de fables, atteste que ces astres sont des Dieux, et que le principe divin embrasse toute la nature. Tout le reste n'est que récits fabuleux, pour persuader le vulgaire, pour protéger les lois et l'intérêt commun; on figure ces Dieux sous la forme humaine, et sous la forme de certains animaux, et l'on imagine en ce genre d'autres fictions qui se rattachent aux premières. Or si de tout cela on dégage seulement le principe, à savoir que les hommes ont cru que les premières essences étaient des Dieux, ce sera là une croyance vraiment divine, et puisque tout art et toute philosophie paraît avoir été plusieurs fois retrouvée, plusieurs fois détruite, on peut tenir que les opinions sont les débris conservés jusqu'à nous [d'une ancienne philosophie]: c'est tout ce que nous pouvons croire des opinions de nos pères et de

la tradition des premiers hommes.

Quant à la pensée, il y a quelque doute à lever. La pensée paraît être la plus divine des qualités que nous voyons; mais comment elle nous semble telle, c'est ce qu'il n'est pas facile d'expliquer. Si Dieu ne pense rien, où est sa dignité? Une telle vie ne serait qu'un sommeil. Et s'il pense et qu'une autre pensée que la sienne le domine, (or, en ce cas, la pensée n'est plus sa nature même, mais une puissance), alors il n'est plus la suprême essence; car c'est dans la pensée que réside toute sa valeur. En outre, soit que son essence consiste dans la pensée en puissance ou dans la pensée en acte, que pensera cette pensée? Il se pensera lui-même ou une autre chose, et, si une autre chose, toujours la même, ou tantôt une et tantôt une autre. Or est-il indifférent qu'elle pense le bien ou n'importe quoi? N'y a-t-il pas même telle chose qu'elle ne pourrait penser? Il est donc évident que l'être divin et noble par dessus tout pense et pense une pensée toujours la même; il ne pourrait que perdre à changer, ce qui est déjà un mouvement. Et d'abord si la pensée n'était pas son être même, mais une simple puissance, il est naturel qu'en se continuant elle devienne une fatigue. Ensuite il y aurait évidemment quelque chose de plus

noble que la pensée, son objet; car la pensée et le penser subsistent même devant le plus vil objet; et si nous voulons échapper à cette conséquence, (car mieux vaut ne pas voir du tout que voir certaines choses) (1); la pensée [en elle-même] ne saurait être excellente: l'être divin se pense donc lui-même, puisqu'il est excellent, et sa pensée, c'est la pensée de la pensée. La science, au contraire, la sensation, l'opinion, la réflexion [chez l'homme] semble toujours avoir un autre objet qu'elle-même, sinon par accident. »

(trad. du Professeur)

(Aristote, Métaphysique, XII, 8).

Nous avons cherché, au début de ce cours, les premiers monuments de l'art d'écrire dans la philosophie naissante. Nous avons remarqué comme on sentait dans la versification philosophique d'Empédocle et de Xénophane et dans les premiers essais d'Anaxagore l'embarras de ces grands esprits, comme effrayés par la hardiesse de leur propre pensée, par la nouveauté même de leurs doctrines. Nous remarquions comment, après avoir détruit autour d'eux tout le paganisme, et renversé au nom de la raison toutes les fictions, ils se sen-

(1) Je lis en changeant le texte par une simple transposition: Καὶ γὰρ μὴ ὁρᾶν κρεῖττον ἢ ὁρᾶν ἔνια.

taient comme pris de vertige à cette hauteur, où les avait portés leur génie. Leur langage même nous laissait voir l'empreinte de ce douloureux embarras. Chez Aristote, au contraire, on sent la sécurité sereine du penseur, pour qui la liberté philosophique n'est pas chose nouvelle, qui voit face à face la vérité, et qui est soutenu par une forte conviction. C'est le calme d'un grand esprit, qui analyse ce qu'il y a de plus grand, Dieu, et se confie dans la puissance de sa raison pour approfondir un tel sujet. L'éloquence du morceau qu'on vient de lire est toute dans la pensée : ce ne sont pas des mouvements entraînants, des traits sublimes qui arrachent l'admiration : ce sont des pensées profondes qui, lorsqu'on les médite, s'agrandissent encore par la méditation.

Mais descendons de ces hauteurs, cherchons des parties plus modestes, plus humaines de l'œuvre d'Aristote. Dans sa Morale, nous trouverons des analyses aussi pénétrantes que celles que la Casuistique moderne a pu faire, et une connaissance du cœur humain qui rappelle nos meilleurs écrivains chrétiens :

" Les uns, usant du mot comme d'un reproche, appellent égoïstes ceux qui s'attribuent à eux-mêmes la meilleure part dans les richesses, les honneurs et les plaisirs du corps ; car ce sont les biens que

désire et que poursuit le vulgaire, ceux qu'on tient pour les meilleurs et que pour cela on se dispute le plus. Or, avec cette ambition, on s'abandonne à ses désirs, à ses passions, à toute la partie déraisonnable de l'âme. Tels sont la plupart des hommes; et c'est d'eux, chez qui le mal l'emporte, qu'est venu ce nom d'égoïsme. Cet égoïsme en effet mérite bien le reproche.

Il est d'ailleurs évident que ce sont les hommes habitués à s'attribuer tous ces avantages, que le vulgaire appelle égoïstes. Car si un homme cherchait toujours à pratiquer la justice plus que tous les autres, ou la tempérance ou quelque autre vertu; si, en général, il s'efforçait toujours de s'honorer par la pratique du bien, personne ne l'appellera égoïste, personne ne le blâmera. Et pourtant un tel homme semblerait plutôt être égoïste, car il s'attribue la plus belle et la meilleure part, car il flatte la maîtresse partie de lui-même et lui obéit en toutes choses. Or, ainsi que l'État est au-dessus des citoyens, qui le composent, et, en général, tout système [au-dessus de ses parties], de même l'homme proprement dit; et le plus grand égoïste est celui qui aime et flatte cette maîtresse partie de soi-même. Et si l'on dit de l'un qu'il

se possède, de l'autre qu'il ne le possède pas, on parle toujours de la possession de l'esprit, en qui consiste vraiment notre être. Ces mêmes hommes sont aussi ceux qui agent le plus librement de leur volonté selon la raison. Ainsi, on voit que la raison est l'homme ou presque tout l'homme, et que l'honnêteté consiste à n'aimer que la raison. C'est donc là le véritable égoïsme, mais bien distinct de celui que l'on blâme, et qui en diffère autant que diffèrent la raison et la passion, l'amour du beau et l'amour de l'intérêt.

" Maintenant, ceux qui s'occupent surtout de belles actions, chacun les attire et les loue, et si tout le monde rivalisait de zèle pour le beau et d'efforts pour les belles actions, la République ainsi que les particuliers en retireraient les plus grands biens, car c'est la vertu même. Donc l'honnête homme doit être égoïste, car en faisant le bien, il profite pour lui-même, et il sert les autres; mais le prochain ne doit pas l'être, car il se nuirait à lui-même et à son prochain, en suivant de mauvaises passions. Pour le méchant, ce qu'il faut faire et ce qu'il fait ne sont point même chose: l'honnête homme ne fait que ce qu'il faut, car toute raison sait choisir ce qui est son vrai bien, et l'honnête-

homme est esclave de sa raison. On peut dire aussi de l'homme vertueux qu'il fera beaucoup pour ses amis et pour la patrie, même s'il faut mourir pour eux. Il renoncera aux richesses, aux dignités, et, en général, à tous les biens qu'on se dispute, pour ne se réserver que ce qui l'honore. Il aimera beaucoup mieux une vive jouissance de peu d'instants qu'un plaisir froid et prolongé. Il aimera mieux vivre noblement une année que vivre bien des années, comme le premier venu; il aimera mieux une seule action belle et grande, que beaucoup d'actions médiocres. Et c'est ainsi qu'en faisant le sacrifice de sa propre vie, on s'assure à soi-même une grande gloire; un tel égoïste renoncera encore aux richesses, pour que ses amis en aient davantage; car alors aux amis reviennent les richesses, mais à lui l'honneur, et il s'est fait en cela la meilleure part. De même pour les dignités et les commandements; il les cèdera tous à son ami; car c'est là un honneur pour lui, et un moyen d'être loué. On peut donc l'appeler un honnête homme, puisqu'avant tout c'est le beau qu'il préfère. Il pourra même céder à son ami une belle action, et trouver plus d'honneur à la lui préparer qu'à la faire lui même. »

(Trad. du Professeur) · Aristote, *Morale à Nicomaque*, IX, 8.

Le dernier trait de ce beau morceau est de ceux dont on rencontre bien peu d'exemples dans l'antiquité. Certes, on pourra trouver une morale dont le principe soit plus élevé et plus généreux que ce principe du bonheur qui domine la morale d'Aristote ; car, quelles que soient les transformations de l'égoïsme, c'est toujours l'égoïsme ; mais on trouvera rarement un des préceptes de conduite où une grande idée soit développée avec plus de force et de pénétration.

Il y a dans la Morale beaucoup de pages aussi remarquables. En voici une où les exagérations de l'épicurisme et du stoïcisme sont comme prévenues avec un bon sens et une vigueur de raisonnement remarquable :

« L'activité de l'homme dirigée selon la vertu est souveraine maîtresse de son bonheur : rien en effet, dans les œuvres de l'homme, n'a un caractère aussi stable que les œuvres vertueuses ; il semble qu'elles durent plus que la science même. De ces œuvres même les plus précieuses sont les plus durables, parce que ce sont elles qui assurent le plus continuel bonheur ; et voilà pourquoi apparemment elles ne sont pas sujettes à l'oubli : l'homme heureux (par la vertu) aura donc ce qu'il désire et sera heureux toute sa vie, parce

que toujours ou mieux que personne il tendra de ses actes et de sa pensée vers la vertu, parcequ'il supportera mieux que personne les vicissitudes du sort, toujours maître de lui et des mouvements de son âme : je parle du véritable sage, de cette vertu que rien ne peut ébranler ni atteindre. Maintenant parmi les nombreux et divers événements qu'amène la fortune, il est clair que les petits malheurs, comme les petites prospérités, ont sur la vie peu d'influence ; mais les biens de fortune, s'ils nous viennent souvent et en grand nombre, rendront la vie plus heureuse, et parcequ'ils l'embellissent naturellement, et parcequ'on en peut faire un bel et honnête usage. D'un autre côté, les trop grands revers, pèsent sur le bonheur et l'altèrent, apportant avec eux des afflictions et créant des obstacles à notre activité : et pourtant alors même la vertu brille, lorsqu'on sait bien supporter de nombreuses et grandes infortunes, non point par indifférence, mais par noblesse et grandeur d'âme. Si donc l'activité est maîtresse de la vie humaine, comme nous l'avons dit plus haut, aucun des vrais heureux ne peut devenir misérable, car il ne fera jamais rien de méchant et de bas. Je crois en effet que l'homme réellement honnête et sensé supporte dignement les coups

de la fortune et sait tirer le meilleur parti des événements. » (Trad. du Professeur)
(Aristote, Morale à Nicomaque, I, 2.)

Il y a beaucoup de tels morceaux dans Aristote. Dans sa Politique, par exemple, on peut citer le chapitre où l'auteur montre quels avantages il y a pour un grand état, d'avoir une classe moyenne qui maintienne l'équilibre entre les trop grandes richesses et la trop grande pauvreté. Ailleurs il démontre admirablement la vanité de certaines utopies sociales, qui se produisaient déjà à cette époque. Mais choisissons plutôt un exemple qui nous montre une fois de plus que, sans sortir de l'analyse austère de la pensée, Aristote rencontre souvent l'éloquence. C'est une page dont Bossuet avait été frappé et qu'il a signalée dans son plan pour l'éducation du Dauphin:

« Si le bonheur est dans l'activité vertueuse, il est naturel d'entendre cela de la vertu par excellence, qui est évidemment celle de l'être le plus parfait. Or, qu'on appelle esprit ou qu'on désigne d'un autre nom la faculté qui, dans l'âme, est née pour commander et pour diriger, celle qui perçoit le beau et le divin, (soit parce qu'elle est divine elle-même, soit parce qu'elle est le plus divin des éléments de notre

être), l'exercer, selon la vertu qui lui est propre, constitue le parfait bonheur ..... C'est là en effet l'activité par excellence, n'y ayant rien en nous de plus excellent que l'esprit, et parmi les connaissances que celles où l'esprit s'applique. C'est aussi l'activité la plus durable, car la contemplation est de tous nos actes celui que l'on peut continuer le plus longtemps; et si l'on pense qu'il se mêle du plaisir au bonheur, l'activité du sage est encore, de l'aveu de tous, celle qui renferme le plus de plaisir: ainsi, la philosophie semble merveilleusement faite par un charme pur et durable.....
Ajoutez que ce qu'on nomme l'indépendance se trouve surtout dans la vie contemplative. En effet, le sage, l'homme juste et les autres hommes sont sujets aux nécessités de la vie; ces besoins satisfaits, il faut encore à l'homme juste quelqu'un envers qui et avec qui il exerce sa justice: il en est de même de la tempérance, du courage et des autres qualités. Mais le sage peut, et il peut d'autant plus qu'il est plus sage, penser seul avec lui-même; peut-être le fera-t-il mieux encore avec le secours d'autrui; mais enfin il est éminemment indépendant. Seule, la sagesse est aimée pour elle-même, et l'on n'en tire rien que la pensée même, tandis que la vie pratique

poursuit toujours un but au delà de l'action......
Si parmi les actes de la vie pratique, ceux du politique et du soldat sont les plus beaux et les plus considérables; si cependant ils ne sont pas désintéressés, mais tendent à une fin, et ne sont pas désirables pour eux-mêmes; si l'activité de l'esprit, au contraire, l'emporte parcequ'elle est toute contemplative, ne poursuit aucune fin hors d'elle-même, renferme un plaisir qui lui est propre, s'augmente sans secours étranger, enfin semble réunir, autant que cela est permis à l'homme, l'indépendance, le désintéressement, le calme et tout ce qui fait la béatitude; ce sera donc là le parfait bonheur, pourvu, toutefois, que la vie atteigne sa juste longueur, car le bonheur ne comporte rien d'inachevé. Une telle vie est peut-être au dessus de l'humanité, et ce n'est pas à titre d'hommes que nous en jouissons, mais à cause de ce qu'il y a de divin en nous. Autant le divin [qui est simple] l'emporte sur la nature complexe [de l'homme], autant son activité l'emporte sur celle que toute autre vertu fait naître. Si donc l'esprit est par rapport à l'homme quelque chose de divin, la vie selon l'esprit est divine par rapport à la vie humaine. Il ne faut donc pas, comme le voudrait la maxime vulgaire, se réduire,

parcequ'on est homme, à des pensées humaines, ni, parcequ'on est mortel, à des pensées mortelles, mais, au contraire, s'immortaliser, autant qu'il est possible, et tout faire pour vivre selon la plus noble partie de nous-mêmes; car si elle tient peu de place, elle est d'une force et d'un prix bien supérieurs à tout le reste; on pourrait même dire qu'elle constitue notre personne, en étant la maîtresse partie et la meilleure. Il serait donc étrange de ne pas vivre selon notre être, mais selon quelque chose qui n'est pas nous. »

Aristote est donc un grand écrivain, mais il l'est à sa manière, sans chercher ce mérite, sans vouloir jamais séduire l'imagination et le cœur. Bien plus, on dirait quelquefois qu'il développe sa pensée pour lui; il se la prouve à lui-même, son style n'exprime qu'une méditation solitaire. Il est éloquent cependant, mais c'est lorsque la force de la pensée le pousse comme malgré lui à l'éloquence.

L'écrivain, dans Aristote, a été bien négligé par les critiques modernes. Il n'y a peut-être qu'un écrivain au XVIIe siècle qui ait porté un jugement équitable sur Aristote. C'est Pellisson, dans un <u>Mémoire sur quelques travaux à proposer aux gens de lettres</u> (2. p. 352)

C'est le projet d'une sorte d'encyclopédie surtout historique, où se rencontrent des idées très heureuses. Voici comme il parle d'Aristote, dans le plan de l'article qu'il voulait lui consacrer :

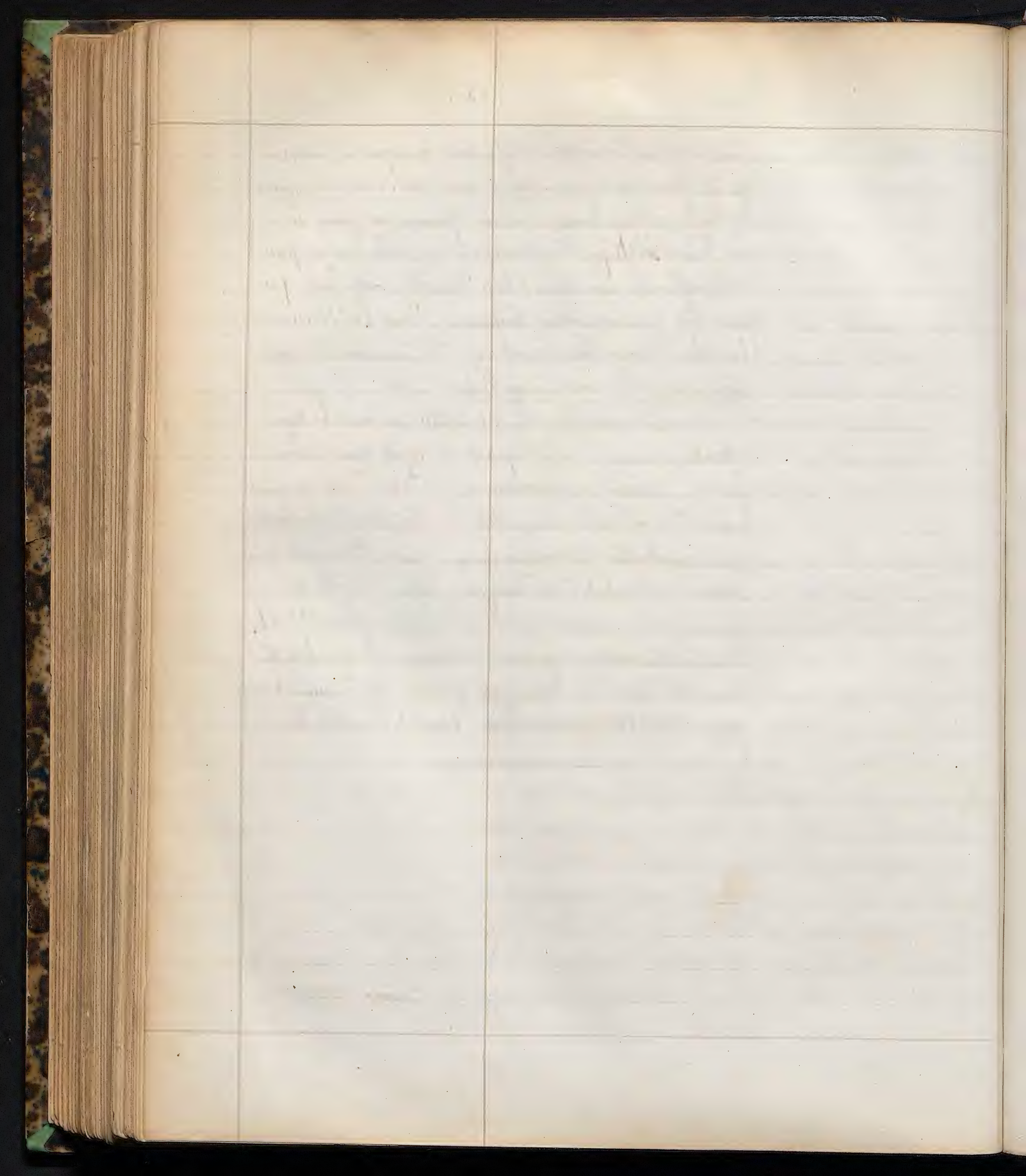
" Quant à Aristote, on pourrait remarquer la beauté, la pureté, la netteté très attique de son style, et je ne sais quelle douceur si grande à ceux qui le connaissent le mieux, qu'un excellent auteur de notre temps, professeur dans une académie publique, ne le nommait presque jamais sans exclamation et sans cet éloge latin, mellitissimus auctor, un auteur tout de miel.

" Traiter ensuite par quelle raison et par quel malheur cet auteur si net et si élégant est néanmoins en tant d'endroits d'une obscurité presque impénétrable, soit que par la faiblesse humaine il tombe dans ce défaut, en affectant la brièveté ; soit qu'il suppose avec raison, comme il le faut nécessairement dans le genre d'écrire didactique ce qu'il a expliqué auparavant, et qu'on n'a pas assez remarqué, ou même ce qu'il avait expliqué en d'autres endroits, qu'on n'a plus, etc.
On pourrait faire remarquer aussi, aujourd'hui le roi et le Dieu des scholastiques, gens si affirmatifs et qui ne doutent de rien, est néanmoins en ses expressions l'un des plus modestes dont

nous ayons les écrits, ajoutant presque à tout ce qu'il dit un peut-être, un ne serait-ce point, et tels autres termes comme pourraient faire les meilleurs sceptiques du monde : en cela imité par Théophraste, son plus cher disciple, aussi bien que par les jurisconsultes Romains, dont les décisions les plus formelles portent d'ordinaire : nous pensions ; il nous semblait. »

Voilà en effet l'Aristote qu'une lecture attentive nous révèle ; mais ce n'est pas celui qu'on connaît généralement. Celui dont on nous parle dans les écoles, c'est l'Aristote scholastique, combattu victorieusement par Descartes, c'est l'Aristote du moyen-âge. Telle est la principale raison qui fait que la gloire d'Aristote considéré comme écrivain est tombée si bas, et que les louanges qu'on lui donne à ce point de vue rencontrent tant d'incrédules.

Eugène Guigor.



24e leçon.

Éloquence politique (Démosthènes).

rédaction d'une extrême sécheresse. Le rédacteur n'a pas ouvert un livre pour écrire ce résumé.

24e leçon.

Éloquence politique (Démosthènes).

Après avoir jeté un coup d'œil rapide sur l'éloquence grecque considérée comme éloquence politique, civile, philosophique, il nous reste à revenir, avant de terminer ce cours, sur les progrès de l'éloquence politique. Cette éloquence, sous Alexandre, se concentre dans Athènes, qui attire à elle toute la vie littéraire et savante de la Grèce; mais cela ne l'empêche nullement d'avoir de la variété; ainsi, dans Athènes, domine le vif amour de la démocratie représentée par une classe de citoyens qui a pleine autorité sur un peuple d'esclaves, et lui laisse le travail; mais à côté de ce parti, nous en trouvons un autre qui, fatigué des excès mêmes de cette démocratie, penche vers l'aristocratie, et la monarchie macédonienne. A l'époque où nous sommes arrivés, la démocratie a pour représentants Lycurgue, Démosthènes, Hypéride; la monarchie a pour soutiens Isocrate, Eschine, Dinarque, Phocion, ce grand et sévère général, qui, tout partisan qu'il soit des vieilles mœurs et des vieilles institutions, voit avec

tristesse la profonde décadence de la démocratie athénienne, et par cela même s'opposé à Démosthènes.

2

Au milieu de ces débats et de ces luttes passionnées, on ne sait où s'arrêter, tant il y a surabondance de matières ; il est même bien difficile de suivre l'histoire de ces luttes variées dans Démosthènes seul. Parmi les écrits du grand orateur, il y a, en effet, ceux de sa jeunesse et ceux de sa maturité : dans la première classe nous rangerons les plaidoyers où le politique se cache derrière le plaideur, mais de façon cependant à ce qu'on l'aperçoive et qu'on le devine ; tels sont les plaidoyers Contre Androcion, Aristocrate, Timocrate ; dans ce dernier Démosthènes touche à une des grandes plaies d'Athènes et, en général, de toutes les républiques grecques, aux armées de mercenaires. Dans la seconde classe, nous mettrons les plaidoyers où Démosthènes défend sa propre cause, celle de son patriotisme ; ce sera le discours Contre Midias, coupable d'avoir frappé Démosthènes pendant qu'il remplissait les fonctions de chorège ; mais il est triste de dire qu'au dernier moment l'orateur se désista et pour une somme d'argent oublia l'injure qu'il avait reçue. Nous citerons encore le discours Sur la loi Leptine, où il demandait au peuple

d'exempter des charges publiques ceux qui avaient rendu des services signalés. Enfin nous mettrons au dessus de tous les plaidoyers de ce genre le discours Pour la Couronne où Démosthènes défend toute sa vie de bon patriote et d'orateur.

Dans une troisième classe viendront se placer toutes les harangues au peuple, où Démosthènes donne des conseils au peuple, le fait agir et prend sur lui la responsabilité de ces actes.

Si nous voulons maintenant arriver au détail de sa vie, et replacer chacun de ces discours dans les circonstances où il a été prononcé, nous serons à chaque pas arrêtés par des difficultés nombreuses. Les discours de Démosthènes ne nous sont pas parvenus dans leur forme primitive; ils sont presque tous privés des pièces justificatives, et celles qu'on y rencontre aujourd'hui semblent y avoir été introduites après coup par un éditeur maladroit, qui les a placées de travers; on a écrit des volumes sur ces difficultés, et sur cette suppression de ces documents qui seraient si importants pour nous.

D'autres discours ont été perdus, d'autres retouchés par l'auteur lui-même; dans beaucoup il y a trace d'interpolations.

Quant à l'ordre où il faut les classer,

ce n'est pas une question moins grave, ni moins embarrassante. Denys d'Halicarnasse a fait un mémoire où il veut classer les Olynthiennes d'après les témoignages historiques de Philochorus; or cette classification se trouve contrarier l'ordre de tous les manuscrits et des commentateurs, entre autres de Libanius, dont l'autorité est imposante en pareille matière. Il faut dire aussi, que rien n'est plus obscur que cette guerre d'Olynthe; il y en a eu non pas une, mais plusieurs, et les harangues de Démosthènes se rapportent toutes à une seule de ces guerres; il reste à savoir laquelle.

Les discours ont donc été refaits presque tous par les rhéteurs et leurs élèves; il n'y a rien d'impossible à cela; il y a eu des suppressions, sans aucun doute; des narrations ou tronquées, ou allongées; tous ces accidents sont sensibles dans les harangues les moins lues et aussi les moins bonnes; dans le discours, par exemple, Sur les classes d'armateurs, une sorte d'utopie sur la marine, on est confondu de voir combien il y a peu de rapport entre les idées de l'orateur et les événements contemporains; cela devient surtout sensible depuis qu'on a retrouvé au Pirée les inventaires de la marine athénienne, et qu'on peut les comparer à ce discours.

Malgré tout, il y a dans ces œuvres un intérêt puissant ; il n'y a pas jusqu'au lieu commun qui ne prenne un ton original et neuf, et ne résume les plus beaux sentiments de la nature humaine dans un admirable langage. Et nous n'avons point de réserves à faire comme pour tous ceux qui ont précédé le grand orateur : dans Lysias, il n'y a pas de hauts accents ; dans Antiphon, nous trouvons de la gravité, de la noblesse, de l'austérité, mais à côté, de la raideur et de la dureté ; c'est comme une image de la sculpture contemporaine déjà belle, mais encore un peu rigide et un peu dure ; Andocide est un homme d'affaires, une intelligence inculte, quoique vigoureuse : en un mot, tous ces orateurs sont éloquents à leur manière, mais aucun d'eux n'est l'éloquence parfaite. Démosthènes seul est complet ; chez lui la langue attique et la pensée sont arrivées à leur perfection. Il faut bien dire aussi que ces premiers orateurs ne pouvaient manier le style comme lui ; chacun d'eux a contribué à former ce style dans la mesure de son génie, et Démosthènes a dérobé dans chacun d'eux ce qui lui semblait de bonne prise ; mais il a fallu beaucoup de temps avant qu'un homme conciliât toutes ces vieilles traditions, les fondît dans une sorte de naturel, qui dissimule entièrement le travail de la composition : Dé-

mosthènes est venu à un moment où il y avait déjà beaucoup d'expériences faites : il est sorti d'Isée, il a entendu Isocrate, il a copié huit fois de sa main Thucydide, et il s'est tout assimilé. C'est pour le désigner, et pour désigner tout orateur semblable à lui, que les Grecs ont trouvé un mot qui n'existe dans ce sens que chez eux, c'est le mot δεινὸς, δεινότης ; c'est l'orateur qui émeut, qui secoue, qui fait peur ; on a même écrit des livres sur cette rare et précieuse qualité ; Denys a fait un traité περὶ Δημοσθένους δεινότητος ; mais il n'est pas le seul qui se soit occupé du grand orateur ; on peut s'en convaincre par une expérience bien facile à faire ; il n'y a qu'à ouvrir les recueils des rhéteurs, et on sera frappé de l'abondance des citations de Démosthène ; pour un rhéteur Démosthènes est ce que fut plus tard l'Évangile pour un Père de l'Église ; aussi dans tous ces ouvrages de seconde main on pourrait retrouver, si le texte original était perdu, une bonne partie de Démosthène.

Si nous nous occupons maintenant du patriote, nous dirons que jamais plus grand rôle n'échut à un homme : Athènes était alors bien tombée, elle était bien dégénérée ; néanmoins il y avait encore en elle une conscience de sa grandeur et des destinées ; elle ne se battait plus elle-même, elle employait des

mercenaires, mais elle avait parfois encore des généraux habiles, qui étaient comme les descendants affaiblis, mais illustres encore des Miltiade, des Cimon et des Thémistocle : malheureusement cette démocratie inquiète et turbulente, mobile et passionnée, commençant un jour une entreprise pour la laisser le lendemain, était incapable de suivre un plan de conduite devant ce modèle de politique qu'on appelait Philippe, devant cet homme qui ne négligeait rien, pour qui les effets justifiaient les moyens, et qui savait user avec une égale adresse de la force, de la ruse, de la méchanceté et du mensonge; sachant acheter tout, capitaines et orateurs, éloquent lui-même, et usant parfois du charme de sa parole pour séduire ses adversaires.

Tel fut l'homme contre lequel Démosthènes lutta avec opiniâtreté, seul, abandonné de tous, mais inébranlable : rôle vraiment incomparable, et qui nous transporte d'admiration, lorsque nous voyons ces longs et si nobles efforts terminés par une mort, comme la consécration de ces grands principes si énergiquement soutenus. Cependant il faut appliquer à Démosthènes le mot si vrai et si juste de Quintilien, quand en parlant des plus grands écrivains grecs ou latins, il s'écrie : « Summi sunt, homines tamen"! Il y a

dans Démosthènes l'homme avec ses misères et ses faiblesses, et de là des ombres au tableau. Il est même triste de lire quelques harangues, lorsqu'on les interroge comme histoire morale; telle est, par exemple, l'Ambassade, où Eschine et Démosthènes se renvoient les plus incroyables injures, s'accusent mutuellement d'avoir trahi, et de s'être laissé séduire par l'or du roi; on ne sait en vérité auquel croire. Dans une autre occasion, un orateur médiocre, Dinarque, fait un discours contre Démosthènes à propos de l'or d'Harpalus; il y a là des pages entières d'injures les plus violentes et les plus grossières, et il faut avouer du reste que cette affaire au sujet d'Harpalus est triste; Démosthènes fut condamné par l'aréopage pour avoir reçu de l'argent, et une condamnation venant d'un tel tribunal est un fait bien grave. On est encore plus attristé par le désaccord de Démosthènes avec lui-même: dans la Midienne, où il reproche à Midias de suivre Macédoine la même politique que lui-même va soutenir pendant toute sa vie; et c'est encore la même impression qui nous saisit lorsque nous voyons Démosthènes se déshonorer par des expressions intraduisibles en notre langue; il a donné aux orateurs l'exemple de l'injure, et de l'injure poussée aux dernières limites.

Cette tristesse s'accroît encore par un contraste: dans la leçon précédente nous avons étudié un homme d'un tout autre caractère, d'un génie bien différent: à côté de Démosthènes nous trouvons Aristote, c'est-à-dire le sage placé dans un de ces temples sereins, "templa serena" dont parle Lucrèce, d'où il contemple les choses humaines, et les juge avec calme, avec justice, avec impartialité: sa vie est pleine de ces joies pures qui n'appartiennent qu'au savant et au philosophe. C'est qu'en effet il y a deux sortes d'éloquence: l'une, parfois est sujette à se corrompre, c'est celle de l'homme d'Etat; l'autre qui est celle du penseur voué à la contemplation de la vérité. Le lot de l'homme d'Etat est-il le moins bon? Faut-il plaindre le sort de ce grand esprit fourvoyé dans les orages au milieu des agitations que lui imposait son rôle? Y a-t-il une éloquence au-dessus de celle-là, celle de la contemplation savante et désintéressée? Écoutons là-dessus une réponse justement autorisée, celle de Cicéron: ce grand citoyen a exprimé dans la République ce contraste de la vie du sage avec celui du politique; il s'interroge lui-même, il se demande si le mieux est l'égoïsme qui cherche le vrai, ou la vie active, la vie pleine de luttes, de passions et d'orages,

en un mot la vie de l'homme d'Etat ; il n'hésite pas un seul instant, et ce qu'il préfère c'est cette vie dont lui-même a donné un si noble et si brillant exemple :

République, Liv. 1
trad. de M. Villemain.

" La vertu n'est pas comme un art qu'il suffise de posséder sans le mettre en usage. Un art, en effet, lors même que vous ne l'appliquez pas, vous appartient par sa théorie ; mais la vertu n'est rien, si elle n'est active. Son activité la plus glorieuse, c'est de gouverner l'Etat et de réaliser, non par des paroles mais par des faits, tout ce que l'on entend retentir dans les écoles. Car les philosophes, dans ce qu'ils disent de conforme au juste et à l'honnête, n'avancent rien que les premiers législateurs des Etats n'aient découvert, n'aient proclamé. D'où nous viennent en effet le respect des Dieux et le culte public ? D'où vient le droit des nations, et cette législation que l'on appelle droit civil ? D'où vient la justice, la foi, l'équité ? D'où vient le sentiment de la pudeur, la continence, l'horreur de l'infamie, l'ambition de la gloire et de l'estime, le courage dans les peines et dans les dangers ? de ces hommes qui, après en avoir préparé le principe par l'éducation, l'ont affermi par l'influence des moeurs, ou consacré par les lois ......

Le citoyen qui, par l'autorité et les menaces de la loi, oblige tout un peuple aux mêmes

choses que les conseils de la philosophie peuvent à peine inspirer à quelques hommes, ce citoyen est donc préférable même aux démonstrateurs les plus éloquents des vérités que seul il met en action. Quel discours si achevé peuvent-ils faire qui vaille mieux qu'un état sagement ordonné, qu'une constitution sociale, que des mœurs publiques? Pour moi, autant les grandes cités, les cités dominatrices, suivant l'expression d'Ennius, me paraissent supérieures à des bourgades et à des châteaux forts, autant les hommes qui gouvernent ces villes par le conseil et le commandement l'emportent à mes yeux en sagesse véritable sur ces esprits spéculatifs, étrangers à toute affaire publique. Aussi, puisque notre passion la plus vive est d'accroître l'héritage du genre humain, puisque nos pensées et nos efforts aspirent à rendre l'existence humaine plus forte et plus assurée, puisque nous sommes excités à cette heureuse tâche par le cri même de la nature, suivons dans ce but la route qui fut toujours celle des plus grands hommes; et n'écoutons point ce signal de la retraite qui retentit assez haut pour rappeler ceux mêmes qui se sont le plus avancés dans la carrière. » Voilà un bien grand et bien noble langage; c'est une sorte de profession de foi que Cicéron, sauf quelques faiblesses, a suivie

avec fermeté et courage.

Au-dessus de cela, y a-t-il encore quelque chose? oui, et c'est Cicéron encore qui se charge de nous l'apprendre. Aristote nous a montré un Dieu calme, immobile, ne pouvant que se penser lui-même, de peur de penser inférieurement à lui; nous trouvons tout au contraire, dans le sixième livre de la République un Dieu Providence, qui daigne regarder la terre, et s'occuper de nous; c'est dans le Songe de Scipion que nous voyons ce grand homme d'État, ce grand capitaine appelé au ciel, et admis à contempler d'avance la série de ses victoires et la récompense qui lui est réservée. Cette haute idée, ce sentiment religieux est absent dans Démosthènes; dans l'Oraison funèbre qui nous est restée de lui, et dont l'authenticité est du reste contestable, nous ne trouvons guère qu'un éloge banal des soldats morts pour la cause de la patrie, sous ces nobles et puissantes pensées qui entraînent et soulèvent ceux qui les lisent ou les entendent. Par ce point Cicéron est supérieur à Démosthènes: quand, au-dessus de la vie active même la plus glorieuse, il nous fait entrevoir les sublimes espérances d'une autre vie; quand au-dessus de la politique, il fait planer une pensée religieuse.

Guillemot.

25e leçon.

Polybe.

rédaction diffuse, mais assez exacte pour les idées et assez correcte pour le style. Je puis louer quelque travail personnel du rédacteur, outre l'usage qu'il a fait de mes notes.

25e leçon.

Polybe.

Après avoir longuement étudié les orateurs attiques et la théorie de l'éloquence telle que l'entendaient Platon et Aristote, il nous faut retourner aux historiens que nous avons depuis longtemps quittés. Xénophon, le représentant de l'atticisme dans l'histoire, est le dernier qui nous ait occupés, et il aurait pu nous arrêter davantage: nous aurions pu parler de son Eloge d'Agésilas, quoique cet ouvrage soit médiocre. De Xénophon à Polybe il y aurait place dans une étude complète pour bien des historiens. L'école Alexandrine fournirait le sujet d'un long examen: on pourrait étudier et passer en revue les histoires toutes chronologiques et trop techniques pour être éloquentes, telles que les Atthides de Philochorus et d'Androtion; et les annales revêtues de formes oratoires, telles que celles d'Ephore, de Théopompe et de Timée. Mais l'étude de tous ces écrivains attire plus la curiosité d'un érudit qu'elle n'intéresserait le goût d'un littérateur. Du reste si peu de pages ont survécu à la perte de toutes ces œuvres histori-

ques, qu'il est impossible d'apprécier le mérite des écrivains qui les ont composées.

L'ouvrage de Polybe ne nous est pas resté tout entier. De quarante livres nous n'en avons que cinq bien complets. Il reste des fragments des trente-cinq autres, ainsi que d'un récit de la guerre de Numance que Polybe avait ajouté à son histoire. Tel qu'il est cependant, cet ouvrage est encore assez considérable pour qu'on puisse assez bien le juger dans son ensemble. C'est là le principal motif qui fixe aujourd'hui notre attention sur Polybe.

V. Cicer. (Epist. ad divers.) V. 12.

Polybe avait composé en outre: Une histoire de Philopémen en 3 livres (voir le frag. 4 du livre X); des Commentaires sur la tactique (fr. 6 du liv. IX; Un traité sur l'habitation sous l'équateur.

Ce motif n'est pas le seul. Polybe était trop estimé et trop admiré des anciens eux-mêmes pour ne pas trouver place dans une histoire de l'éloquence grecque. En outre, à cause même de la renommée de Polybe, sa biographie nous est assez bien connue.

(V. Mr. Daunou, Etudes historiques).

Il naquit à Megalopolis en Arcadie, vers l'an 200 avant Jésus-Christ. Il était fils de Lycortas, qui avait succédé à Philopémen dans le noble rôle de chef de la ligue achéenne. Tout jeune encore, Polybe vit mourir le dernier des Grecs, le plus héroïque défenseur de la cause hellénique; et, dans les magnifiques funérailles que lui fit la Grèce entière, il porta l'urne où étaient renfermées ses cendres. Ce spectacle dut faire une

triste, mais salutaire impression sur l'âme d'un jeune-homme fait pour comprendre la gloire antique et la destinée future de sa patrie. Associé de bonne heure à son père, Polybe joua un rôle dans les derniers temps de la Grèce libre. On sait qu'il faisait partie

Polyb. XXV, V.

d'une députation qui ne put remplir sa mission, et, au moment d'aller en Egypte, fut obligée de rester en Grèce. Plus tard, Polybe se mêla aux guerres et aux négociations : et il se plaça assez haut dans l'estime de ses compatriotes et des Romains,

— XXX, 22

pour qu'en 166 il fut emmené en Italie comme ôtage avec les principaux Grecs qui devaient répondre de la fidélité de leur pays au peuple vainqueur. Après dix-sept ans. Polybe, appuyé par Scipion Emilien, demanda le renvoi des exilés. Le sénat hésitait : mais Caton s'indigna qu'on délibérât si longtemps sur une pareille question, et dit ces paroles superbes que nous a

Plutarq. Cat. ch. 9.
Polybe XXX, 10 ; XXXI, 8 ; XXXII, 7. 9 ; XXXIII, 1. 13 ; XXXV, 6.

transmises Plutarque : " On croirait que nous n'avons rien autre chose à faire que de savoir si quelques Grecs décrépits seront enterrés par nos fossoyeurs ou par ceux de leur pays ! " Trois cents Achéens, reste des mille ôtages transportés à Rome en 166, purent retourner

— XXXII, 9.

en Grèce. Polybe ne les accompagna pas ; des liens d'estime et d'amitié l'attachaient dé-

-sormais aux premières maisons de Rome. Son mérite avait été apprécié par les généraux romains qui l'avaient vu agir en Grèce. Paul-Emile surtout conçut pour lui une telle estime qu'il en fit l'ami et le précepteur de son fils. Polybe vécut dans l'intimité de ce grand homme avec un de ses compatriotes, le philosophe Panætius. Polybe, devenu l'ami de Romains illustres, était libre de voyager par toute l'Italie : il accompagna même son élève dans les guerres d'Espagne. C'était pour lui une heureuse occasion d'observer, de prendre des notes et de réunir tous les éléments de cette histoire à laquelle il songeait déjà sans doute, et qui devait être l'occupation de sa vieillesse et la gloire de son nom.

(Sur la liaison de Polybe et de Scipion, voir le frag. 8 de liv. XXXII.)

Ainsi Polybe offre à notre étude un intérêt tout particulier ; il est le seul représentant de la nouvelle littérature et de la nouvelle nationalité grecque en contact maintenant avec Rome et les lettres romaines ; comme auparavant avec l'Asie et l'esprit oriental. Polybe assiste à la décadence de la Grèce autrefois si glorieuse, et aux efforts de Rome pour porter au comble la grandeur et la puissance du nom romain. Sa situation est donc originale et particulière et favorise singulièrement son projet d'écrire l'histoire de ces temps. Ami du plus grand général de son

temps, initié aux secrets de la politique romaine, témoin de beaucoup des faits qu'il raconte et parfaitement instruit de ceux qu'il n'avait pas vus, Polybe écrit comme sous la dictée même des évènements. Observateur sérieux et réfléchi, il est capable de nous tracer un fidèle tableau des temps dont il a fait l'histoire. Par un heureux tempérament, il était assez mêlé aux affaires pour les connaître, et assez peu pour ne pas être distrait de son œuvre d'historien par les soins et les occupations d'une politique active.

En outre il s'était préparé à son œuvre par des études approfondies faites en Grèce à l'école de quelque rhéteur, ou du moins par la lecture sérieuse et attentive des écrivains grecs. Polybe s'était fait une théorie de l'histoire. Jusqu'à lui, Polybe ne voit dans les histoires qu'un simple récit, où çà et là à peine l'auteur a exposé les causes de quelques grands évènements. Pour lui, au contraire, il veut s'attacher avant tout à rechercher les causes des faits, et surtout les causes générales et constantes. Il ne sacrifiera point les détails, ne négligera aucun des petits faits qui donnent souvent le branle à de grands évènements; mais sa principale préoccupation sera d'expliquer, d'enseigner, tout en racontant. C'est la méthode

qu'il appelle <u>pragmatique</u> et qu'il croit neuve. A cette prétention il joint celle d'écrire une histoire vraiment universelle, prétention étrange, si l'on se rappelle seulement les ouvrages d'Hellanicus, d'Hérodote et d'Éphore.

Une autre ambition de Polybe, c'est d'apporter à son œuvre plus d'exactitude et de variété que ses prédécesseurs. Plus d'exactitude, cela n'est pas difficile à croire : on peut se fier, sur ce point à un historien si bien placé pour apprendre et pour observer, et en même temps si curieux et si réfléchi. Pour la variété, Polybe, il faut l'avouer, est bien loin d'Hérodote. Le vieil historien fait avec un abandon et une naïveté charmante le récit de ses voyages et de ses recherches où le caprice a eu tant de part. Polybe qui, tout en visant à l'unité d'une composition savante, veut aussi être varié, se livre de temps en temps à des digressions quelquefois maladroites et disproportionnées. Ces digressions, au moment où l'on s'y attend le moins, arrivent et coupent mal à propos la narration dont on voudrait suivre le cours et le développement naturel. — Une comparaison peut faire ressortir d'une manière éclatante ce défaut de Polybe. Nous avons conservé le récit complet de la deuxième guerre Punique dans Polybe et dans Tite-Live :

qu'on rapproche les deux récits, on sera frappé de l'immense différence qu'il y a entre la méthode monotone et froide de l'historien grec, et l'art si dramatique qui fait vivre la narration de l'historien latin.

Enfin Polybe prétend hautement à la véracité et à la sincérité. Sans doute il faut croire que Polybe était très bien instruit des affaires de son temps et qu'il pouvait assigner à chaque fait une date exacte ; mais l'exactitude chronologique n'est pas un grand mérite dans une histoire contemporaine.

V. Cicer., de Repub. II. 14.

En géographie Polybe est une grande autorité. Il avait plusieurs fois traversé le monde, et cela dans les conditions les plus favorables à l'étude des lieux qui étaient le théâtre des événements racontés dans son histoire. Il marchait à la suite des armées romaines en compagnie d'arpenteurs et de géomètres : rien ne lui était plus facile que de recueillir des renseignements exacts sur les champs de bataille et sur les pays qu'il parcourait.

Strabon, qui cite souvent Polybe, nous a ainsi conservé un grand nombre de fragments. (voir surtout le livre XXXIV.)

Aussi Polybe a-t-il pu consacrer tout un livre, le douzième, à relever les erreurs des écrivains qui n'avaient pas apporté à la composition de leurs histoires une connaissance si précise des lieux et des faits. Il n'était pas étonnant que Callisthène, un rhéteur, eût mal décrit la bataille d'Arbelles ; que Timée, un autre rhéteur, en racontant des guerres ou des négociations, eût ima-

Les fragments de ce XIIe livre ont été publiés en Allemagne par Mr.

Polybe s'acharne surtout contre Timée (V. frag. 26 livre XII).

giné et inventé quelquefois au lieu de rapporter la pure vérité qu'il ignorait. Polybe ne s'était pas borné comme eux, à ce qu'il appelle heureusement la βιβλιακὴ ἕξις et qu'on pourrait traduire par le mot de Montaigne : « la suffisance livresque ». D'ailleurs il possédait un rare talent d'observation et d'analyse auquel les anciens ont rendu hommage. Cicéron l'appelle, ainsi que son ami et compatriote
De Rep. I. 21. Panétius : *Græcum vel peritissimum rerum civilium*. Strabon ajoute que Polybe était un vrai philosophe : on le comprend, car c'est être philosophe que de rechercher les causes des événements et de raisonner en racontant, comme le fait Polybe.

Et pourtant cette science profonde des faits, cet art d'en pénétrer les causes, cette véracité scrupuleuse de l'historien grec, tout cela n'a pas fait de lui un grand écrivain, au jugement des anciens comme des modernes. Denys d'Halicarnasse a très sévèrement jugé Polybe. Ce rhéteur méticuleux le range parmi les écrivains qui, par leur négligence impardonnable de style, dégoûtent le lecteur et lui font tomber le livre des mains. Assurément Polybe ne mérite pas un pareil dédain : mais il est vrai qu'il est bien inférieur aux écrivains vraiment classiques.

La négligence de Polybe, en fait de style, est extrême. Sa langue n'est plus cet atticisme si

pur qui était devenu la langue de l'histoire après le dialecte ionien. Elle est bien loin du langage correct autant que nerveux de Thucydide, du style même de Théopompe et de l'éloquence un peu déclamatoire de Timée. La langue de Polybe appartient à cette espèce d'atticisme corrompu que les Grecs ont appelé langue commune. Vers le IIIe siècle avant Jésus-Christ le dialecte attique s'était altéré en se répandant par tout le monde grec. Il avait perdu sa pureté native au contact du macédonien, de l'alexandrin, du Rhodien, des langues de l'Asie, de l'Italie et des Barbares. Les grammairiens ont noté toutes les modifications diverses qui altérèrent le grec attique devenu la langue générale, et ils ont vivement reproché à Polybe de s'en être servi dans ses écrits. En effet si l'on étudie avec attention quelques pages de Polybe et qu'on les compare à un morceau de Thucydide ou de Xénophon, on reconnaîtra dans Thucydide la vigueur, la beauté mâle du style; dans Xénophon la facilité vive et élégante; Polybe, au contraire, nous choquera par la monotonie de ses expressions, par la lenteur de ses périodes, par le néologisme. Cette langue ressemble assez au dialecte alexandrin et au grec des Septante, et même à toutes ces pièces de la

chancellerie égyptienne et des inscriptions trouvées dans la vallée du Nil. Quand les savants, et entr'autres Mr. Amédée Peyron ont cherché à expliquer le texte de ces inscriptions et de ces fragments de papyrus découverts en Egypte, Polybe surtout leur a prêté secours et leur a expliqué une foule de termes et d'expressions inconnus au véritable atticisme.

La narration de Polybe, dont il est si fier, a, comme son style, de graves défauts. Elle est souvent trop digressive et trop longue. Polybe raconte les faits avec grands détails, et ne sait pas rassembler beaucoup de faits et de réflexions dans une courte page, avec cet art de concision sobre et forte, propre aux attiques et particulièrement à Thucydide.

On peut adresser à ses discours les mêmes reproches qu'à sa narration. Ils sont moins éloquents que ceux des historiens antérieurs, sans être plus vrais, quoique Polybe s'attribue sur ce point une grande rigueur de principes. Tite Live pourtant, et c'est là un bien grand éloge, les a traduits quelquefois pour en orner son histoire. Après la défaite d'Antiochus (189) les alliés des Romains, Eumène, roi de Pergame et les Rhodiens vinrent à Rome demander une ré-

Polybe XXII, 2-4; 5-6.

compense de leurs services. Polybe a mis dans la bouche du roi de Pergame et des députés de Rhodes deux discours: Eumène voulait obtenir du sénat la souveraineté des villes grecques d'Asie; les Rhodiens prennent en main la cause de leur liberté. Le premier de ces discours a été copié mot pour mot par l'historien latin; le second a été emprunté par lui presque entier et augmenté de quelques développements. Tite-Live, qui s'est contenté de traduire le discours d'Eumène où le talent si peu dramatique de Polybe s'est élevé pourtant jusqu'à une certaine éloquence, Tite Live ajoute au discours des Rhodiens quelques-uns de ces traits que Polybe ne trouve jamais. Il y a chez Tite-Live un accent d'émotion douloureuse dans ces paroles des Grecs vaincus devant le sénat maître du monde: « Graeci suam fortunam, vestros animos gerunt. » Chose remarquable! c'est l'historien romain qui prête aux Grecs ce sentiment si vrai auquel un Grec même n'avait pas su atteindre. En général, l'éloquence patriotique manque à Polybe. C'est que, il faut bien le dire, la passion patriotique lui manque aussi. Polybe est un historien "plein de droiture et de franchise", comme dit Mr. Daunou; c'est un historien impartial, judicieux et sensé;

mais il est d'une froideur et d'une indifférence auxquelles ne nous ont point habitués Thucydide et Xénophon. Polybe mettait d'avance en pratique la théorie que Lucien a exposée plus tard dans une page célèbre de son Traité sur l'art d'écrire l'histoire, et qu'on a trop souvent louée. Fénélon a dit : " Le bon historien n'est d'aucun temps ni d'aucun pays." C'est la pensée du rhéteur grec qui veut qu'on pousse l'impartialité jusqu'à n'avoir pas de patrie, ἄπολις ; Polybe, en faisant vivre cette méthode, nous a donné une occasion de l'apprécier : son œuvre en est la meilleure critique.

(Let. à l'acad. ch. VIII.)

Et pourtant Polybe n'était pas indifférent aux malheurs de sa patrie. Il avait une âme élevée. Il l'a prouvé plus d'une fois dans sa vie. Quand il apprit la ruine de Corinthe, il accourut en Grèce, et s'il était trop tard pour sauver la ville du pillage et de l'incendie, il sauva du moins à la Grèce quelque chose de son déshonneur, en empêchant par son autorité que les statues d'Aratus et de Philopémen ne fussent renversées. On lui offrit une part des biens de Diæus mort dans la guerre : il refusa noblement et engagea ses compatriotes à faire un pareil refus. Les Romains rendirent justice à sa magnanimité, et les dix

Polybe XXX, 4. Sentiment honorable de générosité, à propos d'un discours d'Astymède, ambassadeur de Rhodes.

— XL, 6 déplore la ruine de Corinthe.

— XL, 9.

Polyb. XL, 10.

commissaires envoyés de Rome pour pacifier la Grèce, lui confièrent le soin de parcourir le pays entier pour y maintenir l'ordre et conserver dans chaque ville l'autorité municipale qui avait survécu aux troubles et aux malheurs de la guerre. Polybe s'acquitta de cette mission délicate avec de grandes précautions et de grands ménagements. Polybe, si sage et si prudent, était aussi courageux, comme son père Lycortas et le grand homme dont il avait porté l'urne funéraire. Il n'a plus foi en l'avenir de la Grèce; mais il se souvient qu'il est Grec: et il appelle encore son pays, en face des Romains qui l'ont réduit en province: « le plus grand pays du monde ».

— V, 90.

Toute comparaison est impossible entre Polybe et Josèphe, ce singulier historien qui concilie la bassesse et la flatterie envers les Romains à un enthousiasme factice pour les souvenirs de l'ancienne Judée.

Mais Polybe ne veut pas rester patriote quand il devient historien. Il se fait un rôle d'annaliste calme et indifférent, qui considère tous les événements comme également dignes de l'histoire, pourvu qu'ils aient de la grandeur et que les causes en soient exactement connues. Il envisage si froidement les choses qu'il examine quelque part très sérieusement si la tra-

raison est permise ou non en politique. Cette froideur réfléchie entraîne Polybe à d'étranges jugements. Il reproche à Démosthènes de n'avoir pas vu qu'il était impossible à la Grèce de résister à Philippe : "Le résultat de sa lutte contre Philippe, dit Polybe, fut une suite de malheurs dont Chéronée fut la source." Démosthènes dans son admirable serment par les morts de Marathon et de Salamine, avait réfuté d'avance cette théorie du succès. Il est triste de voir le grand orateur renié par un Grec, pour avoir eu foi dans les forces de la Grèce encore libre. Sans doute Polybe a raison de se résigner comme historien à la décadence de sa patrie, de même que Phocion avait raison de s'y résigner comme homme d'État et comme général; mais combien nous émeuvent davantage la confiance peut-être aveugle de Démosthènes, et son obstination dans la lutte contre le roi de Macédoine !

Polyb. XVII, 14.

Philopémen avait senti comme Polybe que les Grecs devaient un jour obéir. (V. XXV. 9.)

On n'aime pas non plus chez Polybe son admiration sans réserve pour Scipion, le héros de Rome et du Sénat, le chef de cette aristocratie qui conquérait le monde. On ne voudrait pas voir une pareille complaisance dans un Grec et dans un homme libre pour le patricien orgueilleux qui se croyait élevé bien au dessus de ses concitoyens. Polybe raconte que Scipion vivement accusé par un tribun dédaigna de se défendre et se contenta de répondre "qu'il ne

Polybe, XXIV, 9.

convenait pas au peuple romain de prêter l'oreille à un accusateur de Publius Cornélius Scipion, quand c'était à lui que ce misérable devait de pouvoir encore parler ». « Une autre fois on demandait compte à Scipion, dans le sénat, de l'argent qu'il avait reçu d'Antiochus avant le traité pour payer la solde: il répondit qu'il en avait le relevé, mais qu'il ne devait de compte à personne. On insista, on lui ordonna même de s'expliquer; alors il fit apporter les livres, les montra de loin, les déchira à la vue de tous, et dit au sénateur qui l'interpellait d'aller chercher le relevé au milieu des morceaux. Puis il demanda à l'assemblée pourquoi elle s'inquiétait si fort de trois mille talents, et voulait savoir exactement comment et par qui ils avaient été dépensés, tandis qu'elle ne cherchait point comment et par qui les 15.000 talents que lui fournissait Antiochus avaient passé au trésor, par quel moyen enfin Rome était devenue maîtresse de l'Afrique et de l'Espagne. Or, comment Polybe a-t-il jugé ces arrogantes paroles? « Nous sommes entré, dit-il, dans ces détails pour rendre hommage à la gloire de cet illustre mort et exciter les générations futures aux belles actions. » Non seulement ce langage si admiratif n'est pas digne d'un Grec, mais il est indigne de l'historien qui avait célébré la constitution républicaine de

Polybe, III, 118.
Livre VI tout entier.

Rome. Polybe frappé de la grandeur de Rome voulut en rechercher les causes et consacra un livre tout entier à étudier le gouvernement, les institutions, l'organisation militaire des Romains, et fit entre Rome et Carthage un parallèle célèbre qu'a imité Montesquieu. Comment Polybe, qui admirait tant la constitution libre de la république romaine, la jette-t-il ainsi aux pieds de Scipion; comment Polybe n'a-t-il pas vu cette cause de décadence qui a tant frappé Montesquieu, la prédominance des généraux? Polybe si pénétrant et si sincère était digne de la voir et de l'exprimer: mais il faut l'avouer, son admiration pour les Romains va quelquefois jusqu'à l'aveuglement, elle le rend froid jusqu'à l'injustice pour les malheurs de la Grèce. Cette indifférence nous afflige surtout (1) dans un chapitre de son sixième livre où Polybe regarde comme la principale cause de la supériorité des Romains l'opinion qu'ils ont des Dieux: si un état ne se composait que de gens sages, la religion ne serait pas nécessaire: mais comme le peuple est emporté par les passions violentes ou plein de légèreté, il faut de terribles fictions pour le contenir; rejeter comme des fables tous les récits sur les enfers, c'est une grande imprudence. Polybe montre alors les bons résultats de la religion chez le peuple romain dont il oppose la bonne foi à la mauvaise foi des Grecs.

Polybe VI, 56.

(1). Sur les opinions religieuses de Polybe, XXXVII, 4; VI, 4; XXIX, 6.

« Sans parler, dit-il, des autres conséquences de l'irréligion, confiez à quelques Grecs chargés du maniement des fonds publics un talent : eussiez-vous dix cautions, dix signatures et vingt témoins, il manquera probablement à sa parole ; chez les Romains, ceux même qui ont en leur pouvoir, soit pendant leurs magistratures, soit dans les ambassades, une grande somme d'argent, n'ont besoin que d'un serment pour ne pas forfaire à l'honneur. » Polybe ne disait peut-être que la vérité ; mais pourquoi ne trouve-t-on pas dans ses paroles un sentiment de regret et de douleur si naturel à un Grec qui aimait sa patrie et la voyait à ce point déchue de sa noblesse et de sa grandeur antiques ?

Polybe était plus sage[1], plus judicieux[2], plus honnête qu'il n'avait l'âme élevée. Il ne commit pas une seule mauvaise action en sa vie, il soutint autant qu'il put la cause grecque ; il fut l'admirateur sans être l'adulateur des Romains, et vécut auprès des Scipion non en flatteur, mais en précepteur austère. Mais ce qui manque à la sagesse et à l'honnêteté de Polybe, c'est un regret de la liberté perdue, de la nationalité vaincue. Ce grand spectacle de la puissance romaine conquérant et subjuguant le monde, semble n'avoir pas pour Polybe d'intérêt moral ; on dirait qu'il n'y cherche que le plaisir

(1) Bossuet (2) Montesquieu.

d'exercer son talent d'analyse. Il passe des Romains aux Grecs, des Grecs aux Romains en racontant les victoires des uns et les malheurs des autres, sans que nulle part perce l'émotion d'un Grec qui fait l'histoire de l'asservissement de sa patrie et du monde par un peuple libre ennemi de la liberté des autres nations.

Or un historien, quoiqu'en disent Lucien et Fénélon, a besoin de passion. Quand il avoue une défaite de son pays, il faut que son cœur saigne et qu'on s'en aperçoive. Polybe pouvait louer et admirer Rome sans dépouiller à ce point tout patriotisme. Le patriotisme est dans l'humanité ce qu'est dans une nation l'esprit de famille. Il n'y a au monde qu'un autre sentiment qui puisse remplacer celui-là, c'est l'esprit de charité chrétienne, de fraternité universelle. Quand Paul Orose, le disciple de Saint-Augustin, s'écrie, dans son _Histoire contre les Païens_ : « _Christiano homini ubique patria_ » ; quand il rappelle le vers de Virgile :

Historia adversus paganos, en VII livres.

« _Quæ hunc tam barbara morem_
Permittit patria? hospitio prohibemur arenæ »,
pour montrer sur cette même terre d'Afrique le triomphe récent de la fraternité chrétienne, on sent la supériorité d'un sentiment qui s'élève au dessus de toutes les affections de la famille et de l'amour de la patrie et qui ne fait du monde qu'une cité,

selon la belle expression de Cicéron. ——————
—— Mais si Polybe est indifférent pour la Grèce, ce n'est pas par un esprit de sympathie universelle pour tous les hommes ; car Polybe méprisait les peuples barbares et il était très fier d'être né dans Mégalopolis, ville libre de la Grèce.

Ainsi, pour tout dire en résumé, Polybe est un écrivain fort digne de considération et d'estime. Il a été souvent loué et a mérité de l'être pour son abondante érudition, sa critique pénétrante et profonde des événements, et sa finesse d'analyse politique, enfin pour cette heureuse nouveauté de méthode qui donne une large place à l'histoire des institutions et du gouvernement des états. Mais, comme écrivain, Polybe est bien inférieur aux premiers historiens de la Grèce. L'école des grands narrateurs est finie : il y aura désormais des écrivains estimables ; il n'y aura plus de rivaux de Thucydide et de Xénophon. L'histoire deviendra plus savante et plus méthodique : mais elle perdra le talent de raconter et on y sentira même le déclin de l'éloquence dans les discours qu'elle continuera de prêter aux personnages.

Ce Cours est arrivé à sa fin. Il a embrassé un long espace de temps et une longue suite d'écrivains. Aussi bien des détails ont-ils man-

qué à cette histoire de la prose grecque que nous nous étions proposé de faire depuis son origine et les premiers logographes jusqu'à Polybe. Il était trop difficile de comprendre dans un Cours toutes les idées et tous les développements qu'aurait demandés une pareille étude. Varron a dit : " Libri non nisi paupercula scientiarum monumenta sunt" : à plus forte raison on devrait dire de ces leçons qu'elles ne sont souvent que des programmes des choses qu'il faudrait apprendre

E. Lemas.

1

Penyaris

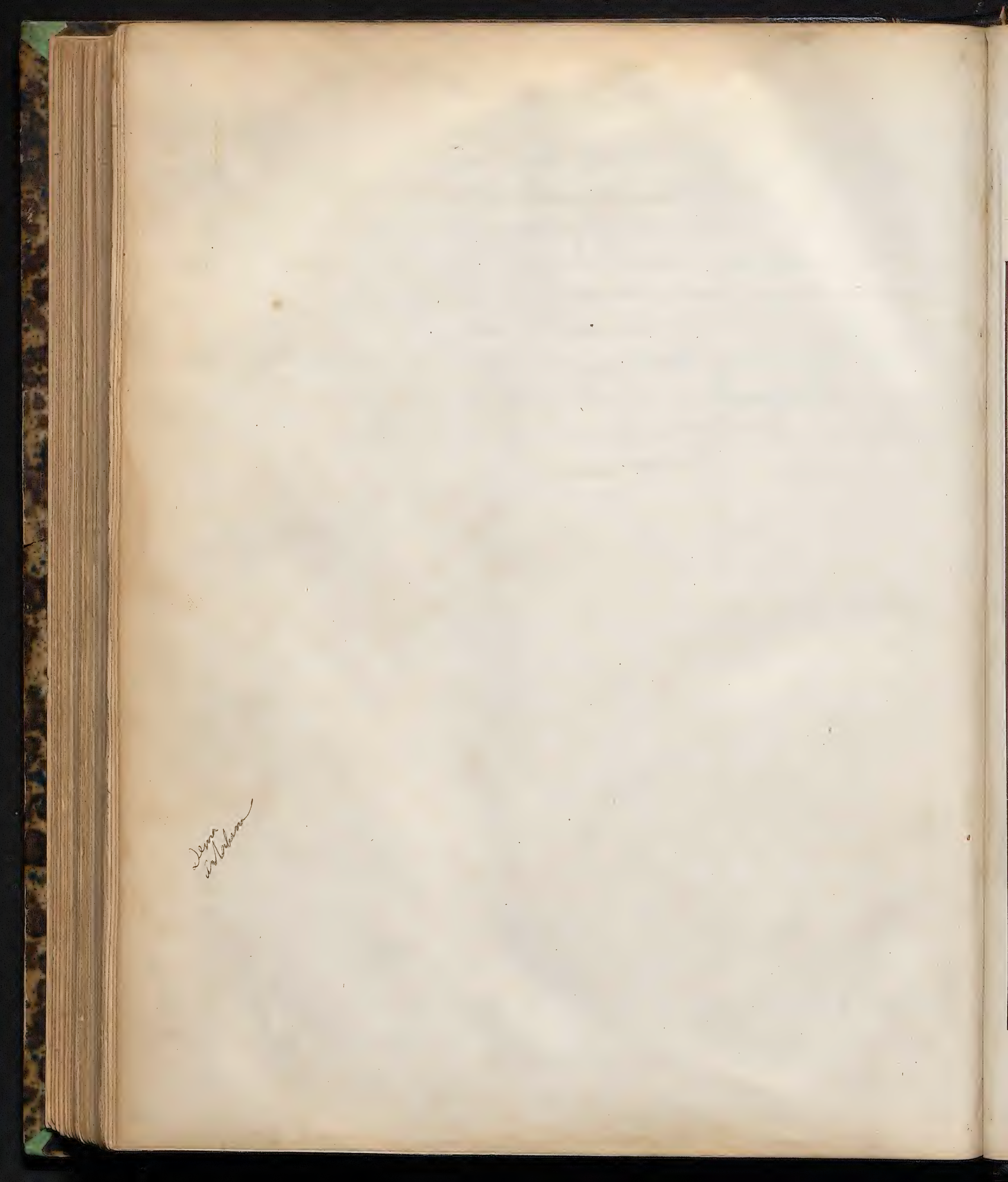
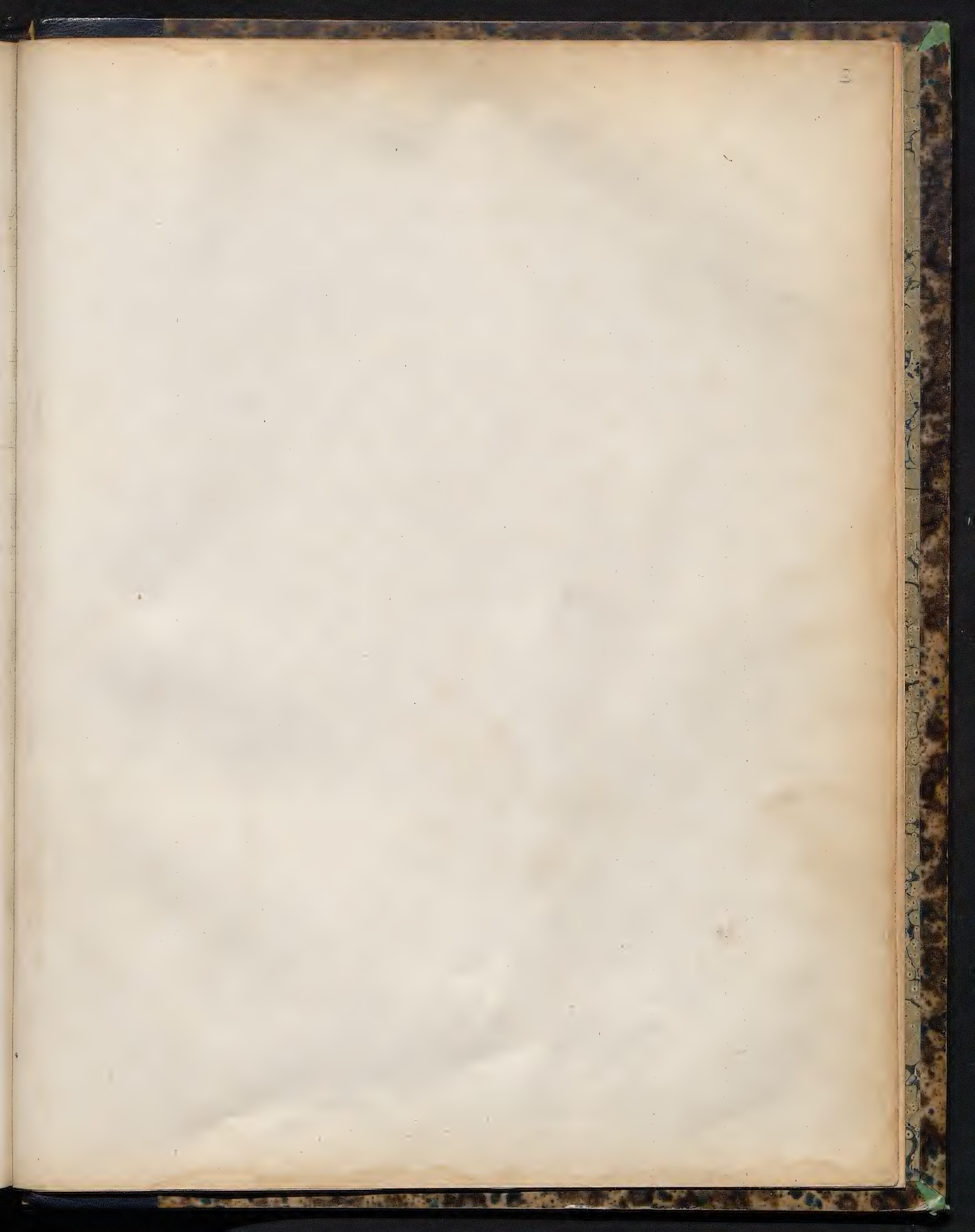
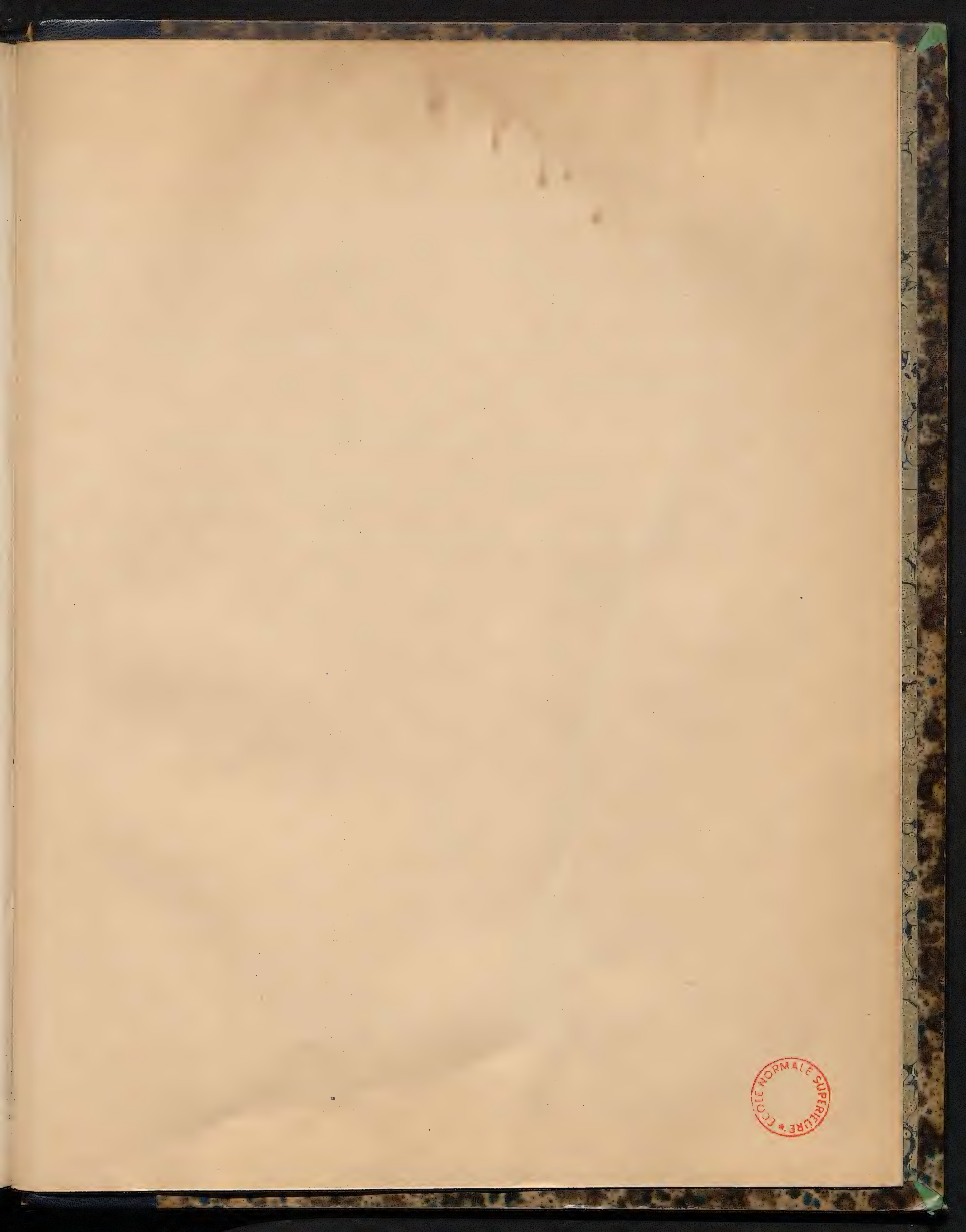


Table des matières.




ECOLE NORMALE SUPERIEURE *

